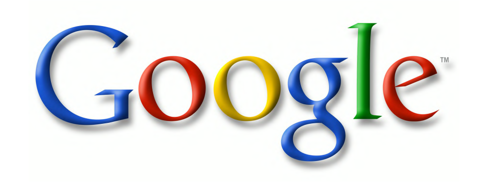
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.





https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LÉGENDE CÉLESTE

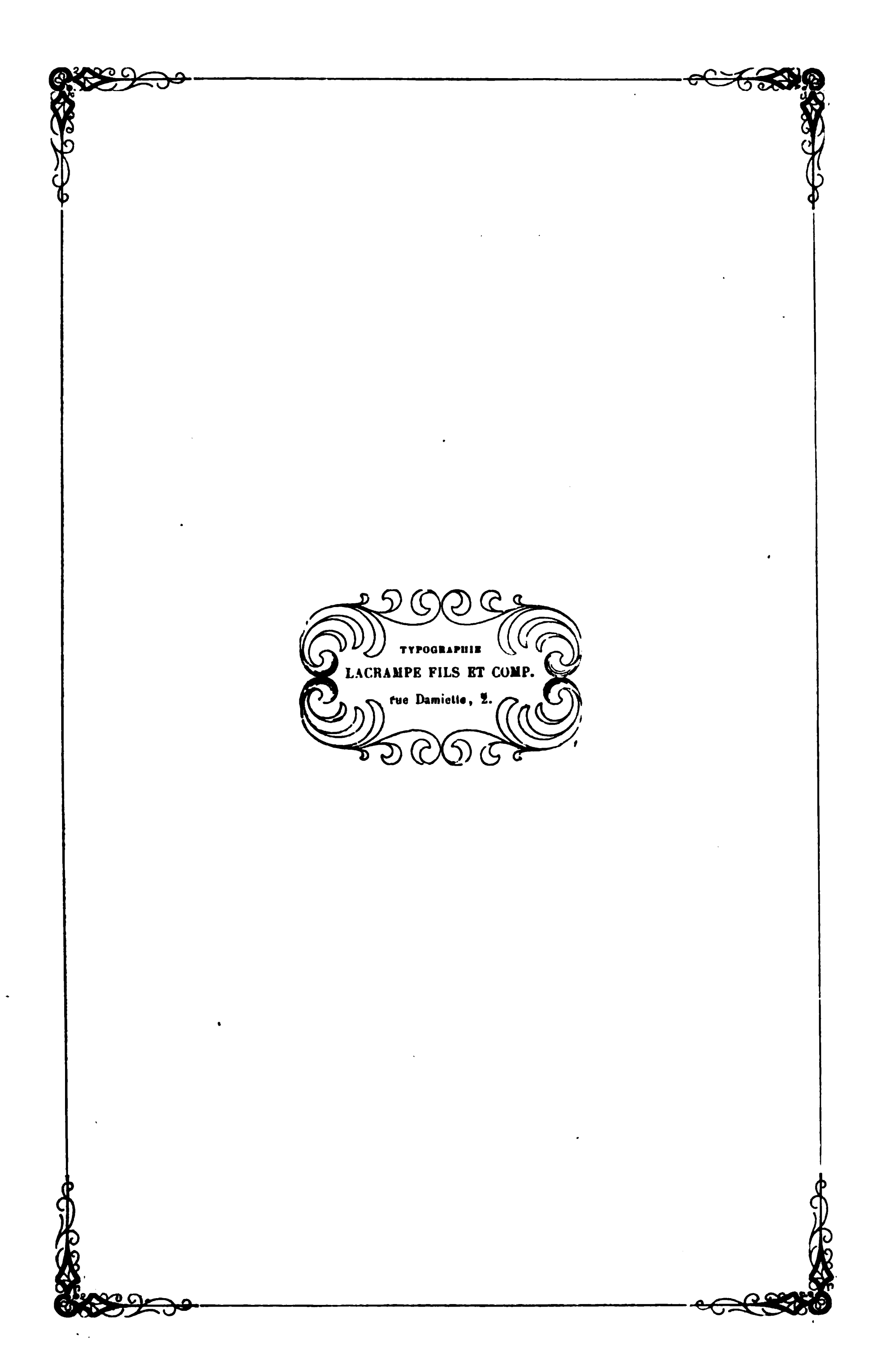
NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

VIE DES SAINTS.

I.

Digitized by Google


TYPOGRAPHIE
LACRAMPE FILS ET COMP.
rue Damiette, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE DE LA

VIE DES SAINTS

AVEC LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CELLE DE LA SAINTE VIERGE

ET

Le Précis historique des Fêtes de l'Année

LE TOUT D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS ET D'ECCLÉSIASTIQUES

Ouvrage revu par MM. les Vicaires généraux

ET APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—

TOME PREMIER.

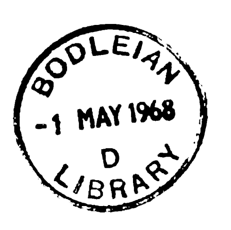


PARIS

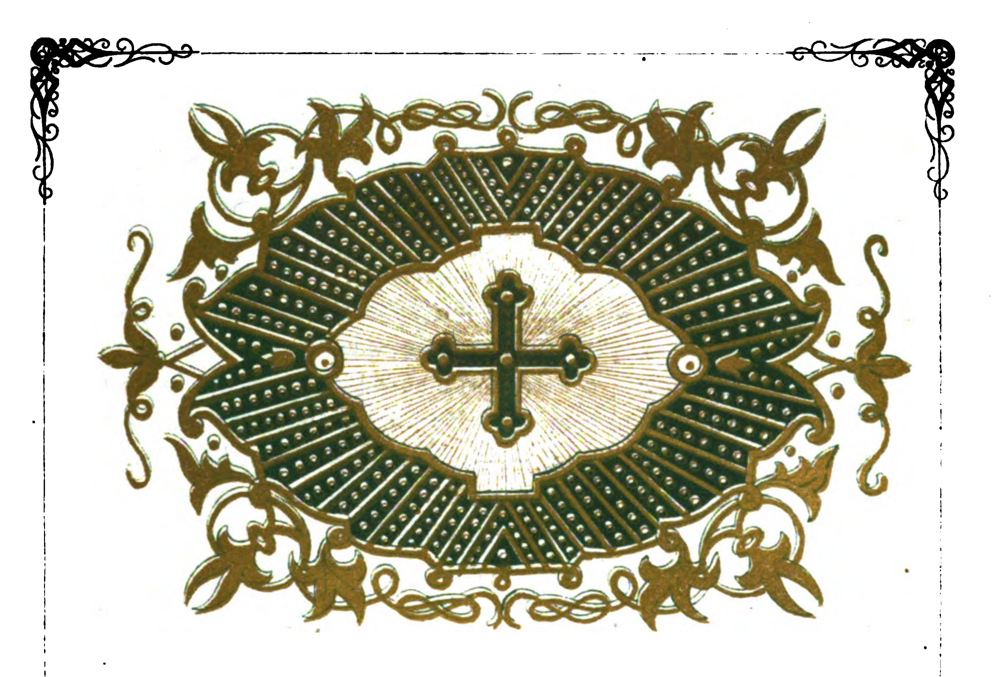
J. B. HERMAN ET Cie

RUE DE CONDÉ, 16.

Digitized by Google



Digitized by Google



INTRODUCTION.



u quatrième siècle, les ennemis du christianisme lui reprochaient avec une amère ironie de n'avoir produit aucun homme remarquable dans les lettres ou dans les sciences. Fatigué de ce reproche réitéré, saint Jérôme se prit à écrire son *Livre des Hommes illustres*, dédié à Dexter, préfet de l'empire. Cet ouvrage est comme la biographie de tous les écrivains ecclésiastiques, depuis Jésus-Christ jusqu'au temps de l'auteur. Il résulte de cette biographie que le christianisme avait déjà produit des hommes éminents, soit comme orateurs, soit comme écrivains, soit comme philosophes et comme penseurs. A la tête de ces derniers marchent saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. Le premier, athlète vigoureux, prévaut toujours contre ses adversaires par la force de sa dialectique; le second va dans le ciel chercher les secrets et les mystères de Dieu, pour les révéler aux hommes.

Digitized by Google

Après ces deux grands maîtres viennent les pères apostoliques, dont saint Jérôme connaissait les ouvrages, qui, malheureusement, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Si déjà au quatrième siècle, saint Jérôme, par la composition de son livre, croyait pouvoir répondre victorieusement aux reproches formulés par les philosophes païens, quelle réponse péremptoire ne pouvons-nous pas adresser aujourd'hui à ceux qui font au christianisme le même reproche? Nous avons quatorze siècles à ajouter aux quatre dont saint Jérôme s'est constitué le biographe; en somme, c'est une biographie de dix-huit siècles que nous avons à raconter, longue et éloquente narration de pensées sublimes, d'actions héroïques et de chefs-d'œuvre en tout genre. L'histoire littéraire compte bien des biographies, mais elle en compte peu d'aussi variées, d'aussi intéressantes et d'aussi complètes que la vie des saints; car tous les peuples, toutes les nations y apparaissent successivement, les différents âges et les diverses conditions sociales y prennent place, le pauvre et l'ignorant à côté du riche et du savant; c'est comme une vaste et splendide couronne qui forme l'auréole de la croix. La vie des saints est sans aucun doute la plus magnifique justification du catholicisme; avec cette biographie universelle, on entre dans le secret de ses moindres pensées et de ses moindres paroles; rien ne peut révéler plus ouvertement son génie et sa puissance.

Dieu avait ménagé dans l'ordre providentiel de ses desseins, comme l'a dit saint Jérôme, et depuis, Bossuet, l'unité de l'empire romain, pour faciliter la propagation de l'Évangile. Aussi le catholicisme, en regardant cette immense agglomération de peuples, se dit-il : « Tous ces peuples sont à moi. » Il appelle à lui toutes les souffrances, toutes les misères, tous les désespoirs, toutes les infirmités et toutes les dégradations morales et intellectuelles. La société romaine se demande avec stupéfaction ce qu'il en veut faire. Ce qu'il en veut faire? Il veut les adoucir, les soulager, les calmer, les guérir, les relever et les réhabiliter. Au milieu de cet admirable travail, Rome succombe sous le poids des escadrons du Nord, qui accourent au grand trot de leurs chevaux, dit saint Jérôme; ils viennent pour piller, et le catholicisme les saisit. Il fait de ces peu-

Digitized by Google

ples barbares de glorieuses nations; car, à moins que d'arracher les pages de l'histoire, il faut bien avouer que les peuples catholiques ont été des bâtisseurs de grandes choses et des réalisateurs de gigantesques idées.

Quel élargissement le catholicisme n'opère-t-il pas dans la pensée humaine! C'est la réhabilitation la plus absolue de l'homme malheureux et de l'homme coupable. Il établit la supériorité de l'intelligence sur la force brutale, de la spiritualité sur la matière; il apporte une nouvelle foi en un seul article : unité au ciel, unité sur la terre; un nouveau code qui se résume dans la charité et dans l'égalité. Les âmes désolées, il les console; les cœurs flétris, il les ravive; les esprits ennuyés et blasés, il les vivifie; les intelligences appauvries et dégradées, il les enrichit et les ennoblit; le repentir et le remords, il les accueille comme une nouvelle innocence. Il s'adresse à tous les peuples, car il parle toutes les langues; il est de tous les pays, car il s'adapte à toutes les formes gouvernementales. Il déclare solennellement être venu pour tous les hommes, quels que soient leur caractère, leur intelligence, leur âge et leur position sociale. En réunissant tous les peuples qui ont vécu depuis l'origine du monde, on arrivera difficilement à un ensemble aussi majestueux de bonnes et nobles actions, de vertus, de talents et de génies, comparable à celui offert par le catholicisme. Ici, ce sont des dévouements incroyables, des privations inouïes, des abnégations généreuses; là, des écrivains, des historiens, des poëtes, des orateurs; des philosophes et des administrateurs; ailleurs, des enfants, des jeunes filles et des mères de famille.

Une biographie aussi universelle convient à tous les genres de lecteurs, aux érudits comme aux ignorants, aux penseurs comme aux esprits superficiels, aux riches comme aux pauvres, aux cœurs satisfaits comme aux âmes affligées. Les jeunes gens y apprendront à bien commencer la vie, les hommes faits à la bien conduire, et les vieillards à la bien finir.

La vie des saints présente trois époques particulièrement remarquables, et qui doivent fixer l'attention : l'époque des martyrs, l'époque de la propagation de la foi dans les sixième, septième, huitième et neuvième siècles; et enfin l'époque de la création des



ordres religieux mendiants. La première commence sur le Calvaire à la mort de Jésus-Christ, et se continue jusqu'à l'avénement de Constantin à l'empire. Des martyrs du premier siècle aux martyrs du quatrième, on n'aperçoit aucun changement; c'est la même foi, la même impassibilité devant les supplices, le même courage dans les tortures, et enfin la même abnégation de la vie. Les chrétiens, au premier siècle comme au troisième, confessent publiquement Jésus crucifié, fils éternel de Dieu, et consubstantiel à son père. Unité de Dieu, amour de Dieu et du prochain, égalité des hommes, immatérialité et immortalité de l'âme, tels sont les principaux points de la nouvelle religion. La mort n'avait plus rien d'effrayant; on se familiarisait en quelque sorte avec elle, et en recevant le baptême on s'attendait à l'appel du bourreau, l'un étant en quelque sorte la conséquence de l'autre, d'après la législation en vigueur. La voie que suivaient les martyrs était toute tracée, il n'y avait plus qu'à marcher sur les traces de sang que Jésus-Christ y avait laissées. Tous ces hommes généreux semblaient animés par une seule et même inspiration. Quelle que soit l'époque, quels que soient les juges, quels que soient les supplices, leur réponse est la même : Nous sommes chrétiens, nous n'admettons qu'un seul Dieu. Vous mourrez, disaient les juges, si vous n'adorez les dieux de l'empire en vertu des ordres des empereurs. — Eh bien! nous mourrons, car nous ne pouvons reconnaître vos dieux. Et les juges formulaient ainsi leur sentence : Un tel est condamné à mort pour s'être déclaré chrétien, et avoir refusé d'obéir aux ordres de l'empereur. Cette sentence, écrite dans presque tous les actes des martyrs, a l'apparence d'un arrêt politique. En effet, le paganisme était tellement inhérent à la constitution de l'empire romain, que le refus de sacrifier aux dieux passait pour un acte de rébellion, et par conséquent pour un délit politique. C'est ainsi, du reste, que l'entendaient les empereurs romains et leur gouvernement; mais ce n'est pas ainsi que le comprenaient les martyrs; ils ne voulaient que confesser publiquement Jésus, le rédempteur du monde, et aller jouir de sa gloire au milieu des *alleluia* et des *amen* éternels des anges et des archanges.

La seconde époque intéresse l'histoire moderne de l'Europe en

Digitized by Google

général, et de l'Europe septentrionale en particulier. Il se manifeste alors un mouvement extraordinaire, et pour se l'expliquer, il importe de connaître l'état religieux des populations avant l'établissement définitif des barbares dans les Gaules et sur les bords du Rhin. Ces provinces professaient le christianisme, et elles le professaient même avec une ardeur et une magnificence de zèle qui leur attiraient les éloges de saint Jérôme et des autres Pères de l'Église. Mais, comme ces nuages épais et noirs qui dérobent la vue du soleil, les barbares amenèrent avec eux l'idolâtrie et une foule de superstitions qui voilèrent aux peuples l'éclat de la lumière de l'Évangile. Ainsi il fallut reprendre le travail des premiers missionnaires apostoliques dans plusieurs contrées de l'Europe, et le commencer pour la première fois dans certaines provinces septentrionales, comme dans la Frise, la Prusse, la Saxe, le Danemark et la Suède. La Frise, vaste contrée, renfermait tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Hollande, de Westphalie, de Hanovre et de Mecklembourg. Les sixième, septième, huitième et neuvième siècles, virent donc de pauvres et modestes prêtres, mais instruits, mais patients et énergiques en même temps, se réunir au nombre de six, de huit, et même de douze, pour parcourir les contrées que nous venons de nommer, en éclairant les habitants des lumières de la foi et en cherchant à les socialiser au nom de Jésus-Christ. Toutes les Eglises de l'Europe, à commencer par la grande Église de Rome, concoururent à cette bonne œuvre. Rome envoie ses prêtres dans les Gaules, dans les provinces rhénanes, en Angleterre et en Écosse. A leur tour, les Gaules, l'Irlande, l'Angleterre et l'Écosse envoient leurs prêtres dans la Germanie, dans la Suède et en Danemark. Rien n'arrête, rien n'effraie ces courageux prédicateurs de la foi révélée, ni l'ignorance, ni la barbarie des peuples auxquels ils vont s'adresser, ni l'état sauvage du pays qu'ils vont habiter. Ils ne se trompent ni sur les fatigues, ni sur les ennuis, ni sur les privations, ni sur les souffrances, ni sur la mort même, qu'ils ont en face d'eux; ils déposent d'avance toutes ces misères et toutes ces douleurs devant la croix de Jésus-Christ. Ces dévouements et ces abnégations se répètent de siècle en siècle depuis le cinquième jusqu'au neuvième. Les prêtres de l'Eglise de Rome commencent,

Digitized by Google

et derrière eux marchent les prêtres français, irlandais, écossais et anglais. C'est une chose prodigieuse que de compter les missionnaires que les trois royaumes formant aujourd'hui la Grande-Bretagne ont dépêchés à l'Allemagne septentrionale.

L'Irlande, qui dans la longue suite de ses infortunes a conservé la foi catholique, l'avait reçue la première des trois royaumes, par le ministère de saint Patrice, son apôtre. L'Angleterre et l'Écosse possèdent encore beaucoup de familles catholiques, il est vrai; mais depuis le seizième siècle, le protestantisme, adopté en partie par Henri VIII, est devenu sous diverses formes la religion de la majorité. De ces trois Eglises, autrefois si florissantes et si glorieuses, et qui contribuèrent si efficacement à la civilisation chrétienne d'une partie de l'Europe, en envoyant sur le continent des hommes dévoués, instruits et croyants, il n'y a que l'Eglise d'Irlande qui n'a rien perdu de sa foi et de son ardeur. Quant à l'Allemagne septentrionale, qui la dernière a reçu, avec le Danemark et la Suède, la foi catholique, elle a été la première à y renoncer. Dans ces deux derniers royaumes, la législation y proscrit le catholicisme sous les peines les plus rigoureuses. Il est à remarquer que ce mouvement si beau et si extraordinaire finit au dixième siècle, et que depuis l'invasion des Normands, la Grande-Bretagne cessa de prendre part à cette laborieuse propagation de la foi.

La troisième époque que nous avons signalée est celle de saint François d'Assise, de saint Dominique et des autres fondateurs des ordres religieux mendiants. On s'explique mal aujourd'hui la pensée créatrice de ces établissements, parce que, après avoir passé par les opinions diverses de plusieurs siècles, elle est arrivée jusqu'à nous altérée, dénaturée, ayant enfin perdu sa simplicité et sa fraîcheur primitives. Il nous devient donc difficile d'en bien saisir l'idée intime, et de la rattacher à ses antécédents et ses conséquents. En se reportant néanmoins à l'état moral de la société à cette époque, et après une étude attentive, impartiale, des faits et des personnages, la fondation de ces ordres religieux se comprend et se justifie. Plus les individus s'attachaient aux honneurs et aux richesses, plus il devenait nécessaire de mettre en pratique les conseils évangéliques; c'est-à-dire que les fondateurs des ordres mendiants voulaient

Digitized by Google

opposer des hommes de dévouement et d'abnégation à ceux qui recherchaient avec passion les richesses temporelles.

Il ne serait pas possible d'esquisser ici les principaux caractères que la vie des saints offre à l'admiration des hommes : tous méritent d'être étudiés, tous ont leur valeur personnelle et intrinsèque : les uns comme orateurs, tels saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome; les autres comme penseurs, philosophes et défenseurs de la foi, tels saint Athanase, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin; quelques-uns comme apôtres et confesseurs de la foi, tels saint Patrice d'Irlande, saint Augustin d'Angleterre, et saint Boniface d'Allemagne. Il en est enfin d'autres qui se sont illustrés par l'ardeur et la vivacité de leur charité, comme sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne; par la douceur et l'attrait de leurs vertus, comme saint Pammachius; par l'importance et l'utilité de leurs services, comme saint Benezet. Les vies de saint Pammachius et de saint Benezet forment un contraste extraordinaire. Le sénateur Pammachius était le personnage le plus considérable de l'empire par sa naissance, par sa fortune colossale et par son rare mérite. En rapport avec toutes les célébrités de son époque, il attirait à la piété par la douceur de son caractère, le charme de sa conversation et de ses lettres, l'exquise politesse de ses manières, le bien qu'il faisait et la manière dont il le faisait. Peu de personnes savent qu'il est le fondateur du premier hôpital que l'Europe ait possédé. Aussi a-t-il exercé sur ses contemporains une influence réelle et sérieuse. Saint Benezet, au contraire, a fait du bien, isolé, inconnu en quelque sorte et sans appui. Il l'a fait par la force de ses convictions et l'ardent désir qu'il avait d'être utile à ses concitoyens. C'est en déplorant les accidents causés par le passage du Rhône dans des barques, et les embarras que ce passage occasionnait aux pauvres habitants de la campagne, que Benezet, sans connaissances spéciales, conçut le projet de bâtir un pont sur le Rhône. Ainsi, il devint architecte et ingénieur sans avoir étudié, et n'ayant pour guide que son génie. La vie des saints offre beaucoup d'exemples de ces hommes qui, inspirés par la religion, ont rendu à la société des services incontestables.

Digitized by Google

Il ressort de l'ensemble de cette biographie, que l'Eglise n'a pas varié sur le dogme. Ce que l'on croyait à un siècle, on le croyait dans le siècle suivant, et on l'avait également cru dans le siècle précédent. Ces mots de l'apôtre, *une seule foi, un seul Diéu et un seul baptême*, se retrouvent dans tous les siècles. Saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome et saint Augustin, ne pensaient pas différemment que saint Athanase, saint Irénée, saint Justin, saint Polycarpe et saint Jean l'évangéliste. La tradition se conservait de siècle en siècle comme un héritage précieux que les pères transmettent à leurs enfants. Aussi voit-on tous les docteurs de l'Eglise montrer le plus profond respect pour la tradition et s'y attacher invariablement. Cette biographie apprendra encore qu'il est peu d'époques dans l'histoire où la religion n'a pas été persécutée, plus ou moins. Elle l'a d'abord été dans son ensemble par les empereurs romains; elle l'a été ensuite dans son unité, sa foi et ses dogmes par les schismatiques et par les hérétiques, très-souvent soutenus par les gouvernements. De ces discussions, de ces luttes et de ces combats sont sortis des hommes d'un courage opiniâtre et énergique, d'une conviction inébranlable, d'un génie vaste et brillant. Rien assurément de plus glorieux pour l'Eglise que cette foule d'hommes nobles, riches, savants, obscurs, pauvres et ignorants, qui sacrifient tout à la possession de leurs opinions et de leurs principes. Il est sans aucun doute difficile de rencontrer, dans l'histoire générale du monde, un spectacle plus touchant et plus héroïque.

On recueille en même temps de cette biographie si variée, de grands enseignements historiques; nous ne pouvons nous y arrêter, nous parlerons seulement de deux. Le premier, c'est l'affaiblissement intellectuel et moral de l'Eglise grecque. On peut et on doit l'attribuer à son défaut d'unité. Il y avait en Orient l'Eglise d'Antioche, l'Eglise d'Alexandrie, celle de Jérusalem et celle de Constantinople. Les chefs de ces diverses Eglises, voulant tous être supérieurs l'un à l'autre, ne s'accordaient point ensemble. Seulement ils s'entendaient sur un seul point : résister à l'autorité suprême, l'autorité de l'Eglise romaine. Or, là où il n'y a pas d'unité, il n'y a pas de force; et quand il n'y a pas de force, la ruine arrive bien vite.


Digitized by Google

L'autre enseignement historique dont nous voulons parler, c'est qu'après l'inondation des barbares, il n'y a que les peuples catholiques qui aient su conserver leur nationalité. Les peuples ariens, comme les Visigoths, les Vandales, les Bourguignons, etc., ont succombé en très-peu de temps, et ont même fini par disparaître du catalogue des nations. C'est là un fait qui mérite l'attention des historiens et des penseurs.

Nous nous sommes dirigés dans notre travail sur les Pères de l'Église, les *Actes des Martyrs*, et sur les auteurs les plus exacts et les plus estimés. Nous avons indiqué les monuments anciens, intéressants et précieux sous le rapport de l'art, comme les églises et les abbayes qui ont été détruites ou qui existent encore. Nous n'ignorons pas que la religion s'accommode, il est vrai, de tous les édifices, quelle que soit d'ailleurs leur forme architectonique. Il faut cependant convenir que la religion, par ses cérémonies, qui constituent le culte proprement dit, a des exigences auxquelles tel ou tel plan ne saurait satisfaire. Les édifices, au moyen âge, répondaient complétement à ces exigences, et favorisaient admirablement le développement de la pensée chrétienne. Que si l'on prend un temple grec, romain ou égyptien, pour en faire une église catholique, le culte sera nécessairement incomplet, tronqué dans beaucoup de ses parties essentielles. D'abord, point de cloches, parce que dans ces temples il n'y a point de clocher; point de processions ni pour la messe, ni pour les saluts, parce que dans ces édifices, ronds ou carrés, il est impossible de se développer; point de ces chapelles latérales, si utiles pour plusieurs cérémonies, et pour le culte de tel ou tel saint. L'art si improprement appelé gothique est donc véritablement l'art chrétien, si toutefois nous pouvons nous servir de cette expression; car il atteint son but d'une manière si parfaite, qu'on dirait que les édifices qu'il a élevés l'ont été d'après les plans de Dieu même, à l'instar du temple de Salomon. Nous avons donc cru devoir, d'après ces considérations, indiquer les monuments gothiques les plus remarquables. Nous avons aussi rappelé, à l'occasion de tel ou tel saint, les œuvres d'art que lesdits monuments possédaient ou possèdent encore.

Nous avons généralement suivi pour l'ordre des saints le marty-

rologe romain, ne nous en écartant que dans de rares circonstances. Il y a des saints sur lesquels l'histoire ne publie presque rien, il en est d'autres dont les actes ne sont pas admis par les critiques. Dans ce cas, nous avons dû nous borner à un court récit.

La vie des saints expose le catholicisme dans tous ses détails; c'est en quelque sorte la biographie de la peinture, de la musique, de la sculpture, de l'architecture, de l'éloquence, du génie, de la piété et de la vertu par excellence. Par la vie des saints on connaît Dieu, l'homme, et l'histoire des sociétés chrétiennes.

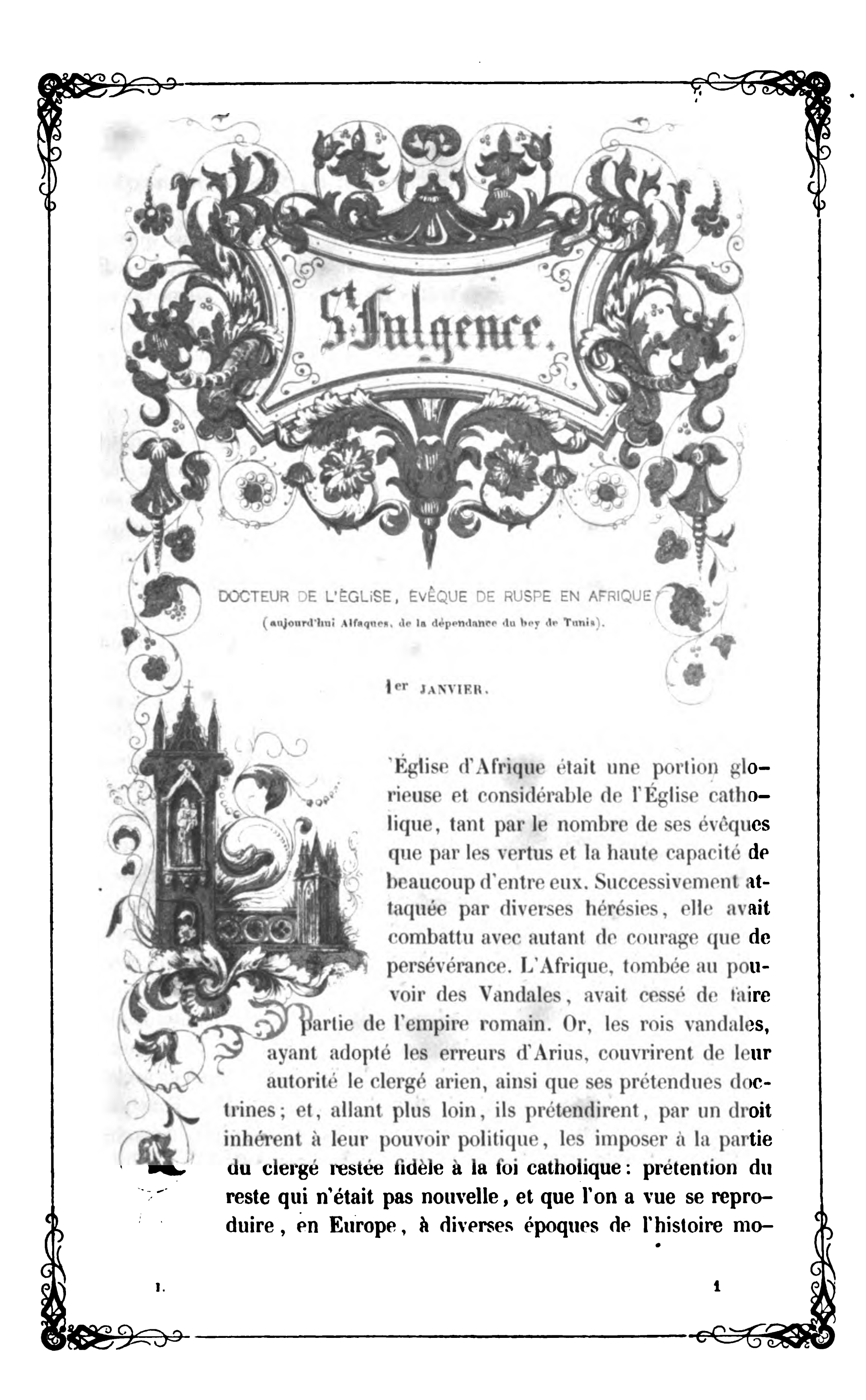
BENOIST (DE MATOUGUES),
Auteur de l'Essai sur saint Jérôme et son siècle.

Digitized by Google

LÉGENDE CÉLESTE

Digitized by Google

Digitized by Google



DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ÉVÊQUE DE RUSPE EN AFRIQUE

(aujourd'hui Alfaques, de la dépendance du bey de Tunis).

1er JANVIER.

L'Église d'Afrique était une portion glorieuse et considérable de l'Église catholique, tant par le nombre de ses évêques que par les vertus et la haute capacité de beaucoup d'entre eux. Successivement attaquée par diverses hérésies, elle avait combattu avec autant de courage que de persévérance. L'Afrique, tombée au pouvoir des Vandales, avait cessé de faire partie de l'empire romain. Or, les rois vandales, ayant adopté les erreurs d'Arius, couvrirent de leur autorité le clergé arien, ainsi que ses prétendues doctrines; et, allant plus loin, ils prétendirent, par un droit inhérent à leur pouvoir politique, les imposer à la partie du clergé restée fidèle à la foi catholique: prétention du reste qui n'était pas nouvelle, et que l'on a vue se reproduire, en Europe, à diverses époques de l'histoire mo-

derne, avec une audace et une violence au moins comparables à celles des Vandales.

La persécution continuait ; les églises étaient remises aux ariens, quand on ne les fermait pas ; les évêques chassés, quand on ne les arrêtait pas ; les familles catholiques, presque toutes d'origine romaine, dépouillées de leurs biens, quand on ne les exilait pas. La famille de saint Fulgence se trouvait dans ce cas. C'était une famille sénatoriale qui avait été frappée des premières par les nouveaux maîtres de l'Afrique, et dont la fortune avait servi à enrichir les prêtres ariens. Claudius Fulgentius, son chef, retiré à Telepte, ville importante de la province de Bizacène, y vivait dans une position des plus modestes, lorsqu'il eut un fils en 468, trente ans après la conquête de l'Afrique. Claudius n'eut point à se préoccuper de l'avenir de cet enfant, car la mort l'enleva quelque temps après. Sa veuve, dont la persécution n'avait point affaibli la foi, qui appréciait l'importance d'une bonne éducation, s'appliqua avec un soin tout particulier à former l'esprit et le cœur de son fils, et surtout à lui inspirer un sincère et profond attachement pour la religion. Un succès complet répondit à son attente. Le jeune Fulgence se distingua autant par son intelligence et l'étendue de ses connaissances que par la douceur de son caractère et la régularité de ses mœurs. Il montra dans la direction de leurs affaires domestiques une capacité peu commune; ce qui le fit nommer procurateur, ou receveur général des impôts de la province. Il n'avait jamais eu beaucoup de goût pour les plaisirs ; son intelligence élevée et son esprit sérieux l'éloignaient des dissipations de la société. L'étude et la retraite avaient pour lui un grand attrait. Il était à vingt-deux ans dans ces dispositions, lorsqu'il lut un sermon de saint Augustin sur l'instabilité des choses humaines. (C'est le sermon sur le psaume 36, qui renferme ce passage si magnifiquement traduit par Racine : J'ai vu l'impie adoré sur la terre, etc.) Il prit donc la résolution de se retirer dans un monastère.

Hunneric, roi des Vandales, arien, avait violemment dépossédé de leurs siéges presque tous les évêques catholiques. Faustus, l'un d'eux, avait fondé un monastère dans la province de Bizacène. Ce fut à ce prélat que s'adressa Fulgence pour l'exécution de son projet. Mais Faustus, homme grave et d'une grande expérience, craignant que cette démarche ne fût une étourderie de jeune homme, un acte peu réfléchi que Fulgence regretterait plus tard, le reçut assez durement et lui fit quelques observations peu bienveillantes. Cette réception, loin de décourager le jeune postulant, l'affermit encore dans sa résolution, qu'il déclara avoir prise, en connaissance de cause, avec maturité et prudence. Faustus alors

Digitized by Google

n'insista plus ; mais cette détermination de Fulgence causa un vif chagrin à sa mère, qui, bien que très-pieuse, ne put s'en expliquer la raison, encore moins la nécessité. Aussi se plaignit-elle amèrement à Faustus; et avec la douleur toujours si touchante et quelquefois si éloquente d'une mère, elle le pria de lui rendre son fils. Quoique Fulgence eût le cœur brisé et qu'il comprît tout ce que sa mère souffrait, cependant il persista dans son projet et refusa de quitter le monastère.

Loin de se calmer, la persécution arienne augmentant, Faustus fut obligé de se cacher, et ses moines se dispersèrent. Fulgence se retira dans un autre monastère dont il eut la direction, quand on y eut apprécié son mérite. La haine des ariens vint le chercher dans cette nouvelle retraite; il n'eut que le temps de se sauver, et encore fut-il arrêté dans sa fuite et frappé avec une telle cruauté, que les ariens eux-mêmes en eurent honte, et offrirent de punir l'auteur de ces mauvais traitements. Fulgence répondit qu'il n'était point permis à un chrétien d'user de vengeance. S'étant rendu à Sicca-Vénéria, ville proconsulaire de cette partie de l'Afrique que nous connaissons sous le nom d'Algérie, il la quitta, par suite d'une incursion des Numides, pour aller à Rome, au tombeau des saints apôtres. De retour en Afrique, il fut élu évêque de Ruspe; ce fut bien malgré lui : sa modestie et son goût pour la retraite lui faisaient craindre cette haute dignité. Il ne put diriger longtemps son Église en paix. Exilé en Sardaigne avec cinq autres évêques par le gouvernement vandale, sa réputation de savoir, de piété et de fermeté, se répandit partout. Trasimond, roi des Vandales, voulut connaître personnellement un homme dont on parlait tant ; il le rappela de son exil, le fit venir à Carthage, et, pour s'assurer si sa capacité répondait à sa réputation, lui fit remettre un long plaidoyer en faveur de l'arianisme, avec l'ordre d'y répondre.

Fulgence démontra la fausseté des propositions contenues dans cet écrit, la faiblesse des objections qu'il soulevait, leur peu de fondement : signala les erreurs historiques sur lesquelles le système entier s'appuyait : de manière que Trasimond, malgré son attachement à l'arianisme, rendit justice au mérite du saint évêque, sans néanmoins adopter ses principes. Seulement, soit pour s'assurer de nouveau de son talent, soit pour lui tendre un piége, on lui présenta de nouvelles propositions dont on se borna à lui donner lecture, sans les lui laisser par écrit. Il devait, sur cette simple lecture, établir sa réponse. Fulgence comprit toute la difficulté de sa position ; mais, comptant sur la protection divine, il ne s'effraya pas. Ce fut dans cette circonstance qu'il composa une réfutation complète de


Digitized by Google

l'arianisme, sous le titre de *Trois livres au roi Trasimond*, ouvrage qui nous est resté. Quelques critiques croient que l'autre ouvrage, intitulé « *Réponse aux dix objections*, » est sa réfutation de l'écrit qui lui avait été présenté à son retour de Sardaigne. Le zèle et le talent qu'il déploya en cette occasion animèrent encore les ariens contre lui ; aussi obtinrent-ils de Trasimond que l'évêque de Ruspe retournerait en Sardaigne. Hunneric, fils et successeur de Trasimond, se refusant à continuer le système oppresseur de son père, rappela tous les évêques exilés. Leur arrivée à Carthage fut un véritable triomphe, et la joie du peuple s'adressait spécialement à Fulgence.

Il avait hâte de revoir son Église, veuve depuis si longtemps de son premier pasteur ; il la trouva dans un état assez déplorable. Mais par son esprit conciliant, sa prudence, la douceur de ses manières, il sut rétablir l'ordre, faire disparaître quelques abus et ranimer le zèle. Ces soins et cette vigilance ne le préoccupèrent pas au point d'oublier son salut. Bien que sa vie entière fût une préparation à la mort, il y pensa encore plus que jamais ; et après une longue et douloureuse maladie, il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, dans la vingt-cinquième année de son épiscopat.

Saint Fulgence, soit comme docteur de l'Église, soit comme évêque, usa sa vie à combattre l'arianisme, dont il fut une des plus illustres victimes avec saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et saint Hilaire, évêque de Poitiers.

Réflexions.

L'éducation chrétienne de la jeunesse est le premier et le plus important des devoirs de la famille ; rien ne saurait suppléer à son omission. Oublier d'élever chrétiennement ses enfants, outre que c'est manquer à une obligation sacrée, c'est encore leur préparer dans l'avenir bien des soucis, des peines et peut-être des remords.

Ne perdons pas de vue la belle réponse de saint Fulgence, « qu'un chrétien ne doit jamais user de vengeance. » Effectivement, si l'on veut obtenir de Dieu le pardon de ses fautes, il est nécessaire de pardonner les torts et les fautes des autres.


Digitized by Google

SAINT ODILON,

ABBÉ DE CLUNY.

Odilon, ou Olon, issu de la famille de Mercœur en Auvergne, fit profession dans le célèbre monastère de Cluny, dont il devint abbé. Dans l'affreuse disette de 1016, ayant épuisé toutes les ressources de l'abbaye pour procurer des vivres aux habitants de la province, il fit fondre les vases sacrés afin de se procurer des vivres. Il institua, dans toutes les maisons de son ordre, la commémoration des fidèles trépassés, dite *la Fête des Morts*, qui fut ensuite célébrée le 2 novembre dans toute l'Église catholique. Saint Odilon a laissé des poésies, des lettres, et plusieurs sermons sur les fêtes de la sainte Vierge et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La ville de Cluny (département de Saône-et-Loire) doit son origine au monastère. De la belle église de l'abbaye, admirable monument d'architecture par ses doubles transseps ou sa croix de Lorraine, et la vaste étendue de ses nefs, il ne reste rien, pas même de ruines : elle a été détruite à la révolution de 89.

SAINT OYEND,

ABBÉ DE CONDAT.

Élevé par saint Romain et saint Lupicin, fondateurs du monastère de Condat, saint Oyend en devint abbé. Sa vie était des plus austères. Très-versé dans les langues grecque et latine, et dans la connaissance des livres sacrés, il eut grand soin de faire fleurir dans son monastère les études solides et religieuses. Il mourut en 514.

L'abbaye de Condat, bâtie sur le mont Jura en Franche-Comté (aujourd'hui département du Jura), prit au treizième siècle le nom de Saint-Claude; quoique le site en fût des plus arides et des plus tristes, il se forma autour de l'abbaye une ville connue sous le nom de Saint-Claude. En 1734, Benoît XIV érigea l'abbaye en évêché; le département du Jura en forme le diocèse. La cathédrale de Saint-Claude possède des boiseries qui sont d'une délicatesse et d'un fini extraordinaires; c'est un travail de la plus grande beauté et fort curieux, qui date de la fin du quinzième siècle.


Digitized by Google

SAINT ALMAQUE,

MARTYR.

C'était un solitaire d'Orient qui, pénétré de douleur à la vue des combats des gladiateurs, quitta son désert, vint à Rome et se jeta dans l'amphithéâtre entre des gladiateurs pour les séparer; mais il fut mis en pièces le 1er janvier 404. Son dévouement amena enfin l'abolition de cette coutume antisociale; et l'empereur Honorius défendit à l'avenir ces sortes de combats, qui s'étaient maintenus jusqu'alors malgré les édits de Constantin et de Théodose.

SAINTE EUPHROSINE,

VIERGE.

Sainte Euphrosine était fille unique d'un des principaux habitants d'Alexandrie, nommé Paphnuce. Elle se retira dans un monastère où elle mena une vie de pénitence et de mortification. Elle mourut au cinquième siècle.

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE,

ANACHORÈTE.

2 JANVIER.

Macaire appartenait par sa naissance aux dernières classes du peuple; mais il avait dans le cœur cette foi, ce désir de la vie éternelle qui font mépriser les biens de la terre. Jeune encore, il résolut d'aller au fond des déserts travailler à son salut, et se rendit dans la basse Égypte, où trois localités contiguës, le désert de Scété, celui des Cellules et celui de Nitrie, renfermaient un grand nombre de pieux solitaires qui s'appliquaient à la prière, à la méditation et au travail des mains : ils faisaient des paniers et des nattes. Il les visitait tour à tour; mais sa résidence

ordinaire était aux Cellules. La règle qu'on y observait était extrêmement austère, et les frères ne s'y voyaient que le samedi et le dimanche, à l'église, pour la célébration des saints mystères.

Ainsi, leur retraite et leurs austérités étaient d'une extrême sévérité, et cependant Macaire les trouvait trop douces encore, et les surpassait. On ne doit pas s'étonner que le démon fît des efforts pour ébranler tant de persévérance et de fermeté. Macaire fut en butte à plus d'une tentation. Il lui sembla que le séjour de Rome serait plus favorable à son salut; que l'aspect de cette ville, où le christianisme avait si souvent combattu et triomphé, donnerait un nouvel élan à sa foi et à son amour de Dieu; que là, enfin, il lui serait plus facile de venir au secours des malheureux. Or, il ne tarda pas à reconnaître que ces inspirations lui étaient suggérées par l'esprit malin. Elles revinrent à plusieurs reprises, et toujours il eut la force et le bonheur d'y résister.

Il y avait à la même époque, dans le désert de Scété, un solitaire appelé du même nom, et que le Martyrologe désigne sous celui de Macaire d'Égypte. Rapprochés par la conformité de leurs sentiments pieux, les deux saints étaient unis par la plus tendre amitié. Un jour ils traversaient ensemble le Nil dans un bateau où se trouvaient aussi quelques officiers. Ceux-ci, frappés du calme et du bonheur qui se réfléchissaient sur les traits des deux solitaires, se demandaient comment on pouvait être aussi heureux dans la pauvreté. « Sans doute, dit Macaire d'Alexandrie, nous sommes très-heureux (*Macaire*, en grec, signifie heureux); mais si la félicité dont nous jouissons résulte de notre mépris du monde, que penser de ceux qui se plaisent dans ses chaînes? » La conversation continua, et Macaire fit une peinture si vraie, si animée, des dégoûts que doivent inspirer les plaisirs terrestres, du bonheur de la vie passée dans la contemplation et la prière, que l'un de ces officiers, ému par ces discours, distribua son bien aux malheureux et alla terminer ses jours dans le désert.

Saint Macaire d'Alexandrie, malgré ses macérations et son abstinence, bien qu'il n'eût vécu, pendant de nombreuses années, que de pain et de légumes, et qu'il eût constamment passé, chaque semaine, plusieurs jours dans un jeûne complet, parvint à une extrême vieillesse, et rendit son âme à Dieu en 394. (Il y a encore dans le désert de Nitrie un monastère qui porte le nom de Saint-Macaire.)



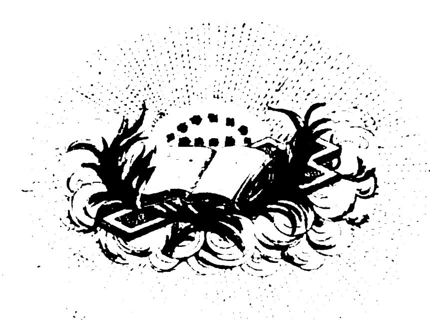
Réflexions.

Les tentations nous suivent partout ; et ce serait se faire illusion de croire que la retraite et la solitude nous en préservent. Seulement elles nous donnent plus de forces pour y résister. Quel que soit l'endroit que nous habitions, le travail que nous fassions, nous serons tentés, parce que notre vie est un combat continuel, et que le plus souvent nous avons à lutter contre nous-mêmes.

SAINT CONCORDE,

MARTYR.

Arrêté vers l'an 178, sous le règne de Marc Antoine, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux de l'empire, il fut frappé à coups de bâton, étendu sur le chevalet, puis il eut la tête tranchée.



Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. Jacquet.

Digitized by Google

Digitized by Google



PATRONNE DE PARIS.

3 JANVIER.

Sainte Geneviève naquit en 422, à Nanterre, village près de Paris; elle manifesta dès sa plus tendre enfance ce qu'elle serait un jour.

Elle avait à peine accompli sa septième année, que déjà sa modestie, sa piété et son assiduité aux offices divins, la faisaient regarder comme un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Ce fut à cette époque qu'un événement, sans doute préparé par le Seigneur, vint hâter et peut-être déterminer sa vocation. Saint Germain et saint Loup se rendaient dans la Grande-Bretagne. Ils passèrent à Nanterre, où, dans la foule qui se pressait sur leurs pas, saint Germain remarqua une jeune fille dont le recueillement le frappa. C'était Geneviève; il la fit approcher, et soudain une inspiration céleste lui révéla les desseins de Dieu sur cette enfant. Il

les fit connaître à ses parents, leur prédit l'éclat de sa vie, et leur annonça ce que Geneviève n'avait pas dit encore, mais ce qui, depuis longtemps, était dans son cœur, la résolution de renoncer au monde et de vivre uniquement pour Dieu. En effet, cette détermination commença dès ce moment à s'effectuer; l'indifférence que la jeune épouse du Seigneur avait jusqu'alors montrée pour les vaines distractions du monde devint un éloignement complet, et la ferveur qui avait accompagné ses premières années s'accrut encore; elle passait dans la prière et le recueillement des journées entières au pied des autels, qu'elle ne quittait que pour se livrer à la pratique des bonnes œuvres.

Cependant la mère de Geneviève, malgré les prédictions de saint Germain, n'appréciait point encore assez les desseins de la Providence sur sa fille.

Un jour que celle-ci voulait l'accompagner à l'église et le lui demandait avec instances, elle s'y refusa, et alla jusqu'à la frapper. La punition ne se fit pas attendre : affligée à l'instant d'une cécité complète, la malheureuse mère demeura pendant deux ans privée de la lumière du jour. Ce fut alors qu'elle put réfléchir sur les vertus de sa fille, et apprendre, par les propos d'admiration de tous ceux qui l'approchaient, quel trésor de grâce elle avait dans sa maison. Elle crut que les prières de sa fille obtiendraient sa guérison, et les lui demanda. Geneviève puisa de l'eau, la bénit, et dit à sa mère de s'en laver les yeux. La mère ne l'eut pas plutôt fait que la vue lui fut rendue, et que, pressant sa fille dans ses bras, elle s'humilia devant le don des miracles que le ciel lui avait départi, et dont elle-même venait d'éprouver le premier et salutaire effet. Le puits de Nanterre, où Geneviève avait pris l'eau qui fut l'instrument de cette guérison miraculeuse, devint un objet de vénération pour les habitants du pays, et ce pieux sentiment s'est transmis de génération en génération jusqu'à nos jours.

Le temps approchait où Geneviève devait, par les mains d'un ministre du Seigneur, donner un caractère indélébile aux vœux qu'elle avait depuis longtemps prononcés en son âme. A quinze ans elle reçut le voile sacré, et dès lors sa piété vive, sa foi ardente, qui semblait ne pouvoir être dépassée, se manifesta chez elle avec un nouveau degré de ferveur. Quelque temps après sa consécration, elle perdit ses parents et se fixa à Paris, dont elle devait être la patronne. Peu d'anachorètes ont porté au même point les privations auxquelles elle soumit son corps. Ce n'était ordinairement que le dimanche et le jeudi qu'elle prenait quelque nourriture; et cette nourriture consistait en un pain grossier et des légumes

Digitized by Google

en petite quantité. L'eau formait sa seule boisson; et cependant elle était dans l'âge où les plaisirs offrent le plus d'attraits.

Mais Dieu lui réservait des épreuves plus rudes encore que la pénitence et les mortifications : c'était la calomnie, c'était la haine de ceux que jusqu'alors elle avait édifiés par ses vertus. Ces épreuves ne lui manquèrent pas; la rigidité de sa vie formait un contraste trop frappant avec les mœurs de la plupart de ses contemporains, pour ne pas attirer l'attention, pour ne pas exciter la méfiance ou l'envie. Accusée d'hypocrisie, chargée de calomnies odieuses, Geneviève, forte de son innocence et comptant sur la bonté de Dieu, ne songeait pas à se défendre, quand un secours inattendu vint lui rendre la vénération et la confiance qu'on lui avait si injustement retirées. Saint Germain eut occasion de repasser par Paris, et, témoin des reproches adressés à la vierge dont il avait apprécié le mérite, voulut les approfondir. Il lui fut aisé de connaître combien peu ils étaient fondés, et plus aisé encore de les faire cesser. Ses éloquentes paroles, la conviction dont il était animé, suffirent pour faire revenir le peuple de ses funestes préventions.

Un événement politique vint de nouveau changer les esprits et donner lieu à de nouvelles calomnies. Attila, à la tête de ses hordes barbares, après avoir ravagé l'Italie, venait d'envahir les Gaules et s'avançait vers Paris. Tout tremblait à son approche, et Geneviève, après avoir recommandé aux Parisiens le jeûne et la prière pour détourner le *fléau* de Dieu, s'enferma avec quelques femmes pieuses dans le baptistère public placé dans l'ancienne église connue depuis sous le nom de *Saint-Jean-le-Rond*, pour implorer la miséricorde du Seigneur en faveur du pays. Mais c'est un des principaux caractères des calamités publiques de frapper le peuple d'une espèce de démence; aussi les Parisiens accusèrent-ils Geneviève d'attirer sur eux les maux qu'elle voulait détourner. On allait l'arracher de l'asile qu'elle s'était choisi, quand un prêtre, l'archidiacre d'Auxerre, se fit jour à travers cette foule insensée, lui annonça qu'il apportait à la sainte fille des témoignages de l'estime et de la vénération de saint Germain. Il était chargé de lui remettre des *eulogies* de la part du saint évêque d'Auxerre. Il n'en fallut pas plus pour calmer la fureur populaire et pour sauver des jours qui devaient être marqués encore par de nombreux actes de vertu et de piété. Ce retour du peuple aux idées d'équité fut corroboré par la retraite d'Attila, qui, abandonnant Paris, se porta sur Orléans, où il fut vaincu. On connut alors la réalité des promesses de Geneviève, et rien ne vint plus affaiblir la vénération qu'elle méritait à tant de titres.


Digitized by Google

La victoire de Tolbiac avait changé les destinées du pays et donné au christianisme le chef des Francs, son armée et sa dynastie. Clovis, reconnaissant du miracle que le ciel avait fait en sa faveur, ne put manquer d'honorer ceux de ses sujets qui se distinguaient par leur piété. Il connut les mérites de Geneviève ; aussi des grâces furent-elles accordées, des prisonniers furent-ils rendus à la liberté, sur la demande de la sainte fille.

Geneviève continua ses bonnes œuvres et le saint exemple qu'elle donnait jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle mourut le 3 janvier 512, peu de jours après Clovis, et son tombeau fut placé auprès de celui de ce prince. Mais les bienfaits de la sainte ne furent pas terminés avec sa vie. Des miracles éclatants ont fait connaître la place qu'elle occupe dans le ciel, et justifié cette dévotion populaire qui, loin de s'affaiblir, n'a fait que s'accroître de siècle en siècle jusqu'à nos jours pour la vierge de Nanterre. Parmi ces miracles, nous devons citer la guérison de cette espèce de peste appelée *le mal des ardents*, qui, en 1129, désola la France et surtout Paris. C'était un feu intérieur qui dévorait les entrailles et contre lequel tous les secours de l'art étaient impuissants. Après avoir imploré la miséricorde divine, la population de Paris fit une procession solennelle où fut portée la châsse de sainte Geneviève. Au moment où elle franchit les portes de la cathédrale, tous les malades furent instantanément guéris ; et le souvenir de cet événement est consacré par une fête célébrée le 26 novembre, sous le nom de *sainte Geneviève des ardents*.

Pour conjurer d'autres calamités, pour appeler la fin de longues sécheresses, la confiance des chrétiens de Paris a souvent demandé les mêmes secours, et jamais l'intercession de sainte Geneviève n'a été implorée en vain. Indépendamment de ces bienfaits accordés aux populations, des guérisons particulières ont été accordées aux prières adressées à la sainte dont on vient de lire la vie. Aussi, comme nous l'avons dit, la mémoire de Geneviève est encore entourée de la même vénération, après treize siècles.

Réflexions.

La piété dans la jeunesse est particulièrement agréable à Dieu. Aussi Jésus-Christ dans l'Evangile dit-il ces belles et touchantes paroles : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ce qui mérita surtout la grâce divine à sainte Geneviève, ce fut cette piété profonde et constante qu'elle manifesta dès sa plus tendre enfance.

N'oublions jamais d'inspirer une dévotion vive et sincère à nos enfants, nous attirerons ainsi sur eux et sur nous les bénédictions célestes.


Digitized by Google



DISCIPLE DE SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE CRÈTE.

4 JANVIER.

S la voix des apôtres choisis par Jésus-Christ, l'erreur se dissipait comme l'ombre disparaît devant la lumière. A la voix éloquente de saint Paul, les idoles du paganisme tombaient, et les dogmes de la vraie foi faisaient chaque jour des milliers de prosélytes. Mais si le zèle de ces premiers missionnaires était ardent, leur présence ne pouvait embrasser tous les lieux à la fois; et parmi les néophytes qu'ils venaient de convertir, ils devaient choisir les plus capables et les charger de propager à leur tour les saintes doctrines qu'ils avaient reçues.

Tite, né de parents idolâtres, fut un de ceux qui obtinrent cette mission. Il la remplit de manière à mériter la reconnaissance du monde chrétien et les récompenses célestes. Saint Paul l'appelle son fils. Cette distinction indique

Digitized by Google

quels furent les mérites du disciple, et porte à croire que ce fut par les soins de l'apôtre qu'il se convertit à la foi. En 51 après Jésus-Christ, il suivit saint Paul à Jérusalem, et assista au concile que les apôtres tinrent sur la question des observances légales.

On sait le vif intérêt que saint Paul portait à l'Église de Corinthe. Déchirée par des discordes, souillée par le scandale, cette Église avait besoin qu'une voix ferme et persuasive vînt la ramener à l'ordre. Saint Paul, alors retenu à Éphèse, y envoya Tite en 56. Le disciple y fut accueilli avec toutes les marques du respect et l'espérance du bien qu'il pouvait faire. Cette attente ne fut point déçue : sa présence, son exemple, ses exhortations, les sages règlements qu'il fit, rassurèrent les fidèles, ramenèrent les coupables au devoir, et rétablirent en peu de temps l'ordre et la régularité.

Paul, auprès de qui il se rendit pour lui faire connaître cet heureux résultat, en conçut une joie et une reconnaissance qu'il exprime en ces mots, dans une de ses épîtres aux Corinthiens : « Grâces soient rendues à Dieu, dit-il, qui a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude que j'éprouve pour vous ! » Le disciple fut une seconde fois envoyé à Corinthe pour y recueillir des aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

L'île de Crète avait reçu les premières semences de la foi ; mais Paul, appelé en Orient par des circonstances plus impérieuses, ne put achever l'œuvre. Il ordonna Tite évêque de l'île, et le chargea de continuer ce qu'il avait commencé. Tite justifia encore, par les succès qu'il obtint dans cette mission, l'estime et la confiance de l'apôtre. Pendant qu'il poursuivait ses travaux, il reçut de saint Paul l'épître par laquelle il lui était ordonné d'établir des prêtres dans les villes de la Crète ; et le saint ajoute, immédiatement après avoir donné cet ordre : « Comme j'en ai usé envers vous. » C'est ce qui a fait penser à plusieurs écrivains et à plusieurs critiques, qu'il s'agissait d'évêques et non de simples prêtres. Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est que la Crète était alors presque toute chrétienne, et que ses églises étaient en trop grand nombre pour pouvoir appartenir à un seul diocèse et être dirigées par le même évêque. Saint Paul voulait sans doute faciliter cette direction en la divisant, et laisser toutefois la suprématie à Tite.

Dès qu'une mission présentait quelque difficulté, Paul tournait les regards vers son disciple chéri pour la lui confier. En l'an 65, il l'envoya prêcher l'Évangile en Dalmatie. Ce pays était encore presque entier dans les ténèbres de l'erreur. La parole de Tite y fit briller le flambeau du


Digitized by Google

christianisme, et dix-sept siècles écoulés n'y ont point affaibli le souvenir de ses vertus : la Dalmatie vénère encore de nos jours saint Tite comme son patron et son premier apôtre. Cependant, après ce dernier travail d'une carrière si laborieuse et si bien remplie, il revint mourir, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, au milieu de son troupeau.

Réflexions.

Saint Tite se conformait avec une scrupuleuse exactitude aux ordres qu'il recevait de son supérieur et de son maître en Jésus-Christ, saint Paul. Ne l'oublions pas, afin de nous conformer, dans la position sociale dans laquelle la Providence nous a mis, aux ordres que nous recevons, et afin de les exécuter ponctuellement en tant qu'ils rentrent dans le cercle de nos devoirs et qu'ils n'ont rien de contraire à la religion.

SAINT RIGOBERT,

ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Rigobert renonça au monde pour se retirer dans le monastère d'Orbais (département de la Marne), qui était renommé pour la science et la régularité de ses moines. De là, il passa au siége de Reims, où il eut beaucoup à souffrir pour remplir consciencieusement les devoirs de sa charge. Il fut exilé sous Charles Martel, et mourut vers l'an 750.

SAINT SIMÉON STYLITE.

5 JANVIER.

Vainement on chercherait dans l'histoire profane quelque chose qui approche, même de loin, des traits d'héroïsme, de courage et de persévérance que nous trouvons dans la vie des bienheureux. Celle de saint Siméon Stylite est un des plus frappants exemples de ce que peut une volonté énergique, animée par l'espoir et le désir des récompenses éternelles.


Digitized by Google

Fils d'un pauvre berger de Fisan, bourg situé sur les confins de la Cilicie, Siméon ne reçut dans son enfance aucune instruction, et sa première occupation fut la garde des troupeaux. Mais, dès l'âge de treize ans, des semences de piété furent jetées dans son ame par un passage de l'Écriture qu'il entendit à l'église : « Bienheureux, disait le prêtre, répétant les paroles du Sauveur, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux dont le cœur est pur ! » Quoique frappé de ces paroles, Siméon néanmoins n'en comprenait pas clairement le sens. Il se les fit expliquer. On lui dit que la prière, l'humilité et la pénitence étaient le moyen le plus efficace pour faire son salut, et que c'était dans la solitude surtout qu'on pouvait le plus aisément les mettre en pratique.

Cette simple indication lui suffit pour lui ouvrir la voie de mortifications surhumaines qu'il parcourut bientôt. Il alla frapper à la porte d'un monastère, demandant avec instance d'être admis à remplir les fonctions les plus humbles de la communauté. Sa demande fut agréée, et bientôt il montra tant de soumission, tant d'humilité, il dépassa à tel point les austérités prescrites par les règles de la maison, qu'il s'attira l'amitié de tous les frères.

De ce monastère, où il avait fait un séjour de deux ans, il passa dans un autre, où ses supérieurs furent obligés de mettre un frein aux mortifications qu'il s'imposait. La règle était de ne manger que de deux jours l'un ; il s'astreignit à ne prendre qu'un seul repas par semaine. Ayant obtenu la permission d'exercer des macérations secrètes, il se ceignit d'une corde, et la serra tellement, qu'elle pénétra dans ses chairs et y fit des ulcères. Pour l'arracher de ses plaies, on dut faire des incisions profondes et de douloureuses opérations. Cet excès de pénitence étant contraire aux règles de la maison, Siméon dut en sortir.

Il se retira alors dans un ermitage où, à l'imitation du jeûne de Notre-Seigneur, il voulut passer le carême entier sans prendre aucune nourriture. Cependant, se défiant de ses lumières, il confia ce projet au directeur de sa conscience, qui, sans le dissuader, craignant qu'il eût plus compté sur son zèle que sur ses forces physiques, lui laissa quelques pains et une cruche d'eau. Après les quarante jours, il revint et trouva le saint étendu presque sans connaissance. Il lui administra le pain des anges ; Siméon se leva, mangea quelques feuilles de laitue, et se trouva assez fort pour reprendre le cours de ses austérités. Cette première épreuve devint sa règle de conduite, et ce fut par cette abstinence extraordinaire qu'il célébra désormais le carême jusqu'à la fin de sa vie.

L'ermitage où s'était réfugié Siméon était encore trop connu, et il se



retira au sommet d'une montagne où il se forma un enclos en pierres, sans toiture. Il voulut s'y fixer à jamais au moyen d'une lourde chaîne en fer attachée à l'un de ses pieds et fixée au rocher. Mais là encore le bruit de ses vertus et de ses pénitences inouïes attirait un nombreux concours de visiteurs, qui venaient demander ses prières ou son intercession pour la guérison de maladies incurables. Le ciel, en effet, accorda plusieurs miracles à ses demandes.

Siméon voulut se dérober à cet empressement, et ce fut alors qu'il embrassa un genre de vie dont la rigueur dépasse tout ce que les fastes de la pénitence présentent de plus étonnant. Il se fit successivement élever trois colonnes de six, de douze et de vingt-deux coudées. Il passa quatre ans sur la première, treize ans sur la seconde et la troisième; et enfin il en fit construire une de quarante coudées, au sommet de laquelle s'écoulèrent les vingt-deux dernières années de sa vie. Une espèce de galerie étroite régnait au faîte de ces colonnes, et c'est de là que Siméon parlait aux personnes qui venaient le visiter.

Un genre de vie aussi opposé à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors devait attirer en même temps la dérision des impies et la désapprobation des hommes pieux, qui croyaient voir dans cette conduite ou de la folie ou une excessive vanité. Les évêques des environs lui intimèrent l'ordre de quitter sa colonne, et il se mit en devoir d'obéir à l'instant même. Cette épreuve suffit: elle démontra que l'humilité de Siméon n'était pas moins grande que sa docilité, et le mandataire des évêques lui dit: « Restez; la promptitude de votre obéissance prouve la pureté de vos motifs; continuez à suivre la volonté de Dieu, et à correspondre fidèlement à votre vocation. »

Le nombre des personnes qui venaient chercher auprès de lui des exemples, des prières ou des secours spirituels, ne fit que s'accroître. Une foule innombrable de conversions furent opérées par la ferveur avec laquelle il les demandait au ciel. Les hommes les plus élevés par leur rang et leur naissance, les princes et princesses d'Arabie, les empereurs Théodose le Jeune et Léon, s'empressèrent de lui demander ses conseils et sa bénédiction.

Ce fut à l'âge de soixante-neuf ans, en 459, le 2 septembre, que saint Siméon Stylite rendit son âme au Seigneur. Sa mort, connue seulement trois jours après, fut accompagnée de plusieurs miracles qui confirmèrent l'opinion qu'on avait déjà de sa sainteté.

Saint Siméon a fait école, et il y a toujours eu des stylites en Orient jusqu'à l'empire des Sarrasins, comme l'a prouvé le savant M. Majelli, prélat

romain. Ce genre de vie, au reste, est pour nous bien plus admirable qu'imitable; c'est une exception même parmi les exceptions. Il serait impraticable en Occident, à cause de l'inconstance du climat et de l'intempérie de l'air; mais en Orient, sous un ciel toujours pur et par une température constamment égale, il a pu être pratiqué sans danger pour la vie. Quant à ces jeûnes dont saint Siméon et d'autres anachorètes ont donné l'exemple, ils ne sont point impossibles à la nature humaine. Les annales de la médecine rapportent des faits incontestables tout aussi extraordinaires.

Réflexions.

La vie de saint Siméon Stylite est une preuve de ce que l'on peut faire avec une volonté énergique. Les obstacles cèdent à un vouloir déterminé. Si donc nous voulions fortement remplir nos devoirs religieux, il nous serait donné de prévaloir contre les difficultés. Il arrive fort souvent qu'on s'en exagère le nombre et la grandeur, parce que notre volonté, déjà faible, s'en effraie au lieu de les regarder en face. La volonté se fortifie par l'usage, et la grâce divine lui vient en aide lorsqu'elle est réelle et sincère.

SAINT TÉLESPHORE,

PAPE ET MARTYR.

Grec d'origine, il fut le huitième pontife depuis saint Pierre. Il devint victime de la persécution d'Antonin en 152.

SAINT MÉLAINES,

ÉVÊQUE DE RENNES.

6 JANVIER.

Né à Plecs en Bretagne, il fut élu évêque de Rennes à cause de ses vertus. Il s'appliqua à détruire l'idolâtrie qui régnait encore dans cette partie de la Bretagne. Clovis lui témoigna toujours une grande estime.


Digitized by Google

SAINT NILAMMON,

RECLUS.

Il vivait, inconnu au monde, dans la retraite, près de Peluse en Égypte. Ayant été élu évêque de Gères sans son consentement, il mourut avant d'avoir pu accepter.



SAINT LUCIEN,

PRÊTRE ET MARTYR.

7 JANVIER.

Lucien, dit d'*Antioche*, était de Samosate en Syrie. Appartenant à une famille riche et distinguée, il fut élevé avec soin dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il possédait tout ce qu'il fallait pour réussir dans le monde, lorsqu'il eut le chagrin de perdre tout à la fois son père et sa mère. La philosophie, qu'il avait cultivée jusqu'alors avec zèle, et à laquelle il demandait des consolations, demeura impuissante devant une si grande douleur. Lucien s'aperçut dans ce moment que l'étude de la philosophie humaine était un travail stérile, et que les maladies de l'âme comme les plaies du cœur voulaient d'autres remèdes. Il se tourna vers la religion, qui lui offrit ce qu'il cherchait. Il se livra avec une ardeur extrême à l'étude de l'Écriture sainte; et, afin de n'avoir plus rien qui le préoccupât et qui le rattachât aux affaires du monde, il vendit ses biens en faveur des pauvres. Ayant reçu le sacerdoce, il comprit que la prédication était le premier et le plus important devoir du prêtre. Aussi, à l'exemple de saint Paul, prêchait-il fort souvent. Comme il avait une connaissance particulière de l'hébreu, il prépara une nouvelle édition des livres saints, et corrigea dans le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament les fautes qui s'y étaient glissées, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la malice des hérétiques. Cette nouvelle édition mérita l'approbation générale, et fut d'une grande utilité à saint Jérôme.

Il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque: celle de saint Lucien, reçue dans les Églises d'Orient depuis Constantinople jusqu'à Antioche; celle d'Hésychius, adoptée par les Églises d'A-


Digitized by Google

lexandrie et d'Égypte ; enfin celle que saint Pamphile et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Saint Jérôme dit que l'édition de saint Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des falsifications reprochées à Aquila.

Les ariens, plus tard, essayèrent d'attaquer la foi de saint Lucien en le présentant comme leur père, et disant qu'Arius avait reçu de lui sa doctrine impie. C'était là une calomnie purement gratuite, et il fut facile d'en justifier la mémoire de Lucien : 1° par le silence de saint Athanase; 2° par l'éloge que saint Jérôme fait de Lucien, par le beau panégyrique que saint Jean Chrysostôme a composé en son honneur; 3° par le témoignage exprès d'un ancien livre sur la Trinité; 4° par la confession de foi de saint Lucien lui-même, écrite de sa propre main et approuvée par quarante évêques assemblés en concile à Antioche en 341. Dans cette profession de foi, la divinité du *Verbe*, que les ariens niaient, y est hautement et solidement établie. Cette confession de foi se trouve dans saint Athanase, dans saint Hilaire, etc.

Lors de la publication des édits de l'empereur Dioclétien contre la religion chrétienne, saint Lucien fut arrêté pour la foi en 303. Il parait qu'il resta neuf ans en prison, puisqu'il ne reçut la couronne du martyre qu'en 312. Conduit devant le gouverneur, il présenta à ce juge une savante et solide apologie de la religion chrétienne. Mais le juge, sourd à la voix de la vérité, le fit reconduire en prison, et défendit qu'on lui donnât aucune nourriture. Puis, après un jeûne de plusieurs jours, on apporta au saint des mets délicats qui avaient été offerts aux idoles. Lucien refusa d'y toucher, crainte de scandaliser les faibles; car les païens n'auraient pas manqué de faire considérer cette action comme un acte d'idolâtrie.

Dans la prison, on étendit son corps nu sur des débris de pots cassés, après lui avoir lié les bras au-dessus de la tête, et les jambes de manière à ce qu'il ne pût faire aucun mouvement. Malgré cette torture, il voulut cependant célébrer encore une fois les saints mystères avec ses disciples qui le visitaient : ce qui paraissait difficile. Mais il leur dit : « Rangez-vous autour de moi, je serai l'autel, et vous le temple. » En effet, le saint sacrifice fut consommé sur sa poitrine. Le lendemain il fut exécuté dans la prison.

Réflexions.

La lecture des livres saints est non-seulement un devoir, mais encore

Digitized by Google

une nécessité pour les chrétiens. C'est ce qui soutient la foi, ranime la charité, donne à penser sur la brièveté de la vie, l'instabilité des choses humaines et l'incertitude de la mort. On se livrerait à cette lecture plus souvent et plus facilement, si l'on connaissait toutes les conversions qu'elle a produites et toutes les chutes qu'elle a empêchées.

SAINT ALDRIC,

ÉVÊQUE DU MANS.

Né en 800 de parents nobles, il reçut le sacerdoce et fut fait, quelque temps après, évêque du Mans. Il montra une humilité profonde et une patience évangélique. Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il employait tout son revenu à soulager les misères de ses diocésains. Il mourut en 856, après un épiscopat de 24 ans.

SAINT THÉAU,

MOINE DE SOLIGNAC.

Vendu comme esclave dans son enfance, racheté par saint Éloi, qui l'éleva dans l'étude des livres saints et lui apprit l'orfévrerie, Théau alla prêcher la foi à Tournay et dans la Flandre. Il se retira ensuite à l'abbaye de Solignac dans le Limousin, où il mourut. Il y a dans la Flandre, dans le Limousin et en Auvergne, plusieurs églises sous son invocation.

SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE D'HIÉRAPLE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

8 JANVIER.

Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, se rendit célèbre au deuxième siècle par son zèle, et redoutable aux hérétiques de son époque, qui étaient les encratites, disciples de Tation, et les montanistes. Ces derniers parurent en Phrygie vers l'an 171. Saint Apollinaire réfutait


Digitized by Google

dans de savants traités les systèmes impies de ces novateurs, et, pour ôter toute autorité à leurs paroles, il montrait dans quelle secte de philosophes ils avaient puisé leurs erreurs.

Les écrits de l'évêque d'Hiéraple ne sont malheureusement point venus jusqu'à nous. L'antiquité en faisait grand cas, tant pour le style que pour la vigueur et l'orthodoxie des pensées.

La persécution contre les chrétiens ayant recommencé vers l'an 177, sous Marc Aurèle, saint Apollinaire les défendit, et il adressa sa défense à l'empereur. Il s'appliqua dans cette apologie à détruire toutes les calomnies amassées contre eux par les idolâtres, et il la termina par implorer la clémence impériale en faveur de ces chrétiens qui avaient si bien servi l'empire par leurs prières, et qui pour cela méritaient la reconnaissance publique. L'éloquent apologiste faisait allusion à la pluie miraculeuse obtenue du ciel par les chrétiens.

Marc Aurèle, fatigué des incursions sans cesse répétées des Quades en Germanie, avait résolu, en 171, d'en finir avec ces barbares ainsi qu'avec les Marcomans, leurs alliés, qui habitaient une partie de la Bohême. Après quelques avantages obtenus de part et d'autre, les barbares, après avoir passé le Danube, se précipitèrent sur les légions et les défirent. Les Romains reprirent le dessus et mirent leurs ennemis en déroute. Mais ces derniers, en se retirant, laissèrent un corps d'infanterie, soutenu par quelques cavaliers, comme pour représenter le gros de l'armée. En effet, les Romains, dupes de cette tactique, attaquèrent vivement ce corps, qui s'enfuit et parvint à attirer l'armée impériale sur des hauteurs où elle se trouva investie par des troupes nombreuses, maîtresses des passages. Les barbares se tinrent sur la défensive, ne songeant qu'à empêcher les Romains de sortir des lieux où ils étaient bloqués. L'endroit était aride, dépourvu d'eau; et bientôt une soif ardente, augmentée par une extrême chaleur, vint décourager et abattre les soldats. Marc Aurèle s'efforçait de relever leur moral par ses exhortations et ses instances; mais ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni attaquer un ennemi qui refusait le combat, l'armée se voyait réduite à se rendre à discrétion. Ce fut alors que la douzième légion, appelée *Mélitine*, composée presque entièrement de chrétiens, se mit à genoux pour prier *selon leur coutume*, afin d'obtenir de Dieu qu'il fît éclater sa puissance. A ce spectacle nouveau pour eux, les Quades se précipitent sur les Romains; aussitôt le ciel se couvre d'épais nuages, il tombe une pluie abondante accompagnée de grêle et d'un vent violent. Les Quades l'avaient au visage, la confusion se répandit dans leurs rangs, et l'armée impériale les battit complétement.

Digitized by Google



Marc Aurèle, dans un édit par lequel il était défendu, sous peine de mort, de citer en justice les chrétiens pour cause de religion, marquait qu'*il avait obtenu de la pluie par les prières des soldats chrétiens.* Mais il omit ou il n'eut pas le courage d'abolir les lois que ses prédécesseurs avaient portées contre eux, et qui formaient déjà un vaste répertoire d'oppressions et de tyrannies à l'usage des persécuteurs.

Aussi la persécution recommença-t-elle sept ans après le prodige que nous venons de rapporter; elle fournit à l'évêque d'Hiéraple l'occasion de composer son apologie et de rappeler à l'empereur le service que lui avait rendu la légion dite *Mélitine.*

On ignore l'époque de la mort de saint Apollinaire, mais on présume qu'elle précéda celle de Marc Aurèle.

Réflexions.

Ceux qui attaquent la religion dans ses principes et dans ses dogmes sont à fuir. Chacun de nous doit les combattre dans l'ordre de sa position sociale et suivant ses facultés intellectuelles. Si les novateurs impies des différentes époques avaient rencontré une résistance énergique dans les diverses classes de la société, ils n'auraient pas perdu tant d'âmes et occasionné tant d'irréparables scandales. Il ne suffit pas de croire, il faut encore être toujours prêt à défendre sa foi.

SAINTE GUDULE,

VIERGE ET PATRONNE DE BRUXELLES.

Sainte Amalberge, mère de Gudule, était nièce de Pepin, maire du palais. Quant à son père, le comte Vitger, il descendait également d'une famille illustre. Gudule naquit au septième siècle dans un château du Brabant. On dit qu'Amalberge, pendant sa grossesse, était constamment tourmentée par des inquiétudes vagues dont elle ne pouvait se rendre compte, et qu'elle craignait pour l'avenir de son enfant. Un jour que, livrée à ces pénibles pensées, elle venait de s'endormir, un ange lui apparut et lui dit : « Pourquoi cette affliction et ces craintes? Le Seigneur n'a-t-il pas béni votre maison? Ayez bon espoir; l'enfant auquel vous donnerez le jour entrera de bonne heure dans les voies du salut et y persévérera jusqu'à la fin. » Revenue dès lors de ses craintes, Amalberge,


Digitized by Google

en s'éveillant, remercia le Seigneur de l'avoir visitée, et marqua ce jour heureux par une distribution d'abondantes aumônes aux indigents des environs.

Gudule fut élevée à Nivelle par sainte Gertrude, fille de Pepin, sa parente et sa marraine. « Cette sainte personne lui donna, dit Hubert de Brabant, auteur d'une Vie de notre sainte, deux professeurs qui furent chargés de cultiver dans son esprit, non les œuvres de la littérature profane, mais le sel pris aux salines de la loi de Dieu. » Il dit plus loin : « La Vierge, comme une abeille industrieuse, distribuait avec art, dans tous les replis de son âme, ce précieux nectar dont les rayons doux comme le miel remplissaient son cœur des chastes transports de la crainte du Seigneur, premier pas sur la route de la sagesse. »

Avec une pareille éducation qui venait développer les heureuses dispositions que le ciel lui avait données, Gudule ne pouvait que marcher d'un pas assuré dans les voies de la perfection. Aussi l'humilité, la douceur, la pureté, vertus de son sexe et dont elle était douée au plus haut degré, étaient ses qualités dominantes. Dédaignant les distractions les plus innocentes de la jeunesse, possédant une raison et un jugement bien au-dessus de son âge, elle ne se plaisait que dans l'entretien des personnes âgées et pieuses, et elle y puisait des leçons qui devaient ajouter à des qualités déjà si précieuses.

La mort empêcha Gertrude de jouir du fruit de ses travaux. Heureusement son ouvrage était terminé. La perte d'une parente que Gudule aimait tendrement et dont elle appréciait les soins, ne fit qu'ajouter à son amour de la retraite, à l'éloignement qu'elle avait toujours éprouvé pour le monde. Revenue au château de son père, elle résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu, et dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite non interrompue d'actes religieux.

A quelque distance de la demeure seigneuriale qu'habitait la famille de la sainte, se trouvait l'église de Saint-Sauveur de Morzelle, où elle allait régulièrement entendre la messe de très-grand matin, dans toutes les saisons et quelque temps qu'il fît. Elle se faisait accompagner par une femme portant une lanterne; car, en hiver, c'était bien avant le jour qu'elle allait accomplir ce pieux devoir. Un jour, par une obscurité profonde et par une nuit très-froide, la lumière s'éteignit tout d'un coup. Se confiant aux bontés de la Providence pour pouvoir continuer sa route, Gudule pria avec ferveur, et la lanterne se ralluma d'elle-même. C'est à cause de cette circonstance qu'on a coutume de la représenter une lanterne à la main.


Digitized by Google

Un autre jour, elle rencontra une femme portant un enfant de douze ans, perclus de tous ses membres depuis sa naissance, et ne pouvant pas même se servir de ses mains pour manger. « Seigneur, s'écria Gudule, Seigneur ! c'est vous qui avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous soulagerai.* O mon Dieu, que pour ce malheureux cette promesse s'accomplisse ! » Ce ne fut pas en vain que Gudule, avec la foi qui transporte des montagnes, adressa cette prière au Seigneur ; elle n'était pas achevée, que déjà l'enfant était guéri.

Après une vie aussi paisible qu'édifiante, et toute semée de bonnes actions, la sainte reçut la récompense de ses vertus. Elle mourut le 8 janvier 712. Ses reliques furent portées en 1047 dans la collégiale de Saint-Michel, magnifique monument d'architecture et l'un des plus beaux de Bruxelles, lequel, depuis, a pris le nom de la sainte.

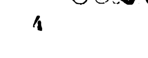
Dans le Brabant, on appelle sainte Gudule sainte Goule, ou Ergoule ; et en Flandre Sainte-z-Goëlen.

Réflexions.

Il est d'une haute importance d'inspirer des sentiments religieux à l'enfance, dans l'intérêt de son avenir, dans l'intérêt des familles et dans l'intérêt de la société. Mais qui peut mieux remplir cette simple, grande et noble mission, si ce ne sont les parents et surtout les mères? Ce que le père et la mère disent à leurs petits enfants se grave mieux dans leur cœur que tout ce que pourrait dire un étranger.

L'éducation religieuse appartient donc de droit aux parents dès le berceau comme devoir sacré que, seuls, ils peuvent remplir à propos et avec fruit. En vain, les parents allèguent-ils qu'ils n'ont ni le loisir ni la science requise pour s'en acquitter dignement. Cette allégation est inadmissible d'autant plus que ce devoir est de tous les jours et de tous les instants, et que l'on puise dans son cœur ce que l'on veut dire. Un père peut parler de la religion à ses enfants le matin, le soir quand on est réuni en famille, aux heures des repas; enfin il y a mille occasions dont il lui est loisible de profiter lorsqu'il a bonne volonté. Il n'est besoin pour cela ni de science, ni de talent; il suffit de développer les principales questions du catéchisme. Les mères sont encore plus à même de s'acquitter de ce devoir que les pères, parce qu'elles sont plus souvent avec les enfants; elles les lèvent, elles les couchent, elles leur donnent à manger, elles reçoivent leurs naïves confidences.

Aussi l'influence des mères est-elle immense sur l'éducation et l'avenir



des enfants. C'est ce qu'avaient parfaitement compris sainte Amalberge et sainte Gertrude, dans l'éducation de sainte Gudule.

SAINTE MARCIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

9 JANVIER.

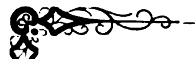
Marcienne était née à Rusuccur, ville de la Mauritanie. Jeune, belle, riche, elle renonça généreusement à tous ces avantages qui lui auraient procuré les applaudissements du monde pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ. La persécution de Dioclétien lui fournit bientôt l'occasion de faire preuve de sa foi. Cette persécution, qui fut très-cruelle, continua en Afrique sous les successeurs de Dioclétien, et ne finit qu'à la mort de Sévère, déclaré César en 305, et tué en 309. Marcienne, arrêtée à Césarée en Mauritanie, fut conduite devant le juge, qui la fit frapper rudement à coups de bâton. Exposée ensuite à la passion brutale d'une troupe de gladiateurs, Dieu la sauva miraculeusement du danger qu'elle courait, et même se servit d'elle pour opérer la conversion d'un de ces gladiateurs. Pour en finir, le juge, irrité, la condamna à l'amphithéâtre, c'est-à-dire à être livrée publiquement aux bêtes. On sait que ce genre de spectacle était un des amusements favoris des Romains, et que quantité de chrétiens subirent cet épouvantable supplice. Sainte Marcienne fut mise en pièces par un taureau et un léopard, qui se disputèrent ses membres sanglants.

La fête de cette sainte est fort ancienne dans l'Église. L'ancien bréviaire mozarabique contient une belle hymne composée en l'honneur de cette vierge. Les Bollandistes ont publié les actes de son martyre.

Réflexions.

Combien de jeunes filles fières de leur jeunesse, de leur beauté, qui, au lieu de mettre ces avantages sous la protection de la religion, ne s'en prévalent que pour obtenir les applaudissements du monde. Et comme ces avantages ne sont que temporaires, et comme chaque jour en emporte quelque chose, les applaudissements s'en vont avec eux; car retirez la cause, vous retirez l'effet. Il n'en est pas de même avec Jésus-Christ. Sa


Digitized by Google



protection et son affection ne sont pas temporaires, elles nous suivent jusqu'à la mort sans qu'il ait souci de ce que nous sommes extérieurement. Cette considération mérite bien qu'on y réfléchisse.

SAINT JULIEN DIT L'HOSPITALIER

ET SAINTE BAZILISSE, SA FEMME,

MARTYRS.

Vivant, d'un commun accord, dans la continence, et consacrant toute leur fortune au soulagement des pauvres et des malades, ces saints avaient fait de leur maison une espèce d'hôpital. Julien souffrit le martyre en 313 sous Maximin II. Il y a beaucoup d'églises et d'hôpitaux placés sous l'invocation de son nom.

SAINT PIERRE,

ÉVÊQUE DE SÉBASTE, EN ARMÉNIE.

Si la famille à laquelle appartenait saint Pierre n'avait pas fourni plusieurs saints, sa célébrité profane nous eût été transmise par les historiens; car cette famille fut longtemps illustre par les richesses, les vertus, la bravoure et les talents de ses membres. Mais cette illustration donnée par les gloires de la terre a disparu devant l'éclat de la seule gloire véritable.

Pierre fut le dernier des dix enfants de saint Basile surnommé l'Ancien et de sainte Emmelie. Privé, encore au berceau, des auteurs de ses jours, il trouva un salutaire appui dans les soins de sainte Macrine, sa sœur. Elle ne voulut pas confier cette jeune âme à des mains étrangères, se plut à développer les germes de vertu et de piété que Pierre avait sucés avec le lait, et fut récompensée de sa sollicitude par la docilité, l'application et les progrès de l'élève. Celui-ci ne pouvait que faire un rapide chemin dans la voie du salut. Des mains de Macrine, il passa dans celles de son frère Basile surnommé le Grand, qui dirigeait un monastère d'hommes, tandis que sa sœur était à la tête d'un monastère de femmes. Ces deux établissements


Digitized by Google

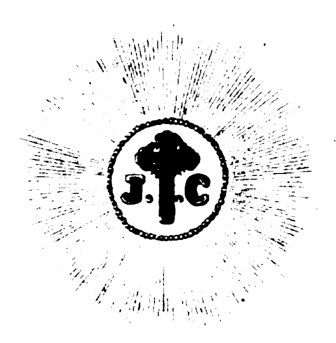
avaient été créés par sainte Emmelie, qui leur en avait confié la direction. Pierre commença par marcher sur les traces de son frère et lui succéda, en 362, dans la direction du monastère, laquelle lui fournit les moyens de développer tout ce qu'il y avait dans son âme de charité et d'amour du prochain. Une cruelle famine désola la contrée; Pierre, sans songer à lui, sans songer même à la communauté dont le soin lui était confié, ne s'occupa que des besoins des pauvres, ne fit des provisions que pour eux, et consacra à cette œuvre pieuse ce qui lui restait de sa propre fortune et tout ce que possédait le monastère.

Ordonné prêtre en 370, il fut six ans après appelé au siége épiscopal de Sébaste. Cette élévation ne fut pour lui qu'un nouveau motif de pratiquer rigoureusement tous les devoirs qui pouvaient servir à l'édification de son troupeau. Le diocèse de Sébaste avait besoin d'un pasteur doué à la foi du talent de la persuasion et d'un zèle ardent; l'arianisme y avait pénétré et y faisait de rapides progrès. Pierre parvint, par ses efforts et sa persévérance, à dissiper l'erreur.

Le saint évêque de Sébaste mourut en l'an 387 et alla rejoindre une famille qui avait eu le bonheur de donner tant de salutaires exemples à la terre, et un si grand nombre de saints à l'Église triomphante.

Réflexions.

Il est des familles dans lesquelles l'attachement à la foi catholique est comme héréditaire; les pères les transmettent à leurs enfants avec leur patrimoine. Que les jeunes gens assez heureux pour le recevoir dans leur héritage s'efforcent de le conserver! une fois perdu, il se retrouve difficilement. On remplace du bien vendu ou dissipé; quant à la foi, elle ne se remplace pas, et sa perte est presque toujours irréparable.




Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



G [illegible]

piété. [illegible]
vint chano[illegible] de S[illegible]
plus en plus de [illegible]
Grandmont afin d'y [illegible]
la quitta pour [illegible]
[illegible]

[illegible]



Digitized by Google



ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

10 JANVIER.

Guillaume Berruyer appartenait à l'ancienne famille des comtes de Nevers. Son éducation non-seulement fut chrétienne, mais encore sévère. Pierre l'Hermite, archidiacre de Soissons, son oncle maternel, l'éleva dans le mépris des richesses et des plaisirs. Le jeune Guillaume répondit dignement à ces soins en ne montrant du goût que pour l'étude et les exercices de piété. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine de Soissons et de Paris. Dégoûté de plus en plus du monde, il se retira dans la solitude de Grandmont afin d'y pratiquer les plus rudes austérités. Il la quitta pour entrer dans l'ordre de Cîteaux, qui se distinguait alors autant par son zèle que par ses vertus.

Il fit profession dans l'abbaye de Pontigny, où on le vit toujours un modèle accompli de la perfection monastique.

Digitized by Google

Après avoir été quelque temps prieur de cette maison, il fut élu abbé de Fontaine-Jean, monastère du même ordre au diocèse de Sens, fondé en 1124 par Pierre de Courtenay, fils de Louis le Gros; puis quelque temps après abbé de Chaillis, près Senlis, monastère du même ordre, beaucoup plus nombreux que le précédent, et que le roi Louis le Gros avait fondé un peu avant sa mort, en 1136.

Malgré sa charge, Guillaume se regardait comme le dernier des frères, vivant dans une mortification absolue des sens et de ses inclinations. A une grande simplicité il joignait de grandes lumières. La sérénité de son visage indiquait le calme de son âme; et cette modeste et sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu et la fait aimer, ne l'abandonnait jamais.

L'archevêché de Bourges étant vacant, on le choisit comme le plus digne et le plus capable d'administrer ce vaste diocèse. Mais il voulut décliner cette responsabilité, et il aurait positivement refusé si le supérieur général de son ordre et le pape ne lui avaient fait de son acceptation un devoir d'obéissance. Loin de rien changer à son genre de vie dans cette nouvelle position, Guillaume ajouta plutôt à ses austérités. Il continua de porter l'habit de son ordre sous lequel était un cilice, et s'abstint constamment de manger de la viande, quoiqu'il en fît servir sur sa table pour les personnes qu'il recevait.

Il avait spécialement souci de ceux dont les besoins spirituels et corporels lui étaient connus. Les pécheurs repentants le trouvaient rempli de douceur et d'affection. Quant aux pécheurs endurcis, il leur opposait une fermeté inflexible, sans cependant recourir contre eux au pouvoir civil, suivant l'usage de cette époque. Quelques hommes puissants comptant sur sa grande douceur et persuadés qu'il n'oserait leur résister, s'en prévalurent pour attaquer l'église de Bourges dans ses droits et ses prérogatives. Mais, au risque de se faire de redoutables ennemis et de perdre ses revenus, Guillaume défendit vivement les droits de son église, même contre le roi, auquel d'ailleurs il était très-soumis pour le temporel.

Les progrès que faisait dans les provinces du Midi l'hérésie des Albigeois et les troubles qu'elle occasionnait dans l'Église l'attristaient profondément, tout en animant son zèle; car il se proposait d'aller prêcher une mission parmi ces hérétiques dans l'espérance de les retirer de leurs erreurs et de les ramener à la foi catholique. Il venait d'annoncer sa résolution et son départ à ses diocésains dans un discours prononcé dans sa cathédrale, lorsqu'il tomba malade. La maladie ayant pris de suite un caractère sérieux, on perdit tout espoir de le sauver, et lui même jugea son état mortel. Il demanda l'extrême-onction, puis le saint viatique; tel était


Digitized by Google

l'ordre que l'on suivait alors dans la réception de ces deux sacrements. Couché sur la cendre et le cilice, Guillaume mourut dans de grands sentiments de piété. On l'enterra dans la cathédrale de Bourges ; mais les miracles qui s'opérèrent à son tombeau firent lever de terre son corps, et le pape Honorius III le mit au nombre des saints en 1218. L'ancienne Université de Paris rendait un culte particulier à saint Guillaume comme au patron de la nation. En 1562, les protestants, dans leur fureur anticatholique, ayant dévasté la cathédrale de Bourges, brûlèrent le corps du saint et jetèrent ses cendres au vent.

Réflexions.

C'est par l'esprit de prière et de méditation qu'on parvient à se rendre maître de soi-même, à obtenir cette sérénité d'âme et cette paix du cœur si désirables pour la tranquillité de la vie, et néanmoins si rares parce qu'on ne prie pas et qu'on médite encore moins. Il semble qu'on ait peur de se trouver un instant seul avec soi-même. Si cependant l'on voulait s'habituer à rentrer dans son intérieur quelques moments, on ne tarderait pas à comprendre combien une telle habitude est excellente et précieuse même dans l'ordre de nos intérêts temporels.

SAINT AGATHON,

PAPE.

Né en Sicile, Agathon succéda au pape Dommus en 679. Il présida en 680 par ses légats au sixième concile général, tenu à Constantinople contre l'hérésie des monothélites. A cette occasion, ce pontife écrivit à l'empereur Constantin Pogonat une lettre dans laquelle il s'appuyait sur la tradition de l'Eglise romaine pour réfuter l'impiété du monothélisme ; voici le tableau que tracèrent au concile de l'état de l'Italie les légats d'Agathon : « Notre pays est en proie à la fureur des nations bar« bares. Nous vivons au milieu des combats et des déprédations. Nous « sommes dans des inquiétudes et des alarmes continuelles. Le travail « des mains est notre unique ressource pour subsister. » Saint Agathon mourut en 682.


Digitized by Google

SAINT MARCIEN.

Issu d'une famille alliée à la famille impériale d'Orient, Marcien passa ses premières années dans le jeûne, la prière et les bonnes œuvres. Tout son revenu se distribuait en aumônes. Sa mort eut lieu à Constantinople sur la fin du cinquième siècle.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE.

11 JANVIER.

La petite ville de Margariasse en Cappadoce, depuis appelée Marisse, fut le lieu de naissance de Théodose, en 423. Il manifesta de bonne heure un goût particulier pour la piété, qu'entretint et augmenta encore la bonne éducation qu'il reçut de ses parents. Ordonné lecteur, quoique jeune, il en exerça l'office dans l'Église avec beaucoup d'édification. Appelé ainsi par devoir à lire les saintes Écritures, il en acquit une connaissance exacte, et se familiarisa avec le texte ainsi qu'avec le sens. Quelque temps après, se sentant pour la perfection évangélique de la vocation et ne voulant pas la retarder, il résolut d'aller à Jérusalem afin d'y consulter Dieu sur ce qu'il avait à faire. En chemin, il se détourna de sa route pour visiter saint Siméon Stylite, célèbre par sa vie extraordinaire. Ce saint l'appela par son nom, bien qu'il ne l'eût jamais vu, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver, et lui donna de sages et bons conseils.

Théodose, en quittant saint Siméon, se rendit à Jérusalem, où, après avoir visité les lieux saints, consulté Dieu par la prière, il se décida pour la vie cénobitique. Il se mit donc sous la conduite d'un saint moine nommé Longin, qui menait une vie de reclus dans la tour de David. Une dame pieuse, appelée Icélie, après avoir fait bâtir sur la route de Bethléem une église en l'honneur de la sainte Vierge, persuadée que personne n'était plus capable d'en avoir la direction que Théodose, dont la réputation de vertu s'était déjà répandue, alla le demander au moine Longin. Théodose, appréhendant un tel fardeau, voulait refuser; mais il se vit contraint d'accepter par obéissance pour son supérieur. Il ne tarda cependant pas à se retirer dans une caverne située sur une montagne déserte près de



la ville. Des légumes et des herbes composaient toute sa nourriture, puisqu'il s'interdit l'usage du pain. Son temps se partageait entre les veilles et la prière.

Sa réputation de sainteté attira plusieurs personnes animées du désir de vivre dans la retraite, et le nombre en augmenta progressivement. Sa première instruction à tous ceux qui se présentaient traitait de la mort et de la nécessité d'y songer. Au reste, le texte habituel des instructions à ses disciples roulait sur le même sujet, qu'il examinait sous ses différents points de vue avec une vigueur et une onction tout à fait remarquables. Pour pénétrer encore plus ses disciples de cette terrible nécessité de la mort, il fit creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté. L'endroit qu'il habitait n'étant plus en rapport avec le grand nombre de ses disciples, il consulta Dieu sur la conduite qu'il devait tenir; après quoi, il fit bâtir à Bethléem un monastère auquel étaient jointes trois infirmeries : l'une destinée aux malades, l'autre aux vieillards et aux infirmes, la troisième aux solitaires possédés du démon, ou affligés de quelques infirmités en punition de leurs fautes. Un ordre exemplaire existait dans ces infirmeries, et l'on y subvenait avec une attention scrupuleuse aux besoins spirituels et corporels des malades. Il y avait aussi des bâtiments destinés aux voyageurs et aux étrangers, qu'on recevait indistinctement.

Les frères observaient un silence rigoureux, passant du travail manuel à la prière, et de la prière à la méditation. Le monastère renfermait dans son enclos quatre églises : la première pour les frères qui parlaient grec; la seconde pour les Arméniens, les Arabes et les Persans; la troisième pour les Européens qui parlaient la langue esclavonne ou runique; la quatrième pour ceux qui expiaient leurs fautes par la pénitence.

Chacune de ces nations chantait dans son église particulière ce qu'on nommait alors la messe des catéchumènes, c'est-à-dire la partie de la messe qui précède l'*offertoire*. Après l'évangile, elles se réunissaient toutes dans l'église des Grecs, qui étaient les plus nombreux ; on y offrait le saint sacrifice, et tous les moines participaient au corps et au sang de Jésus-Christ.

Indépendamment du temps consacré à la prière, comme nous l'avons dit plus haut, Théodose avait imposé à ses disciples l'obligation du travail manuel, l'exercice d'un métier utile, afin de fournir les choses nécessaires à la communauté ; mais il avait eu surtout pour but d'éloigner de ses moines l'oisiveté, si dangereuse partout et spécialement dans les nombreuses réunions.

Digitized by Google

Théodose était lié d'amitié avec saint Sabas, qui vivait aussi en Palestine et qui dirigeait un grand nombre de solitaires. L'évêque de Jérusalem, appréciant leur mérite à tous deux, nomma Sabas supérieur de tous les ermites, et Théodose supérieur de tous les cénobites de la Palestine. De là lui est venu le surnom de *Cénobiarque*. Les cénobites vivaient en communauté, les ermites ou anachorètes vivaient isolés.

L'empereur Anastase, un de ces empereurs grecs qui se préoccupaient beaucoup plus de théologie que des affaires et de la défense de l'empire, s'était déclaré protecteur des eutychéens, hérétiques qui confondaient les deux natures de Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine. En raison de la réputation de sainteté de Sabas et de Théodose, Anastase aurait voulu les avoir de son côté.

C'est pourquoi il fit remettre à Théodose une forte somme d'argent, sous prétexte de contribuer à ses bonnes œuvres. Le saint feignit de ne pas comprendre le dessein secret de l'empereur, reçut l'argent et le distribua en aumônes. Quelque temps après, l'empereur lui demanda son approbation à une confession de foi favorable à l'hérésie d'Eutychès. Or, loin de signer, Théodose écrivit à Anastase une lettre dans laquelle il réfutait de la manière la plus solide toutes les subtilités des hérétiques, protestant du reste qu'il ne trahirait jamais sa foi.

Tenant absolument à faire prévaloir les erreurs de ses protégés, Anastase envoya des troupes en Palestine pour l'exécution d'édits qu'il avait rendus en faveur des eutychiens. Théodose exhorta les fidèles à rester inébranlables dans la doctrine précisée par les quatre premiers conciles généraux. A Jérusalem, il monta en chaire et ne craignit point de dire : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles œcuméniques comme les quatre Évangiles, qu'il soit anathème. » L'empereur, irrité de ce courage, exila Théodose ; mais son exil cessa à l'avénement au trône impérial de Justin, successeur d'Anastase.

Ce vénérable cénobite, aussi admirable par sa patience, sa profonde humilité que par sa grande expérience des hommes, mourut à l'âge de cent cinq ans. Plusieurs miracles signalèrent ses funérailles. On déposa son corps dans la première caverne qu'il avait habitée, appelée la *caverne des mages*, parce qu'on croyait dans le pays que les mages s'y étaient reposés lorsqu'ils vinrent adorer Jésus-Christ.

Réflexions.

C'est dans le recueillement de la méditation et dans le calme de la soli-

Digitized by Google

tude qu'on se forme à la connaissance des hommes et à la pratique des vertus réelles et solides. Tous ceux qui ont excellé dans la science de diriger les affaires humaines avaient en quelque sorte fait leur noviciat dans la retraite. Mais, dira-t-on, nous ne pouvons nous retirer de la société, les temps, les mœurs ne sont plus les mêmes. Cela effectivement n'est point nécessaire, attendu que nous pouvons trouver en nous-mêmes une retraite lorsque nous le voudrons, tout en continuant nos affaires et nos relations avec le monde. Conversons avec nous-mêmes le plus souvent possible sur nos pensées, nos désirs, nos actions et nos démarches; c'est ainsi que nous nous formerons à la pratique de la vertu et à la connaissance du cœur humain.

SAINT HYGIN,

PAPE ET MARTYR.

Succédant à saint Télesphore dans la chaire de saint Pierre en 152, Hygin eut à combattre : 1° l'hérétique Cerdon, qui enseignait qu'il y avait deux dieux, l'un rigoureux et sévère, l'autre bon et miséricordieux, etc.; 2° et l'hérétique Valentin, qui appartenait à l'école platonicienne d'Alexandrie. Ce saint pape mourut en l'an 156.

SAINT SALVE,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

Salve ou Sauve eut une jeunesse assez mondaine; mais Dieu l'ayant touché, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans un monastère qu'il fit bâtir sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Pierre. Après plusieurs années passées dans la retraite, il se livra à la prédication et fut choisi pour être évêque d'Amiens, où il mourut vers l'an 695.


Digitized by Google



SAINT ARCADIUS, ou ARCADE,

MARTYR.

12 JANVIER.

La persécution des empereurs romains contre le christianisme épouvante les esprits les plus hardis, par la savante habileté des juges à inventer de nouveaux supplices, et par la froide et impassible constance des bourreaux à les appliquer. Les oppresseurs qui sont venus dans la suite n'ont pas eu besoin de se mettre en frais d'imagination, ils n'ont eu qu'à consulter *les Actes des Martyrs*. C'est sans doute ce qu'a fait un gouvernement moderne dans la persécution aussi savamment méditée que froidement opiniâtre qu'il dirige contre un peuple entier de catholiques. Il n'invente rien, il ne fait que copier l'administration des empereurs Valérien et Gallien. Sous ces princes, au moindre soupçon de christianisme, des soldats romains enfonçaient les portes des maisons, y faisaient les perquisitions les plus minutieuses, et en maltraitaient les habitants en les conduisant en prison. Les enfants étaient enlevés à leurs parents, on forçait les chrétiens à assister aux cérémonies du paganisme, à brûler de l'encens en l'honneur des idoles, etc.

En 260, au milieu de ce déplorable désordre, Arcadius résolut de quitter la ville de Césarée en Mauritanie, qu'il habitait, et d'abandonner toute sa fortune pour conserver sa foi. Il se retira dans un endroit désert. Là, du moins, pouvait-il prier, méditer, jeûner librement, et prononcer le nom de Jésus-Christ sans avoir à craindre les espions et les bourreaux. Mais comme il était un des notables de la ville, on s'aperçut bientôt de son absence. Le gouverneur envoya des soldats qui forcèrent l'entrée de sa maison, dans laquelle ils ne trouvèrent qu'un de ses parents qui fut arrêté, mis en prison et sommé de déclarer où était Arcadius. Ce dernier, ayant appris dans sa solitude cette arrestation, revint à Césarée et demanda au gouverneur la liberté de son parent, qui ignorait le lieu de sa retraite. Le gouverneur lui dit qu'il consentait à les mettre tous deux en liberté, s'ils voulaient sacrifier aux dieux. Arcadius lui répondit que Jésus-Christ était son Dieu, sa vie, et qu'il ne le trahirait point pour le culte des idoles. Le juge, irrité de sa réponse, le condamna à un genre de mort tout particulier: il imagina de lui faire couper les articulations de chaque membre



les unes après les autres. Ce qui eut lieu avec une lenteur calculée pour ajouter à la cruauté du supplice et à la douleur du martyr. Pendant cette épouvantable exécution, Arcadius priait le Seigneur avec foi et ferveur; puis il exhortait les spectateurs à ne reconnaître que le vrai Dieu et à renoncer au paganisme. Il expira en quelque sorte en leur parlant. Les païens eux-mêmes furent touchés de sa patience et de son courage, qu'ils admiraient sans pouvoir se les expliquer.

Réflexions.

Il est convenable, comme le conseille l'Évangile, de fuir le danger; mais lorsqu'il est en face de nous et que nous ne pouvons l'éviter, il faut recourir à Dieu pour obtenir la grâce de le subir sans faiblesse. On ne saurait croire combien l'on est fort par la foi; si l'on connaissait toute la force qu'elle communique, on en apprécierait davantage l'importance et on la demanderait à Dieu avec plus de zèle et d'instances.




Digitized by Google



DE MILAN.

13 JANVIER.

On a confondu mal à propos avec une modeste et pieuse femme de ce nom qui aurait existé au temps de la passion de Jésus-Christ la *véronique*, *veronica*. Par ces mots, on entend une représentation de la face de Notre-Seigneur empreinte sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de Jésus-Christ ; d'autres prétendent, mais sans preuves solides, que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur lorsqu'il allait au Calvaire, chargé de sa croix. Cette croyance ne paraît appuyée que sur certains tableaux représentant une femme tenant dans ses mains la *véronique*, c'est-à-dire un linge sur lequel est empreinte la face de Notre-Seigneur. Quoi qu'il en soit, cette dernière croyance est devenue une

tradition populaire; car le peuple, qui aime à personnifier ses idées et à les revêtir souvent de la plus noble, de la plus magnifique poésie, a fait de la *véronique* une sainte femme.

Veronica signifie *vraie image*, ce mot étant composé de *vera* et d'*iconica*. En honorant la véronique, ou l'image du Sauveur, on honore le Sauveur lui-même, dont cette image nous rappelle le souvenir. On célébrait autrefois dans plusieurs églises l'office de la véronique, *de sanctâ veronicâ, seu de vultu Domini*.

L'Église ne reconnaît donc d'autre sainte du nom de Véronique que celle dont nous allons parler. De pauvres ouvriers, presque indigents, habitaient un village situé près Milan, en Italie; mais si leur pauvreté était grande, leur probité et leur piété étaient encore plus grandes. Ils avaient une fille nommée Véronique, qu'ils élevaient dans les principes religieux les plus sévères, bien que la misère ne leur permît point de l'envoyer à l'école; aussi ne savait-elle ni lire ni écrire. Son ignorance l'affligeait d'autant plus qu'elle aimait beaucoup la prière et qu'elle aurait voulu pouvoir suivre les chants de l'Église. Elle se montrait fort attentive aux instructions; et comme elle était douée d'une intelligence vive et prompte, elle les comprenait, malgré son défaut d'instruction. Ses occupations domestiques ne souffraient en rien de son goût pour la prière; elle travaillait avec zèle et courage, et apportait dans toute sa conduite une obéissance absolue aux ordres et à la volonté de ses parents. Par l'habitude qu'elle avait contractée de prier constamment, elle s'était formée à un recueillement vraiment extraordinaire.

Soupirant après la vie religieuse, elle aurait désiré entrer chez les augustines de Sainte-Marthe, à Milan, dont la règle était fort austère; mais ne sachant ni lire ni écrire, son admission devenait difficile. Cet obstacle néanmoins ne la découragea pas. Pour ne point nuire, le jour, à son travail manuel, elle prenait sur son repos de la nuit afin d'apprendre à lire et à écrire. On conçoit que n'ayant pas de maître, ses progrès se faisaient lentement; aussi étaient-ils pour elle un sujet d'inquiétude. La sainte Vierge, pour laquelle elle avait toujours eu une dévotion particulière, la consola dans une vision, et lui dit: «Ne vous découragez pas; il vous suffit de connaître trois lettres, la première est l'amour de Dieu, la seconde l'indulgence pour les fautes du prochain, la troisième la méditation quotidienne de la passion de Jésus-Christ. »

Véronique fut cependant reçue au monastère de Sainte-Marthe après une préparation de trois ans; elle observait la règle avec une exactitude scrupuleuse, et avait pour ses supérieures la déférence la plus complète.


Digitized by Google

Une maladie de langueur qu'elle éprouva pendant trois ans ne l'empêcha point de suivre son genre de vie avec la même sévérité, malgré les recommandations qu'on lui faisait d'avoir égard à sa santé. Sa nourriture consistait uniquement dans du pain et de l'eau. Elle se réjouissait intérieurement de remplir les plus bas emplois, de servir les autres, de soigner les malades, afin d'imiter Jésus-Christ, qui, pour accomplir la volonté de son père, *s'est fait obéissant jusqu'à la mort.*

Sainte Véronique, âgée de cinquante-deux ans, mourut en 1497, à l'heure qu'elle avait annoncée quelques années auparavant. Plusieurs miracles ont confirmé ses vertus et sa sainteté.

Réflexions.

Il est nécessaire de réfléchir, et de réfléchir souvent. La vie ne devrait être qu'une méditation permanente ; elle est assez dure, assez orageuse pour fournir à des réflexions continuelles. D'ailleurs la réflexion n'est étrangère à aucune intelligence, si épaisse qu'elle soit, et n'est incompatible avec aucun genre de travail.

Les avantages du recueillement intérieur sont considérables. L'on s'accoutume à saisir les faits sous leur véritable point de vue, à juger sainement des choses et de leurs conséquences, à apprécier le caractère des gens avec lesquels on est destiné à vivre, à se prémunir contre l'entraînement des passions, et enfin l'on apprend à se connaître soi-même.

Ne passons pas un jour sans réfléchir, ou plutôt réfléchissons plusieurs fois par jour sur nos pensées, nos paroles et nos actions. Dieu nous l'a recommandé, les saints nous en ont donné l'exemple, et Jésus-Christ lui-même n'a pas laissé un seul jour sans se recueillir.

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

14 JANVIER.

Saint Augustin appelle Hilaire *l'illustre docteur des Églises;* saint Jérôme le regarde comme *un homme très-éloquent*, comme *la trompette des Latins contre les sectateurs d'Arius ;* il dit ailleurs que c'est *un cèdre que*

Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. Jacomé

Digitized by Google

Digitized by Google

Dieu a transplanté du monde dans son Église; et, à cause de la vigueur et de l'impétuosité de son éloquence, il le compare au Rhône, dont le courant, comme l'on sait, est très-rapide.

Hilaire sortait d'une des premières familles des Gaules; élevé avec le plus grand soin dans la connaissance des lettres profanes, il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la philosophie. Par les études profondes qu'il fit sur l'homme, sur son avenir, sur les facultés humaines, il s'assura, mais avec tristesse et douleur, que le polythéisme, dont, au reste, les absurdités choquaient sa haute raison, était plutôt un outrage qu'un honneur pour la Divinité, qui devait être une, et la cause première de tous les êtres. Ce fut au milieu de ce travail et des réflexions qu'il lui suggérait, qu'il se mit à lire l'Écriture sainte. Ces paroles : « *Ego sum qui sum, je suis celui qui suis,* » frappèrent vivement son esprit. Il admira les magnifiques idées que les prophètes donnent de l'immensité et de la toute-puissance de Dieu. De l'Ancien Testament il passa au Nouveau; et l'Évangile de saint Jean, dans son premier chapitre, lui apprit que le Verbe divin, Dieu le fils, est coéternel et consubstantiel à son père.

Tels furent les moyens dont Dieu se servit, dans sa sagesse providentielle, pour amener Hilaire à la connaissance de la foi. Ce nouveau converti demanda le baptême; après l'avoir reçu, il exhortait les autres à vivre en chrétiens, et à rester fidèles à la religion que les hérétiques attaquaient. Marié avant sa conversion, il avait eu de son mariage une fille nommée Apra; sa femme existait encore quand il fut élevé sur le siége de Poitiers. Mais, suivant l'usage de l'Église, il se sépara d'elle aussitôt son sacre, et vécut toujours dans une parfaite continence. On vit constamment en lui l'évêque que saint Paul dépeint et qu'il désire. Il prêchait avec un zèle et une éloquence qui remuaient les esprits et touchaient les cœurs. Son temps était réglé avec beaucoup d'ordre; la prière, le travail et la prédication se le partageaient. Il composa un commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu, ainsi qu'un commentaire sur les Psaumes. Saint Jérôme conseille aux personnes pieuses la lecture de ces deux ouvrages, qu'on ne saurait trop lire, suivant lui. Le style en est noble, orné, sublime; les pensées en sont vives et fortes. On s'aperçoit que l'auteur est rempli de l'amour divin, et qu'il tâche de le faire passer dans les autres.

La confusion la plus grande régnait en Orient à cause de l'arianisme, que l'empereur Constance protégeait. D'un esprit vain et superficiel, d'une intelligence étroite et bornée, d'un caractère faible et opiniâtre tout à la fois, ce prince voulut aussi faire prévaloir l'hérésie en Occident.

Digitized by Google

Il vint en Italie, réunit à Milan un concile d'évêques ariens, dans lequel on proposa de souscrire à la condamnation de saint Athanase. Un refus, c'était l'exil. Aussi plusieurs évêques des Gaules furent-ils enlevés à leurs diocèses. Saint Hilaire, affligé des troubles de l'Église, écrivit alors son *premier Livre*, ou sa *première Requête à Constance*. Il réclamait, au nom des catholiques, la liberté de pratiquer la religion en toute sécurité. Pour réponse, l'empereur chargea le césar Julien (depuis Julien l'Apostat), gouverneur des Gaules, d'exiler en Phrygie le courageux évêque de Poitiers. Sans se plaindre de cette mesure oppressive, ni des fatigues d'un voyage si long et si pénible, Hilaire partit en 356 pour la Phrygie. On n'osa point le remplacer dans son diocèse, presque tous les évêques des Gaules étant orthodoxes. Il consacra le temps de son exil à composer plusieurs ouvrages, dont le principal et le plus estimé est le *Traité de la Trinité*, divisé en douze livres. Il y prouve la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. L'article de la divinité de Jésus-Christ, niée par les ariens, y est approfondi avec une supériorité de lumières qui ne leur laisse aucune ressource.

L'exil du saint docteur durait encore lorsqu'il apprit que sa fille Apra pensait à se marier. Dans une lettre touchante et toute paternelle, il lui représenta les avantages de la virginité, pour l'engager à en faire le sacrifice à Jésus-Christ. Au sixième siècle, on conservait soigneusement dans l'église de Poitiers l'original de cette lettre qu'on estimait beaucoup. Apra suivit les conseils de son père, et mourut après son retour de l'exil.

L'empereur Constance, pour affaiblir l'autorité du concile de Nicée, imagina d'en assembler un à Séleucie en Isaurie, et de le composer presque en totalité d'ariens. Saint Hilaire, invité à en faire partie, s'y rendit en effet et y prit hautement, ouvertement la défense de la foi catholique. Ne pouvant néanmoins supporter tous les blasphèmes émis dans cette irréligieuse assemblée contre la divinité du Christ, il crut devoir se retirer et aller à Constantinople. Il y présenta sa *seconde Requête* à Constance, dans laquelle il racontait l'*histoire des variations* des ariens, et demandait à exposer la foi catholique. Redoutant ses lumières et son éloquence, les hérétiques persuadèrent à l'empereur de renvoyer Hilaire dans son diocèse, en 360, sous prétexte que c'était un esprit brouillon avec lequel on ne pouvait s'entendre. On le reçut à Poitiers au milieu des acclamations de joie les plus vives. Saint Martin, son disciple, s'empressa d'accourir auprès de lui. Son premier soin fut de convoquer un concile dans les Gaules pour protester contre l'arianisme et ses sectateurs. Ce concile produisit les plus heureux effets dans la province. L'empereur mou-

Digitized by Google

rut en 361, et l'évêque de Poitiers publia contre lui son *troisième Livre*. La pensée fondamentale de cet ouvrage est que le pouvoir politique n'a pas le droit de se mêler de la foi, encore moins de l'imposer à ses sujets, et que ce droit est la propriété de l'Église seule.

Saint Hilaire termina, en 368, son glorieux et difficile épiscopat, passé en partie dans l'exil. Le plus terrible adversaire de l'arianisme en Occident, il résista énergiquement aux prétentions du gouvernement impérial de s'immiscer dans les choses de la foi, de les régler par des arrêts et des ordonnances. Comme écrivain, il est parfois obscur; cette obscurité cependant n'est pas telle qu'on ne puisse le comprendre. Savant évêque, docteur éloquent, il se rend tout à la fois maître de l'esprit et du cœur par la force de ses raisonnements, la beauté et l'onction de ses pensées.

Ses ossements étaient en vénération à Poitiers; mais, en 1562, les protestants les brûlèrent, du moins en partie, au milieu des actes de vandalisme qu'ils commirent dans cette ville. Venance Fortunat, un des successeurs du saint, a donné un livre de ses miracles.

Réflexions.

La foi est indépendante des pouvoirs humains. On ne doit, en ce qui concerne un sujet aussi délicat, s'en rapporter qu'à l'Église, établie pour conserver intact le précieux dépôt des vérités que Jésus-Christ est venu prêcher sur la terre. C'est un grand malheur pour les peuples quand les gouvernements veulent leur imposer des doctrines fausses ou en contradiction avec la foi catholique; malheur d'autant plus grand que Dieu n'envoie pas toujours des Hilaires. Ce qu'il y a de positif dans ce cas, c'est qu'on doit refuser d'obéir, quel que soit le danger auquel on s'expose.

SAINT FÉLIX DE NOLE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Né à Nole dans la Campanie, Félix distribua ses biens aux pauvres après la mort de son père, et reçut le sacerdoce. Il fut frappé de verges et tourmenté de toutes les manières dans la persécution ordonnée contre les chrétiens par l'empereur Dèce. Il resta six mois caché dans une citerne


Digitized by Google

où une femme chrétienne lui apportait de quoi subsister. Il mourut dans un âge fort avancé. Le tombeau du saint devint, au jour de sa fête, l'objet d'un pèlerinage qui attirait du monde de toutes les parties de l'Europe, comme nous l'apprend saint Paulin.

SAINTE NOMADIE, ou NOMÈZE,

VIERGE.

Cette sainte se consacra à Dieu dans son enfance, et se signala par sa charité et son esprit de recueillement. Elle vivait au cinquième siècle dans le Poitou. On l'invoque contre le mal caduc.



Digitized by Google

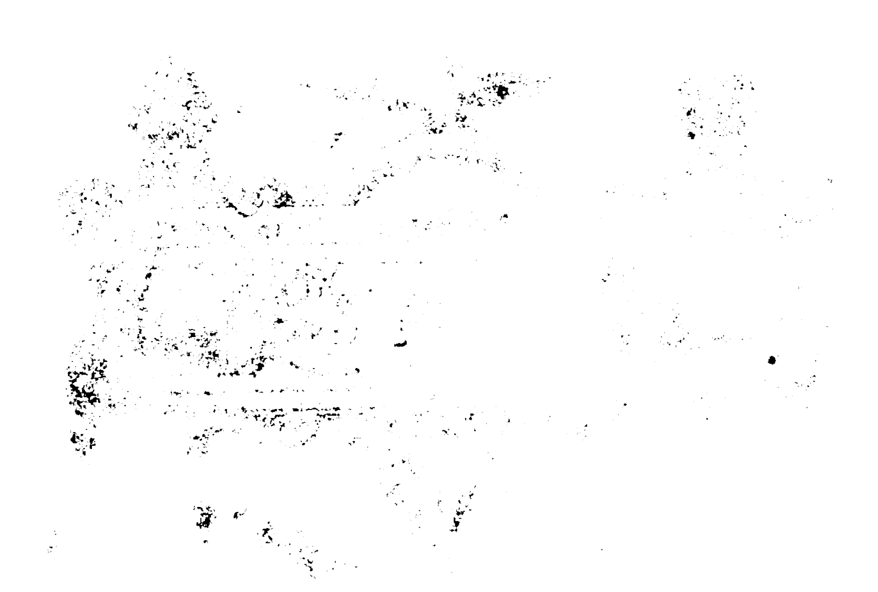
Digitized by Google



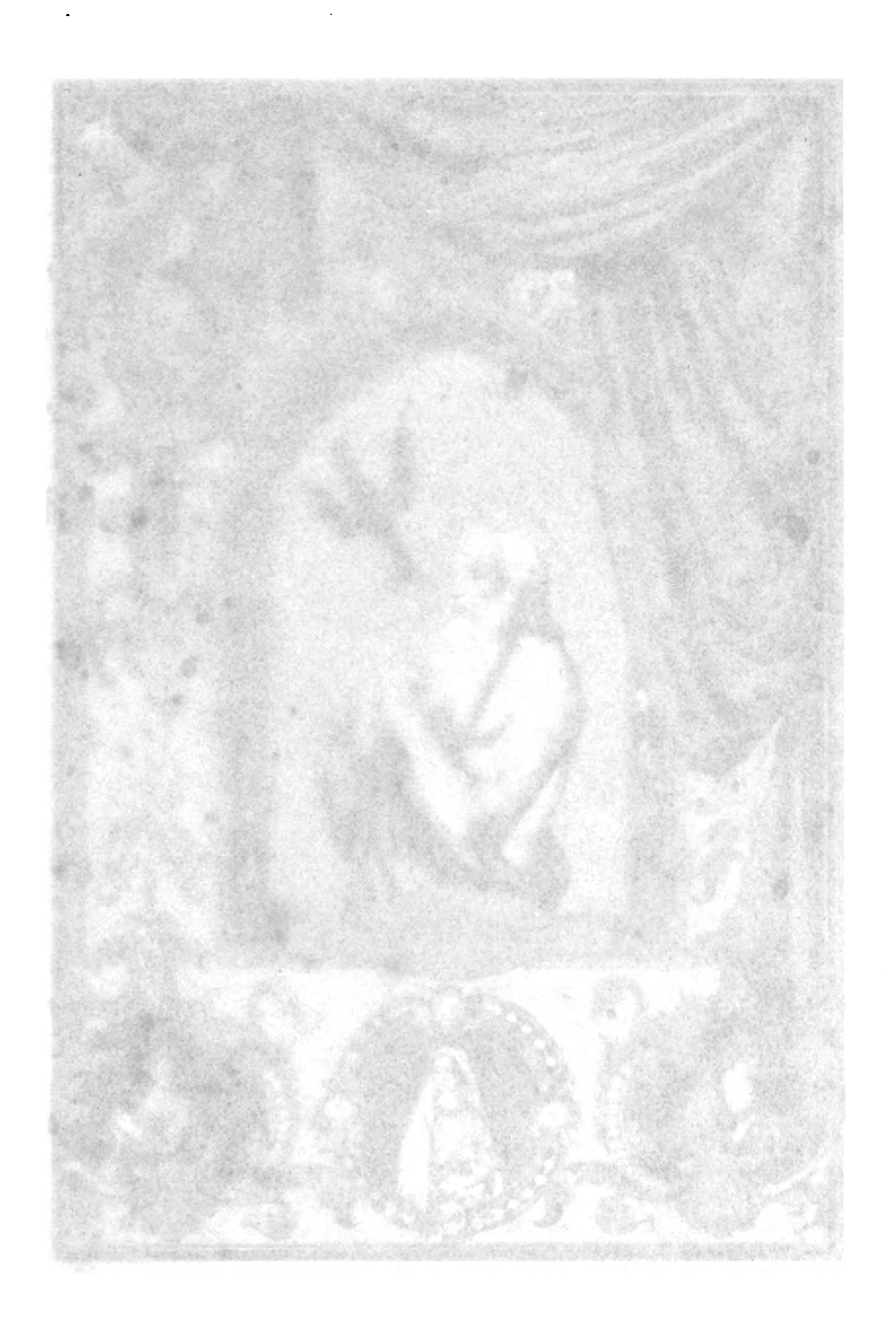
E. Hauger Lith.

Paris, Chromolith. J. Desportes, Inst. Roy. des Sourds-Muets.

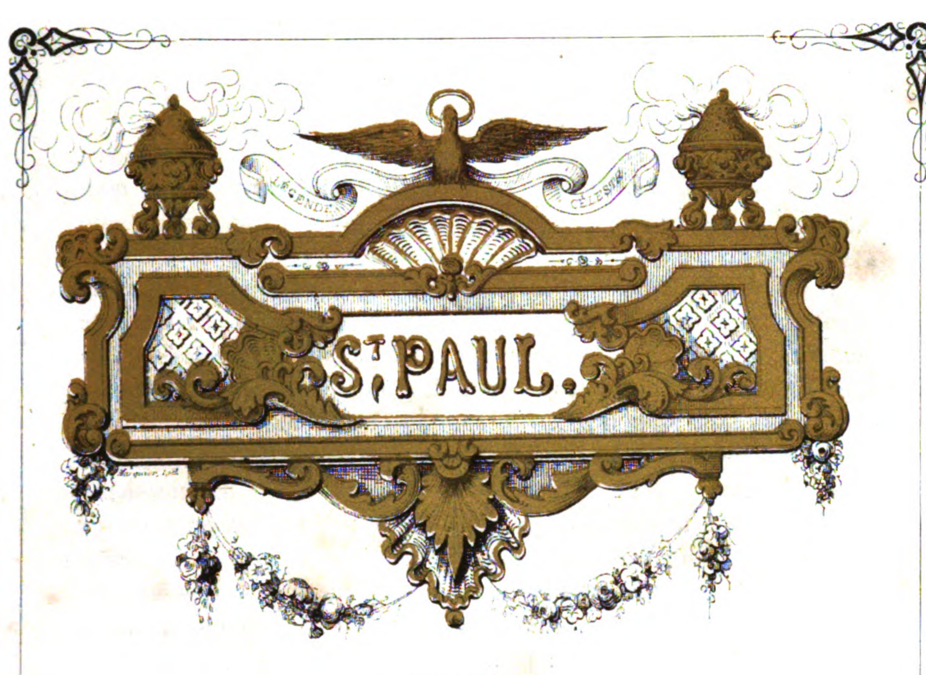
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



PREMIER ERMITE.

15 JANVIER.

L'Église s'était reposée en paix pendant dix ans, après la persécution exercée par l'empereur Maximin, lorsque Dieu voulut, par de nouvelles épreuves, exercer encore la foi des chrétiens. A peine l'empereur Dèce était-il monté sur le trône, qu'il promulgua et adressa aux gouverneurs de toutes les provinces des édits rigoureux contre ceux qui suivaient la religion du Christ. Partout ces ordres furent exécutés avec rigueur, et les gouverneurs semblaient rivaliser de zèle pour inventer de nouveaux supplices. Quand les forces des bourreaux étaient épuisées, quand les tenailles, les chevalets, les flammes et les tortures les plus effrayantes avaient failli devant la constance des martyrs, on les garrottait, on enduisait de miel leurs membres encore sanglants, et on les abandonnait ainsi à la piqûre des insectes, terrible dans les climats chauds.

L'horreur de ces supplices épouvanta un petit nombre de chrétiens, mais elle redoubla l'ardeur et la foi de ceux qui étaient dignes de ce nom glorieux. Les exemples de lâcheté purent se compter, les exemples de persévérance et d'héroïsme furent innombrables et éclatants.

Paul, né dans la basse Thébaïde en Égypte, appartenait à une famille opulente; il avait reçu une éducation distinguée, et se faisait remarquer autant par ses talents que par une piété fervente et éclairée. Cependant, à l'époque dont nous venons de parler, rien n'annonçait encore les grands desseins de Dieu sur lui. Sa piété bien connue l'aurait dévoué aux supplices, et pour les fuir il se réfugia dans une maison de campagne, afin d'y laisser passer la tempête qui grondait sur la tête des chrétiens; mais il apprit que son beau-frère, dans l'espoir de s'emparer de ses biens, allait faire connaître sa retraite aux persécuteurs. Il s'enfonça alors dans le désert, et fut assez heureux pour trouver une grotte auprès de laquelle coulait une fontaine, et dont l'entrée était ombragée par un palmier. Il n'en fallait pas plus pour satisfaire les goûts modestes qui commençaient à se développer en lui. Les fruits du palmier lui fournirent sa nourriture jusqu'à l'âge de cinquante-trois ans. Le reste de sa vie il fut miraculeusement nourri, comme l'avait été autrefois le prophète Elie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Les feuilles du palmier lui fournirent son vêtement, car il s'en fit une tunique. Il n'avait d'abord cherché qu'un asile temporaire; la solitude et la méditation vinrent élever au plus haut degré la piété, dont il possédait le germe précieux. Il résolut de renoncer au monde et de ne plus quitter cette retraite, où son salut devait s'accomplir.

Le ciel ne voulut pas que l'exemple de tant de sainteté restât enseveli dans le désert. A la même époque, et non loin de là, un autre anachorète méritait aussi, par ses macérations et ses prières, la gloire des élus. C'était saint Antoine. Le long espace de temps écoulé depuis qu'il avait renoncé au monde, lui fit croire un jour qu'il était le plus ancien des serviteurs de Dieu, vivant dans l'isolement du désert; et cette idée lui inspira un mouvement de vanité. Il fut bientôt détrompé : un songe, envoyé par le Tout-Puissant, lui apprit qu'un de ses frères en Jésus-Christ vivait et priait comme lui à quelque distance de sa retraite. La même révélation lui ordonna de se rendre sans délai auprès du saint qui lui était désigné. Antoine n'hésita pas : il se mit immédiatement en route, et marchant toujours droit devant lui, dirigé sans doute par une inspiration divine, après deux jours et une nuit, il arriva auprès de la caverne de Paul. Celui-ci, l'entendant venir, ferma sa porte. Mais saint Antoine, avec les plus vives

Digitized by Google

instances, le pria d'ouvrir. « Vous savez, lui dit-il, qui je suis et d'où je viens. Je ne m'en irai pas sans vous avoir vu, je mourrai à votre porte, et du moins vous enterrerez mon corps. » Saint Paul ouvrit enfin; les deux élus s'embrassèrent, et par une intuition que le ciel inspirait, se saluèrent mutuellement par leur nom. « Voici, dit saint Paul, celui que vous avez cherché : un corps consumé de vieillesse, une tête couverte de cheveux blancs, un homme enfin qui ne sera bientôt que poussière. » Il demanda ensuite des nouvelles du monde chrétien, et tandis que les deux saints discouraient ainsi, un corbeau, s'abattant auprès d'eux, laissa tomber un pain à leurs pieds. « Depuis que j'habite ce désert, dit saint Paul, le Seigneur m'envoie tous les jours, de la manière que vous venez de voir, la moitié d'un pain pour ma nourriture. Aujourd'hui, en faveur de votre visite, il a bien voulu doubler ma provision. »

Après leur repas, les deux saints passèrent le reste du jour et la nuit entière en prières, et le lendemain Paul dit à son nouvel ami : « La bonté divine ne vous a conduit ici que pour me rendre les devoirs de la tombe, je touche à ma dernière heure, allez chercher pour m'ensevelir le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. »

Si Antoine eût douté de la sainteté de celui qui lui adressait ces paroles, ces derniers mots auraient suffi pour le convaincre; Paul parlait d'un fait qu'il ne pouvait connaître que par révélation. Aussi, Antoine partit aussitôt et se hâta de revenir, apportant le manteau. Il était agité par la crainte que le saint ne fût mort pendant son absence, et ces pressentiments étaient fondés : avant d'arriver, il vit dans le ciel une grande clarté, l'âme de Paul monter au séjour des bienheureux, et l'armée céleste célébrer la venue d'un nouvel élu. Cependant il continua son voyage, et trouva Paul à genoux dans la grotte, les mains jointes et élevées vers les cieux. Il crut d'abord que le saint était en prières, mais il fut bientôt détrompé : Paul venait de recevoir la récompense de ses vertus, et il ne restait plus à Antoine que le soin de lui rendre les derniers devoirs. Pour s'acquitter de ce pieux office, il enveloppa le corps du manteau d'Athanase et le sortit hors de la grotte; mais il n'avait à sa disposition aucun des instruments nécessaires pour creuser une fosse. Tandis qu'il réfléchissait aux moyens d'accomplir la tâche qui lui était imposée, il vit sortir du fond du désert deux lions qui, s'approchant du cadavre, creusèrent une fosse profonde et se retirèrent ensuite.

Il fut alors facile à saint Antoine d'achever l'œuvre pour laquelle le Seigneur l'avait conduit auprès de Paul. Il déposa le corps dans la fosse, le couvrit de sable, et pria longtemps et avec ferveur.


Digitized by Google

C'était à l'âge de vingt-trois ans que Paul s'était enseveli dans le désert, à cet âge où tant de jeunes gens perdent leur âme par la recherche des plaisirs du monde, et quand sa fortune, ses talents et sa position pouvaient lui rendre facile la jouissance de ces plaisirs. Quatre-vingt-dix ans s'écoulèrent entre sa retraite et sa mort, sans que la société entendît parler de lui. Ainsi, il avait cent treize ans lorsqu'il rendit son âme à Dieu, en 342. La grotte où il avait sanctifié sa vie fut, longtemps après son trépas, un objet de vénération pour les chrétiens. On venait de fort loin prier sur ces lieux, qui avaient été témoins de tant de piété.

Le corps de saint Paul fut porté à Constantinople dans le douzième siècle, par ordre de l'empereur Michel Comnène. On le transféra de cette ville à Venise, en 1240. Louis Ier, roi de Hongrie, fit faire, avec l'agrément de la république de Venise, une troisième translation des reliques du saint, qui furent déposées à Bude.

Réflexions.

On se demandera peut-être ce que saint Paul pouvait faire dans un désert, seul pendant quatre-vingt-dix ans. Ce qu'il faisait? Hélas! il ne faisait que ce que les anges et les saints font et feront toute l'éternité, savoir : contempler, adorer et aimer Dieu. Il commençait, pour ainsi dire, son éternité dans ce monde. Tâchons de commencer la nôtre aussi; et nous le pouvons si nous le voulons, bien que nous ne vivions pas, comme saint Paul, dans un désert.

SAINT BONET, ou SAINT BONT,

ÉVÊQUE DE CLERMONT-FERRAND.

D'une famille distinguée, Bonet fut chancelier des rois d'Austrasie; il s'appliqua surtout à faire fleurir la justice et la religion. Choisi ensuite pour être évêque de Clermont, il gouverna cette église pendant dix ans avec une édification extraordinaire, puis il se retira à l'abbaye de Moulins, où il vécut quatre ans dans la pratique de la plus austère pénitence. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans, en 710.


Digitized by Google

SAINT MAUR,

DISCIPLE DE SAINT BENOIT ET ABBÉ DE GLANFEUIL.

Vers le commencement du sixième siècle, la jeunesse chrétienne n'avait point de meilleure école que la communauté dirigée par saint Benoît, dont la réputation de talents et de vertus remplissait le monde. C'était à lui que les familles les plus riches et les plus illustres de l'Italie envoyaient leurs enfants pour qu'il les formât en même temps à la science et à la piété. Il fut donc chargé de l'éducation du jeune Maur, fils d'un patricien romain. Ce jeune homme entra au monastère de Sublac, avec un de ses amis nommé Placide, dont la naissance était également illustre.

Les soins particuliers que saint Benoît eut pour Maur, et l'affection qu'il lui témoigna constamment, peuvent servir à donner une juste appréciation des mérites de cet élève, que le ciel voulut distinguer aussi en accordant, dès sa jeunesse, à ses vertus précoces, le précieux don des miracles. En effet, Placide étant un jour tombé dans le lac voisin du monastère, Maur courut à son secours, et sans s'en apercevoir marcha sur l'eau et arracha son frère et son ami à une mort certaine.

Saint Benoît ayant quitté Sublac pour se retirer au mont Cassin, notre saint obtint de l'y suivre; et ce fut là que sa piété prit un nouvel essor, que Dieu lui donna de nouvelles preuves de sa bonté. Il sortait à peine d'être ordonné diacre qu'un jour, en l'absence de Benoît, un homme et une femme vinrent apporter leur jeune enfant, près de rendre le dernier soupir, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Ils avaient appris les vertus, la pénitence des pieux solitaires, et, pleins de confiance dans ces hommes qui passaient leur vie au pied des autels, ils réclamaient le secours de leurs prières. Maur, non moins confiant dans la bonté divine, pria avec les parents et plaça son étole sur le jeune enfant, en faisant le signe de la rédemption. Il n'avait pas espéré en vain, le malade fut à l'instant guéri.

Bertigrane, évêque du Mans, ayant fait demander à saint Benoît quelques-uns de ses disciples pour fonder un monastère sur le modèle de celui du mont Cassin, Maur et trois autres moines furent désignés, le premier pour diriger cette importante mission, les autres pour y coopérer. Ce ne fut point toutefois sans une amère douleur de part et d'autre que ce départ s'accomplit. Benoît lui-même eut besoin de toute sa fer-

Digitized by Google

meté, et pour surmonter ses propres regrets, et pour consoler ses frères de cette séparation. Il y réussit cependant. « Les larmes, dit-il à sa communauté, conduisent au ciel, mais la ruse des démons peut en faire une voie de perdition. N'avons-nous pas appris à l'école de la charité à mettre le salut du prochain avant tout? Pourquoi donc pleurer sur une séparation que Dieu ordonne? Hommes de foi, qu'importe l'espace si la charité nous unit? » Les missionnaires partirent pour la France, emportant avec eux, pour toutes provisions, la règle de l'ordre, une livre de pain et un peu de vin Mais Benoît ne les abandonnait point ainsi; sa pensée les avait précédés, et il avait envoyé devant eux deux frères qui, le soir de la première journée, les attendaient dans une campagne dépendant du monastère, et qui remirent à Maur une boîte contenant un morceau du bois de la vraie croix et une lettre du supérieur. « Recevez, mon cher fils, disait-il, ce dernier gage de mon affection; qu'il soit pour vous et vos compagnons un sujet de consolation et un soutien dans les maux qui vous attendent. Vous éprouverez des contrariétés; la bonté de Dieu viendra à votre secours; un heureux succès couronnera vos efforts, et vous en particulier, mon fils, après soixante-dix ans de travaux et d'une vie pieuse, vous irez recevoir au ciel votre récompense. »

Ces marques touchantes de souvenir furent plus qu'une consolation pour les missionnaires : elles les fortifièrent contre toutes les épreuves qu'ils avaient à subir, et ils marchèrent courageusement à leur but. Après avoir traversé les Alpes, ils passèrent près du monastère fondé par saint Romain, ancien disciple de saint Benoît, et Maur engagea ses compagnons à aller y passer les fêtes de Pâques. Le pieux abbé les reçut avec les témoignages de la plus vive affection, et Maur lui annonça la mort de Benoît, qu'une révélation lui avait fait connaître.

Une triste nouvelle les surprit à Orléans. Ils y apprirent la mort de Bertigrane, et ils ignoraient si le successeur de ce prélat serait dans les mêmes intentions que lui et voudrait les recevoir. Pour s'en assurer, deux d'entre eux partirent aussitôt pour le Mans, et revinrent avec un refus positif.

Heureusement Ardorade, l'un des missionnaires, avait, à la cour de Théodebert, un cousin nommé Florus, qui, n'ayant qu'un fils, voulait le faire entrer dans les ordres et confier son éducation à un personnage recommandable par ses talents et sa piété. On eût dit que Dieu avait ménagé pour lui le voyage de Maur. Aussitôt qu'il connut sa présence à Orléans, il s'empressa de l'appeler auprès de lui, de le présenter au roi; et il lui céda une terre en Anjou où le saint fonda le monastère

de Glanfeuil, aujourd hui Saint-Maur-sur-Loire. Le zèle et les vertus de l'abbé, la sagesse de la règle observée dans cette communauté, lui donnèrent bientôt un tel éclat, que Florus lui-même voulut y prendre l'habit après son fils. Son admission se fit avec la plus imposante solennité, en présence du roi et de toute la cour. Après la messe, Théodebert coupa une partie des cheveux du néophyte, les principaux officiers firent tour à tour disparaître le reste, et Florus, se dépouillant lui-même des riches vêtements qui le couvraient, et prenant la robe de l'ordre, témoigna ainsi qu'il renonçait aux pompes du monde pour embrasser la vie du cloître.

Maur, voyant approcher la fin de sa carrière, songea à se donner un successeur, et deux ans avant sa mort nomma Bertulfe, un de ses disciples, à la direction de la communauté. Pendant ces deux ans, il ne pensa plus qu'à son salut, et rendit son âme à Dieu le 15 janvier 584. Au neuvième siècle, on transféra ses reliques chez les bénédictins de Saint-Pierre-les-Fossés, village près de Paris, par crainte des irruptions des Normands. De là le nom de Saint-Maur-les-Fossés que prit le village de Saint Pierre, et qu'il a gardé depuis.

Saint Maur se distingua surtout par une profonde humilité et une grande simplicité de cœur. Cette dernière vertu, si naïve et si belle, est toujours le résultat de la première, et se rencontre rarement avec l'orgueil, avec lequel elle est inconciliable et incompatible.

SAINT HONORAT,

ÉVÊQUE D'ARLES.

16 JANVIER.

Honorat appartenait à une famille illustre des Gaules, originaire de Rome. Il comptait plusieurs consuls parmi ses ancêtres; son éducation fut aussi soignée que brillante. Il eut cependant le bonheur, dans sa jeunesse, d'embrasser la foi catholique avec Vénance, son frère aîné. Ils avaient tous deux un ardent désir de s'éloigner du monde pour vivre dans la retraite; mais leur père, païen zélé, ne voulait pas entendre parler d'un semblable projet. Car bien que les Gaules, au commencement du cinquième siècle, fussent presque toutes catholiques, il s'y trouvait néan-


Digitized by Google

moins encore quelques familles païennes, surtout dans les classes élevées. Les deux frères finirent par réaliser leur projet; ils s'embarquèrent à Marseille afin de passer en Grèce avec un saint ermite, nommé Caprois, qu'ils avaient pris pour leur directeur. Leur dessein était d'y vivre inconnus dans un endroit solitaire.

Quelque temps après leur arrivée, Vénance mourut dans la ville de Méthone en Péloponèse, aujourd'hui Modon dans la Morée. Quant à Honorat, étant lui-même très-malade, il fut obligé de revenir dans les Gaules. Sa santé s'étant rétablie, il vécut en ermite sur les montagnes voisines de la ville de Fréjus. Il se retira ensuite dans la petite île de Lerins, à deux lieues d'Antibes, surnommée depuis île de Saint-Honorat. Plusieurs personnes vinrent vivre auprès de lui et sous sa direction, vers l'an 400. De là l'origine du célèbre monastère de Saint-Honorat, qui, plus tard, devint si nombreux, et qui fournit à l'Église tant d'hommes illustres.

Quelques-uns des disciples du saint vivaient en communauté, et les plus avancés dans la vie spirituelle habitaient des cellules séparées les unes des autres. La règle que saint Honorat leur donna était en partie tirée de celle de saint Pacôme, dont saint Jérôme faisait grand cas. Rien n'était plus touchant que l'esprit de charité, d'union, de ferveur, d'humilité et de componction qui animait ces religieux.

La réputation de saint Honorat, fondée sur un mérite réel, devint si éclatante qu'on le choisit, en 426, pour être évêque d'Arles, malgré ses refus réitérés. Il ne gouverna pas longtemps cette Église; affaibli par ses austérités et ses travaux apostoliques, il mourut en 429. Il avait écrit plusieurs lettres qui ne sont point venues jusqu'à nous. Saint Hilaire d'Arles, son disciple et son successeur, nous apprend qu'elles étaient remplies d'élégance, de douceur et d'onction.

On voit encore dans l'île de Saint-Honorat une église à moitié ruinée dont la construction fort ancienne remonte, si ce n'est à l'époque du saint, du moins à une époque postérieure peu éloignée.

Réflexions.

Ni la naissance, ni la position sociale, ni la fortune, ne sauraient constituer des obstacles à la pratique exacte de la religion quand on a la volonté de la suivre. Les objections à cet égard ne peuvent donc être que des illusions que l'on se fait. Or, nous sommes malheureusement par nature portés à nous faire beaucoup d'illusions de ce genre.

Digitized by Google

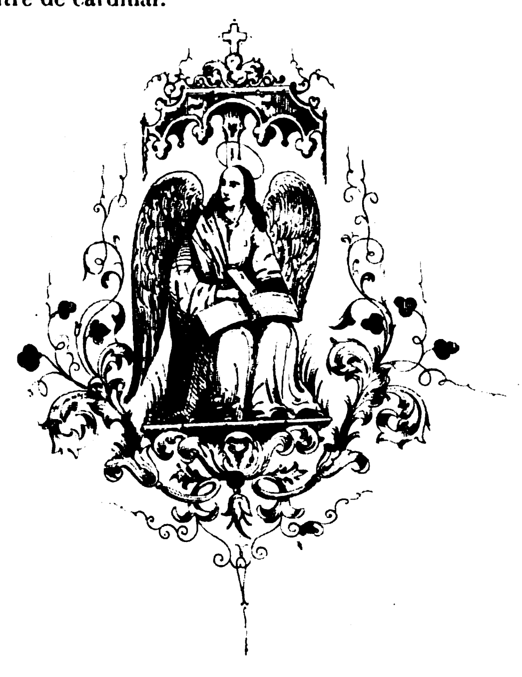
SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

Sorti du peuple, Macaire, après avoir subi les atteintes de la calomnie, se retira dans le désert de Scété, où il passa les soixante dernières années de sa vie. Il avait coutume de dire à ses disciples : « Imitez les morts ; ne soyez sensibles ni aux mépris ni aux éloges du monde : c'est là toute la vie d'un solitaire. » Il mourut en 390, âgé de quatre-vingt-dix ans.

SAINT MARCEL,

PAPE ET MARTYR.

Marcel maintint avec une grande sévérité la discipline ecclésiastique, et il s'appliqua particulièrement à faire observer les canons relatifs à la pénitence, ce qui lui suscita des ennemis et des persécutions. Le tyran Maxence le bannit de Rome. Il mourut en 310. L'église de son nom à Rome est un titre de cardinal.



Digitized by Google



PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

17 JANVIER.

Le troisième siècle de notre ère est fécond en grands exemples de vertus chrétiennes. Les persécutions exercées pendant cette époque contre les fidèles, par les empereurs romains, firent de nouveaux prosélytes à l'Évangile et démontrèrent aux païens la sublimité de cette religion contre laquelle venaient échouer toutes les puissances de la terre.

Antoine, né en 251 au village de Coma, près d'Héraclée, dans la haute Égypte, appartenait à une famille qui tenait un rang distingué par sa fortune, mais qui, surtout, se faisait remarquer par sa haute piété. L'éducation d'Antoine fut conforme à sa naissance et aux vœux de ses parents; car, redoutant pour lui la corruption, qu'on ne puise que trop souvent dans les écoles publiques, ils le gardèrent auprès d'eux et lui inculquèrent

Digitized by Google

les principes religieux dont ils étaient pénétrés. Antoine, par ce moyen, acquit en vertus plus qu'il ne perdit en connaissances profanes. Il ignora l'art du rhéteur, les langues étrangères, les sciences alors cultivées ; mais il sut comment il faut aimer et servir le Seigneur; mais sa docilité, son application à ses devoirs, furent plus profitables au salut de son âme que ne l'auraient été les enseignements de l'école. En effet, jeune enfant encore, déjà sa conduite faisait pressentir qu'un jour sa vie servirait de modèle à ceux qui désireraient tendre à la perfection chrétienne.

Orphelin à l'âge de vingt ans, et possesseur d'une grande fortune, Antoine fut chargé de l'éducation d'une sœur plus jeune que lui. Il y veillait avec le plus tendre soin, lorsqu'une circonstance, ménagée sans doute par le Seigneur, vint lui révéler sa vocation. Les maximes de l'Écriture sainte renferment des enseignements d'une telle précision, d'un sens tellement significatif, que plus d'une fois, à leur audition, des pécheurs se sont subitement convertis, des hommes qui éprouvaient déjà les inspirations de la grâce se sont élancés avec transport vers le genre de vie qui devait leur ouvrir les portes du ciel. C'est ce qui arriva à saint Antoine; un jour, à l'église, il entendit ces paroles de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Venez alors et suivez-moi.* Ce fut un trait de lumière pour Antoine. Aussitôt il donne ou vend toutes ses propriétés, tous ses meubles, en distribue la valeur aux pauvres, ne se réserve que ce qui est strictement nécessaire à la plus frugale subsistance, pourvoit à l'avenir de sa sœur en la plaçant dans un monastère de vierges, et se dispose à embrasser la vie d'anachorète.

Il y avait près de Coma un vieillard qui suivait depuis longtemps ce genre de vie, et qui sanctifiait ses jours par la méditation et la prière dans le silence du désert. Ce fut auprès de lui qu'Antoine se rendit; mais bientôt ce seul exemple ne lui suffit plus. Les solitudes de la Thébaïde étaient alors peuplées de chrétiens qui, vivant isolément et dans la pénitence, y travaillaient à leur salut. Antoine les visita successivement, cherchant à suivre les leçons qu'il en recevait.

Dès son retour dans sa cellule, commença la terrible lutte qu'il eut à soutenir contre les esprits de ténèbres et qui a donné tant d'éclat à son nom. Le génie du mal déploya toute sa puissance pour détourner le saint de la voie dans laquelle il marchait avec tant d'ardeur. Tantôt des apparitions terribles, tantôt des scènes voluptueuses vinrent épouvanter son imagination ou s'adresser à ses sens. Le démon échoua dans ces tentations, mais il souffla dans l'esprit du saint d'autres idées : il lui sug-


Digitized by Google

géra que sa vie s'écoulait inutilement dans le désert, tandis que la fortune dont il avait joui lui aurait permis de répandre de nombreux bienfaits. Des pensées de gloire vinrent ensuite le saisir. L'esprit du mal lui représenta le renom qu'il aurait pu acquérir dans le monde, s'il eût suivi la destinée et reçu l'éducation qui convenaient à la position dans laquelle il était né. Antoine, toutefois, ne s'abandonna pas longtemps à ces dangereuses tentations; il résista à leur entraînement, et pensa avec raison que le meilleur moyen de vaincre les erreurs de l'esprit était de soumettre les forces du corps.

Alors commencèrent ces mortifications qui semblent au-dessus de la nature humaine. Antoine ne prenait qu'un seul repas par jour, après le coucher du soleil; et ce repas consistait en un morceau de pain, un peu de sel et de l'eau pour boisson. Sa couche était une natte de jonc, et souvent, passant deux ou trois jours sans nourriture et les nuits entières en prières, il ne prenait que sur la terre nue quelques instants de repos. Le démon, une fois vaincu, revint à la charge et redoubla de fureur. Les épreuves furent longues et terribles, mais le saint triompha encore par la prière et les austérités.

Après la première retraite qu'il avait choisie, Antoine s'était réfugié dans un sépulcre; et c'est là que se passèrent les dernières et longues tentations qu'il eut à subir. Il trouva ce lieu trop voisin encore des hommes et du monde, passa le bras oriental du Nil, et s'enferma dans un vieux château tombant en ruines, situé sur le sommet d'une montagne et où s'écoulèrent vingt ans de sa vie. La seule personne qu'il voyait de temps à autre était un ami qui, depuis le moment où il vivait dans la solitude, lui apportait du pain, et qui continua ses bons offices dans cette nouvelle retraite.

Tandis que le saint, dans son recueillement, voulait ignorer pour toujours tout ce qui se passait dans la société, la société avait appris ses vertus, ses travaux et ses luttes. De nombreux disciples se rendirent auprès de lui et le supplièrent de leur servir de guide dans la voie du salut. Il résista longtemps, mais se rendit enfin à leurs instances et fonda, au pied de la montage, à peu de distance de la ville d'Aphrodite, le monastère de *Phaium*, où une foule de chrétiens eurent le bonheur de marcher sur les traces d'un modèle aussi accompli.

Pendant que cette réunion de fidèles répondait aux soins du chef qu'elle s'était choisi, au moment où celui-ci remerciait et glorifiait Dieu du succès de ses travaux, le christianisme avait à subir une de ces épreuves qui lui donnaient de nouvelles forces. L'empereur Maximin venait de lancer


Digitized by Google

un édit terrible contre les chrétiens. Il fallait abjurer la foi du Christ, sacrifier aux idoles ou mourir dans les plus affreux tourments.

Il n'en fallait pas moins pour arracher Antoine au désert qu'il avait fait vœu de ne jamais quitter. Le désir de partager les périls de ses frères le fit partir pour Alexandrie. Là, on le vit encourager ceux qui auraient pu hésiter, recevoir les derniers soupirs des mourants, et en présence même des juges et des exécuteurs, proclamer hautement les vérités de la foi. Cette sainte hardiesse semblait devoir lui attirer la récompense au-devant de laquelle il s'avançait ; mais on eût dit qu'elle frappait de stupeur ceux qui, envers tout autre chrétien, étaient si prodigues de rigueurs et de supplices. La persécution finit son cours sans que le saint eût mêlé son sang à celui de tant de glorieuses victimes. Il comprit que Dieu avait sur lui d'autres desseins, et retourna dans son désert.

Déterminé à vivre de nouveau dans la solitude, il visita le monastère de Phaium et ceux qu'il avait postérieurement fondés aux environs; il réunit ses disciples, leur donna ses dernières instructions, nomma des supérieurs et partit pour chercher un lieu où il pût être à l'abri du commerce des hommes et fuir les occasions qui pouvaient le conduire à la vanité, péché qu'il redoutait par-dessus tout. Il s'était dirigé d'abord vers la haute Egypte, et voulait remonter le Nil ; mais, changeant de dessein, il se joignit à une caravane qui allait sur les bords de la mer Rouge et arriva au pied du mont Colzin. Un sable aride, une nature âpre et sauvage, c'était ce que cherchait Antoine et ce qu'il trouva en ce lieu. « Voilà, dit-il, le lieu de mon repos jusqu'à la fin de mes jours d'exil, voilà l'asile que j'habiterai; car c'est Dieu qui me l'a choisi. »

Le mont Colzin, entièrement dépouillé de verdure, est d'une aridité qui attriste l'âme. Le saint découvrit à sa base une étroite cellule ayant à peine assez d'étendue pour que son corps, couché, pût y trouver place. Il s'y établit, et ayant gravi jusqu'au sommet de la montagne, il reconnut avec plaisir que des cavernes lui offriraient un asile contre les recherches des hommes, si celui-ci venait à être découvert. Il y avait dans la haute Égypte beaucoup de cavernes à cause de la quantité de pierres qu'on avait tirées pour les Pyramides.

Les travaux, les vertus et les exemples d'Antoine avaient inspiré trop de vénération pour qu'on ne se mît pas sur ses traces. Ses disciples, après de longues et inutiles recherches, pénétrèrent enfin auprès de lui et reconnurent, avec autant de surprise que d'admiration, de nouveaux progrès dans cet amour de Dieu, dans ce mépris des choses de la terre que jusqu'alors ils avaient crus portés au plus haut point que la faiblesse hu-

Digitized by Google

maine puisse atteindre. En effet, Antoine semblait être devenu un homme tout céleste ; il passait des jours et des nuits entières dans la contemplation et la prière, les bras élevés vers le ciel, et s'indignait de ce que les besoins d'un corps fragile le contraignaient parfois à abaisser ses regards vers la terre.

Ses disciples voulurent lui apporter le pain nécessaire à soutenir ses forces, mais il s'y refusa, désirant vivre du travail de ses mains. Il leur permit seulement de fournir à sa subsistance pendant un court espace de temps, et s'étant procuré une bêche et un peu de blé qu'il sema, ces moyens lui suffirent pour obtenir sa nourriture à la sueur de son front. Malgré son désir de cacher sa vie, de nombreux visiteurs accouraient chaque jour pour entendre sa parole; et dans le désir d'avoir quelque chose à leur présenter, il se mit à cultiver un petit jardin.

Après plusieurs années passées en ce lieu, il céda, non sans peine, aux pressantes sollicitations que lui firent ses disciples d'aller visiter les monastères qu'il avait fondés. Sa courte apparition fut un bienfait pour ces saintes maisons ; elle vivifia l'amour de Dieu dont tous leurs hôtes étaient enflammés, et donna une nouvelle énergie à leurs vertus chrétiennes.

Depuis longtemps on lui demandait aussi la permission qu'il refusait toujours, de se fixer auprès de lui, sur la montagne. Il consentit enfin à ce qu'on fondât à Pispir, peu éloigné du Nil, du côté de l'Orient, à douze lieues de Colzin, un monastère, et choisit pour le diriger Macaire et Anathas, deux de ses disciples. Il y fit par la suite de fréquentes visites, et c'est là qu'il recevait les étrangers attirés par le désir de l'entendre. Macaire lui annonçait, sous le nom d'*Égyptiens*, ceux qu'une vaine curiosité conduisait, et, sous celui de *Jérosolimitains*, ceux qui venaient pour s'instruire des vérités du christianisme. Après avoir adressé quelques paroles aux premiers, il les confiait aux soins et à la bienveillance de Macaire ; mais il s'entretenait longuement avec les autres et se faisait un devoir de leur enseigner le chemin du ciel.

En récompense de ses travaux, Dieu lui avait accordé le don des miracles; et de toutes parts on accourait, soit à Pispir, soit dans son désert, pour implorer des soulagements contre les maux du corps, ou des consolations et des conseils contre les souffrances de l'âme. Les guérisons obtenues de la miséricorde divine par saint Antoine furent innombrables, et l'on remarqua surtout celle d'un membre de la famille impériale, qui, affligé d'une maladie extraordinaire, contre laquelle avaient échoué tous les secours de l'art, fut guéri par l'intercession du serviteur de Dieu.

Saint Antoine avait eu plusieurs fois à combattre à Pispir les arguments


Digitized by Google

employés par les sophistes contre la religion, et n'avait pas eu de peine à les réduire au néant. Les succès obtenus par lui dans cette lutte engagèrent plusieurs évêques, en 365, à le prier de venir à Alexandrie pour y combattre l'hérésie des ariens. Saint Antoine était alors centenaire, mais l'ardeur de sa foi prolongeait au delà du terme ordinaire les forces de son corps. Il n'hésita pas à se rendre à l'appel qui lui était fait, et obtint de nouveaux triomphes. Son éloquence mâle, puisée aux sources de la vérité, et qui ne devait rien aux futiles beautés de l'école, fit de nombreux prosélytes parmi les païens, ramena au bercail une foule de brebis égarées, et frappa d'admiration ceux-là mêmes dont le cœur n'était pas préparé à recevoir les semences de l'Évangile.

Tant de travaux, une si éclatante renommée de vertus devaient non-seulement exciter la vénération des humbles, mais encore attirer l'attention des grands de la terre. Aussi saint Antoine reçut-il d'une foule de personnages illustres des témoignages d'estime et même de respect. L'empereur Constantin et ses deux fils Constance et Constant, lui adressèrent une lettre où ils se recommandaient à ses prières et lui demandaient ses conseils. Malgré son humilité, le saint avait une trop juste idée du néant des grandeurs humaines pour trouver dans ces manifestations quelque chose qui pût le surprendre. « Pourquoi, disait-il à ses disciples, qui témoignaient quelque surprise de la démarche de Constantin, pourquoi vous étonner de ce que je reçois une lettre de l'empereur ? C'est un homme qui écrit à un autre homme. Etonnez-vous plutôt de ce que Dieu a voulu nous faire connaître ses volontés par les Écritures, et nous parler par son propre fils. »

Cependant Antoine avait atteint sa cent cinquième année ; et bien qu'il possédât encore toute son énergie, et que malgré ses grandes austérités il n'eût aucune des infirmités de la vieillesse, un secret pressentiment l'avertissait qu'il devait bientôt recevoir le prix d'un siècle presque entier, passé dans les travaux apostoliques et les macérations. Avant de mourir, il voulut voir encore une fois les divers monastères qu'il avait fondés et qui devaient conserver, comme un précieux trésor, le souvenir de ses instructions et de ses exemples. En vain lui demandait-on de terminer ses jours au milieu de ses enfants ; il voulut retourner et mourir dans sa cellule. Calme à sa dernière heure comme il l'avait été pendant sa vie, même au milieu des terribles combats qu'il avait eus à soutenir, il passa dans un monde meilleur en présence de Macaire et d'Anathas qui, depuis quinze ans, ne l'avaient pas quitté.

Il avait expressément recommandé de ne lui accorder aucun honneur


Digitized by Google

funèbre, de rendre son corps à la terre comme il en était sorti, et de cacher soigneusement le lieu de sa sépulture. Ses volontés furent ponctuellement suivies; et cependant le corps de saint Antoine, découvert en 561, fut successivement porté à Alexandrie et à Constantinople. Après avoir appartenu à différentes villes, ces précieuses reliques furent, vers la fin du quinzième siècle, déposées dans l'église prieurale de La Motte-Saint-Didier, appartenant aux bénédictins de l'abbaye de Montmajour, près d'Arles. Partout leur séjour fut marqué par un grand nombre de guérisons miraculeuses. Nous nous bornerons à en citer une seule. Une maladie contagieuse, une espèce de lèpre, désignée sous le nom de *feu ardent*, désolait la France, résistait à tous les remèdes. Quelques malades s'agenouillèrent devant les reliques de saint Antoine, l'invoquèrent avec foi et ferveur, et furent guéris. Leur reconnaissance publia le bienfait, et tous ceux que le fléau avait atteints, imitant leur exemple, obtinrent le même résultat. La maladie disparut bientôt entièrement; et, pour éterniser le souvenir du secours miséricordieux accordé par le saint, elle n'a plus été désignée depuis que par le nom de *feu Saint-Antoine*.

Réflexions.

Personne, en ce monde, ne peut se dire et n'est réellement à l'abri des tentations; elles s'emparent de nous aussitôt l'âge de raison, et ne nous quittent qu'à la mort, comme l'a dit saint Bernard. Elles se succèdent les unes aux autres; il y en a pour tous les âges comme pour toutes les conditions sociales. Toutes nos facultés les éprouvent; nous avons les tentations des sens, les tentations du cœur et les tentations de l'intelligence. Ce danger qui nous environne continuellement, rapproché de notre faiblesse naturelle, doit être pour nous un sujet permanent de confusion, et doit nous déterminer à recourir à un remède efficace, la prière.

Nul n'a été plus tenté que saint Antoine, et cependant, par la prière, il est sorti victorieux des tentations. Prions donc comme lui pour prévaloir contre celles qui nous tourmentent. Il n'est pas nécessaire pour cela de vivre dans la solitude. Chacun de nous, s'il en a la ferme volonté, peut prier dans l'ordre de sa position sociale et quel que soit le genre de ses occupations.




Digitized by Google



SAINTS SPEUSIPPE, ÉLEUSIPPE ET MÉLEUSIPPE,

MARTYRS.

Ces saints étaient trois frères jumeaux qui versèrent leur sang pour la foi en Cappadoce, sous l'empereur Marc Aurèle. Leurs reliques furent apportées en France sous les rois de la première race. A Saint-Geome (c'est-à-dire Saint-Jumeaux) village près de Langres (Haute-Marne), il y a sous leur invocation une église très-remarquable par son architecture et surtout par ses fenêtres ogivales d'une élégante beauté. C'était autrefois un lieu de pèlerinage.

SAINT SULPICE, DIT LE PIEUX,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

D'une des premières familles du Berri, Sulpice reçut tout à la fois une éducation brillante et chrétienne. Il distribua son bien aux pauvres et à l'église. Il parvint, par sa douceur et son zèle, à convertir les juifs de son diocèse. Sa mort arriva en 644.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ROME.

18 JANVIER.

Après avoir triomphé du démon en Orient, Pierre alla le combattre à Rome dans la personne de Simon le magicien. Rempli de l'Esprit-Saint, il voulut annoncer la foi dans une ville dont la puissance ne s'était étendue si loin que pour faciliter la promulgation de l'Évangile, et qui, après avoir été le centre de toutes les superstitions du paganisme, était destinée, dans l'ordre des desseins de Dieu, à être le centre de l'*unité catholique.*

Aussitôt arrivé, il y prêcha Jésus-Christ et y établit son siége épiscopal. Caïus, prêtre de Rome sous le pape Zéphirin, dit que saint Pierre


Digitized by Google

avait fondé l'Église romaine par sa prédication; il ajoute que son corps était sur le mont Vatican, et que celui de saint Paul était sur la route d'Ostie. Saint Denis, évêque de Corinthe au deuxième siècle, assure que saint Pierre et saint Paul furent martyrisés à Rome, après y avoir annoncé la foi. Saint Irénée, contemporain de saint Denis, appelle l'*Église romaine la très-grande, la très-ancienne Église, fondée par les deux glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul.* Saint Cyprien appelle Rome *la chaire de saint Pierre.* Saint Jérôme regarde positivement *Rome comme la mère et la maîtresse des autres Églises.* A ces autorités, il faut ajouter celle des conciles généraux, qui ont toujours regardé la fondation de l'Église romaine comme l'ouvrage de saint Pierre. De là les priviléges, les droits et les prérogatives dont l'Église romaine a joui dès les premiers siècles.

C'est un fait historique incontestable que saint Pierre avait établi sa chaire à Rome; et c'est de cet établissement qu'on célèbre la fête en ce jour. Il faut voir dans cette fête un reste de l'ancienne coutume par laquelle on célébrait tous les ans l'anniversaire de l'ordination de chaque évêque.

Cette fête est marquée dans les plus anciens martyrologes : on la trouve notamment dans un exemplaire du martyrologe attribué à saint Jérôme.

Réflexions.

L'Église romaine est la mère et la maîtresse des autres Eglises, comme l'a dit saint Jérôme. Soyons-lui donc soumis et fidèles. Que serions-nous sans cette grande et suprême autorité? Divisés et incertains entre mille sectes contradictoires, nous n'aurions en partage que l'erreur ou le doute. Regardons le protestantisme : depuis qu'il a rejeté l'autorité glorieuse et tutélaire de l'Église dans la personne de son chef, le souverain pontife, que fait-il? Disséminé entre plus de *quinze cents* sectes hostiles les unes aux autres, il est revenu à l'arianisme, à l'hérésie la plus dangereuse qui ait attaqué l'Église; c'est-à-dire à la négation de la divinité du Christ, par conséquent à la négation du christianisme comme *religion.*


Digitized by Google



ROI DE DANEMARK, MARTYR.

19 JANVIER.

Suénon II, roi de Danemark, laissa treize enfants naturels qu'il légitima tous avant de mourir. Il affectionnait particulièrement l'un d'eux, Canut ou Knut, qui fut depuis quatrième de ce nom. Ce jeune prince étonna ses maîtres par une intelligence qui, se développant chaque jour, devançait leurs leçons, et ne leur laissa bientôt plus rien à lui apprendre. Il se forma en peu de temps à toutes les études de l'esprit, à tous les exercices du corps qui convenaient à son rang et à sa naissance. On remarquait en lui une piété vive et ardente, ainsi qu'une modestie, qui rehaussaient encore ses brillantes qualités.

Appelé au commandement des armées dans un âge où d'autres savent à peine obéir, il montra autant de bravoure que de sagesse, mit à fin de périlleuses expéditions, et sut

Digitized by Google

inspirer à la fois la terreur aux ennemis de son pays, et l'amour et le respect aux soldats placés sous ses ordres.

Après la mort de Suénon, les Danois, craignant qu'un prince qui avait eu de si grands succès par les armes ne fût animé de l'esprit de conquêtes et trop porté à la guerre, donnèrent la couronne à son frère Harald, fils naturel comme lui du feu roi, et prince aussi indolent et aussi incapable que Canut était habile et brave. Son indolence lui avait fait donner le surnom de *Fainéant*.

Ainsi privé du trône, le prince se retira en Suède, auprès du roi Alstan, et eut encore occasion de servir une patrie dont il avait à se plaindre, mais qui lui était toujours chère. Néanmoins, à la mort d'Harald, qui eut lieu en 1080, les Danois le choisirent pour leur roi; car la couronne en ce royaume était déjà élective.

Le flambeau de la foi avait été porté, depuis plusieurs siècles, dans le royaume; mais il n'y jetait que de faibles lueurs, et il était réservé à Canut d'en ranimer l'éclat. C'est ce qu'il fit avec autant de zèle que de bonheur, s'occupant en même temps des intérêts de son peuple et des intérêts de la religion. Ses premiers travaux eurent pour but et pour résultat de purger les mers de ses États des pirates qui les infestaient, ainsi que l'avait fait Charlemagne, autre puissant et pieux monarque, à une époque qui n'était pas encore bien éloignée de celle dont nous nous occupons. Il se rendit ensuite maître des provinces de Courlande, de Samogitie et de Livonie, et regarda toujours comme le fruit le plus précieux de ses conquêtes l'avantage de porter les lumières de la foi dans les pays soumis à ses armes. Ces succès furent suivis d'une longue et glorieuse paix, pendant laquelle Canut épousa Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre. De cette union naquit Charles, surnommé le Bon, qui ceignit la couronne des comtes de Flandre.

Il est superflu de dire que Canut mit tous ses soins à promulguer de sages lois, à faire le bonheur de ses sujets et à réprimer les exactions que se permettaient les grands. Malgré la douceur de son caractère, il était quelquefois, dans ces occasions, d'une fermeté que rien ne pouvait fléchir. On en pourra juger par un seul exemple : le comte Eigill, à la suite d'une conduite honorable et d'importants services, avait été investi du gouvernement de l'île de Bornholm.

Pour rétablir sa fortune follement dissipée, il se livrait à la piraterie, enlevant les marchandises, massacrant les équipages et brûlant les navires, afin d'anéantir la trace de ses crimes. Il fut arrêté, amené devant le roi et condamné à mort. Vainement les courtisans intercédèrent en sa faveur ;


Digitized by Google

Canut fut inflexible. « Non, dit-il, il mourra ; si c'est un crime capital de tuer un seul homme, quel châtiment ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens ! »

Canut s'occupait avec un zèle égal des soins de la royauté et des devoirs du chrétien. Il fonda plusieurs églises, les décora avec une magnificence royale, et tâcha d'assurer un sort convenable aux membres du clergé. Il voulut établir la dîme ; mais cette mesure rencontra de vives oppositions parmi ses sujets, et un parti s'en servit pour travailler à la ruine du souverain. Canut, pendant une expédition qu'il tentait contre l'Angleterre pour soutenir ses droits sur ce pays, envahi par Guillaume le Conquérant, fut trahi par un de ses généraux et abandonné par une partie de ses troupes. Il profita de cette circonstance pour imposer une taxe très-forte, laissant au peuple le choix ou de l'acquitter ou de payer la dîme. On opta partout pour la taxe, et le roi eut alors le malheur de l'exiger avec sévérité. Des collecteurs parcoururent les provinces et ne trouvèrent en général que des refus. Dans deux districts, les plus pauvres du royaume, ces refus furent accompagnés de menaces, les gouverneurs levèrent ouvertement l'étendard de la révolte contre le roi, qui se retira dans l'île de Fionie. Il avait avec lui peu de troupes, mais elles étaient fidèles, aguerries et pleines de confiance dans la bravoure et la prudence du prince qui les avait souvent menées à la victoire. Les révoltés, quoique bien plus nombreux, n'osèrent pas se mesurer contre elles, et eurent recours à la ruse pour l'exécution de leurs desseins. Un des chefs se rendit auprès du roi, l'assurant que le peuple était rentré dans le devoir, et que tous ceux qui avaient inconsidérément pris les armes venaient de les déposer. Il appuya ses assertions par des serments solennels. Le roi le crut et renonça à ses projets d'attaque, car il avait tout l'abandon et la loyauté des grandes âmes.

Mais il fut bientôt détrompé, en apprenant que les révoltés marchaient sur Odensée pour l'y surprendre. Moins confiant, il aurait pu les prévenir et les attaquer lui-même avec les plus grandes chances de succès. Il n'était plus temps, et Canut ne songea plus qu'à mourir en héros chrétien. Retiré dans l'église de Saint-Alban avec quelques amis, il dit à ceux qui lui conseillaient de fuir tandis que les révoltés n'arrivaient point encore : « Non, je ne fuirai point ; j'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis que d'abandonner ceux qui me restent fidèles. »

Cependant le temple fut investi et les menaces de la foule se firent entendre, tandis que les portes étaient ébranlées. Canut alors se prosterna au pied de l'autel, fit l'aveu de ses fautes, reçut la communion, et atten-

Digitized by Google

dit la mort après avoir déclaré qu'il pardonnait à tous ses ennemis. Benoît, un de ses frères, avec quelques soldats, défendait les issues de l'église, lorsqu'une pierre énorme, lancée à travers une des croisées, atteignit le roi à la tête et lui fit une large blessure. Canut, qui était en prière, ne s'interrompit pas, et ne fit que porter la main à sa tête pour étancher le sang qui coulait à grands flots. Cette lamentable scène devait finir par une nouvelle trahison. Un des chefs des révoltés demanda à parler au roi pour lui faire des propositions de paix. Il fut admis, s'inclina profondément devant son souverain, et en se relevant lui plongea un poignard dans le sein. Il fut immédiatement mis à mort par ceux qui entouraient Canut, et expira même avant sa victime.

Étendu sur les marches de l'autel, le monarque offrait à Dieu ses derniers soupirs et ses dernières pensées, lorsqu'un javelot lancé d'une fenêtre vint mettre fin à sa vie. Ce fut le 10 juillet 1086 que Canut reçut ainsi le martyre de la main de ses propres sujets, après un règne de six ans. Plusieurs miracles opérés à son tombeau ont justifié sa canonisation. On sait que, lors de la *réforme,* le catholicisme fut proscrit du royaume sous les peines les plus rigoureuses.

Réflexions.

Toutes les fois que l'on prend en main la cause de Dieu et de son Église, on doit s'attendre à être calomnié et persécuté. Il en a été ainsi depuis l'établissement du christianisme. Cette remarque, fort triste sans doute, ne doit cependant pas décourager ; car Dieu récompense au centuple ceux qui *souffrent persécution pour la justice.*

SAINT WUSLTAN,

ÉVÊQUE DE WORCESTER, EN ANGLETERRE.

Né à Scentum, dans le comté de Warwick, Wulstan fut élevé au sacerdoce à cause de ses vertus et surtout des privations dans lesquelles il vivait. Cette vie pénitente et mortifiée le fit appeler à l'évêché de Worcester en 1062. Sa mort eut lieu en 1095, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.


Digitized by Google

SAINT LAUNOMOR, DIT SAINT LAUMER,

ABBÉ.

Ce saint naquit au village de Neuville-la-Mare, à trois lieues de Chartres. Il se retira dans une forêt du Perche en 558, afin de se livrer uniquement à la prière et à la méditation. Beaucoup de disciples ayant été attirés par sa réputation de vertu, il fonda un monastère dans un désert à six lieues de Chartres. Sa mort arriva en 593.

SAINT LATUIN, DIT SAINT LAIN,

PREMIER ÉVÊQUE DE SEEZ.

Ce saint vint d'Italie, au commencement du cinquième siècle, prêcher la foi dans les Gaules, et fonda l'église de Séez en Normandie.

SAINT SÉBASTIEN,

MARTYR.

20 JANVIER.

Né à Narbonne et élevé à Milan, Sébastien se rendit à Rome en 283 pour prendre parti dans les troupes de l'empereur Carin. Ses penchants religieux ne le portaient pas au métier des armes; mais il espérait par là être plus à même d'assister les martyrs dans leurs souffrances, et il fut bientôt à même de déployer son zèle à cet égard. Marc et Marcellin, deux chrétiens condamnés à mort, étaient sur le point de fléchir devant les larmes de leurs parents, qui les conjuraient d'abjurer leur foi. Sébastien vole à leur secours, ranime leur fermeté, et leur fait obtenir la palme du martyre.

Sa parole énergique frappe d'admiration tous ceux qui l'entendent. Une femme muette depuis longtemps se jette à ses pieds, et retrouve la parole aussitôt que le saint a fait sur elle le signe de la croix. Elle s'était



prosternée idolâtre, elle se releva chrétienne. Son mari, témoin du miracle, se fit baptiser comme elle, et leur conversion fut suivie de celle des parents de Marc et de Marcellin, de celle du geôlier de la prison et de seize autres personnes. Le triomphe du christianisme ne devait pas s'arrêter là : Chromace, préfet de Rome, tourmenté par la goutte, ayant appris que Tranquillin, père de Marc, et Marcellin, avaient été guéris de cette maladie en recevant le baptême, voulut employer le même moyen. Sébastien l'instruisit, le baptisa, obtint sa guérison, et par suite la liberté de tous les prisonniers nouvellement convertis, qui furent élargis par ordre du préfet, convaincu désormais des vérités du christianisme. En même temps ce magistrat abandonna des fonctions qui lui paraissaient incompatibles avec son salut.

Dioclétien, qui avait succédé à Carin, apprit par la renommée le courage et les grandes qualités de Sébastien, et, ignorant qu'il fût chrétien, le nomma capitaine d'une compagnie de la garde prétorienne.

A cette époque, la persécution se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le pape, caché dans le palais même de l'empereur, chez un officier nouvellement converti, transmettait ses exhortations aux chrétiens par l'intermédiaire de Sébastien. La même retraite servait aussi d'asile à quelques fidèles, parmi lesquels se trouvait Zoé, la femme qu'un miracle du saint avait guérie du mutisme. Ils furent découverts ; et Zoé, arrêtée la première pendant qu'elle priait sur le tombeau de saint Pierre, fut suspendue par les cheveux au-dessus d'un feu dont la fumée la suffoqua. Tranquillin et tous les autres chrétiens qui avaient trouvé un refuge dans le palais de l'empereur, arrêtés à leur tour, périrent par différents supplices.

Sébastien soupirait après le moment où il lui serait donné de verser aussi son sang pour Jésus-Christ, et ce vœu fut bientôt rempli. L'empereur, ayant appris qu'il était chrétien, le fit venir, et, après lui avoir reproché l'oubli des bienfaits qu'il avait reçus, le livra à quelques archers de Mauritanie qui le percèrent de flèches et le laissèrent pour mort. Mais une femme chrétienne, se disposant à l'enterrer, s'aperçut qu'il respirait encore, et le porta dans sa maison, où il se rétablit complétement.

A peine put-il sortir que, loin de se cacher, ainsi qu'on le lui conseillait, il alla se placer sur le passage de l'empereur et se présenta à lui, non en coupable, mais en accusateur. Il lui reprocha hardiment ses préventions contre les chrétiens, sujets fidèles qui ne cessaient de prier pour la prospérité de l'empire. Frappé d'étonnement de voir Sébastien en vie, et irrité de son audace, Dioclétien ordonna qu'il fût conduit à l'hippodrome


Digitized by Google

et assommé à coups de bâton. Cet ordre barbare fut exécuté, et le corps du saint jeté dans une cloaque qui était au bout du Cirque. Après l'avoir fait secrètement retirer de ce lieu, une dame chrétienne, nommée Lucine, l'enterra dans un cimetière souterrain, aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce cimetière a pris depuis le nom de Catacombes de saint Sébastien.

Le martyre du bienheureux que l'Église honore aujourd'hui eut lieu le 20 janvier 288.

Les peintres ont toujours représenté saint Sébastien dans la fleur de la jeunesse. Or une ancienne statue, ou plutôt une mosaïque qu'on voyait de lui à Rome dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, le représentait sous l'apparence d'un vieillard vénérable.

Réflexions.

La foi, pour être complète, doit être vive et ardente ; elle n'a souci ni des considérations humaines ni des obstacles. Cela cependant ne veut pas dire qu'elle est inconciliable avec la prudence ; car, au contraire, elle est d'autant plus prudente qu'elle est plus réelle et plus sincère.

On doit toujours être prêt à sacrifier les avantages de fortune, de position sociale dont on jouit à la manifestation de sa foi ; c'est un devoir dont aucun catholique ne saurait être dispensé.

SAINT FABIEN,

PAPE ET MARTYR.

Fabien monta sur la chaire de saint Pierre en 236. Il gouverna l'Église pendant vingt ans, envoya saint Denis avec d'autres missionnaires dans les Gaules, et fut victime de la persécution de l'empereur Dèce en 250.

SAINT EUTHYME,

ABBÉ EN PALESTINE.

Sortant d'une noble et riche famille de Mélitène, ville d'Arménie, Euthyme fut élevé dans la connaissance des saintes lettres et dans la


Digitized by Google

pratique de toutes les vertus chrétiennes. A vingt-neuf ans, il se retira dans le désert du côté de la mer Morte et y passa soixante-sept ans. Il était âgé de quatre-vingt-quinze ans lors de sa mort. Il laissa beaucoup de disciples que ses vertus et son mérite éminent avaient attirés auprès de lui.



SAINTE PRISQUE,

VIERGE ET MARTYRE.

C'était une dame romaine qui fut décapitée vers l'an 275. Ses reliques sont à Rome, dans une ancienne église de son nom qui est un titre de cardinal.

SAINT DÉICOLE,

ABBÉ DE LURE EN FRANCHE-COMTÉ.

Ce saint, vulgairement appelé saint Diel, Irlandais d'origine, vint en France avec saint Colomban. Il devint abbé de l'abbaye de Lure au diocèse de Besançon. Cette abbaye, fondée par Clotaire II, se rendit célèbre, et l'abbé était prince du saint-empire. Saint Diel mourut en 626. — Dans la Franche-Comté, les enfants reçoivent souvent au baptême le nom de ce saint. On nomme les garçons *Deel*, et les filles *Deele*.




Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. Jacquet

Digitized by Google

Digitized by Google



VIERGE ET MARTYRE.

21 JANVIER.

Tous les peuples, dit saint Jérôme, sont d'accord pour célébrer dans leurs discours et dans leurs écrits les louanges de sainte Agnès, qui, triomphant de la faiblesse de l'âge, de la cruauté des persécuteurs, joignit la gloire de la chasteté à celle du martyre. Après la Mère de Dieu, c'est elle et sainte Thècle que l'on invoque particulièrement pour demander la conservation de l'innocence et de la pureté.

A peine âgée de treize ans, en 308, au commencement de la persécution de Dioclétien, Agnès habitait Rome, sa patrie, où ses richesses et sa beauté faisaient vivement rechercher sa main par les jeunes gens appartenant aux familles les plus opulentes. Leurs démarches, leurs supplications, n'éprouvèrent que des refus : Agnès leur déclara à diverses reprises qu'elle avait voué sa vie à Jésus-Christ et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux.

Digitized by Google

Désespérant de vaincre cette persévérance autrement que par la crainte des tourments, quelques-uns de ces jeunes gens dénoncèrent Agnès comme chrétienne. Amenée devant le juge, elle répéta avec une fermeté au-dessus de son âge ce qu'elle avait déjà dit si souvent. En vain on chercha à l'épouvanter par des menaces terribles, en vain on étala devant elle l'horrible appareil des instruments de supplice : elle désirait le martyre, et fut inébranlable. Le juge, irrité, lui réservait un autre genre d'épreuve : il lui dit qu'il allait la faire conduire dans un lieu de débauche, où elle serait en butte aux outrages d'une jeunesse effrénée. « Jésus-Christ, dit la sainte, veille trop bien sur la pureté de ses épouses, pour permettre que leurs corps soient profanés. Il saura me défendre. » Cependant la menace fut exécutée : quelques jeunes gens s'approchèrent d'Agnès ; mais frappés de l'air de modestie et de dignité qui brillait sur son visage, et qui avait quelque chose de céleste, ils s'éloignèrent avec respect. Un seul osa porter la main sur elle : un éclat soudain de lumière le priva de la vue et le renversa presque mort. Ses compagnons, l'ayant relevé, le présentèrent à la sainte, qui, par ses prières, lui rendit la vue.

Cette honteuse épreuve ayant été sans succès, le juge se décida à en finir par la main du bourreau, et à faire trancher la tête à Agnès. « Elle alla, dit saint Ambroise, au lieu du supplice avec plus de plaisir qu'une autre n'irait au lit nuptial. » Elle fit une courte prière, baissa la tête et reçut le coup qui l'envoyait au séjour des anges.

Sous Constantin le Grand, on construisit une église au lieu où la sainte avait été enterrée, à quelque distance de Rome, sur le chemin de Nomento ; réparée au septième siècle par le pape Honorius, elle subsiste encore hors des murs de la ville, et est un titre de cardinal. Celle de Sainte-Agnès, bâtie par Innocent X dans l'enceinte de Rome, est, dit-on, à l'endroit même où l'exécution eut lieu.

Réflexions.

Sainte Agnès avait mis toute sa confiance en Dieu, et elle avait raison. Dieu seul est constant dans ses idées et fidèle à ses promesses. Ce qu'il nous promet, il nous l'accorde toujours ; il a non-seulement la volonté, mais encore le pouvoir de remplir les promesses qu'il nous a faites.

Nous devons donc espérer en lui, autant parce qu'il est puissant que parce qu'il ne change pas, et qu'il demeure toujours le même à notre égard.

De toutes les vertus la plus belle, mais en même temps la plus délicate,


Digitized by Google

c'est la pureté, fleur exquise qui exige les plus grands soins. Elle se perd avec une extrême facilité, en raison de notre faiblesse naturelle et des périls permanents qui nous environnent.

SAINT FRUCTUEUX,

ÉVÊQUE DE TARRAGONE, EN ESPAGNE, ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

Sous le règne de l'empereur Valérien, la persécution recommença contre les chrétiens en 259 ; et l'évêque de Tarragone, Fructueux, fut arrêté avec ses diacres Augure et Euloge. Après avoir été interrogés, ils furent condamnés à être brûlés vifs. Le nom de saint Fructueux a toujours été célèbre en Espagne et en Afrique.

SAINT PARRE.

Saint Parre fut décapité pour la foi à Troyes en Champagne, lors de la persécution d'Aurélien.

SAINT VINCENT,

MARTYR.

22 JANVIER.

Saint Vincent naquit à Saragosse, en Espagne. Valère, évêque de cette ville, qui avait cultivé ses heureuses dispositions et lui avait appris toutes les vérités de la foi, lui conféra le diaconat et le chargea du soin de la prédication.

Le gouverneur de l'Espagne était alors Datien, un des proconsuls romains qui montrèrent le plus de haine et déployèrent le plus de fureur contre le christianisme. Fidèle exécuteur des ordres sanglants de son maître Dioclétien, il imita et surpassa même les cruautés qui s'exerçaient à Rome. Valère et son disciple, arrêtés à Saragosse, furent transférés à

Valence, enchaînés dans une étroite prison, et pendant plusieurs jours privés de nourriture. Datien espérait que ce supplice lent abattrait leur courage, et quand il crut avoir obtenu ce résultat, il fit venir les deux chrétiens en sa présence. Les menaces et les voies de la douceur furent tour à tour employées pour ébranler leur foi. Comme Valère avait quelque difficulté à s'exprimer, Vincent lui demanda la permission de répondre aux demandes du gouverneur. Ayant obtenu l'assentiment de son supérieur, il déclara qu'ils étaient chrétiens et prêts à souffrir tous les tourments plutôt que de renoncer à leur religion. Valère fut exilé; quant à Vincent, il subit des tortures qui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir. Après que ses chairs eurent été percées de clous, déchirées en lambeaux, il fut étendu sur un grillage en fer garni de pointes et placé sur des charbons ardents. On jetait sur ses plaies saignantes du vinaigre et du sel, on suspendait par intervalles ce supplice pour le rendre plus long et plus atroce; et cependant, au milieu de cette affreuse agonie, impassible et calme, Vincent semblait sourire à la gloire qui l'attendait.

La force des exécuteurs se lassa plutôt que la constance et la résignation du saint. Ramené dans sa prison et étendu sur des morceaux de pots cassés, défense fut faite que personne pût le voir et lui parler. Mais Dieu n'abandonna pas son serviteur; des anges le visitèrent dans son cachot, calmèrent ses douleurs physiques et chantèrent avec lui la gloire de l'Éternel. Le geôlier ayant regardé dans le cachot vit le saint entouré d'une éclatante lumière, le front rayonnant, et chantant des hymnes au Seigneur. Ce spectacle le frappa tellement qu'il se convertit à l'instant, et peu de temps après demanda le baptême. A la nouvelle de ce prodige, Datien connut son impuissance et laissa le saint en repos. Les fidèles eurent la permission de le voir et vinrent, en pleurant, baiser ses plaies et imprégner de son sang des linges qu'ils emportaient chez eux comme de précieuses reliques. Vincent fut couché dans un lit, mais bientôt après il y rendit le dernier soupir, le 22 janvier 304.

Son corps fut jeté dans un marais; un corbeau, suscité par la Puissance céleste, le garda, pour empêcher les bêtes féroces de le profaner. On le lança alors à la mer, enfermé dans un sac auquel était attachée une grosse pierre. Le sac, flottant sur les eaux, fut poussé sur le rivage, et un chrétien, instruit, par une révélation, de l'endroit où il était, l'enleva et l'ensevelit dans une petite chapelle, hors des murs de Valence. Ces reliques opérèrent plusieurs miracles. On conserva aussi le lit de fer et les autres instruments qui avaient servi au martyre; ils furent transportés, en 665,

Digitized by Google

à Castres en Languedoc, où, à la fin du seizième siècle, les protestants les détruisirent.

Réflexions.

La foi, quand elle est absolue comme celle de saint Vincent, nous communique la force et le courage nécessaires pour résister aux attaques dont nous sommes l'objet, ou pour supporter des tourments sous le poids desquels succomberait la faiblesse inhérente à la nature humaine. Aussi, pour donner une idée des grandes choses que la foi peut opérer, est-il dit dans l'Évangile que *si nous avions la foi, nous transporterions des montagnes.* Avec la foi, rien n'est impossible. Demandons-la instamment à Dieu, non pas une fois, deux fois, mais chaque jour.

SAINT RAYMOND,

Né au château de Pennafort, en Catalogne, en 1175.

23 JANVIER.

Ce ne fut point seulement par sa piété, mais par un grand savoir que Raymond se fit remarquer. L'Église le vénère comme saint, et le monde le place au nombre des savants. La maison de Pennafort descendait de celle des comtes de Barcelone et était alliée de près à la maison souveraine d'Aragon. Raymond se sentit un goût tellement prononcé pour l'étude, qu'il voulut s'adonner à l'enseignement, et que, dès l'âge de vingt ans, il professait la philosophie avec un succès tel, qu'il voyait assister à son cours des hommes dans la maturité de l'âge, et qui, déjà doués de connaissances étendues, venaient en puiser de nouvelles dans les leçons du jeune professeur. Sa fortune étant assez considérable pour lui permettre de dédaigner les avantages pécuniaires qu'il aurait pu retirer de ses travaux, son unique désir était de propager les lumières, mais surtout de former à la vertu et à la piété les cœurs de ses auditeurs. Sans cesse occupé du bien qu'il pouvait faire, il ne lui suffisait point de cultiver l'intelligence de ses concitoyens, il consacrait encore son temps à veiller à leur repos et à leurs intérêts. Sa connaissance des lois et des affaires lui permettait de connaître des différends qui s'élevaient



entre les particuliers, et souvent, par d'utiles conseils et de sages décisions, il arrêtait dès leur source des procès longs et ruineux.

Quel que fût son savoir, il lui parut possible de le perfectionner encore; et, à cet effet, il se rendit à Bologne pour y étudier le droit civil et le droit canon. On reconnut bientôt dans cette ville qu'au lieu d'avoir besoin de recevoir des leçons, il était à même d'en donner; et par sa manière de professer, par toute sa conduite, il attira la même foule, il inspira la même affection et le même respect. Béranger, évêque de Barcelone, ne tarda pas à l'appeler auprès de lui. Il lui conféra un canonicat dans son église, et successivement les dignités d'archidiacre, de grand vicaire et d'official. Pour les hommes comme Raymond, les postes élevés qu'ils occupent ne sont qu'une raison de redoubler de zèle et de mettre leur mérite au-dessus de la position qu'on leur a faite. Aussi notre saint devint l'exemple du clergé de Barcelone, qui, parmi les vertus qui brillaient en lui, admirait surtout son excessive charité. Tous les instants qui n'étaient pas pris par ses devoirs, il les employait à visiter, à secourir les pauvres, qu'il avait coutume d'appeler ses créanciers, comme pour exprimer que les soins qu'il prenait d'eux n'étaient qu'une dette dont il s'acquittait.

Raymond avait reçu à Bologne le grade de docteur. Mais il se reprochait d'avoir donné trop de temps aux sciences mondaines; il se reprochait surtout d'avoir éprouvé plus d'une fois une secrète et douce satisfaction du brillant succès de ses cours. Tout son désir était maintenant de se perfectionner dans la science divine et de la propager. A cet effet, il s'associa aux dominicains, dits frères prêcheurs, établis à Barcelone et en prit l'habit en 1222. Pour expier les légers mouvements d'amour-propre dont nous venons de parler, il supplia ses supérieurs de lui infliger une pénitence. On lui imposa celle de rédiger un recueil de cas de conscience à l'usage des confesseurs, et c'est à cette circonstance que nous devons l'ouvrage intitulé *Somme de saint Raymond*.

Une des attributions de l'ordre dans lequel le saint venait d'entrer, était la propagation de la foi et la conversion des hérétiques, des Juifs et des Maures; il s'y livra avec toute l'ardeur qu'il portait au service de Dieu et de l'Église. Il eut pour pénitents Jacques, roi d'Aragon, et saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de *la Merci*. Il était fait pour apprécier les sages vues de ce bienfaiteur de l'humanité, et il le seconda puissamment dans l'exécution de ses projets.

Le roi d'Aragon ayant épousé sans dispense Eléonore de Castille, sa cousine, un concile réuni à Tarragone, par ordre du pape Grégoire IX


Digitized by Google

déclara ce mariage nul. Raymond assista à cette assemblée et y fit preuve de tant de savoir et de discernement, que le légat envoyé par le pontife pour présider le concile en fut vivement frappé, et chargea notre saint de prêcher la croisade que l'on se disposait à organiser contre les Maures, qui occupaient alors une partie de la Péninsule ibérique. Ses exhortations obtinrent le plus grand succès ; de toutes parts on s'unit, on prit les armes, les infidèles furent expulsés de plusieurs places importantes, des îles de Majorque et de Minorque, et, peu de temps après, de tout le royaume de Valence.

Tout ce que le légat de Grégoire IX lui avait dit de favorable sur le compte de Raymond, les avantages remportés par les croisés, dus en grande partie à son éloquence et à ses efforts, attirèrent sur lui les regards du pontife. Il l'appela auprès de lui en 1230, le fit son chapelain, puis son pénitencier et son confesseur. On conçoit sans peine que Raymond ne trouva dans ces diverses fonctions qu'un moyen d'exercer avec plus d'étendue la charité qui l'animait. Ami et avocat des malheureux et des indigents, il leur servait d'interprète auprès du pontife, à qui il imposait pour unique pénitence d'admettre les requêtes qui lui étaient adressées et d'y répondre sans délai. Appréciant chaque jour davantage ses vastes connaissances, Grégoire le chargea de faire un recueil des ordonnances des papes et des conciles. C'est la collection qui est connue sous le nom de *Décrétales*. Nommé après ce travail pénible, qui ne dura pas moins de trois ans, à l'évêché de Tarragone, Raymond recula, par un excès de modestie, devant ce fardeau, et pria, mais en vain, le pape de l'en dispenser. Tombé malade presque en même temps, il obtint enfin qu'il ne se rendrait pas dans son diocèse, mais ce fut à la condition expresse qu'il désignerait lui-même son successeur.

Sa convalescence fut longue ; des travaux sérieux et multipliés avaient gravement altéré sa santé, et il dut demander au pape la permission de retourner dans sa patrie pour y rétablir ses forces épuisées. Il fut reçu avec toutes les démonstrations de la considération et du respect, et il se trouvait alors dans une situation bien capable d'inspirer des pensées d'orgueil à une âme moins humble que la sienne, moins détachée de la terre. Il jouissait d'une estime générale, fondée sur de rares vertus et des talents transcendants ; il avait accompli de grandes choses, il était le confident ou plutôt l'ami d'une foule de hauts personnages, du roi d'Aragon et du souverain pontife même ; et néanmoins avec tous ces titres qui auraient pu lui donner la mesure de son mérite, Raymond avait tant de modestie, qu'en revenant auprès de ses frères et rendu à sa solitude, il


Digitized by Google

voulut faire, pour ainsi dire, un second noviciat, et pria ses supérieurs de lui enseigner de nouveau les règles de la perfection monastique, qu'il connaissait cependant et qu'il pratiquait dans les plus petits détails.

Tandis qu'il se livrait à Barcelone à des travaux non moins utiles, mais plus paisibles que ceux qui avaient jusqu'alors occupé tous ses jours, il reçut la nouvelle que le chapitre de son ordre, tenu à Bologne en 1238, l'avait promu au généralat. L'annonce de cette nomination lui fut portée par quatre députés; et l'accabla de douleur. Il ne céda qu'aux vives instances qui lui furent faites de ne pas persister dans son refus; si l'on juge de tout le bien qu'il aurait pu opérer par celui qu'il fit pendant les deux ans qu'il occupa le généralat, on doit regretter que son âge et ses infirmités l'aient forcé sitôt de quitter ce poste.

Vainement il s'était flatté de jouir d'un repos acquis par une carrière aussi laborieuse. Son ardeur pour les intérêts de l'Église ne lui permettait pas de s'apercevoir de la décadence de ses forces physiques, et il reprit avec un nouveau courage le saint apostolat dans lequel il avait obtenu jadis de si brillants succès. La conversion des Maures étant son principal but, il pensa que la connaissance de leur langue pouvait puissamment y contribuer; il fit donc créer des chaires d'arabe et d'hébreux dans plusieurs couvents de son ordre. C'est lui qui engagea saint Thomas à composer son *Traité contre les gentils* et qui lui en donna les principales idées. Tous ces travaux furent suivis d'un résultat si important, qu'en 1256 Raymond écrivait à son général que dix mille Maures avaient reçu le baptême.

Il mourut dans sa centième année, en 1275. Les rois de Castille et d'Aragon, qui, avec toute leur cour, l'avaient plusieurs fois visité pendant sa dernière maladie, qui avaient assisté à sa mort, voulurent lui rendre un éclatant hommage en accompagnant ses funérailles. La bulle de canonisation de saint Raymond, donnée par Clément VIII, en 1601, rapporte plusieurs miracles opérés à son tombeau et constatés par de nombreux témoignages.

Réflexions.

Il est rare de voir une longue vie comme celle de saint Raymond aussi occupée, en un mot aussi laborieuse. Enfant, il commence à travailler (car l'étude est un travail, et un travail pénible), et à cent ans il travaille encore. Mais ce travail continu, permanent, est constamment animé par la religion. Saint Raymond avait compris que le travail n'influe sur la


Digitized by Google

moralité individuelle, et ne devient un principe civilisateur pour les sociétés qu'autant qu'il est inspiré et soutenu par les sentiments religieux.

Il convient donc de se familiariser de bonne heure avec la pensée du travail. Chacun est obligé de travailler, et chacun travaille dans l'ordre de sa position sociale. Nos pères ont travaillé, nous-mêmes nous travaillons, et nos enfants travailleront aussi. Aucunes sociétés, aucuns peuples n'ont pu et ne pourront échapper à la loi inexorable du travail; elle a frappé les générations passées, elle pèse sur les générations présentes, elle attend les générations futures. Elle n'admet ni excuses ni priviléges; universelle et d'une égalité absolue, elle ne reconnaît d'autre exemption que celle qui vient de la mort. En effet, toutes les nations, et parmi ces nations tous les individus travaillent, plus ou moins il est vrai, mais enfin ils travaillent. Le travail se produit sous mille formes diverses.

L'importance du travail en général est immense; il est utile aux riches, nécessaire aux pauvres; sans lui la vie n'est qu'ennui et misère. Les gens inoccupés sont à plaindre; mais il faut blâmer les gens qui demeurent oisifs. De là des vies mystérieuses, des conduites honteuses, des inspirations mauvaises qui se traduisent en délits ou en crimes.

SAINT ANASTASE,

MARTYR.

Cosroës, roi de Perse, qui, en 614 s'était emparé de Jérusalem, en avait emporté la croix qui avait servi au supplice de l'Homme-Dieu, et cet insigne divin était un instrument de conversion. Plusieurs Persans en le voyant, en apprenant la vie et la mort de Jésus-Christ, s'étaient sentis touchés par la grâce et avaient embrassé le christianisme. De ce nombre fut Anastase. Il avait été élevé par un mage, et connaissait tous les secrets des sciences physiques et naturelles. En voyant la croix, il voulut étudier les mystères de cette religion dont on disait tant de merveilles, dont les adeptes offraient des modèles si parfaits d'héroïsme et de constance. A un esprit ainsi disposé, il ne fallait pas longtemps pour apprécier la vraie religion. Anastase, chrétien dans le cœur, se rendit à Jérusalem pour l'être de fait. Il fut baptisé par Modeste, qui gouvernait l'Église en qualité de vicaire général, et se retira dans un monastère à deux lieues de Jérusalem, où il devint bientôt le modèle de ses frères.

Tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il avait entendu de l'histoire ecclé-



siastique lui inspirait la plus vive admiration pour l'intrépidité des martyrs, lui donnait le désir de marcher sur leurs traces. Une ardeur immense de prosélytisme lui fit abandonner son monastère après un séjour de sept ans. Il visita Diospolis, Garizim et Notre-Dame de Césarée, ville qui était alors sous la domination des Perses. S'étant élevé avec véhémence contre quelques pratiques païennes, il fut arrêté et conduit devant les magistrats. Il leur déclara qu'il avait été mage, mais qu'ayant eu le bonheur de connaître la vraie religion, il était maintenant chrétien. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il fut mis en prison, où on le laissa trois jours sans nourriture. Mené ensuite devant le gouverneur, il montra la même fermeté, résista aux promesses, aux menaces ; et, attaché à un autre prisonnier par une double chaîne qui lui saisissait le cou et un pied, il fut condamné à charrier des pierres.

Après quelque temps de ce rude travail, pendant lequel il avait été en butte aux injures de la population, le gouverneur le manda de nouveau, et lui enjoignit de prononcer les paroles usitées dans les superstitions des mages. Sur son refus, on voulut le lier avec des cordes pour le frapper à coups de bâton ; mais il dit que cette précaution était inutile ; et en effet, après avoir ôté son habit de religieux pour qu'il ne fût pas profané, il se coucha et reçut les coups dont on le chargeait, sans remuer ni changer de position.

Cependant le gouverneur avait écrit à Cosroës pour l'instruire de la persévérance d'Anastase et lui demander ses ordres. Sur la réponse du roi, il fit venir le saint, et lui dit que tout ce qu'on lui demandait était une simple rétractation verbale en présence d'un seul témoin, et qu'on lui laisserait la liberté de suivre sa croyance en secret. Anastase répondit que l'apparence même de l'apostasie était une faute dont il ne voulait pas se rendre coupable. Alors on lui annonça qu'il allait être immédiatement envoyé au roi, ainsi que deux autres prisonniers chrétiens. Mais la fête de *l'Exaltation de la croix* étant arrivée dans cet intervalle, le receveur des tributs pour le roi, qui était chrétien, obtint qu'Anastase pût assister aux offices pendant cette solennité ; car on doit savoir que les Perses toléraient la religion chrétienne chez les étrangers, et ne sévissaient que contre ceux de leur nation qui avaient abandonné le culte des mages pour embrasser le christianisme.

Après la célébration de la fête, Anastase partit avec les deux autres prisonniers. Il était accompagné aussi par un moine que Justin, son abbé, instruit des épreuves auxquelles il était soumis, lui avait envoyé pour l'encourager et le soutenir.


Digitized by Google

Lorsqu'ils furent arrivés à Barsaloé, à deux lieues de la résidence de Cosroës, on mit le saint en prison, et on fit demander de nouveaux ordres au roi, qui envoya un officier pour l'interroger. Celui-ci s'efforça de l'éblouir par les plus magnifiques promesses. Après les promesses vinrent les menaces, et rien ne put ébranler la fermeté du saint. Irrité de ces refus, l'officier fit fustiger Anastase, et ordonna qu'après l'avoir couché sur le dos on plaçât sur ses jambes une pièce de bois sur laquelle il fit monter deux hommes robustes. Témoin de l'inutilité de cette dernière épreuve, il alla rendre au roi compte de sa mission.

A son retour, et d'après les ordres qu'il avait reçus, il fit de nouveau battre Anastase. Il le fit ensuite pendre par une main avec un poids considérable attaché à un de ses pieds. Il resta deux heures dans cette position sans rien perdre de son impassibilité : on eût dit que son corps était insensible.

L'officier, désespérant de vaincre cette résistance, consulta de nouveau le roi, et il lui fut répondu de faire mourir Anastase avec les autres prisonniers. En conséquence Anastase, ses deux compagnons et soixante-six autres chrétiens furent étranglés. Leurs corps, abandonnés sur la voie publique, devinrent la proie des chiens. Celui d'Anastase, épargné seul, fut retrouvé par les fidèles, qui l'ensevelirent non loin de là, au monastère de Saint-Serge.

La chute prochaine de Cosroës, prédite par le saint, eut lieu en effet, dix jours après ce martyre, par l'invasion qu'Héraclius fit en Perse. Ce fut le 23 janvier 628 qu'eut lieu le martyre de saint Anastase.

Réflexions.

On ne doit jamais appréhender de confesser hautement la foi catholique lorsqu'on en est requis; car si l'on n'ose point avouer Jésus-Christ, comment veut-on qu'il nous avoue lui-même?

SAINTE EMMÉRENTIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Elle reçut la couronne du martyre vers l'an 304, ayant été assommée à coups de pierres, comme elle priait sur le tombeau de sainte Agnès.

Digitized by Google



St TIMOTHÉE.

ÉVÊQUE ET MARTYR.

24 JANVIER.

Né d'un père gentil et d'une mère juive qui s'était convertie au christianisme, Timothée reçut de celle-ci des leçons qui lui ouvrirent le chemin du salut. Il était de Lystres en Lycaonie, et saint Paul, qui prêchait dans cette ville, ayant eu occasion de connaître ses heureuses dispositions, résolut de le choisir comme compagnon de ses travaux. L'affection que lui témoigna constamment cet apôtre, indique assez quels furent les mérites de l'élève. Il reçut de son maître, par l'imposition des mains, le ministère de la parole, et parcourut avec lui une partie de l'Asie et la Macédoine. La fureur des Juifs ayant obligé saint Paul de quitter Berée, où il prêchait, il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux fidèles dans la foi.

Le saint, tantôt accomplissant avec zèle et succès les

Digitized by Google

missions qui lui étaient confiées par l'apôtre, tantôt accompagnant ses pas et secondant ses efforts, se trouvait avec lui lorsqu'il fut emprisonné à Rome, et eut la gloire de partager sa captivité et de confesser comme lui la foi de Jésus-Christ.

Saint Paul étant retourné de Rome en Orient, laissa à Ephèse Timothée, qu'il avait ordonné évêque, avec mission de s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, et d'ordonner des prêtres, des diacres et même des évêques; car il lui confia la direction de toutes les Églises de l'Asie.

Sous l'empire de Nerva, le 22 janvier de l'an 97, les païens célébrant une de leurs fêtes, Timothée voulut s'opposer à leurs abominables superstitions, et fut lapidé par eux. Ses reliques furent transférées solennellement à Constantinople en 356, et il s'opérait un grand nombre de miracles dans le lieu où elles étaient déposées.

Réflexions.

Saint Timothée dut beaucoup à l'étude des livres saints. La méditation et la lecture sont de première nécessité pour une vie chrétienne. Il ne faut donc pas se borner aux exercices religieux; mais il convient d'y joindre la lecture de l'Ecriture sainte et celle de livres pieux. On doit lire peu à la fois, et réfléchir sur ce qu'on a lu. C'est le moyen d'utiliser ses lectures.

SAINT BABYLAS,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

Babylas gouverna l'Église d'Antioche pendant treize ans, avec autant de zèle, de vertu que de sagesse. La persécution de l'empereur Dèce l'atteignit en 250; il est le patron de plusieurs églises en France, en Espagne et en Italie.


Digitized by Google

LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

25 JANVIER.

Les saintes Écritures nous apprennent que la rentrée d'une brebis égarée qui revient au bercail a plus de prix aux yeux du Seigneur que la persévérance du juste qui n'a jamais failli. Aussi l'Église célèbre-t-elle aujourd'hui avec joie la mémoire d'un saint qui, après avoir été son persécuteur, fut un de ses plus fermes soutiens.

Fils d'un père pharisien, Paul naquit à Tharse, ville protégée par les empereurs, et dont tous les habitants avaient le titre de citoyens romains. Huit jours après sa naissance, il fut circoncis et reçut le nom de Saul. Passionné pour l'étude, il apprit les premiers éléments des sciences dans sa ville natale, d'où il fut envoyé à Jérusalem pour étudier sous Gamaliel, qui, par ses talents et son érudition, avait obtenu une place dans le sanhédrin. Il était d'usage chez les Juifs de faire apprendre un métier aux enfants, tandis qu'ils étudiaient les livres saints, afin de les préserver des dangers de l'oisiveté. On croit que ce fut lors de ses études à Jérusalem que saint Paul apprit à faire des tentes; plus tard, il exerçait ce métier même en prêchant l'Évangile. Ces tentes, faites de peaux cousues ensemble, servaient aux soldats et aux mariniers. Les mœurs austères affectées par les pharisiens devaient plaire à un jeune homme d'un esprit sérieux et réfléchi; aussi se distinguant entre tous ses condisciples, devint-il un des plus zélés adeptes de cette secte, comme un des plus ardents persécuteurs des chrétiens. On sait que quand saint Étienne fut lapidé, il prit autant qu'il put part à cette exécution, en gardant les habits de ceux qui l'accomplissaient, sa jeunesse ne lui permettant pas d'y jouer un rôle plus actif.

Les Juifs ayant organisé contre l'Église de Jérusalem une violente persécution, Saul se mit à la tête de ceux qui montraient le plus d'acharnement. Le nombre des victimes, toutefois, ne suffisant pas à sa haine, et apprenant qu'il y avait à Damas un grand nombre de chrétiens, il demanda au grand prêtre et en obtint l'autorisation d'aller les prendre et de les conduire à Jérusalem.

Il partit, mais c'était le terme que Dieu avait indiqué pour ses erreurs. A quelques lieues avant d'arriver à Damas, une brillante et soudaine lumière fait pâlir l'éclat du jour. Saul et ceux qui l'accompagnent, frappés

Digitized by Google

de terreur, sont renversés dans la poussière, et une voix céleste fait entendre ces paroles : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? — Seigneur, qui êtes-vous? demande le pécheur. — Je suis, reprend la voix, Jésus que vous persécutez. » Les pensées et le cœur de Saul venaient d'être complétement changés. Il demande ce qu'il doit faire, et la voix lui ordonne de se rendre à Damas, où un serviteur de Dieu lui indiquera la voie qu'il doit suivre.

On fut obligé de diriger ses pas, car il avait été frappé de cécité. A Damas, toujours privé de la lumière, il demeura pendant trois jours et sans prendre de nourriture chez un Juif nommé Judas. Dans la même ville vivait alors Ananie, chrétien dont la vertu commandait le respect, non-seulement aux chrétiens, mais encore aux Juifs. Une vision lui apprit le nom, l'arrivée et la position de Saul. Ce ne fut pas sans hésiter qu'il se rendit à ce premier avertissement du ciel, qui lui ordonnait en même temps d'aller trouver ce terrible ennemi des chrétiens et d'achever sa conversion. Saul, de son côté, avait été averti de sa venue par une vision.

Ananie, fidèle à l'avertissement qu'il avait reçu, va trouver Saul, lui impose les mains et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin de Damas, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. »

En effet, Saul, qui dès ce moment prit le nom de Paul, recouvra la vue et reçut le baptême. Dès ce moment aussi, il mit autant d'ardeur à prêcher la foi du Christ qu'il en avait mis à la combattre. Alors âgé d'environ trente-six ans, il devint un des principaux instruments dont Dieu se servit pour la conversion des gentils et l'édification du monde.

Il est question de cette fête dans plusieurs calendriers et Missels des huitième et neuvième siècles. L'Église, en l'instituant, a eu dessein de remercier Dieu d'avoir opéré un tel prodige; de donner un exemple de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ et de proposer aux pénitents le modèle d'une vraie conversion.

Réflexions.

Ce qu'il y a d'admirable avec Dieu, c'est qu'il est toujours temps de revenir à lui, et que le regret sincère, profond, des fautes qu'on a commises suffit par la confession pour la justification du coupable. Le repentir, le plus magnifique ornement de l'homme après l'innocence, est la plus belle prière qu'on puisse offrir à Dieu.


Digitized by Google



Le coupable repentant a, aux yeux de Dieu, les mêmes prérogatives que le juste innocent ; son repentir efface le passé, nul n'a le droit de le lui rappeler, puisque Dieu lui-même l'oublie. Dieu agit comme une tendre mère qui s'obstine à aimer son fils, malgré les torts graves qu'elle peut avoir à lui reprocher.

SAINTS JUVENTIN ET MAXIMIN,

MARTYRS.

Ces deux martyrs étaient officiers dans la compagnie des gardes de Julien l'Apostat. Cet empereur exigea qu'ils sacrifiassent aux idoles ; et, sur leur refus, il confisqua leurs biens, les fit frapper cruellement, et ensuite décapiter en 363.

SAINT PRIX,

ÉVÊQUE DE CLERMONT-FERRAND.

Ce saint naquit en Auvergne, et fut nommé évêque en 666. Il consacra tous ses revenus à fonder des hôpitaux, à construire des églises. Son zèle pour réprimer les désordres des hommes puissants et pour empêcher leurs exactions envers ses diocésains lui fit des ennemis, qui l'assassinèrent en 674.

SAINT POPPON,

ABBÉ AU PAYS DE LIÉGE.

Né dans la Flandre en 978, Poppon fut élevé par une mère chrétienne. Abbé de divers monastères, il les gouverna avec sagesse et édification, et y établit la plus exacte réforme. Il mourut à Marchiennes en 1048, à soixante-dix ans.


Digitized by Google

SAINT BARNARD,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

Appartenant à une des plus illustres familles du Lyonnais, Barnard fut élevé avec soin dans la connaissance des lettres et dans l'étude de la religion. Jeune encore, à des aumônes abondantes il joignait des jeûnes rigoureux et de fréquentes prières. Ayant fondé le monastère d'Ambournai en Bresse (de là est venue la petite ville d'Ambournai), il s'y retira, et en 817 il fut élu archevêque de Vienne. Il mourut en 842, à soixante-quatre ans.

SAINT ILDEFONSE,

ÉVÊQUE DE TOLÈDE EN ESPAGNE.

Savant bénédictin ; on l'élut en 657 pour succéder à Eugène, évêque de Tolède. Il a laissé plusieurs ouvrages : le plus célèbre est le livre *de la Virginité perpétuelle de la sainte Vierge*.

SAINT POLYCARPE,

ÉVÊQUE DE SMYRNE, MARTYR.

26 JANVIER.

Polycarpe embrassa le christianisme dans sa jeunesse, en l'année 80 après Jésus-Christ. Il eut le bonheur de converser avec ceux qui avaient vu le Sauveur, et de se former à la pratique des vertus évangéliques avec les apôtres mêmes. Saint Jean l'évangéliste, auquel il s'était particulièrement attaché, l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. On croit qu'il était l'ange ou l'évêque de l'Église de Smyrne, le seul de tous les évêques nommés dans l'Apocalypse à qui Jésus-Christ ne fait aucun reproche. Notre-Seigneur, au contraire, l'exhortait à souffrir courageusement la pauvreté, les tribulations, les persécutions, les calomnies des


Digitized by Google

Juifs; il le disait *riche de grâces*, et lui promettait *la couronne de vie* qu'il devait obtenir par le martyre.

Polycarpe avait un extérieur imposant, des manières graves et une tenue tout à fait irréprochable. Les chrétiens lui portaient un profond respect, qui prenait sa source dans le mérite et les vertus du saint évêque. Saint Ignace, dans son voyage d'Antioche à Rome, ayant pris terre à Smyrne, s'entretint avec Polycarpe, qui baisa respectueusement les chaînes dont l'évêque d'Antioche était chargé. Ce dernier lui recommanda les évêques d'Asie. Et ce fut par suite de cette recommandation que saint Polycarpe écrivit aux Philippiens la lettre que nous avons encore, lettre d'une simplicité et d'une clarté aussi admirables que les pensées en sont remarquables, véritable monument de zèle, de douceur, d'humilité et de charité. On la lisait publiquement dans l'église, du temps de saint Jérôme, qui en fait un grand éloge avec saint Irénée, Eusèbe, etc.

Saint Polycarpe fit un voyage à Rome vers l'an 158, afin de s'entendre avec le pape Anicet sur la différente pratique des églises concernant la fête de Pâques. Les églises d'Asie la célébraient, comme les Juifs, le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât; au lieu que la coutume de Rome, de l'Égypte et de tout l'Occident était de ne la célébrer jamais que le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Saint Anicet et saint Polycarpe résolurent de tolérer cette différence, qui n'était que de pure discipline.

La sixième année du règne du philosophe Marc Aurèle et de Lucius Verus, il s'éleva en Asie une persécution effroyable contre les chrétiens. Le proconsul Statius Quadratus gouvernait alors cette province. Un jeune chrétien, du nom de Germanicus, se distingua entre tous par son impassibilité et son courage en allant dans l'amphithéâtre au-devant des bêtes féroces; car il leur avait été livré par ordre du proconsul. Loin d'être frappés de cette énergie morale, les spectateurs crièrent : « Polycarpe aux bêtes! » Mais il s'était retiré à la campagne, d'après la règle prescrite par l'Évangile pour les temps de persécution. Il changea de retraite; il fut néanmoins découvert par un jeune enfant qu'on menaça des plus cruels supplices.

L'irénarque de Smyrne, magistrat chargé de maintenir l'ordre et de faire arrêter les malfaiteurs (charge qui correspond à celle du préfet de police à Paris), envoya des soldats investir la maison où se cachait le vénérable vieillard. On voit que le gouvernement impérial assimilait les chrétiens aux malfaiteurs. Les pouvoirs persécuteurs ont agi ainsi de tout temps. Un gouvernement moderne schismatique s'est empressé de suivre


Digitized by Google

cet exemple, et de compter au nombre des malfaiteurs les catholiques de ses États. Polycarpe aurait pu encore se soustraire par une nouvelle fuite aux soldats chargés de l'arrêter; il ne le voulut pas, et se livra en disant : « Que la volonté du Seigneur soit faite. » Conduit à Smyrne, monté sur un âne (la monture de l'âne, dans l'Asie Mineure, est encore aujourd'hui d'un usage général), chemin faisant, on rencontra un chariot sur lequel étaient l'irénarque et Nicétas, son père. Ils prirent le saint avec eux, et tâchèrent de le convaincre. « Quel mal de dire seigneur César pour sauver sa vie? » lui demandaient-ils tous deux. Or, d'après l'usage ordinaire chez les païens, appeler César *seigneur*, c'était le reconnaître pour Dieu. Le saint ne répondit rien d'abord, à l'exemple de Jésus-Christ. Sur de nouvelles instances, il se borna à répliquer : « Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. » Là-dessus, on le maltraita et on le précipita en bas du chariot.

Lorsqu'il entra dans l'amphithéâtre, on entendit une voix du ciel lui dire : « Courage, Polycarpe; sois ferme. » Le proconsul lui représenta son grand âge, et chercha à lui persuader qu'il pouvait et devait sacrifier sans se compromettre. Mais il demeura inébranlable. « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers le Christ, dit-il, il ne m'a jamais fait de mal; il ne m'a fait, au contraire, que du bien. Comment pourrais-je injurier mon roi, qui m'a sauvé? » Le proconsul envoya un héraut crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre : « Polycarpe a confessé qu'il était chrétien. » Les cris du héraut étaient une formalité usitée dans les jugements criminels. Aussitôt les païens et les Juifs surtout demandèrent sa mort, en disant que c'était le docteur de l'Asie, le destructeur des dieux, etc. Comme les combats des bêtes étaient terminés, ils crièrent : « Au feu Polycarpe! » Ils se précipitèrent partout pour chercher du bois. Le bûcher étant préparé, les bourreaux se disposaient à attacher au poteau Polycarpe, lorsqu'il leur dit : « Cette précaution est inutile; laissez-moi ainsi. Celui qui me donne la force pour souffrir le feu, m'en donnera aussi pour rester ferme sur le bûcher. » On lui attacha seulement les mains derrière le dos. Alors le saint leva les yeux au ciel et fit une prière à la sainte Trinité, touchante de simplicité, de naturel, et pleine de foi. C'est une prière qui exhale un parfum d'antiquité apostolique. Le bûcher étant allumé, les flammes environnèrent le saint évêque et formèrent comme une voûte au-dessus de sa tête, sans le toucher; puis il se répandit une odeur douce et agréable dans tout l'amphithéâtre. Un confecteur (c'étaient des gens chargés d'achever les hommes et les bêtes blessés dans l'amphithéâtre) lui donna un coup de poignard. Le sang sortit en si

Digitized by Google

grande abondance qu'il éteignit le feu. Les chrétiens ne purent avoir son corps, les Juifs ayant engagé le proconsul à ne pas le leur laisser.

Le martyre de saint Polycarpe eut lieu en 166, à l'âge de cent ans environ.

Réflexions.

On ne doit pas aller au-devant des tracasseries et des persécutions suscitées à cause de la pratique de la religion ; il est même convenable de les éviter avec prudence. Toutefois, quand nous sommes forcés d'opter entre les premières et la seconde, il n'y a pas à balancer, et notre choix doit être immédiat. Disons comme saint Polycarpe : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! » et encore : « Le Christ ne nous a jamais fait de mal, il ne nous a fait, au contraire, que du bien. Comment pourrions-nous manquer à notre roi, qui nous a sauvés? »

SAINTE PAULE,

VEUVE.

Sainte Paule naquit à Rome en 347. Sa naissance était des plus illustres (elle descendait des Scipions), et sa fortune considérable. Ayant perdu son mari à vingt-deux ans, elle mena une vie tout à fait retirée et pénitente. Elle entretint une correspondance suivie avec saint Jérôme, correspondance si pieuse, si instructive, qu'on aime toujours à la lire. Elle se retira en Palestine, fit bâtir à Bethléem trois monastères de femmes qu'elle gouverna elle-même avec sa fille, la célèbre Eustochia. Sa mort eut lieu en 404, à l'âge de cinquante-sept ans. Saint Jérôme a fait dans une lettre une admirable oraison funèbre de sainte Paule.




Digitized by Google



ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

27 JANVIER.

Si Jean eût suivi dans le monde profane la route que lui traçaient ses talents et son éloquence, il eût acquis une renommée supérieure à celle des orateurs les plus illustres. A cette gloire éphémère qu'il dédaignait il préféra une gloire impérissable, il l'obtint; et cependant ses talents et ses œuvres ont autant d'éclat auprès des hommes du monde que ses vertus auprès des âmes pieuses.

Jean naquit à Antioche en 344, et fort jeune encore perdit son père, qui occupait un grade élevé dans l'armée. Mais il avait une mère chrétienne, et dont les hautes qualités étaient si remarquables, qu'un rhéteur païen disait en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens ! » Après avoir fait elle-même la première éducation de son fils, elle le confia aux plus ha-

Digitized by Google

biles maîtres, et ses progrès furent tels qu'en peu de temps il égala son professeur d'éloquence, Libanius, le premier orateur de son siècle.

Mais en même temps que son intelligence s'élevait au-dessus des intelligences vulgaires, il sentait de plus en plus, comme toutes les grandes âmes, le vide et le néant des choses humaines. Les premières dignités de l'État l'appelaient, mais il les méprisa. Renonçant aux brillants avantages qu'une première tentative au barreau lui avait fait obtenir, à l'empressement de ses amis, aux applaudissements de la foule, il voulut vivre seul, se consacrer à la prière, à la méditation; et, pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, il se couvrit d'un costume brun qui indiquait l'humilité de la vie qu'il allait embrasser. (La couleur brune était spécialement affectée en Orient aux solitaires.)

Après s'être soustrait par la fuite aux fonctions de l'épiscopat que les évêques des environs voulaient accorder à ses lumières et à ses vertus, il se retira, en 374, chez des anachorètes qui demeuraient sur une des montagnes voisines d'Antioche. Il nous a décrit lui-même la vie d'abstinence et de macération de ces solitaires. Elle était tellement rigide que le saint craignit d'abord qu'elle ne fût au-dessus de ses forces. Mais il s'arma de courage, et devant sa ferme volonté toutes les difficultés disparurent.

Après quatre ans passés dans cette retraite, il s'enferma dans une caverne dont l'humidité lui fit contracter une maladie qui le força de retourner à Antioche, où il fut ordonné diacre. Peu de temps après, Flavien l'éleva au sacerdoce et le fit son vicaire. Pendant douze ans il fut *l'œil, la main et la bouche* de cet évêque. Son éloquence brillait dans toutes les occasions pieuses, mais jamais avec autant d'éclat que quand il avait à parler en faveur des malheureux, dont il était le père. Il consacrait à des prédications journalières le don de la parole que le ciel lui avait départi, et ses discours eurent un tel succès que les vices disparurent presque entièrement d'Antioche.

Deux ans après que Jean eut été ordonné prêtre, les habitants de la ville se révoltèrent à propos d'un nouvel impôt mis par Théodose. Les statues de l'empereur et celles de ses fils furent mutilées et traînées dans les rues. Une vengeance terrible menaçait la ville : il n'était question de rien moins que de la raser et d'en décimer les habitants. Flavien partit pour implorer la clémence du souverain en faveur de son diocèse. Le discours qu'il prononça, et qui obtint le pardon, avait été composé en entier par Jean : il est généralement regardé comme un chef-d'œuvre. Celui-ci, pendant l'absence de l'évêque, comme après son retour, conti-


Digitized by Google

nua des travaux qui étaient les délices d'Antioche et de tout l'Orient; car sa réputation avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire.

Le siége archiépiscopal de Constantinople étant vacant par la mort de Nectaire, l'empereur Arcadius voulut y placer Jean. Pour réussir dans ce projet, il fallait en même temps triompher de la modestie du saint et tromper les habitants d'Antioche, qui auraient mis tout en œuvre pour le retenir. Sous un prétexte plausible, on l'attira donc hors de la ville et on l'amena à Constantinople, où, malgré sa répugnance, son ordination eut lieu le 26 février 398.

A peine sacré, son premier soin fut de porter un coup d'œil sur ce qui le touchait de plus près, et d'opérer une sévère réforme dans des dépenses faites par ses prédécesseurs, et qui ne lui paraissaient pas conformes à l'esprit de l'Évangile. Ce qu'il retrancha de ces dépenses accrut le revenu des pauvres, constamment présents à la pensée du saint. Le personnel des ecclésiastiques qui devaient l'entourer, celui du clergé du diocèse furent ensuite l'objet de ses soins; après quoi il s'occupa de l'extirpation des abus qui régnaient parmi les séculiers. Il obtint la plus douce récompense qu'il ambitionnait, celle de voir le vice disparaître devant ses paternelles exhortations.

Des qualités aussi éminentes et le zèle qu'il déployait ne pouvaient manquer de susciter à Jean des envieux et des ennemis. Il ne lui restait plus qu'à glorifier Dieu par ses souffrances, et l'occasion ne manqua pas. Les premiers qui se déclarèrent contre lui furent Sévérien, évêque de Gabales en Syrie, courtisan assidu et dévoué de l'impératrice, et Théophile, patriarche d'Alexandrie, audacieux, dominateur, emporté, et néanmoins souple et habile; ne connaissant ni pardon, ni clémence, aimant le faste et l'argent, capable de tout entreprendre pour arriver à son but, actif et inébranlable dans ses vengeances; homme, du reste, éloquent et instruit.

Mais pour bien entrer dans le secret des faits que nous allons raconter, il est, au préalable, nécessaire de donner quelques explications sur d'autres faits contemporains. L'origénisme, ainsi appelé du savant Origène, mélange du christianisme et de la philosophie platonicienne, régnait à Alexandrie, en Palestine, en Syrie et dans l'Asie Mineure. Origène, dont l'érudition était immense et dont les travaux effraient l'imagination, après avoir commenté une partie des livres saints et publié sa célèbre édition philologique de la Bible, écrivit son ouvrage du *Livre des Principes*. Travailleur infatigable et modeste, esprit vaste, penseur profond et de bonne foi, écrivain clair et élégant, il voulut concilier des choses in-


Digitized by Google

conciliables ; mêlant au christianisme la philosophie de Platon et la philosophie de l'Asie centrale, il aborda toutes les grandes questions qui intéressent l'intelligence humaine et dont Dieu s'est réservé la solution. Il s'égara sur le mystère de la sainte Trinité, sur la résurrection des corps et sur la création des âmes. Ses erreurs néanmoins n'eurent point cours de son vivant; ce ne fut qu'après sa mort qu'elles furent mises en honneur.

Saint Épiphane, évêque de Salamine, d'une vie simple et austère, ne manquant ni d'érudition, ni de connaissances acquises, d'un zèle ardent, mais qui n'était pas toujours dirigé par la prudence, poursuivait les origénistes et s'imaginait en voir partout. Il signala au patriarche d'Alexandrie, Jean, évêque de Jérusalem, comme étant origéniste, et jeta des doutes sur les sentiments de l'éloquent archevêque de Constantinople. Il eut ainsi le malheur de commencer les injustices et les infortunes dont fut accablé le plus beau génie de l'époque. Théophile parut d'abord ne pas comprendre l'évêque de Salamine et évita de se mêler à une discussion qui ne l'intéressait point personnellement ; lorsqu'un événement fort simple en lui-même vint le déterminer à prendre un parti, et il se posa comme ennemi de saint Jean Chrysostome. Voici à quelle occasion :

Une femme riche d'Alexandrie, destinant une somme de mille écus d'or à habiller de pauvres femmes ne la remit pas, suivant l'usage, au patriarche, craignant qu'il n'en changeât la destination, comme on le lui avait déjà reproché ; mais elle la confia à Isidore, vénérable vieillard octogénaire qui avait été ordonné prêtre par saint Athanase. Théophile, ayant su par ses espions la remise de ce dépôt, fit appeler le prêtre Isidore et exigea impérieusement qu'il lui remît l'argent qui lui avait été confié. Le vieillard refusa positivement, disant que ce serait manquer à tous ses devoirs. Irrité de ce refus, le patriarche fit accuser Isidore de différents crimes que les accusateurs ne purent prouver en aucune manière, puis il le chassa. Isidore, qui connaissait bien le caractère de Théophile, ne se crut pas en sûreté à Alexandrie et se retira dans le désert de Nitrie. Théophile ne renonçait pas facilement à sa vengeance, il la fit porter sur les moines qui avaient reçu le prêtre Isidore. Ayant obtenu, sous un prétexte quelconque, des soldats du gouverneur d'Alexandrie, il s'empara de divers monastères, en chassa les moines et les poursuivit de toutes parts. Quelques-uns parvinrent avec peine à se réfugier à Constantinople, où ils sollicitèrent l'intervention de saint Jean Chrysostome, qui, en effet, écrivit au patriarche en leur faveur. Ce dernier ne pardonna jamais à l'archevêque de Constantinople cette démarche et la protection

Digitized by Google

qu'il accordait aux réfugiés de Nitrie. Il se promit de se venger. L'histoire sait combien sa vengeance a été effroyable. Il commença par accueillir comme une réalité les doutes malheureux que saint Épiphane, dans son zèle aveugle, avait émis sur l'archevêque de Constantinople; puis il parvint à mettre sa haine au service de celle de l'impératrice Eudoxie, femme de l'empereur Arcadius, prince faible, indolent, crédule et opiniâtre. Eudoxie, d'un caractère impérieux, d'une avarice insatiable, avait rempli Constantinople de ses espions et de ses délateurs, et gouvernait despotiquement l'empire sous le nom d'Arcadius. Elle se servit de Théophile, et cette coalition eut pour résultat la déposition, l'exil, les mauvais traitements et la mort de saint Jean Chrysostome. Les partisans de l'impératrice et du patriarche appelaient cette odieuse affaire la cause de l'origénisme. Si l'on ne pouvait se faire illusion à soi-même, il fallait au moins tromper le public. Non, ce n'était point la cause de l'origénisme; il y avait, au fond de ce lamentable procès, l'indépendance du ministère ecclésiastique, le génie et l'innocence succombant sous de mauvaises et honteuses passions et sous la violence du pouvoir politique. Telle était sans doute aussi l'opinion du pape saint Innocent Ier, l'un des hommes les plus remarquables qui aient occupé le saint siége, quand de toute la puissance de son autorité apostolique, il condamna et la déposition et l'exil de Jean Chrysostome, et réclama hautement de l'empereur sa mise en liberté.

Un jour donc que saint Jean avait prêché avec son éloquence ordinaire contre le luxe effréné des femmes, on persuada à l'impératrice qu'elle avait été l'objet de ses allusions, et, pour se venger, elle résolut aussitôt de le faire déposer. Sévérien, le promoteur le plus ardent de ces démarches, mit tout en œuvre pour exciter la colère d'Eudoxie, qui voulut placer sur le siége de Jean l'évêque Théophile. Celui-ci, sur l'ordre qu'il en reçut, partit pour Constantinople avec plusieurs évêques qui lui étaient dévoués. Dans un synode qu'ils tinrent, ils prononcèrent contre Jean une sentence de déposition. Elle fut envoyée à l'empereur, qui, prévenu par les ennemis de l'archevêque, donna des ordres pour son exil.

Le saint, qui était resté à Constantinople encore trois jours après cet arrêt, fut obligé d'en partir secrètement; car le peuple se soulevait et redemandait à grands cris son pasteur. Pendant la nuit qui suivit son départ, un tremblement de terre vint ébranler la ville. A ce signe, qui semblait un avertissement du ciel, Eudoxie, ayant eu peur, écrivit en toute hâte à saint Chrysostome de venir reprendre ses fonctions.

Ce calme ne devait pas durer bien longtemps. On célébra, peu de jours


Digitized by Google

après la rentrée de Jean, des jeux pour l'inauguration d'une statue qu'on avait élevée à l'impératrice devant l'église de Sainte-Sophie. Les cris de la foule troublèrent le calme des offices divins, et Jean s'éleva contre ce bruit et contre l'inopportunité de la cérémonie. Ce fut un nouveau prétexte pour le dénoncer à l'empereur, qui lui envoya un ordre exprès de partir pour le lieu de son exil. Un officier le conduisit à Nicée en Bythinie, où il arriva le 20 juin 404.

Il n'y resta que peu de temps ; dès le mois de juillet on le fit partir pour Cucuse, lieu désigné par l'impératrice. Ce voyage, qui se prolongea pendant soixante et dix jours, fut pour le saint une nouvelle source de souffrances et de résignation. Il eut à la fois à supporter les mauvais traitements de ses conducteurs, les fatigues de la route, une chaleur excessive, et une maladie douloureuse, résultant de ces circonstances réunies. Il en fut dédommagé, en arrivant à Cucuse, par les démonstrations d'intérêt et de respect avec lesquelles l'évêque et le peuple l'accueillirent.

Il avait été remplacé sur le siége de Constantinople par Arsace, à qui avait succédé, en 405, Atticus, un des ennemis du saint. Le pape Innocent Ier, protestant fortement contre la violence faite à saint Jean, avait envoyé à Constantinople cinq évêques, demandant qu'un concile fût convoqué pour rétablir le pasteur exilé ; mais ces députés, loin de rien obtenir, furent emprisonnés.

Quelles que fussent les rigueurs exercées contre le saint, ses ennemis n'étaient pas satisfaits encore. Ils obtinrent de l'empereur un ordre pour le transférer à Arabisse, et de là à Pityonte, sur les bords du Pont-Euxin. Deux officiers étaient chargés de le conduire, et on leur avait fait les plus brillantes promesses si le saint n'achevait pas le voyage. L'un d'eux n'était que trop disposé à remplir cette barbare mission. Les tortures qu'il fit subir à Jean, en l'exposant tour à tour au soleil ardent, à la pluie et à toutes les intempéries de l'air, développèrent une maladie qui devait terminer ses jours. Arrivés au lieu où reposaient les reliques de saint Basilisque, on fut obligé de s'y arrêter. Saint Basilisque lui apparut pendant la nuit, et lui dit : « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Dès le matin il se revêtit d'habits blancs, reçut la communion et fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces mots : *Que Dieu soit glorifié en tout!* Puis, ayant dit *amen* et fait le signe de la croix, il expira le 4 septembre 407.

En 434, saint Procle fit transporter à Constantinople le corps de saint Chrysostome, et ces reliques furent ensuite portées à Rome, où elles reposent dans l'église du Vatican.


Digitized by Google

Le saint dont on vient de lire la vie est, en quelque sorte, un orateur accompli, et regardé par tous les écrivains ecclésiastiques comme le plus illustre docteur de l'Église. Sa piété n'avait rien qui pût l'égaler, ses connaissances étaient supérieures à celles de son siècle; et le nom de Chrysostome (bouche d'or), qui lui fut donné par ses contemporains, caractérise une éloquence qu'il consacra tout entière à la défense des principes du christianisme.

Ses ***Homélies sur les psaumes***, avec ses ***Discours au peuple d'Antioche***, forment un de ses plus beaux ouvrages.

Réflexions.

La calomnie, dit l'Écriture, est une épée tranchante qui fait des blessures mortelles. Si une fois elle s'attache à un homme, dès ce moment il peut se regarder comme perdu, quelque innocent qu'il soit du reste.

La calomnie, même quand elle n'est pas admise, laisse de son passage des traces ineffaçables. Les esprits légers, irréfléchis, les gens crédules, l'accueillent à moitié. Aussi faut-il la considérer comme un crime épouvantable.

SAINTE ANGÈLE MERICI,

VIERGE ET FONDATRICE DES URSULINES.

La famille des Merici joignait à l'illustration de la naissance la fortune et la piété; elle habitait Desanzano, petite ville de la Lombardie, auprès du lac de Peschierre. La jeune Angèle fut élevée avec soin, et ses parents lui inspirèrent de bonne heure des sentiments véritablement chrétiens. Comme elle était douée d'un excellent caractère et d'une âme fervente, elle répondit à ces soins au delà même de ce qu'on en espérait. Ayant eu le malheur de perdre ses parents, elle fut reçue avec sa sœur chez un oncle maternel qui habitait Salo, ville voisine de Desanzano. Ce parent fut obligé de modérer l'excès des mortifications que les deux sœurs pratiquaient. Elles ne perdaient pas un instant, passant de la prière à des lectures pieuses, et quittant la méditation pour aller visiter les malades et soulager les pauvres.

Angèle eut encore la douleur de perdre sa sœur et son oncle. Elle revint habiter Desanzano. Cette ville possédait une maison de sœurs du

tiers-ordre de saint François, elle s'y fit recevoir, et donna l'exemple d'une observation exacte de la règle, qui est fort austère. Elle ne se nourrissait absolument que de pain, d'eau, de légumes; et tous les lundis de carême elle gardait une abstinence complète.

Depuis longtemps elle avait le dessein de former un établissement consacré à l'instruction morale et religieuse des jeunes personnes de son sexe. Elle fut encouragée dans sa résolution par une vision qu'elle eut. Ses compagnes voulurent contribuer à l'exécution d'un projet si louable et si utile. Ayant réuni les petites filles de Desanzano, elles firent leur éducation religieuse, qui eut pour résultat l'amélioration des mœurs dans le pays. Cet essai ayant fait du bruit, la ville de Brescia appela Angèle afin qu'elle y établît son œuvre. La guerre, qui désolait alors la Lombardie, ne permit pas à la fondatrice de donner à l'ordre naissant la régularité et toute la perfection qu'elle désirait. Ce ne fut qu'en 1535 qu'elle réunit autour d'elle douze compagnes, formula une règle et plaça le nouvel ordre sous l'invocation de sainte Ursule. Elle en devint la première supérieure. Au commencement de 1540, après une maladie grave, Angèle Merici expira à l'âge de soixante-sept ans. Elle avait consacré ses derniers moments à donner des avis à ses compagnes et à se préparer à paraître devant Dieu. Cette pieuse et modeste institutrice fut vivement regrettée dans toute l'Italie supérieure. L'ordre des Ursulines, dont l'utilité avait été appréciée, se répandit rapidement dans presque toute l'Europe. Les services qu'il a rendus et qu'il rend continuellement, pour l'éducation des jeunes filles, le placent au premier rang dans l'histoire des ordres religieux de femmes. Indépendamment des maisons nombreuses qu'il compte en Europe, il en compte également plusieurs en Amérique. Angèle Merici a été canonisée le 24 mai 1807 par le pape Pie VII, de glorieuse mémoire.

SAINT JULIEN,

PREMIER ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Julien vivait à la fin du troisième siècle. Les protestants brûlèrent, en 1562, ses reliques, qu'on gardait à l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, près la ville du Mans. La cathédrale du Mans, noble et remarquable édifice, est placée sous l'invocation de saint Julien; elle mérite toute l'attention sous le rapport de l'architecture. Les vitraux du chœur sont


Digitized by Google

admirables par la vivacité des couleurs et l'harmonieuse combinaison de leurs teintes variées.

SAINT MARY, OU SAINT MAY,

ABBÉ.

Ce saint, né à Orléans, embrassa la vie monastique et se retira au diocèse de Sisteron. Il mourut en 555, après avoir prédit le ravage de l'Italie par les barbares.

SAINT CYRILLE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

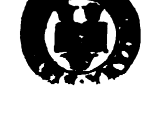
28 JANVIER.

Jeune, Cyrille fut élevé dans la connaissance des livres sacrés, sous les yeux de Théophile, patriarche d'Alexandrie, son oncle. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de la tradition, à laquelle il s'attacha et qu'il respecta toujours profondément. A la mort de Théophile en 412, il y eut de vives discussions sur le choix de son successeur. Enfin Cyrille, son neveu, fut désigné pour lui succéder. Le nouveau patriarche ne tarda pas à éprouver des désagréments dans l'exercice de sa nouvelle dignité. Ayant cru devoir expulser de la ville, comme auteurs de violences répétées contre les chrétiens, les juifs, qui jouissaient de plusieurs priviléges depuis Alexandre le Grand, le gouverneur, Oreste, ne lui pardonna jamais cet acte d'autorité et lui resta toujours hostile, quoique le patriarche fît tout pour amener une réconciliation.

Le zèle de Cyrille se manifesta contre les Nestoriens, qui troublaient l'Église d'Orient, déjà si contristée par les hérésies précédentes. On voyait à Antioche un moine nommé Nestorius, réunissant tout ce qu'il fallait pour imposer au peuple, qui se laisse aisément influencer par les apparences : vie pénitente et retirée, extérieur mortifié, élocution facile et brillante. Mais ces avantages cachaient un esprit faux, opiniâtre, et un orgueil excessif. Élevé sur le siége patriarcal de Constantinople en 428, Nestorius aimait à prêcher. Or ses instructions, au grand étonnement


Digitized by Google

de ses prêtres et au grand scandale du public, contenaient des nouveautés qui s'éloignaient de la tradition et des doctrines de l'Église. Il prêchait, par exemple, qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, celle de Dieu et celle de l'homme; que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine; que par conséquent la sainte Vierge n'est point mère de Dieu, mais seulement mère de l'homme. Ces erreurs, annoncées par un personnage de la position sociale de Nestorius, firent bruit. Saint Cyrille lui écrivit avec prudence. Le patriarche de Constantinople, blessé dans son amour-propre, répondit avec hauteur. Ayant eu connaissance de cette affaire, le pape saint Célestin convoqua un concile à Rome pour l'examen de cette doctrine, qui fut condamnée. Nestorius reçut ordre de rétracter ses erreurs; mais il les prêcha au contraire plus que jamais. Ce qui donna lieu alors au troisième concile général d'Éphèse en 431, auquel assistèrent deux cents évêques. Cyrille le présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa de comparaître et de se justifier : sa doctrine, examinée, fut reconnue contraire à la foi, et lui déposé. Avis de la condamnation et de la déposition fut transmis à l'empereur. Les partisans du patriarche de Constantinople agirent de leur côté, et l'empereur fit arrêter en même temps saint Cyrille et Nestorius. Le premier aurait été exilé sans les légats du pape, qui approuvèrent la conduite de Cyrille et confirmèrent la condamnation ainsi que la déposition de Nestorius. Ce dernier se retira dans un monastère d'Antioche où il continua de propager ses erreurs; à cette occasion, exilé à Oasis, dans la haute Égypte, il y mourut opiniâtrément attaché à ses idées. Le nestorianisme lui a survécu, et il existe encore aujourd'hui en Orient. Les nestoriens orientaux ont une liturgie particulière et qu'ils prétendent fort ancienne.



Saint Cyrille avait beaucoup de dévotion pour le mystère de l'Incarnation et pour la divine Eucharistie, qui, dit-il, guérit les maladies spirituelles de nos âmes, nous fortifie contre les tentations, amortit les ardeurs de la concupiscence et nous incorpore à Jésus-Christ. Il honorait aussi la sainte Vierge d'une manière particulière, et il en parle dans les termes les plus magnifiques. Il mourut en l'année 444. Le pape saint Célestin avait une haute estime de ce patriarche, qu'il appelait *docteur catholique.*

Les auteurs profanes, comme on le voit par ses *Dix livres* contre Julien l'Apostat, étaient familiers à saint Cyrille. Il a beaucoup écrit contre les nestoriens, et a laissé des commentaires sur les saintes Écritures. Son style manque de clarté et de pureté. Les ouvrages qu'on estime le plus sont ses *livres contre Nestorius* et *contre Julien l'Apostat.*


Digitized by Google



Réflexions.



L'orgueil est une maladie fort dangereuse, et d'autant plus terrible qu'elle est plus opiniâtre. Il faut le combattre, non-seulement tous les jours, mais à tous les instants de la vie. Il ne nous quitte qu'à la mort, comme l'a dit saint Bernard; et contrairement aux autres passions, la vieillesse, loin de l'affaiblir, lui apporte des forces nouvelles. Combien de gens qu'il a rendus malheureux! combien d'autres qu'il a perdus! Ce serait un livre fort lamentable sans doute, mais bien instructif, que celui qui rapporterait l'histoire de toutes ces luttes, si elles étaient connues; car il arrive que des gens sont entraînés à leur perte sans savoir quelle en est la véritable cause; ils en accusent, soit tel événement, soit tel personnage, sans songer à leur orgueil qui les a poussés dans l'abîme dans lequel ils sont tombés. Pour le combattre avantageusement, il faut s'étudier soi-même, penser souvent à la passion de Jésus-Christ, avoir, comme saint Cyrille, une grande dévotion pour le mystère de l'Eucharistie, la force des faibles et la consolation des affligés; et enfin se recommander particulièrement à la sainte Vierge, dont la vie n'a été qu'une humilité permanente.

SAINT CHARLEMAGNE,

EMPEREUR D'OCCIDENT.

28 JANVIER.

Fils de Pépin le Bref, Charlemagne naquit en 742, et succéda à son père en 768. Attaqué par les Lombards, qui étaient ariens, le pape Adrien l'appela à son secours. Charlemagne défit les Lombards et fit don au pontife de l'exarchat de Ravenne, du duché de Spolette et de Bénévent. Il détruisit l'idolâtrie chez les Saxons, et rétablit à Rome le pape Léon III.

Ce pontife couronna empereur Charlemagne en 800, le jour de Noël, à Rome. Ainsi fut rétabli l'empire d'Occident, qui avait fini dans la personne d'Augustule en 466, et qui finit de nouveau au congrès de Vienne en 1815, l'empereur d'Allemagne renonçant à ce titre pour s'en tenir à celui d'empereur d'Autriche.



L'empire de Charlemagne était immense : il comprenait toute la France, la Navarre, une partie de la Catalogne et de l'Aragon; la Flandre et toute la Hollande; la Westphalie et la Saxe jusqu'à l'Elbe; la Franconie, la Souabe, la Thuringe et la Suisse; les deux Pannonies, c'est-à-dire l'Autriche, la Hongrie, la Dace, la Bohême, l'Istrie, la Dalmatie, une forte partie de l'Esclavonie et de l'Italie. Charlemagne résidait ordinairement à Francfort-sur-le-Mein ou à Aix-la-Chapelle. C'est lui qui fit bâtir la célèbre église de cette dernière ville dans laquelle les empereurs d'Occident étaient sacrés. Il a fait pour la bonne administration de ses vastes États des règlements admirables qui ont rendu son nom immortel. Ses efforts pour dissiper l'ignorance et répandre partout l'instruction religieuse attestent sa sollicitude pour la propagation de la foi et le bien-être de ses peuples. Il étudiait surtout *la Cité de Dieu* de saint Augustin, dont il faisait une lecture continuelle. Son zèle ardent et éclairé pour la pureté de la foi se signala en plusieurs occasions remarquables. Ses aumônes étaient abondantes. Il assistait assidûment aux offices de l'Église, et se montrait à table d'une très-grande sobriété.

Ce prince est mort en 814, à soixante-douze ans. Indépendamment de ses Capitulaires, on a de lui quelques lettres. Il est honoré dans plusieurs églises de France et d'Allemagne. L'ancienne Université de Paris l'avait choisi pour un de ses patrons.

SAINTS THYRSE, LEUCE ET CALLINIQUE,

MARTYRS.

Après avoir enduré plusieurs tourments, ces saints furent martyrisés à Apollonie, en Phrygie, sous l'empereur Dèce.

SAINT JEAN DE RÉOMAY.

Originaire du diocèse de Langres, ce saint embrassa l'état monastique, fonda, près de Semur en Bourgogne, l'abbaye de Réomay, aujourd'hui Moustier-Saint-Jean, ou Saint-Jean-de-Réome. Il mourut âgé de cent vingt ans, au milieu du sixième siècle. C'est un des fondateurs de la vie monastique en France.


Digitized by Google



ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

29 JANVIER.

Issu d'une des plus illustres familles de la Savoie, François naquit le 21 août 1567. Tous ses ancêtres avaient porté les armes avec honneur, et le comte de Sales, son père, ne les quitta que pour jouir d'un repos acquis par de glorieux services. Une union heureuse avec Françoise de Sionas, appartenant comme lui à une famille aussi noble que pieuse, répandit le calme sur le reste de sa vie.

La comtesse de Sales avait constamment demandé au ciel d'avoir un fils qui marchât dans les voies du Seigneur, et l'on verra bientôt que ses vœux furent exaucés au delà même de ses espérances. Au septième mois de sa grossesse, elle donna le jour à un fils dont la santé débile fut d'abord un sujet d'inquiétudes pour ses parents. Mais bientôt sa constitution se raffermit, et le jeune François de Sales développa en même temps, avec ses forces physiques, les plus heureuses dispositions. Avec toutes

Digitized by Google

les grâces de son âge, il était doué d'une docilité, d'une application à ses devoirs qui devançaient les années. Il est superflu d'ajouter que la piété était la compagne de ces précieux avantages; sous les yeux de sa mère il ne pouvait en être autrement.

La comtesse de Sales s'estimait heureuse d'être riche, parce qu'elle pouvait suivre le penchant de son cœur et soulager la misère. Son fils était le témoin, quelquefois le dispensateur de ses bonnes œuvres. Il l'accompagnait dans la chaumière du pauvre, auprès du lit du malade, et recevait ainsi des leçons pratiques de cette charité évangélique qui fut dans la suite une de ses plus éminentes vertus. La sollicitude maternelle le conduisait aussi régulièrement dans les lieux saints, au pied des autels, et lui rappelait sans cesse que toute la grâce vient d'en haut, et que les vertus que le monde estime ne sont rien sans la religion, qui les domine et les absorbe toutes.

Le temps vint, cependant, où l'éducation domestique ne suffit plus au rejeton d'une maison illustre. Sa mère aurait désiré le faire instruire sous ses yeux, dans les sciences qui convenaient à son rang et à son avenir probable, tandis qu'elle aurait continué elle-même son instruction religieuse. Mais le comte avait le désir de voir son fils suivre la même carrière que ses ancêtres avaient parcourue avec distinction. Il le plaça au collége de La Roche, et plus tard à celui d'Annecy. L'intelligence du jeune de Sales égalait la pureté de son âme.

Une application soutenue, jointe aux plus heureuses dispositions, devait bientôt lui faire laisser derrière lui tous ses condisciples, et lui donner toute l'instruction qu'il pouvait recevoir à Annecy. Aussi son père, témoin de ses progrès, l'envoya à Paris pour y terminer ses études; ce ne fut pas, toutefois, sans le confier aux soins d'un sage gouverneur, l'ecclésiastique Déage.

On conçoit les inquiétudes de la comtesse de Sales à cette nouvelle séparation. Elle qui avait craint, pour les mœurs et la piété de son fils, la dissipation du collége, que ne dut-elle pas redouter du séjour d'une grande ville! Pendant le peu de temps que son fils passa auprès d'elle avant son départ, elle ne cessa de lui rappeler les salutaires conseils dont elle avait nourri son enfance.

Les qualités solides, les goûts studieux qui distinguaient le jeune François, ne devaient pas lui faire trouver beaucoup de charme aux exercices académiques. Cependant, telle était son aptitude en tout, tel était aussi son désir de ne pas contrarier les volontés de son père, qu'il y obtint les mêmes succès qu'il avait obtenus dans des études plus graves. La culture


Digitized by Google

des arts d'agrément est un délassement pour la plupart des hommes; François se délassait du temps consacré à ces arts, par l'étude du grec, de l'hébreu et de la théologie, par la prière et la méditation sur les saintes Écritures. Il eut occasion, à cette époque, de faire connaissance avec le père Ange de Joyeuse, qui avait enfin pour la dernière fois déposé les armes et pris la robe de capucin. Il puisa dans sa conversation de sages enseignements, et dans ses conseils la résolution de porter le cilice trois jours de la semaine. Ce fut alors aussi que, commençant à apprécier tout le bonheur d'une vie contemplative consacrée au service de Dieu, il fit le vœu redoutable de chasteté perpétuelle. Ce fut au milieu du silence et de la solitude, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grés, où il allait souvent prier, dans un moment de ferveur et d'enthousiasme, que ce vœu fut intérieurement prononcé, et sembla à François être inspiré par Dieu même.

Une inquiétude d'esprit extraordinaire, que Dieu permit sans doute pour éprouver la sincérité des résolutions de François, vint remplacer le calme et la sérénité dont il avait joui jusqu'alors. Il se persuada que, malgré tout ce qu'il pourrait faire, les portes du ciel lui seraient fermées à jamais, que son sort était irrévocablement fixé, et que sa place était au milieu des réprouvés. On conçoit les tourments que de pareilles idées devaient faire éprouver à une conscience aussi délicate. Ils étaient d'autant plus cruels qu'il les ensevelissait au fond de son cœur, qu'il en cachait la cause à tous, même à son digne gouverneur, qui peut-être les eût adoucis en lui rappelant la miséricorde infinie de Dieu même envers les plus grands coupables. Dévoré par ces funestes idées, François n'était plus reconnaissable; il passait les journées et les nuits entières dans le désespoir et les larmes.

Une situation aussi terrible ne pouvait se prolonger longtemps sans menacer la vie du jeune de Sales; et Dieu, qui avait des desseins sur lui, voulait lui donner de longs jours. L'épreuve eut enfin son terme. De Sales, dans l'église Saint-Étienne-des-Grés, se prosterne devant l'autel de la Vierge, il implore avec ferveur la Mère de Dieu, lui demande sa puissante intercession, et à peine ces prières sont-elles sorties du fond de son âme, qu'il sent y rentrer le calme et la confiance. Bientôt la paix renaît pour toujours dans son cœur et la sérénité reparaît sur son front.

Ses études classiques étant terminées, son père, en 1585, lui ordonna de se rendre à Padoue pour y faire un cours de droit. Son séjour dans cette ville fut marqué par les mêmes inclinations, les mêmes goûts et les mêmes succès qui l'avaient accompagné depuis sa plus tendre enfance.


Digitized by Google

En vain tous les charmes de la séduction vinrent l'entourer encore, en vain de jeunes compagnons d'études tentèrent de le séduire par l'attrait des plaisirs; il n'oublia ni les recommandations de sa mère, ni les résolutions qu'il avait formées lui-même. Bien loin de là : ce fut l'époque où il se traça un règlement de vie dont il ne s'est jamais départi depuis, et dans lequel il s'engageait à toujours agir et penser comme s'il était en la présence de Dieu.

Une maladie qui le frappa avec la rapidité de la foudre vint interrompre ses études au moment où elles allaient être terminées. Tout espoir était perdu, les médecins l'avaient condamné; et son gouverneur, fondant en larmes, vint lui demander s'il désirait qu'après sa mort on embaumât son corps pour le transporter au château de Sales. « Non, dit-il, qu'on le donne à la faculté de médecine pour servir aux dissections et aux démonstrations académiques; puisque ma vie s'est écoulée sans utilité pour mes semblables, que du moins ma mort leur soit utile. » Mais Dieu, qui dès l'enfance l'avait soustrait aux dangers de sa faible constitution, qui avait conservé la pureté de son âme au milieu des souillures et des tentations du monde, voulut encore, par un acte de sa toute-puissance, prolonger cette vie qui devait lui être consacrée et servir à la glorification de son saint nom. Une guérison, que l'on eût pu appeler miraculeuse, fut aussi prompte que l'avait été la maladie, et aussi complète qu'on pouvait le désirer. De Sales en profita pour subir les examens qui devaient lui valoir le diplôme de docteur, et le fit avec tant de distinction qu'il fut présenté par les professeurs à toute l'école, comme un modèle de savoir et de piété.

Pour donner un dernier complément à ses talents et à son esprit, il dut faire un voyage en Italie. Il visita Rome, où les chefs-d'œuvre des arts captivèrent bien moins son attention que les souvenirs des premiers siècles du christianisme. Il se prosterna dans la majestueuse basilique de Saint-Pierre, visita les tombeaux des apôtres et surtout ces cirques, ces colysées où le sang de tant de martyrs coula pour rendre hommage à notre foi, pour en consolider les premiers fondements.

Après avoir remercié à Lorette la sainte Vierge, qui lui avait accordé une si puissante protection, et parcouru les principales villes d'Italie, il revit enfin la famille qu'il avait quittée depuis si longtemps, et y rentra doué de talents réels et de vertus solides.

Son père, ignorant ses dispositions, lui avait préparé les voies d'une carrière dans laquelle il devait continuer les services et l'illustration de ses ancêtres. Il lui avait choisi une compagne digne de lui par sa naissance

Digitized by Google

et ses qualités personnelles. A peine le jeune de Sales avait-il reçu les témoignages d'affection de sa famille, que le père s'empressa de lui faire connaître l'avenir qu'il lui préparait. Un silence, occasionné par l'étonnement et le trouble, fut la seule réponse à l'annonce de ces brillants projets. François n'osait pas avouer qu'il avait fait le vœu irrévocable de consacrer entièrement à Dieu ses pensées, ses affections et son existence. Il le fallait pourtant, car d'une part son père allait le présenter à la famille avec laquelle il devait s'allier; et d'un autre côté le duc de Savoie, en considération des services de ses ancêtres et de son mérite personnel, lui accordait une charge de conseiller au sénat de Chambéri. Dans son embarras il crut pouvoir se servir de l'intermédiaire de Louis de Sales, son cousin, chanoine de la cathédrale de Genève, lequel prit un moyen qui devait amener un arrangement : le prévôt de l'église de Genève venait de mourir, il demanda ce poste pour François au pape et l'obtint. Muni du bref, il se présenta au comte de Sales et lui révéla les vœux de son fils. Le comte, bien qu'un peu d'ambition mondaine fût unie à ses sentiments religieux, n'opposa aucune objection, et la pieuse mère apprit avec des transports de joie cette détermination.

C'en était fait désormais, et la carrière de François, telle qu'il se l'était tracée, était fixée sans retour. Ce ne fut pas sans difficulté, toutefois, qu'il accepta le poste qu'on venait de lui donner. Il répugnait à sa modestie, à son amour pour l'observation des règles canoniques, de devoir à la faveur une dignité que ne pouvait avoir méritée, disait-il, un jeune homme comme lui, sans vertu et sans expérience. Il finit par accepter cependant, cédant aux sollicitations et aux prières de son parent.

Les études théologiques qu'il avait déjà faites, et ses méditations, devaient faciliter sa marche dans la carrière qu'il venait d'embrasser. Aussi, à peine avait-il reçu le diaconat, qu'il fut chargé de la mission de prêcher les vérités de l'Évangile. Une élocution facile, un heureux organe, une mémoire ornée de toute l'histoire sacrée, de tous les passages des saintes Écritures, étaient pour lui une abondante source d'éloquence, pour ses auditeurs un sujet d'étonnement et d'édification. Le sacerdoce, qu'il reçut ensuite, lui permit de développer ce penchant à la bienfaisance qui était la plus éminente de ses vertus. Il sut l'inspirer à ceux qui l'entouraient, et institua à Annecy une congrégation consacrée au soulagement des malheureux et à laquelle il donna le nom de confrérie de la croix.

Mais des luttes plus sérieuses, des succès plus importants lui étaient réservés. Depuis plus d'un demi-siècle, le duché de Chablais et les bail-


Digitized by Google

liages de Gex et de Terni, enlevés à la Savoie, avaient cessé d'appartenir à la religion catholique. Charles-Emmanuel de Savoie venait de les reconquérir, et son premier désir avait été d'en ramener les populations au vrai culte. A cet effet, il fit demander des missionnaires à l'évêque de Genève, qui communiqua cette demande à son clergé. L'entreprise offrait plus d'un danger, et comme personne ne se présentait pour les affronter, le prélat dit qu'il irait lui-même porter les paroles de vérité à ces populations égarées, et s'efforcer de les ramener au bercail. Alors François dit, avec cette réserve qui accompagne toujours le vrai mérite, qu'il entreprendra volontiers cette œuvre si son supérieur juge à propos de la lui confier. Louis de Sales, déterminé par son zèle pour la religion et par son attachement pour son parent, se joint à lui, et les deux nouveaux apôtres de la foi partent pour leur sainte mission.

Ils se rendirent d'abord à Thonon, capitale du Chablais et par conséquent métropole de l'hérésie. Établis au château des Allinges, dont le gouverneur était demeuré fervent catholique, ils se rendaient chaque matin à la ville, et y passaient la journée entière pour l'accomplissement de la tâche qu'ils avaient acceptée. De toute la population de Thonon, sept personnes seulement, restées fidèles à la vraie foi, s'étaient préservées du contact de l'hérésie. Ce fait seul indique assez les difficultés que les missionnaires eurent à surmonter, les périls qu'ils bravèrent. Ce n'était rien que d'avoir à combattre l'indifférence et l'erreur, ils eurent à lutter encore contre le sarcasme, la mauvaise foi, les embûches et le poignard des assassins. De bien moindres difficultés eussent arrêté des âmes ordinaires. Celles de François et de son parent ne pouvaient en être ébranlées. Quelques jeunes enfants, quelques soldats formèrent d'abord tout leur auditoire; mais ils persévérèrent, et cet auditoire s'accrut insensiblement.

L'onction de François, l'ineffable douceur qui brillait sur ses traits et dans tous ses discours, sa fermeté contre les dangers qui l'avaient menacé, et surtout une charité inépuisable qui répandait ses bienfaits sur tous les malheureux sans distinction de croyance, toutes ces vertus finirent par amollir les cœurs. La curiosité avait commencé l'œuvre, la persuasion l'acheva. Quelques abjurations eurent lieu d'abord; le nombre augmenta progressivement, et bientôt les ministres protestants virent revenir à la religion catholique le plus grand nombre de leurs sectaires. Pour porter le dernier coup à l'hérésie, François proposa à ces ministres une conférence qu'ils refusèrent. Un seul accepta. La conférence eut lieu à Genève, et le ministre, convaincu d'erreur, se retira injuriant François, qui se garda bien de répondre.


Digitized by Google

Enchanté d'un succès aussi brillant qu'inespéré, Charles-Emmanuel voulut en témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance au missionnaire, qu'il appela à Turin. François, attribuant à la protection du ciel tout ce qu'il avait pu faire, saisit cette occasion pour demander au prince une église à Thonon. Il l'obtint, la fit réparer, et la première fois qu'il y officia, le jour de Noël 1597, il donna la communion à trois cents personnes.

Un fléau physique succéda au fléau moral qui avait désolé Thonon et les environs. La peste, venant se joindre à l'hérésie, ne fut qu'un nouveau moyen de triomphe pour le courageux missionnaire et pour l'Église. Les ministres protestants, pour fuir la contagion, abandonnèrent leurs adhérents; François, au chevet des malades, leur portait en même temps les consolations de la religion s'ils devaient succomber, et les secours qui pouvaient les rendre à la vie. Un contraste aussi frappant finit par ramener entièrement le peuple, et en 1598 le duché et les bailliages furent pour toujours purgés de l'hérésie.

L'œuvre achevée, François revint annoncer à son évêque, qui le savait déjà par le retentissement de l'admiration publique, le résultat de ses travaux. Nommé coadjuteur de ce prélat, il ne fallut rien moins que l'intervention du pape et du duc de Savoie pour contraindre sa modestie à accepter ce poste. Il dut, à cette occasion, faire le voyage de Rome, où le saint-père le reçut avec la plus haute distinction, et lui fit expédier les bulles d'évêque de Nicopolis et coadjuteur de l'évêque de Genève.

A son retour, un coup terrible devait mettre sa résignation à l'épreuve. Il arrivait à peine à Annecy qu'il apprit que son père venait d'être atteint d'une dangereuse maladie. Il s'empressa d'accourir auprès de lui, et bientôt, sur un espoir de rétablissement qui trompa les médecins eux-mêmes, il revint à Annecy. Mais peu de jours après, il apprit la mort du comte de Sales. Cette triste nouvelle lui parvint au moment où il allait monter en chaire. Il prêcha toutefois avec son calme ordinaire, sa parole ne se ressentit en rien des pénibles émotions qu'il devait ressentir, et ses auditeurs n'apprirent qu'à la fin du sermon le coup douloureux qui venait de l'atteindre.

Par suite d'un traité conclu entre le duc de Savoie et Henri IV, le bailliage de Gex passa sous la domination de la France, et le prélat se rendit auprès du roi pour lui demander l'autorisation de prêcher la parole de l'Évangile aux populations de ce canton. La renommée de ses talents et de ses vertus l'avait devancé en France, où il fut accueilli avec une grand edistinction. En 1602, à la demande de Henri IV, il prêcha le


Digitized by Google

carême dans la chapelle du Louvre, et employa son éloquence entraînante, sa logique persuasive, à traiter des sujets de controverse. Les calvinistes, encore nombreux et puissants, furent ébranlés par ses paroles. Plusieurs conversions eurent lieu, et le cardinal du Perron dit à ce sujet : « Je suis sûr de pouvoir convaincre les calvinistes; mais pour les convertir, il faut les envoyer au coadjuteur de Genève : Dieu lui a réservé ce talent. »

Il est superflu d'ajouter que le roi de France lui accorda sans difficulté ce qu'il était venu demander. Ce monarque, juste appréciateur du mérite, voulut le fixer dans ses États et lui offrit le premier évêché vacant; mais François, qui considérait comme un devoir impérieux de consacrer ses jours au soin du troupeau que la Providence lui avait confié, refusa les offres qui lui furent faites.

Pendant qu'il retournait à Annecy, l'évêque de Genève rendit le dernier soupir, et il fut appelé à lui succéder. Ce fut au château de Sales qu'il reçut sa consécration, après une retraite de vingt jours et une confession générale de toute sa vie. Son premier soin fut ensuite de se rendre à Gex, où il obtint les mêmes succès qui jusqu'alors avaient signalé ses missions.

François ne fut pas moins admirable dans sa vie privée, dans les soins qu'il donnait à son diocèse, que dans les grands travaux dont nous avons parlé. Des devoirs de son ministère, celui de la prédication se rapprochait le plus de sa vocation et de ses goûts; mais il préférait à un auditoire brillant et choisi les simples habitants des campagnes. Là, du moins, il pouvait satisfaire à la fois les deux plus nobles impulsions de son cœur : le désir de diriger des âmes dans la voie du salut, et celui de soulager des misères temporelles. Ce double et honorable penchant le faisait souvent passer du pied des autels à la demeure du pauvre.

Rien ne saurait donner une idée de sa bienfaisance. Elle s'exerçait si abondamment que le prélat, après avoir donné tout l'argent qu'il possédait et jusqu'au produit de la vente des vases de son église, se trouvait lui-même réduit au dépourvu. Une charité aussi affectueuse, une religion aussi fervente, exempte de toute austérité, devait valoir à François les charmes de l'amitié. Il eut, en effet, autant d'amis que d'admirateurs; et sa liaison avec Pierre Camus, évêque de Belley, peut être citée comme une de ces affections mutuelles qui honorent l'humanité.

En 1610, François eut la douleur de perdre sa pieuse mère. Il devait à Dieu le germe de toutes les perfections de son âme, mais il devait à sa mère le soin de les avoir fait éclore et d'avoir dirigé ses premiers pas dans la carrière du bien. François ne l'avait jamais oublié. Aussi l'affliction

Digitized by Google

dont il fut frappé ne put être tempérée que par sa profonde piété et par l'espoir que les vertus de la comtesse de Sales trouveraient leur récompense auprès de la justice divine.

Quels que fussent les soins qu'il donnait à son diocèse, ils étaient trop restreints pour occuper exclusivement son activité. Son zèle pour la religion lui fit entreprendre plusieurs voyages en France, où Henri IV lui réitéra avec instances ses offres, que François refusa avec un désintéressement et une grâce qui ne firent qu'accroître l'estime et les regrets du monarque. Les grandeurs, disait-il, ne lui convenaient pas et ne feraient que mettre obstacle à son salut.

Les soins d'une vie aussi bien remplie n'avaient pas empêché le saint prélat de tenir note de ses sentiments et de ses pensées. D'après la prière de ses amis, il réunit en corps d'ouvrage plusieurs lettres qu'il avait écrites à différentes époques, et donna à cet ensemble le titre d'*Introduction à la vie dévote*. L'ouvrage excita une sensation profonde, fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, et plaça son auteur au rang des premiers écrivains.

Le *Traité de l'amour de Dieu* suivit de près l'*Introduction à la vie dévote*, et se fit remarquer par des beautés supérieures encore à celles du premier ouvrage. Henri IV les lut avec admiration, et Marie de Médicis les envoya à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui voulut en connaître l'auteur. Le prélat, espérant combattre l'hérésie en Angleterre, aussi heureusement qu'il l'avait fait dans le duché de Chablais, aurait voulu se rendre à ce vœu ; mais le duc de Savoie ne lui permit pas de faire ce voyage.

En 1619, il accompagna en France le cardinal de Savoie, qui allait demander, pour le prince de Piémont, la main de Christine, sœur de Louis XIII. Cette princesse voulut prendre François pour son aumônier. Il résista longtemps à ses instances, et n'y céda qu'à deux conditions : la première, qu'il continuerait à résider dans son diocèse ; la seconde, qu'il ne percevrait pas les émoluments de sa charge quand il ne l'exercerait pas. Christine lui remit un riche diamant, et connaissant son excessive charité, le pria de ne pas s'en défaire. « Madame, dit le prélat, je vous promets de le garder aussi longtemps que les pauvres n'en auront pas besoin. » En effet ce diamant, et un autre plus riche encore que la princesse lui donna postérieurement, servirent à soulager de nombreuses infortunes.

Les devoirs de son rang, et non ses goûts, l'appelèrent, en 1622, à Avignon, où le duc de Savoie allait saluer Louis XIII. Il suivit la cour à Lyon, où les familles les plus distinguées se disputaient l'honneur de le recevoir. Il se déroba à ces empressements, et se contenta d'une mo-


Digitized by Google

deste chambre chez le jardinier de la Visitation, institution pieuse créée sous ses auspices, avec ses conseils et sa direction, par la bienheureuse Françoise de Chantal, dont il s'était plu à façonner l'âme par ses instructions.

La même année, et malgré l'affaiblissement de sa santé, il prêcha la veille et le jour de Noël. Le lendemain une attaque d'apoplexie le contraignit à garder le lit, et dès lors il put espérer la récompense prochaine de sa glorieuse carrière si bien remplie. Il la reçut le 28 décembre 1622, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la vingtième de son épiscopat.

François avait choisi Annecy pour le lieu de sa sépulture. Son corps y fut transporté, mais son cœur fut déposé à l'église de la Visitation de Belle-Cour à Lyon, et placé dans un reliquaire donné par Louis XIII. Il fut béatifié en 1661 par le pape Alexandre VII, qui le canonisa quatre ans après, et plaça sa fête au 29 janvier, jour de sa translation à Annecy.

La bulle de canonisation s'appuyait sur des miracles dont l'authenticité était démontrée; et depuis, plusieurs personnages, entre autres Louis XIII et Louis XIV, ont toujours été convaincus qu'ils avaient dû la guérison de graves maladies à saint François de Sales. Peu de bienheureux ont eu le don de réunir au même degré les vertus chrétiennes et l'aménité persuasive qui est un premier attrait pour le pécheur, et finit souvent par le ramener dans le chemin du salut éternel.

Réflexions.

Celui qui parvient à se contenir acquiert une supériorité inappréciable sur celui qui se livre à ses premiers mouvements; il a dans le commerce de la vie l'esprit plus prompt, le coup d'œil plus sûr et plus juste, et le jugement plus droit.

Saint François de Sales, naturellement vif et emporté, parvint néanmoins à se dominer lui-même, de telle sorte qu'il montra toujours une sérénité d'âme inaltérable et une douceur impassible. Mais que de combats et d'efforts pour arriver à ce résultat!

Afin d'acquérir cette égalité d'humeur, surveillons-nous jusque dans les plus petites choses.


Digitized by Google

SAINT SULPICE SÉVÈRE,

DISCIPLE DE SAINT MARTIN.

Né aux environs de Toulouse, d'une famille noble et riche, Sulpice Sévère fit de brillantes études. N'ayant point de goût pour le monde, il résolut, à la fleur de son âge, de vivre dans la retraite. Tout son revenu, qui était considérable, passait en aumônes et en bonnes œuvres. Il se retira dans un village aux environs d'Auch ; ses esclaves et ses serviteurs ne le quittèrent point, il en fit ses frères et ses disciples. Ils couchaient tous sur la paille, ne se nourrissaient que de pain bis, de légumes et d'herbes bouillies. En 394, il alla visiter saint Martin de Tours et devint son plus zélé disciple. En 403, il écrivit à saint Paulin et entretint depuis une correspondance avec ce saint évêque. La piété de Sulpice Sévère était douce, aimable, riante, et n'avait rien de triste et de contraint.

On croit qu'il mourut en 410 dans un monastère aux environs de Marseille; il a beaucoup écrit; et, de tous les écrivains ecclésiastiques, il est celui qui a parlé le latin avec le plus de pureté et de correction. On a de lui plusieurs lettres : *la Vie de saint Martin de Tours*, et un *Abrégé de l'histoire sacrée* depuis la création jusqu'en l'an 400, ouvrage écrit avec élégance, clarté et précision.

SAINT GILDAS,

ABBÉ AU DIOCÈSE DE VANNES.

Gildas, né en 494, reçut une éducation toute chrétienne. Il vécut dans la retraite, s'imposant des mortifications extraordinaires, ne buvant et ne mangeant que pour ne pas mourir de faim. Il déploya dans ses discours un grand zèle contre les prêtres et les moines dissipés ou coupables. Il mourut en 570 après une vie de pénitence et de prédication. La ville de Vannes l'a pris pour son patron. Il est également le patron de plusieurs villages qui portent son nom, surtout en Bretagne. Le tombeau de ce saint se voit dans le chœur de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Gildas, dans la presqu'île de Rhuys, près de Vannes. Des bâtiments de l'abbaye, il ne reste que des ruines qui n'offrent aucun intérêt; mais

Digitized by Google

l'église existe encore, et quoiqu'elle ait subi de grandes réparations, elle n'en demeure pas moins un monument roman des plus curieux de la Bretagne, où d'ailleurs les édifices romans sont fort rares. La construction de cette église remonte à la fin du dixième siècle et au commencement du onzième, et cette date est confirmée par le style de l'édifice. Le chœur et les transepts appartiennent à cette époque, et paraissent n'avoir subi aucune altération. Le chœur est élevé de quelques marches, et c'est à son extrémité orientale qu'on voit le tombeau de saint Gildas, qui, du reste, est d'une grande simplicité.

SAINT SABINIEN,

MARTYR.

Ce saint souffrit le martyre au troisième siècle, dans le diocèse de Troyes (Aube). La cathédrale de cette ville possède ses reliques.

SAINT SULPICE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Sulpice sortait d'une famille illustre. On le surnomma *le Sévère* à cause de son caractère austère et inflexible. Il gouverna son Église avec beaucoup de zèle, assista au second concile de Mâcon, et mourut en 591.



Digitized by Google



PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

30 JANVIER.

Le nom ajouté par la reconnaissance et l'admiration à celui que le saint avait reçu à sa naissance indique assez quelle fut la vertu qu'il exerça avec le plus de zèle et de constance.

Issu d'une famille noble d'Amathonte, dans l'île de Chypre, Jean contracta jeune encore les engagements du mariage. Mais ayant perdu sa femme et ses enfants, il résolut de renoncer au monde et de se consacrer entièrement à Dieu. Il distribua tous ses biens aux pauvres, et ses vertus jetèrent bientôt un tel éclat, que l'Église d'Alexandrie le choisit pour pasteur en 608.

La première chose qu'il fit avant son ordination fut de se procurer une liste exacte des pauvres d'Alexandrie ; elle contenait sept mille cinq cents noms, et il prit l'engagement, qu'il tint le reste de sa vie, de consacrer tous ses

Digitized by Google

soins au soulagement de ces malheureux. Toujours prêt à écouter les réclamations, les suppliques qui lui étaient adressées, il donnait par semaine deux audiences publiques où les pauvres étaient admis et soulagés. Un jour, pendant qu'il allait à l'église, une femme s'avança pour lui parler. On voulut l'engager à poursuivre son chemin, mais il répondit : « Comment voulez-vous que Dieu reçoive ma prière, si je refuse d'entendre cette femme? » Il s'arrêta donc, et l'écouta. Ce qu'il pouvait avoir en propre, les sommes considérables qu'on lui remettait, tout s'écoulait en aumônes, et cependant il croyait n'avoir jamais assez fait; car il disait un jour à un homme qui lui témoignait sa reconnaissance : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, me l'ordonne. » Par trois fois, il rétablit la fortune d'un marchand ruiné par des malheurs imprévus.

Cette charité ne bornait pas ses bienfaits au diocèse d'Alexandrie. Les malheureux qui se trouvaient en Orient, ceux de Jérusalem, en ressentirent les heureux effets. Le saint fit passer à cette dernière ville, saccagée par les infidèles, du vin, du blé, des provisions de tous les genres, et des ouvriers pour rebâtir les églises détruites.

Pour être aussi charitable envers les autres, le saint devait être dur à lui-même. Son intérieur, ses meubles, ses repas, tout se ressentait de la stricte économie qu'il s'imposait pour pouvoir suffire à tant de bienfaits. Si les traits nombreux de sa charité mettent dans un relief particulier cette vertu, on ne doit pas oublier qu'il fut doué à un éminent degré des autres vertus du chrétien. Le pardon des offenses, l'oubli des injures, étaient placés en premier rang parmi les devoirs des fidèles; et il n'oubliait rien pour les recommander dans toutes les circonstances, pour les faire mettre en pratique par son troupeau, auquel il faisait aussi de fréquentes instructions sur les jugements téméraires.

Quelles que fussent la bienveillance, la bonté de son âme, il n'en avait pas moins de fermeté pour le maintien de la discipline et des règles. Un jour, ayant appris pendant l'office que plusieurs personnes avaient quitté l'église pour aller causer à la porte, il sortit et alla s'asseoir au milieu d'elles. « Il faut bien, leur dit-il, que le pasteur soit avec son troupeau. » Cet avis donné avec tant de douceur profita, et la même faute ne se renouvela plus.

Saint Jean l'Aumônier mourut à Amathonte, en 619, dans la soixante-quatrième année de son âge et la dixième de son épiscopat.

Digitized by Google

Réflexions.

Après l'amour de Dieu, la vertu la plus importante, la plus nécessaire, la plus recommandée dans l'Évangile, c'est l'amour du prochain, que saint Jean l'Évangéliste ne cessait de prêcher aux chrétiens de son temps. « Mes petits enfants (*filioli mei*), leur disait-il, aimez-vous les uns les autres. » Cette vertu s'exerce de diverses manières. Sous ce rapport, la vie de saint Jean l'Aumônier peut être prise pour règle et pour modèle.

SAINTE MARTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Issue d'une famille patricienne de Rome, cette sainte fut victime de la persécution au troisième siècle. Elle est une des patronnes de la ville de Rome. Le pape Urbain VIII composa lui-même les hymnes de son office, et fit bâtir une magnifique église sous son invocation.

SAINTE ALDEGONDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Aldegonde appartenait à une famille princière du Hainaut, au septième siècle. Voulant vivre dans la solitude pour laquelle elle avait une prédilection particulière, et afin d'ailleurs de se soustraire aux tentations auxquelles on est exposé dans le monde, elle choisit pour sa retraite le bois de Malbode sur la Sambre, où elle fonda un monastère de filles, lequel a donné lieu à la ville de Maubeuge. Sa mort arriva en 680.


Digitized by Google

SAINT BARSIMÉE,

ÉVÊQUE D'ÉDESSE, EN MÉSOPOTAMIE.

Barsimée était le troisième évêque de la ville d'Édesse, depuis saint Thadée, l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. L'empereur Trajan, après avoir passé l'Euphrate et conquis la Mésopotamie, persécuta les chrétiens comme dans les autres provinces de l'empire. L'évêque d'Édesse fut condamné à mort en 114.

SAINTE BATHILDE,

REINE DE FRANCE.

Anglaise d'origine, vendue comme esclave, achetée par Archambaud, maire du palais sous Clovis II, Bathilde se concilia l'estime générale par sa modestie, sa résignation, son humilité et sa prudence. En 649, elle fut mariée à Clovis II. Dans son élévation, elle se rappelait continuellement l'obscurité et les malheurs de son enfance. A la mort de Clovis, en 655, nommée régente pendant la minorité de ses enfants, Clotaire III, Childéric II et Thierry Ier, elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore; elle fonda un grand nombre d'hôpitaux pour les pauvres malades, et deux abbayes, depuis célèbres, l'une d'hommes, à Corbie, et l'autre de femmes, à Chelles, près Paris. Ce fut dans cette dernière qu'elle se retira; et oubliant qu'elle avait été reine et régente, elle ne s'occupa plus que des malades, des pauvres et de Dieu. Elle mourut en 680, recommandant à ses religieuses l'amour de Dieu et du prochain.

SAINT PIERRE NOLASQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI, POUR LE RACHAT DES CAPTIFS.

31 JANVIER.

Né en 1189, au diocèse de Saint-Papoul, et appartenant à une des premières familles du Languedoc, Pierre perdit son père n'étant âgé encore


Digitized by Google

que de quinze ans. Heureusement sa mère avait toutes les qualités nécessaires pour cultiver les heureuses dispositions qui se développaient en lui, chaque jour, d'une manière plus frappante. Son dégoût du siècle, sa ferveur religieuse, le portèrent à renoncer au mariage ; et une nuit, ayant prolongé sa prière jusqu'à l'aurore, il la termina par le vœu de consacrer ses biens et sa vie à des œuvres qui n'auraient pour but que la gloire de Dieu.

En attendant le moment d'exécuter ce louable projet, Pierre se mit à la suite de Simon de Monfort, qui commandait la croisade contre les Albigeois; et ce chef trouva bientôt une occasion de lui prouver la haute estime qu'il avait conçue pour lui. Le jeune Jacques d'Aragon ayant été fait prisonnier à l'âge de six ans, à la bataille de Muret, où le roi son père avait été tué, Montfort le renvoya en Espagne et lui donna pour gouverneur Pierre, qui édifia la cour de Barcelone par la régularité de sa conduite et ses habitudes pieuses.

Une partie de la péninsule ibérique était encore alors au pouvoir des Maures, et une foule de chrétiens gémissaient dans les fers des infidèles, tant en Espagne que sur les côtes d'Afrique. L'aspect de ces malheureux frappait Pierre d'une douleur qu'il ne pouvait calmer qu'en allégeant leurs maux. Il résolut de consacrer sa fortune entière au rachat d'un aussi grand nombre d'esclaves chrétiens que ses moyens pourraient le lui permettre. Mais ce n'était pas assez pour lui : le ciel lui inspira bientôt une de ces idées fécondes en heureux résultats, et dont l'exécution, source d'innombrables bienfaits, obtient la reconnaissance et l'admiration des siècles. C'était la création d'un ordre religieux dont les membres auraient pour mission spéciale le rachat des esclaves chrétiens, et se voueraient tout entiers à cette œuvre.

Qui le croirait ! cette pensée, émanée des plus tendres sentiments de religion et d'humanité, rencontra des contradicteurs et des obstacles. Mais elle devait finir par obtenir l'assentiment de tous les hommes de bien, et le 10 août 1223, Pierre Nolasque, conduit à l'église cathédrale par le roi d'Aragon et par saint Raymond, y prononça ses vœux, et fut nommé premier général de l'ordre de la Merci, qui fut institué dans la même cérémonie. Il serait inutile d'insister sur les nombreux services rendus par cet ordre à la chrétienté; ils sont dans la mémoire de tous ceux de nos lecteurs qui ont les plus légères notions de l'histoire.

Le roi avait d'abord voulu que les frères de la Merci fussent logés dans son palais; mais leur nombre devint bientôt trop considérable, et il leur fit construire un magnifique couvent à Barcelone. Trois ans après, le


Digitized by Google

pape Grégoire IX confirma le nouvel ordre et approuva ses constitutions.

Pierre Nolasque sentit qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs sur les terres des princes chrétiens, mais qu'il importait surtout d'aller porter des secours et des consolations à ceux qui gémissaient dans les pays soumis aux infidèles. Il en fit l'observation à ses frères, et deux d'entre eux, dont un était Nolasque lui-même, furent désignés sous le titre de *rédempteurs* pour remplir cette sainte et pénible tâche. Ils parcoururent le royaume de Valence et les côtes d'Espagne, toujours accueillis par les bénédictions des captifs et l'admiration des musulmans, qui ne pouvaient concevoir une vertu aussi pure et aussi désintéressée. Pierre aurait voulu pouvoir délivrer tous les esclaves; ses ressources étant insuffisantes, il prodigua du moins de tendres consolations et des motifs d'espérance à ceux qu'il fut contraint de laisser dans les fers. Son zèle fut le même à Alger, où son ardeur à prêcher les vérités de la foi lui fit partager pendant quelque temps la captivité de ceux qu'il venait secourir.

Il suffit de dire que Pierre était contemporain de Louis IX, pour qu'on sache que le saint roi témoigna la plus haute estime à ce serviteur de Dieu dont les vertus étaient si bien en rapport avec les siennes. Il le vit en Languedoc en 1243, et lui proposa de venir avec lui à la terre sainte. Ce voyage aurait comblé les vœux les plus chers de Nolasque, mais l'état de sa santé ne lui permit pas de l'entreprendre. Il fut même contraint par ses infirmités de résigner le généralat et l'office de rédempteur. Sa santé ne fit que décliner depuis ce moment, et il expira le jour de la fête de Noël, 1256, à l'âge de soixante-sept ans.

Réflexions.

La charité chrétienne ne consiste pas seulement dans les secours matériels donnés aux malheureux et aux pauvres. Elle est universelle, absolue, elle comprend toutes les misères et toutes les douleurs; elle embrasse tous les moyens d'améliorer le sort de l'humanité souffrante. C'est ce que saint Pierre Nolasque avait parfaitement saisi en instituant l'ordre des pères de la Merci pour le rachat des pauvres esclaves chez les musulmans. Aujourd'hui, par suite de la réaction si glorieusement opérée par la France contre la puissance musulmane, il n'y a plus d'esclaves chrétiens à délivrer. Mais nous avons, à cause de l'extension illimitée de l'industrie, une foule immense d'ouvriers dont la situation matérielle et morale réclame des améliorations et appelle les méditations de tous les catholiques généreux et capables.


Digitized by Google

SAINT SÉRAPION,

MARTYR.

Anglais d'origine, Sérapion fut un des premiers disciples de saint Pierre Nolasque. Il fut tué à Alger, par haine du christianisme, en allant racheter des captifs chrétiens.

SAINT CYR ET SAINT JEAN,

MARTYRS.

Le premier habitait Alexandrie et y passait pour un médecin savant et habile ; le second était originaire d'Arabie. Ils furent tous deux décapités après avoir souffert, à Canope en Égypte, diverses tortures, comme celle du chevalet, etc.

SAINT GAUD,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

Ce saint évêque consacra son épiscopat à prêcher dans les villes et les villages de son diocèse, afin d'abolir les superstitions du paganisme, qui étaient restées encore dans les habitudes du peuple. Après quarante ans d'un pénible apostolat, il se démit de son évêché et se retira dans la solitude de Scicy, sur le bord de la mer, au diocèse de Coutances. Il y mourut en 491.

SAINTE MARCELLE,

VEUVE.

Saint Jérôme appelle Marcelle la gloire des dames romaines, et ce saint docteur lui a adressé plusieurs de ses lettres. Elle sortait d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome, et avait une grande


Digitized by Google

fortune. Elle vécut dans sa maison comme les solitaires d'Orient, ne portant que des vêtements bruns (la couleur brune, chez les anciens, était abandonnée aux pauvres et aux malheureux), s'abstenant de viande et de vin, priant et lisant les saintes Écritures. Beaucoup de vierges et de veuves se mirent sous sa direction : ce qui donna naissance à plusieurs monastères, les premiers qu'on ait alors vus dans la ville.

A l'époque mémorable de la prise de Rome par Alaric, roi des Goths, en 410, sainte Marcelle fut cruellement maltraitée par ces barbares, qui s'imaginaient trouver des trésors dans chaque maison, et en particulier dans les maisons des descendants des patriciens et des sénateurs. La sainte veuve parvint cependant à se réfugier, mais dans un état déplorable, avec la vierge Principia, sa fille adoptive, dans l'église de Saint-Paul, qui, avec celle de Saint-Pierre, servait, d'après les ordres d'Alaric, d'asile à ceux qui avaient été assez heureux pour s'y retirer. Il faut lire dans saint Jérôme la lamentable description de cette prise et de ce pillage de Rome; c'est un des plus beaux morceaux d'éloquence qu'on puisse voir. Sainte Marcelle mourut des suites des mauvais traitements qu'elle avait éprouvés.



Digitized by Google



ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, MARTYR.

1er FÉVRIER.

Saint Ignace, surnommé *Théophore*, appartient aux temps apostoliques, puisqu'il était disciple de saint Jean l'évangéliste. Nommé évêque d'Antioche par les apôtres, il gouverna cette Église pendant quarante ans avec prudence et sagesse, et se montra un modèle des vertus épiscopales.

Dans son expédition contre les Parthes, l'empereur Trajan étant venu à Antioche l'an 107 de Jésus-Christ, prononça la peine de mort contre ceux qui n'adoreraient pas les dieux de l'empire. Ignace, comme chef des chrétiens, fut conduit à l'empereur, qui lui dit : « C'est donc vous, mauvais démon, qui osez enfreindre mes ordres? — Personne n'appelle Théophore un mauvais démon, répondit Ignace. — Et qui est Théophore? — Celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur. — Vous croyez donc que nous n'avons pas dans nos

Digitized by Google

cœurs les dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis? — C'est une erreur d'appeler dieux les démons que vous adorez; car il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel, la terre, avec tout ce qu'ils contiennent, et un Jésus-Christ, son fils unique, dans le royaume duquel je désire ardemment d'être admis. — Vous voulez sans doute parler de celui qui fut crucifié sous Ponce Pilate? — C'est celui-là même qui, par sa mort, a crucifié le péché avec l'auteur du péché, qui a triomphé de la malice des démons, et qui les a assujettis sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. — Vous portez donc le Christ en vous? — Oui; car il est écrit : *J'habiterai et me reposerai en eux.* »

Trajan, après cet interrogatoire, prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le *Crucifié*, soit lié « et conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes, et y servir de « spectacle au peuple. »

L'évêque partit donc pour Rome chargé de chaînes et escorté par des soldats, qui lui prodiguèrent les outrages et les plus cruels traitements. La Providence voulut que le voyage se prolongeât au delà du terme ordinaire, pour que le saint pût voir sur son passage un plus grand nombre d'Églises et leur rappeler les grandes vérités de la foi; car, bien qu'il fût observé de près par ses gardes, son zèle savait tromper leur vigilance et répandre de salutaires instructions.

A Smyrne il vit saint Polycarpe, qui, comme lui, avait été disciple de saint Jean l'évangéliste. Partout les chrétiens accouraient sur ses pas, et ceux qui se trouvaient trop éloignés de la route qu'on lui faisait parcourir lui envoyaient des députations pour lui témoigner leurs respects et leur admiration. Ce fut de Smyrne qu'il écrivit aux Églises d'Asie, puis aux chrétiens de Rome, pour les supplier de ne pas détourner, par leurs prières, le supplice qu'on lui préparait; car, d'un côté, il avait la plus grande foi dans le succès des demandes adressées au ciel par les justes; et d'autre part, il allait avec ardeur au-devant du martyre, il se glorifiait de ses souffrances, et regardait la mort qui le menaçait comme la porte qui devait lui donner accès au séjour des bienheureux.

Quand il fut près de Rome, les chrétiens se portèrent au-devant de lui pour entendre les vérités qui sortaient de sa bouche, en déplorant les tourments auxquels il allait être exposé, et désirant l'y soustraire. Le saint, par une inspiration céleste, connut les sentiments qui les animaient, et leur renouvela verbalement et avec plus d'instances encore la demande qu'il avait faite par lettre, de ne pas s'opposer à sa félicité.

Il arriva à Rome le 20 décembre, dernier jour des jeux qu'on célé-


Digitized by Google

brait, et fut immédiatement envoyé à l'amphithéâtre. En entendant les rugissements des lions il s'écria : « Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents de ces animaux pour que je devienne le pain pur de Jésus-Christ. » A peine avait-il prononcé ces mots, que deux lions se précipitèrent sur lui et le dévorèrent en un instant.

Ses restes, transportés par la piété des chrétiens de Rome à Antioche, furent, sous Théodose le Jeune, déposés dans une église de la ville, qui prit à cette occasion le nom de Saint-Ignace.

Les lettres que ce saint adressa aux Églises d'Asie sont remplies d'un esprit vraiment apostolique ; il leur recommande instamment la pratique des vertus évangéliques, et rien n'est plus touchant que la manière avec laquelle il demande aux chrétiens des prières, tant pour lui que pour l'Église de Syrie.

Réflexions.

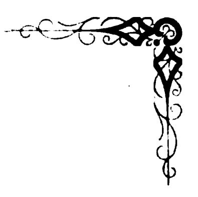
Quand on a bien fortement dans le cœur l'amour de Dieu, on ne craint pas le danger, et la mort n'épouvante point. Saint Ignace désirait le moment de son supplice ; il le hâtait, pour ainsi dire, de ses vœux ; absorbé dans l'amour divin, il ne songeait même pas à l'horreur de ce supplice. Ceux qui ne comprennent pas le courage que les martyrs ont montré ne doivent en chercher l'explication que dans l'amour de Dieu, qui remplissait le cœur de ces glorieuses victimes du paganisme, et n'y laissait de place à aucune préoccupation humaine.

SAINT LIONE,

FRÊTRE ET MARTYR.

Ce saint prêtre, attaché à l'Église de Smyrne, était animé de l'esprit de saint Polycarpe. Il convertit un grand nombre d'idolâtres par le talent de la parole, qu'il possédait à un degré supérieur. A son éloquence il joignait une vie austère. Il fut arrêté en 250, torturé et ensuite brûlé vif.





SAINTE BRIGIDE,

VIERGE EN IRLANDE.

Cette sainte, née dans l'Ultonie (province d'Irlande), se bâtit sous un gros chêne une cellule qui depuis fut nommée ***Kuill-Dara***, ou ***Cellule du Chêne***. Plusieurs personnes étant venues pour vivre sous sa direction, elle les réunit en communauté. Ce fut comme une pépinière de saintes qui donna naissance ensuite à plusieurs monastères. Cette sainte vivait au commencement du sixième siècle. Ses reliques, déposées dans la cathédrale de la ville de Down-Patrick, furent dispersées lors de la révolution religieuse opérée par Henri VIII.

SAINT LAURENT,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY EN ANGLETERRE.

2 FÉVRIER.

Laurent fut choisi pour accompagner le saint moine Augustin, qui, en 597, alla en Angleterre annoncer l'Évangile et prêcher la foi; il lui succéda comme archevêque de Cantorbéry. Le roi Éthelberd s'était converti au christianisme; mais, à sa mort, Eadbaud, son fils et son successeur, reprit les coutumes et les superstitions païennes qui s'accordaient mieux avec ses passions que la nouvelle religion. Laurent lui fit des représentations, s'efforça de le ramener à des idées plus saines, et lui démontra la supériorité et l'excellence du christianisme. Eadbaud ne tint compte ni des conseils, ni des exhortations du saint archevêque. Voyant l'inutilité de ses efforts, et désespérant de la conversion de ce prince, Laurent résolut de passer en France, où plusieurs chrétiens s'étaient déjà retirés, lorsqu'un événement extraordinaire le retint au moment de son départ. Dans son sommeil, il vit saint Pierre, qui lui reprocha d'abandonner ses devoirs par manque de courage et de persévérance, et qui le frappa si rudement, qu'il eut le corps couvert de plaies. Cet événement fit impression sur Eadbaud, qui vit les plaies causées par les coups que Laurent avait reçus. Ce prince, déterminé à changer de conduite, revint à la religion chrétienne, qu'il tâcha de propager dans son



Digitized by Google

royaume. Saint Laurent mourut après avoir gouverné onze ans l'Église de Cantorbéry.

Réflexions.

La persévérance, fondée sur la confiance en Dieu, est indispensable en ce monde pour arriver à un résultat ; d'autant plus que les choses humaines, si incertaines de leur nature, sont exposées à une foule de vicissitudes. L'on ne doit donc pas s'arrêter devant les premiers obstacles que l'on rencontre ; mais il faut chercher à les lever, et, si on le peut, attendre de Dieu que, dans sa bonté providentielle, il les fasse disparaître. Ce n'est que par la persévérance qu'on fait de grandes choses. Sans cette vertu, les fondateurs d'ordres religieux n'auraient pu effectuer leurs projets.

SAINT FLOSCULE, VULGAIREMENT SAINT FLOU,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Ce saint vivait en 480 ; il est patron titulaire d'une église paroissiale d'Orléans, dite de la Conception.

SAINT BLAISE,

ÉVÊQUE DE SÉBASTE EN ARMÉNIE, MARTYR

3 FÉVRIER.

On sait peu de choses sur la vie de saint Blaise. Les actes de saint Eustrate nous disent seulement qu'étant évêque de Sébaste, il fut martyrisé par les ordres d'Agricolaüs, gouverneur de la Cappadoce et de la petite Arménie, en 316, durant la persécution de Licinius. Les mêmes documents nous apprennent encore que Blaise recueillit soigneusement les reliques de saint Eustrate pour les mettre avec celles de saint Oreste, et qu'il exécuta ponctuellement les dernières volontés du bienheureux Eustrate. Nous devons aussi ajouter que plusieurs guérisons miraculeuses ont été opérées par l'intercession de ce saint, qui est le patron titulaire de


Digitized by Google

la ville de Raguse, dont les habitants célèbrent la fête avec une grande dévotion.

Réflexions.

Si l'on pensait de temps en temps aux tourments que les martyrs ont endurés pour l'amour de Jésus-Christ, cette pensée ranimerait le zèle et soutiendrait la foi; on serait plus empressé de remplir ses devoirs de chrétien, et plus fort pour résister aux séductions qui nous assiégent.

SAINT ANSGARD, DIT ANSCHAIRE,

ARCHEVÊQUE DE HAMBOURG ET DE BRÊME.

Moine de la célèbre abbaye de Corbie, en Picardie, Ansgard se rendit en Saxe, à l'abbaye fondée par saint Adélard, pour y instruire le peuple, qui avait conservé des mœurs païennes. Il prêcha ensuite l'Évangile aux habitants du nord de l'Allemagne (aujourd'hui la Poméranie prussienne), aux Danois et aux Suédois. Pour le récompenser et l'encourager en même temps dans des travaux si pénibles et si glorieux, le pape Grégoire IV le nomma, en 832, légat du saint-siége et évêque de Hambourg. Lors de la prise et du pillage de cette ville par les Normands, Ansgard déploya un zèle vraiment prodigieux pour en consoler et secourir les habitants. En 849, le pape Nicolas réunit le siége de Hambourg à celui de Brême, et y nomma Ansgard.

Le Danemark et la Suède, où il avait laissé des missionnaires, étaient revenus à leurs anciennes superstitions; ce qui engagea le saint à retourner dans ces deux royaumes. Il avait l'excellente habitude de ne rien entreprendre sans, au préalable, avoir consulté Dieu. Sa charité pour les pauvres et les malheureux était immense, et se joignait à une vie austère et pénitente. Il mourut à Brême en 865, à l'âge de soixante-sept ans. On le nomme en Allemagne saint Scharis. Lors de la réforme, la ville de Brême embrassa le luthéranisme. Ce siége archiépiscopal, qui était la métropole de l'Allemagne septentrionale, fut sécularisé par le fameux traité de Munster, en 1648.


Digitized by Google

SAINTE WÉRÉBURGE, DITE WERBOURG,

VIERGE.

Sainte Wéréburge, fille de Wulfère, roi de Mercie (prince anglo-saxon), chrétiennement élevée, se montra de bonne heure humble, obéissante et douce, suivant ces paroles de l'Évangile : « Je suis doux et humble de cœur. » Assistant régulièrement aux offices de l'Église, elle consacrait une partie de son temps à prier. Sa beauté et ses qualités lui attirèrent de fréquentes demandes en mariage; mais elle les refusa toutes et se retira, avec le consentement du roi son père, dans un monastère où elle donna l'exemple des vertus qui font l'ornement des vierges chrétiennes. La ville de Chester la prit pour patronne. Ses reliques étaient déposées dans la cathédrale de cette ville; on les dispersa, lors du protestantisme anglican, sous Henri VIII. Du tombeau de la sainte, on a fait le trône épiscopal de l'évêque anglican, lequel se voit encore dans la cathédrale de Chester. C'est un monument de pierre haut de trois mètres environ et chargé de trente figures qui représentent des personnages bibliques, bien que des savants anglais aient voulu y voir des rois et princes de Mercie.

SAINTE MARGUERITE, DITE D'ANGLETERRE,

VIERGE.

Il règne une grande incertitude sur la patrie et la vie de cette sainte; elle vivait au douzième siècle dans le diocèse du Puy en Velay.

SAINT ANDRÉ CORSINI.

4 FÉVRIER.

André naquit à Florence en 1302, d'une famille illustre; il reçut une éducation chrétienne qui cependant ne put contenir sa nature ardente et fougueuse. Vivant en la compagnie de jeunes gens de son âge et de son

rang, il eut une jeunesse fort orageuse. Pérégrina, sa mère, comme sainte Monique, pleurait sur son fils et demandait à Dieu sa conversion; dans ses prières instantes et continuelles, elle le mettait sous la protection de la sainte Vierge : sa persévérance fut récompensée. André, ayant réfléchi sur son genre de vie, résolut de se conduire autrement.

Il entra dans l'ordre des carmes, s'y fit remarquer par une vie aussi laborieuse que pénitente, et s'y livra constamment à la prédication. En dehors de ses obligations comme religieux et comme prêtre, il avait l'habitude de réciter chaque jour les sept psaumes de la pénitence et les litanies des saints. En 1360, il fut nommé évêque de Fiezoli; il honora son épiscopat par une immense charité pour les familles pauvres et souffrantes; il recherchait silencieusement leurs besoins et s'efforçait de les satisfaire, mais toujours en secret. Il mourut en 1373. L'église des Carmes de Florence a une chapelle richement décorée par la famille Corsini, dans laquelle repose le corps du saint. Clément XII, appartenant à cette même famille, lui a érigé une chapelle magnifique à Saint-Jean-de-Latran.

SAINTE JEANNE DE VALOIS,

REINE DE FRANCE ET FONDATRICE DES ANNONCIADES.

Les douces vertus de Jeanne répandirent un parfum d'autant plus doux, qu'on les vit briller au milieu du mouvement de l'ambition et des intrigues de la cour. Fille de Louis XI, elle naquit en 1464, et ne reçut de la nature aucun de ces avantages extérieurs qui, trop souvent, en attirant l'attention du monde, corrompent les meilleures dispositions et écartent du chemin du salut. La taille de Jeanne était petite et contrefaite, et sa figure disgracieuse, mais en revanche elle possédait toutes les qualités du cœur : une douceur angélique, une bienfaisance qui l'entraînait vers tous les malheureux, et une exquise piété. Ces dons précieux, qui la rendaient chère à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, n'avaient pas le même pouvoir sur le roi son père. Il ne voulait pas apercevoir la beauté angélique de l'âme de sa fille, il ne voyait que ses imperfections physiques, tandis que Jeanne s'en félicitait en secret, y voyant un préservatif contre les embûches sous lesquelles succombent quelquefois les agréments extérieurs, et un moyen de s'occuper plus sûrement de son salut.

Digitized by Google

Jeanne n'avait que douze ans lorsqu'elle fut mariée à son cousin germain le duc d'Orléans, qui, plus tard, monta sur le trône de France et prit le nom de Louis XII. Ce prince ne sut pas apprécier, plus que Louis XI, les vertus dont elle était ornée; et cependant, dans une circonstance importante, il lui dut peut-être la vie; car s'étant révolté contre Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, il aurait subi toutes les conséquences de sa rébellion, si Jeanne n'eût intercédé pour lui auprès du monarque, avec tant de chaleur et d'instance, qu'elle parvint à obtenir sa grâce entière. Un service aussi important ne changea pas le cœur du duc, et il ne montra pas plus de reconnaissance qu'il n'avait montré d'affection. Il ne fut pas plutôt parvenu au trône, que, ne gardant plus de ménagement, il voulut faire annuler son mariage sous prétexte qu'il avait été contracté par suite de la crainte que lui avait inspirée Louis XI. Des commissaires, nommés par le pape Alexandre VI, prononcèrent la dissolution, et Louis épousa Anne de Bretagne, fille et héritière du dernier duc, et veuve du roi Charles VIII.

Jeanne avait attendu cet arrêt avec toute la résignation dont son âme pieuse était capable; elle s'y conforma sans se plaindre, et fut accompagnée dans la retraite qu'elle se choisit par les regrets sincères et unanimes du peuple, toujours juste appréciateur des qualités des souverains. Le roi lui assigna, pour son entretien, le duché de Berri et une pension annuelle de douze mille écus.

C'était trop aux yeux d'une princesse qui n'avait jamais estimé la fortune et le pouvoir que par la facilité qu'ils donnent de secourir le malheur. Elle se retira à Bourges, quitta les somptueux vêtements que son rang l'avait obligée de porter, se revêtit des habits les plus simples, distribua tout son avoir aux indigents, ne gardant que ce qui était strictement nécessaire à son entretien, et résolut de ne s'occuper désormais que de bonnes œuvres, de la prière et de son salut.

Jeanne, après avoir répandu de nombreux bienfaits sur ses contemporains, a laissé à la postérité un souvenir de son amour pour la religion, par la création de l'institut connu sous le nom de *l'Annonciation de la sainte Vierge, mère de Dieu*. Pour en jeter les fondements, elle fit venir de Tours à Bourges dix jeunes filles qui en furent les premières *sœurs*. Le père Gilbert-Nicolas, cordelier, son confesseur, composa les statuts; et la princesse prit l'habit de l'ordre, approuvé par le pape, le jour de la Pentecôte 1504. Mais elle n'eut pas longtemps à édifier ses compagnes par ses vertus, car Dieu l'appela à lui le 4 février de l'année suivante. L'ordre qu'elle avait créé est connu aujourd'hui sous le nom



de *religieuses de l'Annonciade*. Elles portent un voile noir, un manteau blanc, un scapulaire rouge, une robe brune, une croix et une corde qui leur sert de ceinture. Par cette institution, le but de sainte Jeanne a été de proposer l'imitation des dix principales vertus dont la sainte Vierge s'est montrée le plus parfait modèle dans les différents mystères que l'Église honore chaque année.

Réflexions

Personne, en ce monde, ne peut se dire et n'est réellement à l'abri des vicissitudes humaines; elles atteignent toutes les positions dans les diverses classes de la société, et, comme le vent du désert, elles arrivent subitement avant qu'on ait pu, en quelque sorte, les prévoir. Il ne s'agit plus alors que de se soumettre à la volonté divine, que de recourir à la sainte Vierge, dont la vie n'a été qu'une soumission absolue à la volonté de Dieu et un détachement complet des choses humaines.

SAINT ISIDORE DE PÉLUZE.

Ce saint devint le supérieur d'un monastère près de Peluze, en Egypte, où il était moine depuis sa jeunesse. Il se montra constamment, soit comme simple religieux, soit comme supérieur, un modèle de la vie monastique. En raison de la sainteté de sa vie et de la confiance qu'il inspirait généralement, on lui écrivait de toutes parts; aussi sa correspondance était-elle immense. Nous avons de lui deux mille lettres remplies d'excellentes instructions; le reste n'est pas arrivé jusqu'à nous.

SAINT REMBERT,

ARCHEVÊQUE DE BRÊME EN ALLEMAGNE.

Rembert était originaire des environs de Bruges, en Flandre; associé aux travaux apostoliques de saint Ansgard dans l'Allemagne septentrionale, il fut choisi pour lui succéder, en 885. Il regarda comme un devoir pour lui la continuation de la mission de saint Ansgard, et alla


Digitized by Google

prêcher la foi aux Esclavons et aux Vandales. De retour à Brême, il réunit tout l'argent dont il pouvait disposer, et vendit les vases sacrés afin d'augmenter la somme pour arriver au rachat des captifs chrétiens que les Normands avaient faits dans une descente. Ce saint archevêque mourut en 888.

SAINT GILBERT,

FONDATEUR DES GILBERTINS.

Né à Sempringham, dans le comté de Lincoln, en Angleterre, Gilbert, à une haute intelligence, joignit une éducation distinguée. Ordonné prêtre par l'évêque de Lincoln, il ouvrit une école où, tout en enseignant les lettres et les sciences, il enseignait la science par excellence, la science du salut. Vivant avec une très-grande sobriété, il ne mangeait que des légumes en petite quantité, et encore à de longs intervalles; il dormait peu et toujours assis, étant toujours prêt pour la prière et la méditation. On voyait habituellement sur sa table un plat qu'il appelait *le plat de Jésus*, dans lequel il mettait ce qu'on lui servait de meilleur, et qu'il distribuait ensuite aux pauvres sans y toucher. Quelques hommes pieux s'étant réunis pour vivre sous sa direction, il leur donna une règle tirée de celle des chanoines réguliers, à laquelle il ajouta quelques dispositions particulières; de là l'ordre des gilbertins, approuvé par le pape Eugène III.

Gilbert fut compromis dans la persécution de saint Thomas de Cantorbéry avec quelques-uns de ses disciples, sous prétexte de lui avoir fourni des secours. Il ne jugea pas à propos de se justifier, pensant que la justification d'une action naturelle et légale serait un acte coupable. Malgré une vie toute remplie de privations, Gilbert atteignit l'âge de cent six ans, et mourut en 1190. Innocent III le canonisa en 1202, d'après les miracles opérés à son tombeau, constatés d'une manière certaine et authentique.

SAINT AVENTIN,

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE TROYES.

Saint Aventin quitta Bourges, sa ville natale, pour se rendre à Troyes,


Digitized by Google

attiré par la réputation de mérite et de vertu de saint Loup, évêque de cette ville. Ayant du goût pour la solitude, il se retira dans un endroit désert, ne buvant que de l'eau, mangeant du pain d'orge avec des herbes et des racines. Des disciples se réunirent autour de lui; il en forma une communauté. Sa mort arriva en 549. Il y a, à Troyes, une église bâtie sous son invocation.

SAINT JOSEPH DE LÉONISSA.

La famille de Joseph habitait Léonissa, dans les États de l'Église. A dix-huit ans, il entra dans l'ordre des capucins. Modèle accompli d'obéissance, de douceur, de patience et d'humilité, il fut envoyé, en 1587, par ses supérieurs, comme missionnaire à Constantinople, où il déploya un zèle vraiment héroïque dans une peste affreuse qui désola cette ville. Il était partout, et partout on le trouvait soignant les malades, consolant les mourants et priant pour les morts. Cet infatigable dévouement, qui aurait dû le faire respecter, le fit précisément maltraiter par les musulmans, et de telle façon qu'il faillit en périr. Sa mort eut lieu en 1612. .

SAINT PHILÉAS et SAINT PHILOROME,

MARTYRS.

Saint Philéas était évêque de Thmuis en Égypte, ville riche et importante qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit village nommé Thémoi ou Themowia. Sous Dioclétien, il fut arrêté et conduit en prison à Alexandrie. Dans une lettre à son troupeau, dont il ne nous reste plus que des fragments, il raconte les horribles tortures infligées à Alexandrie aux chrétiens par ordre de l'empereur. On demeure anéanti, en lisant ces effroyables détails, devant la perversité de l'imagination humaine. Philorome, trésorier général de l'empereur à Alexandrie, présent à l'interrogatoire subi par l'évêque de Thmuis, ayant manifesté son indignation contre la manière dont on le traitait, fut condamné à être décapité avec Philéas.

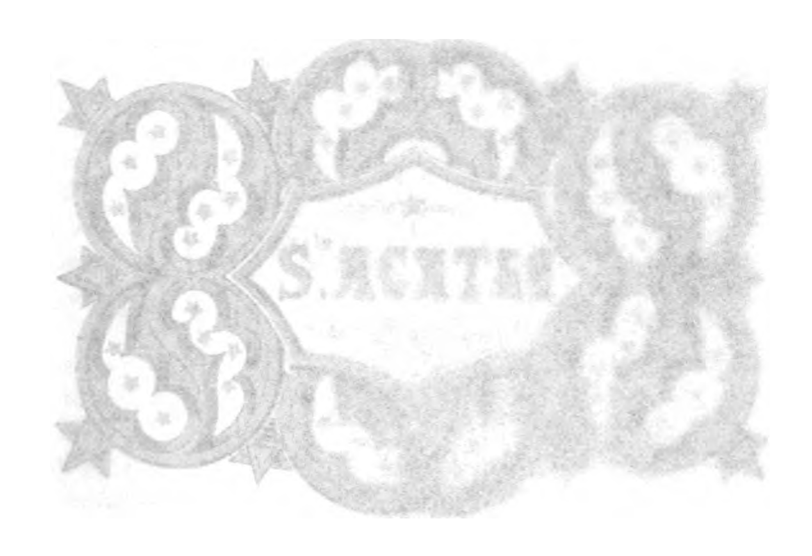


Digitized by Google

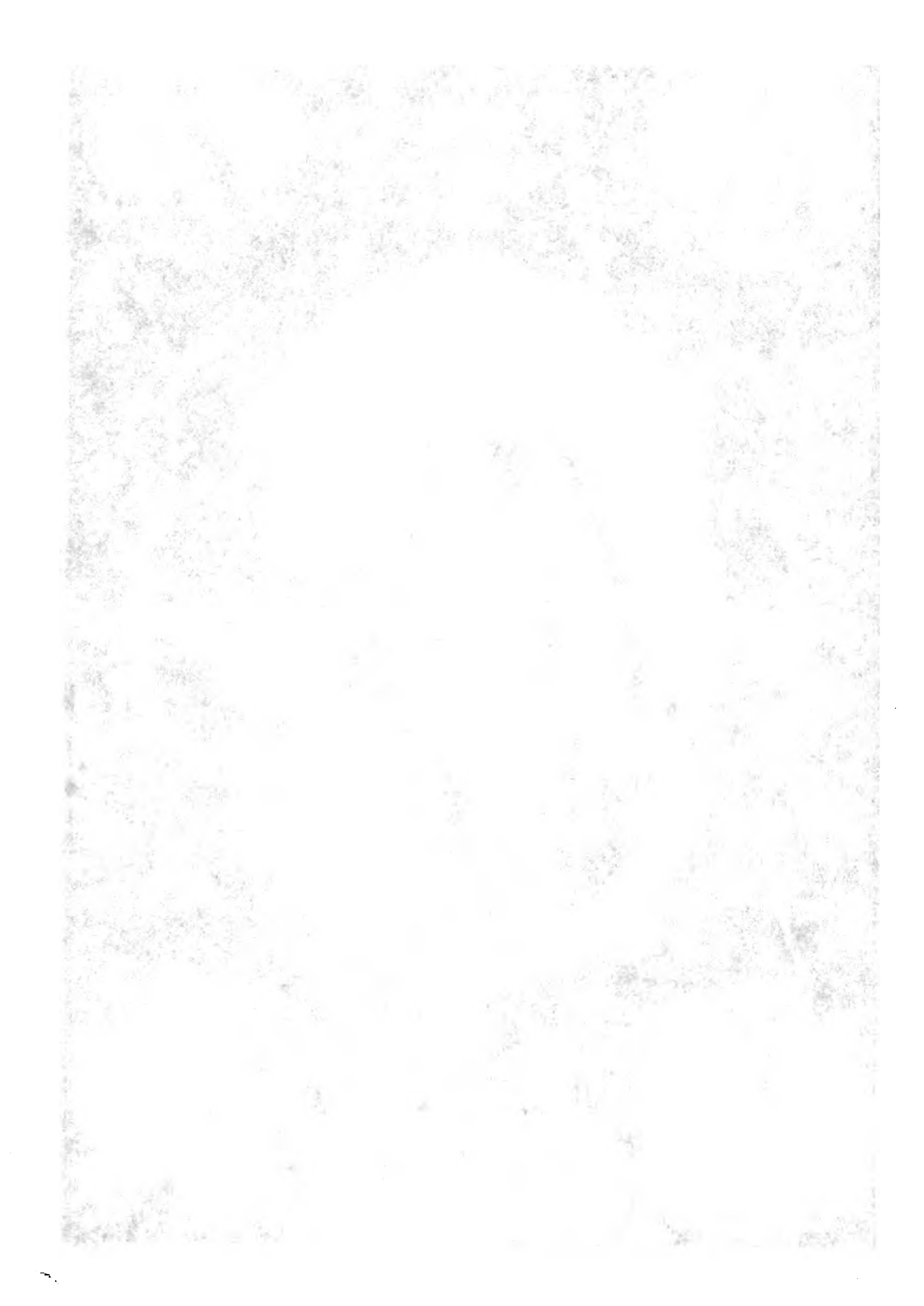


Paris. Chromolith. J. Desportes Instit Roy. des S. Muets.

Digitized by Google


Ste AGATHE


consacré
offres de m
laire, éblou
de la jeune ch
triompher au m
donc comparaît



Digitized by Google



VIERGE ET MARTYRE.

5 FÉVRIER.

Deux villes de Sicile, Palerme et Catane, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à sainte Agathe. Les martyrologistes ne s'accordent point à cet égard, mais tous désignent Catane comme le lieu où la sainte reçut la palme immortelle, en 251, sous la persécution de Dèce.

Bien qu'appartenant à une famille riche et noble, Agathe, jeune encore, s'était consacrée à Dieu, et avait résisté aux plus brillantes offres de mariage. Mais Quintien, personnage consulaire, ébloui par la beauté et les immenses richesses de la jeune chrétienne, crut qu'il lui serait facile d'en triompher au moyen des édits contre les fidèles. Il la fit donc comparaître devant son tribunal à Catane, et après avoir échoué dans toutes ses tentatives, après n'avoir essuyé que des refus et des mépris, il la remit aux mains d'une

Digitized by Google

femme dépravée, nommée Aphrodisia, qui affichait, ainsi que ses filles, la débauche et l'immoralité. Cependant Agathe sortit pure de cette terrible épreuve et comparut encore devant Quintien, qui, après des promesses et des menaces nouvelles et toujours inutiles, la fit mettre en prison après lui avoir fait meurtrir le visage. Le lendemain, persévérant dans sa noble résolution, la sainte fut placée sur le chevalet, où elle souffrit des tourments affreux. On finit par lui couper les mamelles et on la remit dans son cachot, avec défense à qui que ce fût de panser ses plaies. Mais le persécuteur ne songeait pas à un secours sur lequel il n'avait aucun pouvoir. Par l'ordre de Dieu, saint Pierre, environné d'une lumière céleste, apparut à Agathe, donna l'espoir à son âme, et cicatrisa ses plaies. Quatre jours après, Quintien la fit venir encore pour lui infliger de nouveaux supplices. Cette fois, la sainte, en rentrant dans sa prison, demanda au Dieu des martyrs et des vierges de mettre un terme à ses tourments Sa prière fut exaucée : elle expira en la finissant.

En 500, le pape Symmaque fit bâtir une église sous son invocation, sur la voie aurélienne; elle est maintenant ruinée.

Réflexions.

Sainte Agathe sanctifia ses souffrances et rendit son sacrifice complet par une parfaite pureté d'intention qui avait détruit en elle l'amour des créatures pour y substituer celui du Créateur. C'est par le moyen de cette vertu que nous ferons de toutes nos croix, et même de toutes nos actions, autant de sacrifices agréables au Seigneur.

SAINT AVIT,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Saint Avit, né en Auvergne, d'une illustre famille romaine, se montra comme un trésor de piété et de science. En 490, il fut nommé à l'archevêché de Vienne (département de l'Isère). Les Bourguignons, lors de leur invasion, avaient fait beaucoup de prisonniers, à la délivrance desquels saint Avit consacra ce qu'il possédait. Sa mort eut lieu en 525. Il avait composé plusieurs ouvrages. Ceux qui restent sont : 1° un poëme en l'honneur de la virginité; 2° plusieurs lettres; 3° deux ho-


Digitized by Google

mélies sur les Rogations; 4° des fragments de huit autres homélies; 5° une conférence contre les ariens.

SAINT BERTULPHE, DIT BERTON,

ABBÉ DE RENTY EN ARTOIS.

Allemand d'origine, ce saint appartenait à une famille païenne. Étant venu dans le diocèse de Térouenne (Belgique), il fut instruit dans la religion et reçut le baptême. Avec le concours du comte Wambert, pieux et riche chrétien, il fonda le monastère de Renty. Saint Bertulphe se distinguait par un grand désintéressement, un amour ardent pour les malheureux, et l'esprit de prière et de mortification qu'il portait au dernier degré. Sa mort arriva en 705.

SAINT VOEL,

SOLITAIRE A SCISSONS.

Saint Vodoal, dit Voël ou Voé, était d'Écosse. Venu en France, il se fixa à Soissons, vécut en reclus, ne sortant que pour célébrer la messe ou pour rendre service au prochain. Il observait du reste un silence rigoureux; il termina cette vie de mortification en 720.

SAINTE ADÉLAÏDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Adélaïde était fille de Megendose, comte de Gueldres, qui avait fondé le monastère de Bellich sur le Rhin, près de Bonn, et celui de Notre-Dame à Cologne. Elle introduisit la règle de saint Benoît dans le premier, dont elle était abbesse; elle mourut en 1015.


Digitized by Google

SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

6 FÉVRIER.

Saint Amand naquit aux environs de Nantes, de parents riches et pieux. A l'âge de vingt ans, il se retira dans une petite île près celle de Rhé. Son père s'efforça de le ramener dans le monde, mais inutilement. Le jeune solitaire alla visiter le tombeau de saint Martin, puis il se retira à Bourges, où il passa quinze années dans une petite cellule près de la cathédrale, ne vivant que de pain d'orge et d'eau. En 628, son mérite et l'austérité de sa vie ayant appelé sur lui l'attention publique, il fut sacré évêque *régionnaire*; c'est-à-dire évêque qui, sans avoir de diocèse propre, allait prêcher l'Évangile dans les contrées de l'Europe encore idolâtres. Il se rendit dans l'Esclavonie, la Carinthie et dans les autres provinces voisines du Danube ; il évangélisa ensuite la Flandre. A Gand et dans les environs, le peuple, opiniâtrément attaché aux cérémonies du paganisme, était ignorant, grossier et brutal. L'évêque fut insulté et maltraité ; il ne se découragea point pour cela, et demanda à Dieu dans de ferventes prières le don de persévérance, de patience et de courage. A la fin le peuple, touché de son zèle et de son dévouement, l'écouta volontiers, demanda le baptême, et détruisit les idoles. Saint Amand construisit à Gand deux monastères, l'un qui fut depuis l'abbaye de Saint-Pierre, et l'autre Saint-Bavon, dont l'église, superbe monument d'architecture gothique, devint la cathédrale en 1559. Il bâtit aussi sur la petite rivière d'Elnon, à trois lieues de Tournai, un autre monastère autour duquel se forma peu à peu Saint-Amand, ville commerciale et industrielle de Belgique. Choisi en 649 pour être évêque de Maëstricht, il ne garda ce siége épiscopal que trois ans ; voulant continuer ses travaux apostoliques dans l'intérêt de la propagation de la foi, il donna sa démission pour pouvoir éclairer et convertir les païens encore nombreux dans l'Europe septentrionale. Sa mort arriva en 675, à quatre-vingt-dix ans.

La ville de Saint-Amand, dans le département du Cher, doit également son origine au saint. Au douzième siècle, on bâtit une église sous son invocation; des maisons s'agglomérèrent autour de l'édifice, et, au commencement du quinzième siècle, cette agglomération eut le titre de ville. L'église du douzième siècle en est aujourd'hui l'église principale ; c'est


Digitized by Google

un édifice encore intéressant et remarquable sous le rapport architectural, malgré les nombreuses réparations qu'il a subies.

Réflexions.

Quels services n'ont pas rendus à l'Europe ces évêques missionnaires des sixième, septième, huitième et neuvième siècles! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas conserver pour leur mémoire! Car enfin c'est à leurs efforts continus, à leur courage invincible, à leur infatigable dévouement, que l'Europe septentrionale est redevable des bienfaits, des lumières du christianisme et de la civilisation, qui en est la conséquence immédiate. Malheureusement ces mêmes contrées n'ont pas su conserver intact le dépôt de la foi qui leur avait été confié par ces hommes si laborieux, si énergiques et si croyants; elles ont abandonné leur mère, l'Église catholique. Or, les peuples comme les individus doivent s'efforcer de conserver la foi; car il est peut-être plus difficile encore aux premiers qu'aux seconds de la retrouver, quand elle est perdue. La question de nationalité y est en outre intéressée, attendu que la religion a présidé à la formation de tous les peuples actuels de l'Europe, qu'elle a en quelque sorte façonné leur nationalité. Ils en perdent une partie, peut-être même la totalité, en perdant leur catholicité. C'est à quoi l'on ne fait pas assez attention.

SAINTE DOROTHÉE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette vierge eut la tête tranchée à Césarée en Cappadoce, sous Dioclétien, après avoir, au préalable, enduré plusieurs tourments. On voit, à Rome, au delà du Tibre, une église qui lui est dédiée, dans laquelle on conserve de ses reliques.

SAINT WAAST,

ÉVÊQUE D'ARRAS.

On ne connaît pas exactement le lieu de la naissance de ce saint, mais on s'accorde à penser qu'il appartenait aux contrées septentrionales de la


Digitized by Google

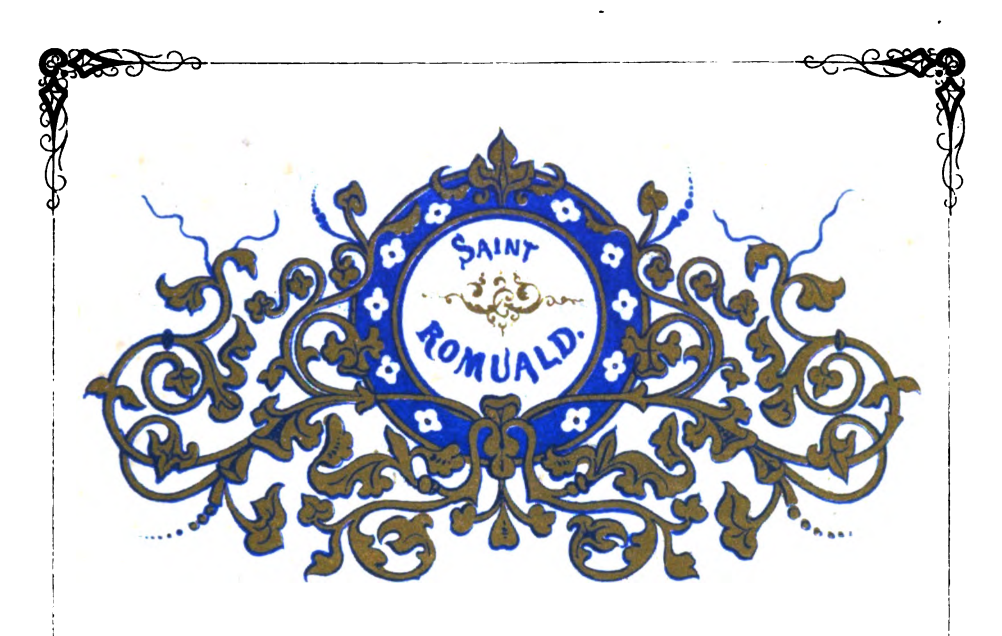
France. Ce qu'il y a de certain, c'est que, jeune encore, il quitta son pays pour habiter le diocèse de Toul, où il se livra à l'étude des choses saintes et aux exercices de piété. L'évêque du lieu ayant eu occasion de connaître son savoir et sa dévotion, l'ordonna prêtre et l'attacha à son clergé. Il paraît que, dès cette époque, il jouissait d'une haute réputation, puisqu'il fut l'objet d'un choix qui exigeait des talents supérieurs et une grande prudence. Clovis, après la victoire de Tolbiac, qu'il devait au vœu qu'il avait fait de se convertir, passait par Toul pour aller recevoir le baptême à Reims. Il demanda un prêtre qui pût l'instruire des mystères de la religion, et l'évêque ne trouva personne qui fût plus digne que Vaast de remplir cette importante mission.

Au moment où il traversait sur un pont, avec le roi, la rivière d'Aisne, un aveugle le pria de lui rendre la lumière. Le saint avait trop d'humilité pour croire qu'il avait le don des miracles. Cependant il prononça quelques prières, fit le signe de la croix, et l'aveugle se trouva guéri aussitôt. Il est permis de présumer que Dieu accorda ce miracle pour affermir dans la foi le souverain nouvellement converti.

Les fonctions exercées par Vaast auprès de Clovis le rapprochèrent de saint Remy, qui, appréciant son mérite, le sacra évêque d'Arras. Ce pays et les contrées environnantes avaient été, sous la domination des Romains, entièrement soumis au christianisme; mais l'invasion des Alains et des Vandales avait dispersé ou exterminé les fidèles et ramené le paganisme. Le nouvel évêque se trouvait en face d'un peuple grossier, opiniâtrément attaché à ses erreurs et difficile à instruire. Il ne perdit pas courage, et par sa douceur et sa patience, eut le bonheur de faire connaître et pratiquer la religion du Christ. Il remplit fidèlement les devoirs d'un bon pasteur jusqu'à sa mort, qui arriva le 6 février 539.

En 667, son corps fut transféré dans une petite chapelle qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Pierre. Cette chapelle prit le nom du saint; on y établit un monastère qui devint la célèbre abbaye de Saint-Vaast d'Arras; le roi Thierry l'enrichit considérablement. Ce prince y fut enterré avec sa femme Doda. L'église de l'abbaye était fort belle. Les *stalles* du chœur se recommandaient par la délicatesse et la perfection du travail.


Digitized by Google



ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES.

7 FÉVRIER.

Issu de la famille ducale des Honesti, Romuald naquit à Ravenne en 956, et fut élevé dans la perspective des grandeurs qui devaient l'entourer par suite de sa naissance. Il s'abandonna donc aux plaisirs du monde avec toute la fougue de son âge et de sa position; et cependant, au milieu de l'entraînement des passions, un retour vers Dieu, un désir de la solitude venaient quelquefois s'emparer de son cœur. Un événement sinistre décida pour toujours ce penchant à la piété, qui ne s'était annoncé jusqu'alors que d'une manière vague et incertaine.

Le père de Romuald ayant eu dispute avec un de ses parents, voulut la terminer par une de ces rencontres que les hommes du monde appellent affaires d'honneur, et ordonna à son fils de prendre part à cette querelle les armes à la main. Bien que les principes de la religion n'eussent

Digitized by Google

pas encore poussé de profondes racines dans le cœur du jeune Romuald, il eut horreur du projet de son père, s'efforça, mais en vain, de l'en détourner; et tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il n'assisterait au combat que comme spectateur.

L'adversaire du père de Romuald succomba, et le fils fut tellement frappé de cette catastrophe, à laquelle il se reprochait d'avoir pris part, qu'il forma dès lors la résolution de quitter le monde et de se consacrer à Dieu. Il passa d'abord quarante jours d'expiation dans le monastère de Classe, près de Ravenne, et finit par demander en plein chapitre d'être reçu dans l'ordre en qualité de pénitent. Il fit dans cette maison un séjour de sept ans, et s'y perfectionna si bien dans tous les exercices de piété, que son exactitude, son empressement à remplir les devoirs de la règle de la communauté excitèrent la jalousie et l'envie de quelques frères, qui poussèrent l'oubli du caractère dont ils étaient revêtus jusqu'à préméditer une tentative de meurtre contre Romuald. Celui-ci, averti par un autre frère, demanda au supérieur la faculté de quitter le couvent, et se retira aux environs de Venise, où il se mit sous la direction d'un saint ermite nommé Marin.

Ces deux solitaires ayant été consultés, ainsi que saint Guérin, par le doge Urséolo, que tourmentaient des remords causés par sa vie passée, ils lui conseillèrent unanimement d'embrasser la vie monastique. Il se rendit à leur avis, et partit pour la Catalogne avec Guérin, Marin et Romuald. Les deux derniers se retirèrent aussitôt leur arrivée dans un désert pour y vivre en ermites; bientôt se groupèrent autour d'eux quelques hommes pieux, qui demandèrent à travailler au salut éternel sous leur direction. Peu à peu se forma une communauté dont Romuald fut créé directeur. Il donnait à ses frères de sages leçons, mais avant tout de précieux exemples. Au travail le plus pénible il joignait un jeûne rigoureux, et avait surtout une ardeur incroyable pour la prière, qu'il recommandait avec un soin particulier.

L'Italie et l'Espagne retentissaient des travaux et des vertus de Romuald. Cette réputation de sainteté vint surprendre Serge, son père, au milieu des plaisirs et des dissipations du monde qui l'entouraient. Il en fut touché, fit un retour sur lui-même, et résolut de travailler aussi à son salut en s'enfermant dans un cloître. Mais les souvenirs de sa vie passée vinrent ébranler cette résolution faible encore. Il était prêt à reprendre ses chaînes, quand Romuald apprit à la fois et sa retraite et les hésitations auxquelles il était en butte. Il considéra comme un devoir d'aller raffermir son père dans la voie où il était entré, et se disposa à partir. Or, la


Digitized by Google

vénération qu'il avait inspirée aux habitants de la contrée était telle, qu'on voulut le retenir, et que, désespérant d'y réussir, on forma le projet de le tuer pour conserver ses reliques, que l'on considérait comme la sauvegarde du pays. Pour éviter ce danger, Romuald, à l'imitation du saint roi David, contrefit l'insensé, et l'on ne s'opposa plus à son départ. Ses prières, ses supplications et ses larmes déterminèrent Serge à demeurer dans le monastère où il était entré. Il y vécut paisiblement, et y termina ses jours en odeur de sainteté.

Après avoir rempli ce devoir, le saint se retira dans une cellule située dans des marais près du monastère de Classe. Là il eut à soutenir contre le tentateur des combats dans lesquels il avait triomphé lors de sa première retraite. Pour la seconde fois, l'ennemi des hommes vint présenter à son imagination les richesses et les honneurs dont il aurait pu jouir dans le monde; puis une sombre tristesse, un profond dégoût de toutes choses s'empara de son âme; mais il lutta avec courage armé de la prière, et fut bientôt assuré de la victoire.

Au milieu de la retraite où s'écoulaient ses jours, les moines de Classe vinrent le prier d'être leur abbé. Il rejeta leur demande, ne se rendit pas même à celle de l'empereur Othon III, et il fallut que plusieurs évêques réunis en assemblée le menaçassent d'excommunication s'il persistait dans ses refus. Il se rendit donc; mais bientôt les moines se repentirent de s'être donné un directeur qui n'était pas moins sévère pour ses administrés que pour lui-même, et qui exigeait dans toute sa rigueur l'exécution des règles de la communauté. Des complots se formèrent contre lui; il ramena une fois la paix et la concorde, mais l'esprit d'indiscipline s'étant renouvelé, il abandonna le monastère, et alla porter sa démission à l'empereur, qui était alors occupé au siége de Tivoli. Comme le prince refusait de la recevoir, il déposa la crosse à ses pieds, en présence de l'évêque de Ravenne. Il se retira alors dans une cellule où il passa deux ans, entouré de nombreux disciples, parmi lesquels étaient des parents de l'empereur, et Boniface qui, envoyé plus tard par le pape en Russie, y fut martyrisé après avoir opéré de nombreuses conversions.

Ne croyant pas pouvoir faire assez de bien dans son désert, il se détermina à passer dans un autre, et se rendit par mer à Capréola, et de là à Bifurcum. Il trouva que les cellules des moines, quoique d'une simplicité extrême, étaient somptueuses, et ne consentit à loger pendant quelque temps que dans celle d'un nommé Pierre, qui surpassait tous les autres solitaires par ses austérités. Il demanda ensuite aux comtes de Marino un terrain pour y fonder un monastère; et, d'après la faculté qu'on lui donna


Digitized by Google

de faire choix lui-même du local qui lui paraîtrait le plus convenable, il se détermina pour la vallée de Castro; et ce fut le théâtre où ses vertus brillèrent avec le plus d'éclat, où il donna le plus de preuves de son ardent amour du ciel, où il opéra le plus grand nombre de conversions.

Boniface, comme nous l'avons dit, avait été martyrisé en Russie; quelques autres disciples de Romuald avaient eu le même bonheur, et leur mort venait de redoubler le désir qu'il avait toujours éprouvé de verser son sang pour le triomphe de la foi. Il demanda au pape la permission d'aller prêcher en Hongrie les vérités de l'Évangile, l'obtint et partit. Mais dès qu'il fut près des frontières du pays, une maladie cruelle le saisit, lui laissa ensuite quelque repos, et se renouvela avec une plus grande intensité chaque fois qu'il voulut poursuivre sa route. Il comprit que Dieu s'opposait à son dessein et y renonça. Il s'arrêta alors en Allemagne, y fonda plusieurs monastères, et rétablit dans d'autres la réforme qui s'était altérée.

Le pape l'ayant mandé à Rome, il se rendit dans cette ville, où sa sainteté se révéla par plusieurs miracles. Il bâtit encore quelques monastères autour de la capitale du monde chrétien, et un entre autres sur la montagne de Sitrie, où il fit un assez long séjour. Là, il fut l'objet d'une atroce calomnie, et quelques prélats, qui y prêtèrent l'oreille, l'excommunièrent et lui interdirent la célébration des saints mystères Il se soumit humblement à cette pénitence comme s'il eût été coupable; mais, dans une révélation, Dieu l'avertit qu'il pouvait se soustraire à une condamnation non méritée. La première fois qu'il le fit, ce fut avec tant de ferveur, qu'il fut longtemps ravi en extase.

Le saint passa sept ans sur la montagne de Sitrie, toujours renfermé dans sa cellule, toujours gardant le silence et partageant son temps entre la mortification et la prière. Ceux qui l'entouraient se montraient dignes de marcher sur ses traces, allant toujours nu-pieds, ne buvant que de l'eau, et témoignant par leur maigreur l'excès de leur abstinence. Le saint eut le bonheur d'opérer sur cette montagne plusieurs guérisons miraculeuses.

Parmi les nombreux monastères qu'il fonda, il n'en est pas de plus célèbre que celui des Camaldules, situé près d'Arezzo en Toscane, dans une vallée de l'Apennin. Les fondements en furent jetés en 1009. Le saint adopta la règle de saint Benoît, à laquelle il ajouta de nouvelles observances, et voulut que ses religieux fussent tout à la fois ermites et cénobites.

Digitized by Google

Saint Romuald avait fait assez de bonnes œuvres, avait assez travaillé avec ardeur et persévérance, pour mériter d'aller se reposer enfin dans le sein du Seigneur. Cette grâce lui fut accordée en 1027, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois. Il mourut au monastère du val de Castro, près d'Ancône. Quatre siècles après son décès, son corps fut trouvé encore intact; mais des mains profanes ayant voulu le soulever, il tomba en poussière. Cependant l'os d'un de ses bras fut porté au monastère des Camaldules, où il opéra plusieurs miracles. Ces religieux portent de longues robes blanches : leur ordre a fourni à l'Église beaucoup d'hommes remarquables ainsi que plusieurs papes.

Réflexions.

Une vie pénitente et mortifiée nous est nécessaire afin d'expier nos fautes, et nous mettre en garde contre nos penchants. La plus brillante de nos facultés intellectuelles, l'imagination, errant d'objets en objets, nous occasionne des distractions continuelles, couvre de fleurs les précipices que nous côtoyons, nous présente sous de séduisantes apparences les projets que nous formons, et qui souvent nous conduisent à notre ruine. Par la méditation et la prière nous la calmerons, et nous éviterons qu'elle nous gouverne. Nous travaillerons ainsi à notre tranquillité et à notre bonheur.

SAINT THÉODORE D'HÉRACLÉE, SURNOMMÉ STRATELATE,

MARTYR.

Théodore était général des troupes de Licinius et gouverneur du pays des Mariandins, lequel contenait une partie de la Bithynie, du Pont, de la Paphlagonie, et avait pour capitale Héraclée du Pont, ville grecque d'origine, puisqu'elle avait été fondée par une colonie de Mégariens. Théodore résidait ordinairement dans cette ville, où il eut la tête tranchée pour la foi, par l'ordre de Licinius. Son corps fut porté à Euchaïtes, ville du Pont où était le tombeau de sa famille; cette ville devint si célèbre par les miracles qui s'opérèrent devant la châsse du martyr, qu'on changea son nom en celui de Théodoropolis. Des pèlerins de toutes les contrées de l'Orient y affluaient. L'empereur Jean Ier, dit Zimiscès, à la suite d'une victoire remportée sur les Sarrasins en 970, fit rebâtir avec

Digitized by Google

une grande magnificence l'église d'Euchaïtes où l'on avait déposé les reliques du martyr. Il était le premier patron de la célèbre église de Saint-Marc à Venise, et sa statue se trouve sur une des fameuses colonnes qui ornent la place de Saint-Marc.

SAINT BARSANUPHE,

ANACHORÈTE.

L'amour de la retraite et de la méditation engagea ce saint, en 540, à se retirer dans une cellule écartée, afin de n'avoir de commerce qu'avec Dieu. Il écrivit un traité contre les moines qui étaient tombés dans les erreurs d'Origène. Les Grecs avaient une si grande vénération pour ce saint solitaire qu'ils mirent son image dans la grande église de Constantinople, près de celles de saint Antoine et de saint Éphrem.

SAINT RICHARD.

Ce prince régnait au huitième siècle parmi les Saxons occidentaux établis en Angleterre ; il était le père de Winebaud, de Guilbaud et de Walburge, honorés tous trois comme saints. Soit qu'il eût été privé de ses États par quelque révolution, soit qu'il eût abdiqué volontairement (l'histoire ne s'explique point à ce sujet), il se rendit à Rome, avec ses deux fils Winebaud et Guilbaud. Après avoir séjourné longtemps à Rouen, il continua sa route, donnant partout les marques d'une sincère et fervente piété. Mais arrivé à Lucques en Italie, il tomba malade, et mourut en 722. Son culte est célèbre dans cette ville.

SAINT AUGULE, VULGAIREMENT AULE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Ce saint est sans doute le même que l'on nomme saint Ouil dans une partie de la Normandie. Il fut martyrisé, peu de temps après saint Alban, à Londres, alors *Augusta*. Sous les Romains, cette ville portait ce dernier nom.

Digitized by Google

Digitized by Google



Paris. Chromolith. J. Desportes, Instit. Roy. des S. Muets.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



S.t JEAN de Matha.

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES.

8 FÉVRIER.

Appartenant à une famille noble et religieuse, Jean de Matha, né à Faucon en Provence, le 24 juin 1169, fut voué à Dieu par sa mère en venant au monde, et répondit par sa vie et ses œuvres à cette pieuse intention. Jeune encore, il fut envoyé par son père à Aix, ville alors célèbre par ses écoles, pour y recevoir l'éducation qui convenait à son rang, et s'y fit remarquer moins encore par ses progrès dans les sciences que par ses vertus chrétiennes et surtout sa bienfaisance. Tout ce que lui envoyaient ses parents était distribué aux pauvres, et tout le temps que ne réclamaient pas ses études, employé à consoler, soigner et panser les malades dans les hôpitaux.

Rentré dans sa famille, il demanda et obtint la permission de vivre seul dans un petit ermitage, non loin de

Digitized by Google

Faucon, où son bonheur était de méditer sur les grandes vérités de la foi; mais il n'y trouva pas la solitude qu'il cherchait et qui était pour lui le souverain bien. Ses talents, comme l'aménité de sa conversation, attiraient journellement de nombreux amis, et pour se soustraire à cette distraction, il ne vit rien de mieux que de prier son père de l'envoyer étudier la théologie à Paris. Ses succès furent brillants et rapides; il reçut le bonnet de docteur, fut ordonné prêtre, et célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris.

Le jour même où il consacrait pour la première fois le sang de Jésus-Christ, il eut l'idée sublime d'employer désormais tous ses soins et toutes ses facultés à la délivrance des malheureux chrétiens qui gémissaient dans les fers des infidèles. Un double motif inspirait cette généreuse pensée : le désir de soulager des souffrances terrestres, et celui de sauver des âmes que le désespoir et le découragement pouvaient conduire à la perdition. Mais avant de s'ouvrir à qui que ce fût sur son dessein, il voulut être certain que Dieu l'approuvait; et, pour s'en assurer, il se rendit auprès d'un saint ermite nommé Félix, qui vivait au diocèse de Meaux. Il ne fut pas difficile à celui-ci, en entendant Jean de Matha, de juger qu'il était en présence d'un homme aussi distingué par sa piété que par les qualités de son esprit, et sur qui le Tout-Puissant devait avoir des desseins particuliers.

Ce ne fut qu'après quelques jours passés en conférences, en prières et en méditations, que Jean développa son projet. Non-seulement Félix l'approuva, mais encore il voulut s'y associer. Vers la fin de 1197, malgré les rigueurs de l'hiver, les deux saints partirent pour Rome et virent Innocent III, qui leur accorda plusieurs audiences, se pénétra de l'esprit et de l'importance de leur plan, et, après avoir pris l'avis de plusieurs évêques, institua le nouvel ordre qui prit le nom de la *sainte Trinité*. Les statuts, qui ont été modifiés postérieurement, étaient alors très-sévères. Les frères devaient s'abstenir de viande et de poisson, vivre exclusivement de légumes cuits à l'eau; il leur était prescrit de ne voyager qu'à pied.

Jean de Matha, qui avait été nommé général de l'ordre des trinitaires, revint avec Félix en France, où, par les libéralités de Philippe-Auguste et de Gaucher de Châtillon, il établit à Cerfroid, en Brie, un monastère qui devint le chef-lieu de l'institut. Le nouvel ordre eut une maison à Paris à l'endroit où était une chapelle dédiée à saint Mathurin. De là le surnom de mathurins sous lequel ces religieux furent ensuite connus. Jean envoya deux de ses frères à Maroc, où ils rachetèrent cent quatre-vingt-six escla-


Digitized by Google

ves. Lui-même partit l'année suivante pour Tunis, où il en délivra cent dix. De là il s'arrêta en Provence et y réunit des sommes considérables, qui furent employées à rendre à la liberté une foule de chrétiens esclaves des Maures en Espagne. La reconnaissance excitée par tant de bienfaits ne devait pas être stérile ; c'est elle qui inspira à saint Pierre Nolasque, dont nous avons raconté la vie, l'idée d'une institution du même genre.

Après un second voyage à Tunis, le saint fut obligé, par le mauvais état de sa santé, de s'arrêter à Rome, où il passa deux années employées, comme tous les instants de sa vie, à la conversion des pécheurs, à l'accomplissement d'œuvres de bienfaisance. Il succomba sous le poids de ses travaux et de ses austérités, le 21 décembre 1213, à l'âge de soixante et un ans.

Innocent III fit placer sur le portail de l'église de *Saint-Thomas in formis*, qu'il avait donnée au nouvel ordre, une mosaïque représentant un ange sous la figure d'un jeune homme revêtu d'une robe blanche avec une croix rouge et bleue sur sa poitrine, ayant les bras croisés et les mains posées sur deux captifs. Le pape avait voulu conserver le souvenir d'une apparition qui avait eu lieu à la première messe célébrée par saint Jean de Matha dans la chapelle de l'évêque de Paris, au moment de l'élévation de la sainte hostie. Cette mosaïque se voyait encore dans ces derniers temps. C'est pourquoi les mathurins portaient des robes blanches avec une croix rouge et bleue. Le tombeau du fondateur se voit dans cette même église de *Saint-Thomas in formis ;* mais son corps a été transporté en Espagne. Le père J. de la Conception, mort en odeur de sainteté en 1613, introduisit une réforme très-sévère dans les maisons de l'ordre, qui étaient nombreuses en Espagne.

Réflexions.

La charité étant le fondement du catholicisme, on doit s'appliquer surtout à la pratique de cette vertu. C'est ce qu'avait parfaitement compris saint Jean de Matha dans la création de son institut, qui avait un but direct d'utilité sociale, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. Sans la charité, c'est-à-dire sans l'amour de Dieu et du prochain, on n'est chrétien que de nom.


Digitized by Google



SAINT ÉTIENNE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT.

Fils d'un vicomte de Thiers qui se qualifiait du titre de premier gentilhomme d'Auvergne, saint Étienne montra, dès son enfance, une tendre piété. Après avoir fait de solides études à Rome, il y embrassa l'état ecclésiastique, et revint en France. Malgré toutes les instances de ses parents et de ses amis, il se retira dans un endroit sauvage appelé Muret, aux environs de Limoges, pour s'y livrer uniquement à la méditation et à la pénitence. Sa nourriture consistait en herbes et en racines; il y ajoutait un peu de pain que des bergers du pays lui apportaient. Cette vie austère fit du bruit et attira plusieurs personnes qui voulurent vivre sous la conduite du pieux solitaire. Doux et prudent pour les autres, il ne se montrait sévère que pour lui; car, du reste, il ne manquait pas de fermeté, surtout dans l'accomplissement des devoirs qui constituent la vie monastique, tels que le silence, la pauvreté et le renoncement à soi-même. Il avait coutume de dire à ceux qui se présentaient pour vivre sous sa direction : « Voyez, réfléchisez, c'est ici une prison qui n'a ni portes ni ouvertures quelconques; et si vous voulez retourner dans le monde, vous ne pourrez le faire qu'en y pratiquant une brèche. Si ce malheur arrive, je n'ai personne pour envoyer après vous. »

Saint Étienne fit un grand nombre de conversions; il touchait les pécheurs endurcis, par son éloquence simple et naïve, autant que par l'air de piété répandu sur toute sa personne. Malgré son genre de vie, il vécut quarante-six ans dans cette solitude. Deux légats, envoyés par le pape en France, vinrent le visiter. Ces légats lui ayant demandé s'il était ermite, moine ou chanoine, « Nous ne sommes rien de tout cela, dit saint Étienne, nous ne sommes que de pauvres pécheurs qui, effrayés de la rigueur de la justice divine, travaillons avec crainte et tremblement à nous rendre Jésus-Christ propice au grand jour du jugement. » Il mourut en 1124, à près de quatre-vingts ans, en disant : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. Ses disciples, après sa mort, se retirèrent dans la solitude de Grandmont, toujours aux environs de Limoges : de là leur est venu le nom de grandmontins. Le pape Clément III canonisa saint Étienne en 1189. On a de lui la règle de son ordre, divisée en soixante-quinze chapitres, et précédée d'une préface dans laquelle il rappelle à ses disciples que l'Évangile est *la règle des règles.*

Digitized by Google



SAINT TRESSAIN.

Irlandais de naissance, ce saint vint en France et s'y livra à la prédication. Il mourut au sixième siècle dans le village de Mareuil-sur-Marne, où il s'était fixé. On gardait ses reliques avec beaucoup de vénération à l'abbaye d'Avenay (Marne).

SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Ce saint menait dans le monde une vie régulière et édifiante, jeûnant, priant, montrant une grande douceur et une grande charité. Il se retira dans les Vosges pour y vivre dans la solitude, et le mont Gabenne a depuis été appelé de son nom Saulberg, ou Posberg. Choisi pour être évêque de Verdun, il renouvela toute la face de son diocèse, dans lequel il régnait plusieurs abus. Il fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin, qu'il avait fait bâtir et qui depuis a pris son nom.

SAINT CUTHMAN.

Né dans la partie méridionale de l'Angleterre, Cuthman gardait des troupeaux dans son enfance. Seul ainsi dans les champs, il priait presque toujours. Rempli de douceur et de modestie, il travaillait assidûment et se faisait scrupule de perdre un instant lorsqu'il n'était pas à la garde de son troupeau. Il recueillit sa mère malade et infirme, et la soigna avec la plus vive tendresse pendant plusieurs années. Pour subvenir aux frais que cet état de maladie lui occasionnait, il travaillait davantage et ne se plaignait jamais; il avait mis toute sa confiance en Dieu, et il savait du reste qu'il ne faisait que remplir un devoir sacré. Son nom se trouve dans l'ancien missel dont se servaient les Anglo-Saxons avant l'invasion des Normands. La célèbre abbaye de Jumiéges possédait ce missel, si précieux sous le double rapport de l'art et de l'histoire. On ignore ce qu'il est devenu depuis la révolution de 1789.


Digitized by Google

SAINTE APOLLONIE,

VIERGE ET MARTYRE.

9 FÉVRIER.

En 239, il y eut à Alexandrie une violente persécution contre les chrétiens. Parmi ceux qu'on arrêta, se trouvait une vierge que son grand âge et sa vertu rendaient respectable. On lui meurtrit le visage, on lui cassa les dents; on alluma ensuite un grand feu hors de la ville, et on la menaça de la jeter dedans si elle n'adorait les dieux. La sainte demanda un moment, comme pour réfléchir; mais elle ne fut pas plutôt libre, qu'elle se précipita elle-même au milieu des flammes.

Il y avait à Rome une église fort ancienne dédiée à sainte Apollonie, et qui attirait un grand concours de fidèles. Beaucoup d'autels et d'églises sont placés sous son invocation.

Réflexions.

L'action de cette sainte est une exception et ne peut être imitée. Il faut présumer, avec saint Augustin et d'autres Pères, qu'elle avait agi par une inspiration particulière du ciel, ou que du moins son action était l'effet d'une pieuse simplicité qui avait son principe dans la ferveur du zèle et de la charité. Car le suicide est une énormité, et il n'est, sous aucun prétexte et dans aucun cas, permis de concourir à sa propre destruction. Le véritable courage consiste à faire face aux revers, à supporter les souffrances ou les humiliations avec calme et énergie. C'est en quoi consiste la véritable grandeur d'âme, dont Notre-Seigneur nous a donné un si admirable et si magnifique exemple dans sa passion.

SAINT ANSBERT,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Ansbert naquit à Chaussy, village du Vexin sur la rivière d'Epte. Son père, homme noble, lui fit donner une éducation distinguée. Le jeune Ansbert, qui avait une grande vivacité d'esprit, se signala par des

Digitized by Google

progrès rapides. Présenté à la cour de Clotaire III, il y fut estimé de tous et élevé, à cause de son mérite, à la dignité de chancelier. Il refusa de se marier; puis, ne trouvant pas dans les honneurs le calme et la satisfaction intérieure qu'il recherchait, il renonça à sa charge pour se retirer à l'abbaye de Fontenelle, où il montra une obéissance et une patience sans réserve. Ordonné prêtre par saint Ouen, il étudiait les livres saints avec un zèle ardent, sans néanmoins se dispenser du travail des mains; car on voit dans sa vie qu'il allait travailler aux vignes que possédait l'abbaye. (Ce fait indiquerait qu'on cultivait alors la vigne dans la Normandie.) Nommé abbé, il avait coutume de dire qu'un supérieur doit moins chercher à se faire craindre qu'à se faire aimer. Il établit de sages règlements pour le maintien de l'ordre et de la bonne discipline, et bâtit trois hôpitaux pour les malades pauvres. Ayant succédé à saint Ouen comme archevêque de Rouen, il se livra uniquement à trois choses : à la prédication, à la visite de son diocèse et au soulagement de ses diocésains. Pépin d'Héristal, maire du palais, qui ne s'arrangeait ni de sa droiture, ni de sa sévérité, l'exila au monastère de Haumont dans le Hainault, où il mourut, en 698, dans la pratique des bonnes œuvres, au moment où il allait être libre de retourner dans son diocèse.

SAINT NICÉPHORE,

MARTYR.

Le prêtre Saprice, à Antioche, était depuis longtemps lié d'amitié avec un nommé Nicéphore. Les deux amis se brouillèrent dans une circonstance peu importante, et devinrent, comme il arrive souvent dans le commerce de la vie, ennemis implacables. Nicéphore ayant fait quelques réflexions sur le scandale de cette conduite, voulut se réconcilier; mais Saprice s'y refusa, et toutes les démarches qu'on fit auprès de lui pour le fléchir ne produisirent aucun résultat. Alors Nicéphore alla le trouver, se jeta à ses pieds, en lui demandant son amitié comme par le passé; Saprice demeura inexorable. En 260, il s'éleva une persécution sous les empereurs Valérien et Gallien. Comme prêtre, Saprice fut arrêté; et, après un interrogatoire dans lequel il déclara fermement sa foi, il fut condamné à subir la question, et ensuite à avoir la tête tranchée. L'arrêt portait : « Saprice, prêtre des chrétiens, et ridiculement entêté de l'espérance de ressusciter, sera livré à l'exécuteur de

la justice. » Saprice entendit sa condamnation avec joie, et, comme on le conduisait au lieu de l'exécution, Nicéphore se présenta en le priant de lui pardonner avant de mourir. Saprice détourna la tête sans lui répondre. Nicéphore, loin de se décourager, se représenta encore pendant le trajet et puis sur le lieu de l'exécution, conjurant Saprice avec larmes de lui pardonner et de recevoir le regret qu'il éprouvait de l'avoir offensé; mais Saprice resta impassible. A ce moment, l'exécuteur lui ayant dit de se mettre à genoux, Saprice, comme éprouvant une révolution morale intérieure, lui répondit : « A quoi bon me couper la tête? je ne refuse pas de sacrifier aux dieux de l'empire. » Accablé de tristesse de la haine opiniâtre de Saprice, Nicéphore, en voyant cette apostasie, se mit à lui dire avec une profonde douleur : « Ah! mon frère que faites-vous? gardez-vous d'abandonner Jésus-Christ, notre maître et Seigneur. » Mais plus il parlait, plus Saprice s'affermissait dans son apostasie. Alors, indigné, Nicéphore s'écria : « Je suis chrétien, moi, et je ne reconnais pour Dieu que Jésus-Christ, que ce malheureux vient de renoncer. » On alla prévenir de ce double incident le gouverneur, qui, par un nouvel arrêt, fit mettre Saprice en liberté, et trancher la tête à Nicéphore comme refusant de sacrifier aux dieux immortels, malgré l'édit des empereurs.

Réflexions.

On ne peut être bon chrétien avec la haine dans le cœur. Le pardon des offenses est d'obligation rigoureuse et absolue, d'après l'Évangile. Il ne faut pas, dit saint Paul, que le soleil se couche sur votre colère. Après avoir posé le précepte d'une manière formelle, Notre-Seigneur l'a mis en pratique quand, sur la croix, il a pardonné à ses bourreaux et prié son père céleste de leur pardonner. Comment oser dire ces paroles de *l'Oraison dominicale :* « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » quand on conserve de la haine et qu'on médite une vengeance? Si nous ne pardonnons pas, comment Dieu pourra-t-il nous pardonner? Il agira à notre égard comme nous aurons agi à l'égard des autres; c'est encore l'Évangile qui nous l'annonce positivement.

La haine, d'ailleurs, dessèche le cœur et nuit aux développements ainsi qu'à l'exercice des facultés intellectuelles, en resserrant les idées et en jetant de l'opiniâtreté dans l'esprit. Ajoutez à ce grave inconvénient que le désir de la vengeance pousse à des démarches toujours imprudentes, quand elles ne sont pas coupables.


Digitized by Google



SAINT ERHARD,

ABBÉ.

Ce saint est nommé Éberhard par les Allemands. Né en Écosse, où il reçut une éducation chrétienne avec beaucoup d'instruction, il voulut l'utiliser dans l'intérêt de la propagation de la foi. Il vint donc en Allemagne avec ses deux frères pour y annoncer l'Évangile, ouvrit à Trèves un cours public sur l'Écriture sainte, puis établit à Ratisbonne un monastère qui devint célèbre; il s'y retira pour y terminer sa carrière.

SAINTE SCOLASTIQUE,

VIERGE.

10 FÉVRIER.

Cette sainte, dès son enfance, eut sous les yeux l'exemple de saint Benoît son frère, et, comme lui, jeune encore, elle se consacra à Dieu. Benoît administrait un monastère au mont Cassin; et sa sœur, après avoir habité différentes maisons religieuses, en fonda une à Plombariola, à cinq milles du mont Cassin. Une fois chaque année, elle allait visiter son frère; et comme celui-ci ne voulait pas qu'elle vînt au monastère, il allait la recevoir avec quelques-uns de ses religieux, dans une petite maison située sur la route. Ils y passaient quelques heures à prier ensemble et à s'entretenir sur des sujets de religion.

A la dernière de ces visites, la sainte, pressentant qu'elle ne reverrait plus son frère, le supplia de prolonger son séjour et de passer la nuit auprès d'elle. Benoît, rigide observateur des règles de son ordre, qui lui interdisaient de passer la nuit hors de son couvent, repoussa cette demande. Alors la sainte, versant d'abondantes larmes, pria le ciel de venir à son aide. A peine sa prière était-elle finie, qu'un orage terrible fondant sur la maison, empêcha Benoît et ses religieux d'en sortir. Ils passèrent jusqu'au lendemain matin à s'entretenir de la gloire des saints, après laquelle ils soupiraient également tous les deux. Ils se séparèrent, et trois jours après la sainte mourut dans son monastère. Au moment où elle expirait, une vision montra à Benoît l'âme de sa sœur qui montait au ciel.


Digitized by Google

Plein de joie, il apprit cette heureuse nouvelle à ses religieux, et en envoya quelques-uns prendre le corps de la sainte, qu'il fit enterrer dans le tombeau préparé pour lui-même. Ce fut en 543 que Scolastique rendit son âme à Dieu.

Après avoir subi diverses vicissitudes, le monastère de Plombariola tomba en ruine; et aujourd'hui il n'en reste plus qu'une ferme qui appartient à l'abbaye du mont Cassin.

Réflexions.

L'éducation de famille est un véritable trésor qu'on doit s'efforcer de conserver et de transmettre comme un héritage précieux. C'est la sauvegarde de la morale privée aussi bien que de la morale publique; et si toutes deux vont en s'affaiblissant, c'est parce que l'éducation de famille est, pour ainsi dire, nulle à notre époque. La famille elle-même, fondement des sociétés, n'existe presque plus qu'ostensiblement; elle éprouve une dissolution intérieure, dont le résultat est l'indifférence la plus complète entre ses différents membres.

SAINTE SOTÈRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette vierge comptait parmi ses aïeux des consuls, des préfets et des gouverneurs de province. Saint Ambroise, qui était son parent, la regardait comme le plus beau titre, la plus belle illustration de sa famille. Lors de la persécution de Dioclétien, elle n'eut souci ni de la noblesse de sa naissance, ni de l'éclat de sa beauté, ni de sa fortune; mais elle en fit courageusement le sacrifice à Jésus-Christ. Arrêtée comme chrétienne, le juge ordonna de la frapper rudement au visage, s'imaginant que la crainte de perdre sa beauté l'amènerait à sacrifier aux dieux; tandis que Sotère se réjouissait, au contraire, intérieurement de la perte de ce qui l'exposait à de grands dangers. Elle fut ensuite décapitée.


Digitized by Google

SAINT GUILLAUME DE MALEVAL,

INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES GUILLELMINS, OU GUILLELMITES.

Engagé dans l'état militaire, Guillaume menait une vie assez licencieuse. Ayant eu occasion de réfléchir sur sa conduite, il résolut de changer son genre de vie. Il fit un pèlerinage à Rome ; et le pape Eugène III, auquel il avoua ses fautes, lui imposa pour pénitence, en 1145, le voyage de Jérusalem, où il passa huit ans à pleurer sur son passé. De retour en Europe, il se retira, en 1153, dans un désert de la Toscane, et de là dans une solitude sauvage au diocèse de Grosseto. Il couchait sur la terre nue, ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et se livrait exclusivement à la prière, à la méditation et au travail des mains. Lors de sa mort, arrivée en 1157, il n'avait avec lui que deux disciples. Quelque temps après, plusieurs personnes se joignirent à eux : de là l'origine des Guillelmites, ou ermites de saint Guillaume, qui se répandirent en Italie, en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas.

SAINTE AUSTREBERTE,

VIERGE.

Austreberte naquit en 630, dans les environs de Thérouenne, d'un comte palatin au service du roi Dagobert Ier, et de sainte Framechilde, ou Frameuse, princesse allemande. Dès l'enfance elle aimait à prier Dieu, et le faisait avec beaucoup d'attention. Elle refusa un mariage illustre pour conserver sa virginité, et reçut le voile des mains de saint Omer. Du consentement de ses parents, elle se retira dans un monastère où, malgré sa naissance, elle agit comme la dernière des religieuses. Après avoir donné à ses compagnes l'exemple de toutes les vertus qui constituent la vie évangélique, elle mourut, en 703, à l'abbaye de Pavilly, dont elle était supérieure. Un village auprès d'Hesdin a pris son nom.

SAINT ERLULPH,

ÉVÊQUE DE VERDEN, MARTYR.

Après la conquête de la Saxe par Charlemagne, il fallait des mission-


Digitized by Google

naires pour évangéliser cette contrée idolâtre. L'Écosse, qu'on appelait alors *la terre des saints*, en fournit plusieurs, parmi lesquels on distingua le prêtre Erlulph. Nommé évêque de Verden, il s'appliqua à déraciner les superstitions païennes dans son diocèse, et à adoucir les mœurs des habitants par la pratique de l'Évangile. Mais quelques idolâtres ne virent pas sans chagrin l'abolition de leurs vieilles coutumes : ils s'imaginèrent que si l'évêque Erlulph n'était plus dans leur pays, tout y changerait de face, et que le passé qu'ils affectionnaient pourrait revenir tel qu'ils l'avaient connu avant la conquête. Il fallait donc se défaire du courageux évêque, et c'est ce qui eut lieu effectivement. Erlulph fut tué en 830. L'évêché de Verden a été sécularisé par le traité de Munster, la ville ayant embrassé le luthéranisme.



Digitized by Google



ABBÉ D'AGAUNE, OU DE SAINT MAURICE EN VALAIS.

11 FÉVRIER.

Séverin, issu d'une illustre famille de Bourgogne, fut assez heureux pour être instruit dans les principes de la véritable religion ; car les Bourguignons, qui avaient conquis la partie des Gaules comprise dans le bassin de la Saône et du Rhône, laquelle forma ensuite le royaume de Bourgogne, étaient presque tous ariens. Parvenu à l'âge de connaître les dangers du monde, il se retira dans le monastère d'Agaune, ou de Saint-Maurice en Valais, dont il devint abbé et qu'il dirigea pendant plusieurs années avec autant de sagesse que de vertu. L'abbaye de Saint-Maurice fut enrichie par plusieurs princes, rois et empereurs; elle a fourni des hommes célèbres. Son abbé était prince du saint-empire.

Le bruit de la sainteté et des miracles que Séverin opérait étant parvenu aux oreilles de Clovis, ce souverain le fit

Digitized by Google

prier de se rendre auprès de lui, pour obtenir la guérison d'une fièvre opiniâtre contre laquelle l'art des médecins avait été impuissant. Le saint partit, après avoir pris congé de ses religieux, auxquels il annonça qu'ils ne le reverraient plus. En passant à Nevers, il en guérit l'évêque, qui était devenu sourd et muet; et aux portes de Paris, il rendit la santé à un lépreux.

Arrivé en présence de Clovis, il étendit son manteau sur lui, et la fièvre disparut aussitôt. Pour témoigner sa reconnaissance de cette guérison, le roi fit de nombreuses aumônes et donna la liberté à tous les prisonniers.

Séverin reprit le chemin d'Agaune et s'arrêta à Château-Landon, au diocèse de Sens, où deux saints prêtres servaient Dieu dans un petit oratoire qu'ils s'étaient construit. Il demeura quelque temps avec eux, et après les avoir édifiés par l'éclat de ses vertus, il mourut en 507. Dans la suite une abbaye remplaça cet oratoire. Cette abbaye, bien qu'elle ait été pillée par les protestants, possédait une bibliothèque riche en livres et en manuscrits rares et précieux. On y voyait encore, au moment de la révolution de 1789, un manuscrit contenant les lettres de Rusbroch, célèbre contemplatif, qui avait réformé l'abbaye et qui était mort près de Bruxelles en 1381.

Il y a à Paris une église paroissiale sous l'invocation de saint Séverin; c'était autrefois un monastère sous la même dénomination. Ce monastère existait encore sous Henri Ier. L'église fut érigée en paroisse dès l'an 1210. L'église actuelle mérite l'attention par quelques singularités de son plan et de son architecture.

Réflexions.

La vivacité de la foi et l'ardeur de la prière sont tellement agréables à Dieu qu'il nous accorde ce que nous lui demandons. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur a dit : Demandez, et vous recevrez. C'est-à-dire demandez avec foi, confiance et persévérance; demandez avec la pensée que Dieu vous écoute et qu'il peut vous accorder votre demande, quand elle est toutefois raisonnable et utile.


Digitized by Google

SAINTE VICTOIRE,

VIERGE.

SAINT SATURNIEN, SAINT DATIF ET AUTRES,

MARTYRS EN AFRIQUE.

Par un édit de l'empereur Dioclétien, on devait, sous peine de mort, remettre aux gouverneurs des provinces tous les exemplaires des livres saints pour être brûlés. Dioclétien s'imaginait, par cette mesure, pouvoir arrêter la propagation du christianisme, et même l'anéantir. Cet édit donna lieu à une sanglante persécution, par le refus que firent les chrétiens de livrer les livres de leur foi. Les magistrats d'Abitine, ville de la province proconsulaire d'Afrique, ayant appris que le prêtre Saturnin célébrait la messe, un dimanche, dans la maison d'Octavius Félix, y envoyèrent des soldats qui arrêtèrent quarante-neuf chrétiens, au nombre desquels on comptait ceux désignés ci-dessus. Enchaînés, ils furent envoyés à Carthage, résidence du proconsul. Après avoir subi la torture du chevalet, ils moururent en prison des suites de ce supplice.

SAINTE THÉODORE,

IMPÉRATRICE.

Cette sainte est seulement nommée dans les calendriers grecs. Elle eut beaucoup à souffrir du caractère brutal de l'empereur Théophile, son mari; elle ne lui opposa qu'une grande douceur et une extrême patience. Régente de l'empire pendant la minorité de son fils, Michel III, elle apporta dans la direction des affaires beaucoup de sagesse et de prudence. Les iconoclastes, ou *briseurs d'images*, désolaient l'Église d'Orient depuis cent vingt ans; elle réprima leurs fureurs, et parvint à dissiper cette hérésie qui a détruit tant d'objets précieux. La régente fit avec solennité replacer les images à Constantinople dans l'église de Sainte-Sophie, dite de la *sagesse incréée*. Plus tard, exilée par son fils, l'empereur Michel III, elle entra dans un couvent où elle mourut en 867, après y avoir donné l'exemple de toutes les vertus.

Digitized by Google



SAINT BENOIT D'ANIANE.

12 FÉVRIER.

Né en Languedoc, d'Aigulfe, comte de Maguelonne, Benoît fut successivement échanson de Pepin le Bref et de Charlemagne, qui le comblèrent d'honneurs; mais il éprouvait en lui-même un vide et un ennui contre lesquels les distractions du monde demeuraient impuissantes. Il résolut d'y chercher un soulagement, et, en 774, il prit l'habit religieux à Saint-Seine, en Bourgogne. De cette célèbre abbaye, il ne reste plus rien que l'église, qui est la paroisse du bourg, et qui forme un monument remarquable. A la règle de saint Benoît, le nouveau religieux ajouta ce que celles de saint Pacôme et de saint Basile avaient de plus rigoureux; il refusa d'être abbé de ce monastère, et même en sortit, parce qu'il s'aperçut que les moines ne semblaient nullement disposés à embrasser la réforme qu'il se proposait d'opérer; il se retira dans une terre de sa famille, en Languedoc, sur le bord du ruisseau d'Aniane. Plus de trois cents disciples se présentèrent pour vivre sous sa direction. Reconnu par les monastères de Provence, de Languedoc et de Gascogne, comme leur père, il fit usage de la confiance qu'on mettait en lui pour rétablir la vie régulière dans ces différentes maisons.

Félix, évêque d'Urgel, avait manifesté des opinions contraires à la doctrine reçue dans l'Église. Charlemagne lui envoya Benoît pour l'éclairer sur ses erreurs. Il se tint contre cet évêque plusieurs conciles; et Benoît réfuta son hérésie dans divers traités remplis d'une saine et exacte théologie. Louis le Débonnaire le chargea de l'inspection de toutes les abbayes de l'empire; Benoît profita de cette mission et de la considération dont il jouissait, pour introduire sa réforme dans les monastères. Les exercices de piété, qui occupaient les moines, ne l'empêchèrent pas de favoriser le goût des bonnes études; il rassembla une nombreuse bibliothèque à Aniane, et engagea vivement ses religieux à copier les livres. Beaucoup de prêtres y vinrent, attirés tant par le désir de s'instruire, que par la réputation des maîtres. Malgré ces travaux et cette vie d'étude, Benoît prit part aux affaires générales de l'Église. Louis le Débonnaire fit bâtir le monastère d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, afin d'avoir toujours le saint à côté de lui; car il ne pouvait se passer de ses conseils. Benoît présida, en 817, une assemblée d'abbés pour le ré-

Digitized by Google

tablissement de la discipline monastique ; et ce fut lui qui dressa les canons du concile d'Aix-la-Chapelle sur le même objet. Il passa les dernières années de sa vie dans un état d'infirmité habituelle, et mourut au monastère d'Inde en 821, à soixante et onze ans.

Quand on donnait des terres aux monastères fondés par saint Benoît, on y joignait en même temps des serfs; mais le saint les refusait, ou les mettait en liberté. En 782, il avait fait construire à Aniane une église magnifique pour le monastère qu'il avait fondé. Malheureusement elle n'existe plus ; elle était couverte en tuiles. Jusqu'alors on avait employé la paille ; ce qui expliquerait la fréquence des incendies d'églises à cette époque. Les colonnes du cloître et de l'église étaient de marbre ; les ornements de cette dernière, à cause de ce qu'il est dit dans l'Apocalypse, allaient tous par le nombre sept : ainsi on comptait sept lampes devant l'autel, sept également dans le chœur ; il y avait sept chandeliers à sept branches, conformément à celui du tabernacle de l'ancienne loi. L'église, dit un auteur contemporain, se trouvait resplendissante de lumière aux offices solennels. On commençait alors à transporter dans les arts des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament pour l'instruction et l'édification des chrétiens.

Réflexions.

L'étude n'est point incompatible avec la piété. Les docteurs de l'Église, qui tous avaient une piété vive et ardente, y joignaient des connaissances variées, étendues, profondes; tous s'élevaient contre l'ignorance qu'ils regardaient comme funeste à l'Église et à la religion : si la vaine science est dangereuse, la véritable science est utile. Le savoir réel, qui n'ignore pas combien il lui reste à apprendre, est toujours modeste et en défiance de lui-même; il aime à faire hommage de ses facultés intellectuelles à Dieu, auquel il en est redevable, et à ne s'en servir que pour sa gloire et dans l'intérêt de la société.

SAINT MÉLÈCE,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Appartenant à une famille distinguée de la petite Arménie, Mélèce manifesta dès sa jeunesse du goût pour l'étude et pour la piété. L'aria-


Digitized by Google

nisme avait jeté le trouble dans l'Église d'Antioche. Afin de le faire cesser, les partis se réunirent pour choisir Mélèce comme patriarche. L'empereur Constance approuva ce choix; mais, influencé par les ariens, il exila quelque temps après le nouveau patriarche, et Euzoïus le remplaça. La mort de Constance rendit Mélèce à son troupeau, qu'il trouva divisé et livré au schisme. S'étant opposé aux mesures prises par Julien l'Apostat en faveur du paganisme, il fut exilé de nouveau. Rappelé sous l'empereur Jovien, animé des meilleures intentions, mais qui ne fit que paraître en quelque sorte, son successeur Valens, arien, exila encore le patriarche. Cette mesure excita une sédition dans la ville, et le peuple aurait tué l'officier, porteur des ordres de l'empereur, si Mélèce n'eût couvert cet officier de son manteau. Sous l'empereur Gratien, il put revenir dans son diocèse, qu'il trouva toujours divisé. Voici ce que dit, à ce sujet, saint Jérôme écrivant au pape Damase le Grand : « ...... D'un côté l'hérésie arienne, soutenue par le crédit et par la puissance des grands du siècle, vomit contre moi sa fureur; de l'autre, les trois différents partis qui déchirent l'Église d'Antioche s'efforcent à l'envi de m'engager dans leurs intérêts. Les solitaires du pays, plus anciens que moi, veulent me soumettre à leur autorité. Cependant je dis hautement : Quiconque est uni à la chaire de saint Pierre est de mon parti. Mélèce, Vital et Paulin disent qu'ils sont dans votre communion; je le pourrais croire s'il n'y en avait qu'un seul qui le dît; mais, dans l'état des choses, il faut nécessairement que deux d'entre eux, ou même tous les trois, ne disent pas la vérité. » Mélèce put enfin pacifier son Église, et se faire reconnaître de préférence à ses rivaux. Il présida le second concile général de Constantinople, en 381, assemblé contre la secte des Macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Ce concile déclara que l'évêque de Constantinople, qui relevait jusqu'alors du métropolitain d'Héraclée en Thrace, aurait la place d'honneur, après l'évêque de Rome toutefois. Voilà sur quoi se basa depuis le concile de Chalcédoine pour déclarer ce siége patriarchal; ce qui devait inévitablement, dans un temps donné, amener, et ce qui amena en effet le schisme de l'Église grecque. Mélèce mourut dans la tenue même du concile. La vénération pour lui à Antioche était si grande, que son portrait se gravait sur les cachets et la vaisselle. Saint Jean Chrysostome, cinq ans après, prononça son panégyrique.


Digitized by Google



SAINTE EULALIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette vierge fut mise à mort sous Dioclétien, à Barcelone, dont elle est la patronne. Il y a dans le Midi plusieurs villages et églises de son nom, qui, du reste, varie suivant la diversité des pays. Ici on prononce sainte Eulalie, là sainte Olaire, ou Aulaire; ailleurs sainte Olacie, ou Aulazie, etc.

SAINT ANTOINE, DIT CAULÉE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Des environs de Constantinople, Antoine, ayant été élevé chrétiennement, entra dans un monastère dont il devint abbé. Étienne, patriarche de Constantinople, frère de l'empereur Léon VI, étant mort, Antoine fut choisi pour lui succéder. La séparation d'avec l'Église romaine avait été consommée par le fameux Photius, en 886. Antoine forma le louable et glorieux projet de rétablir l'unité de l'Église; à cet effet, il présida un concile. Mais le mal était fait, les esprits abusés, et les efforts du nouveau patriarche passèrent sans obtenir un résultat réel; sa vie, du reste, prouvait en faveur de sa doctrine; car la prière et la mortification en prenaient la plus forte partie. Sa mort eut lieu en 896.


Digitized by Google



ERMITE.

13 FÉVRIER.

Ce fut dès l'âge de dix-huit ans que Martinien, né à Césarée en Palestine, vers le milieu du quatrième siècle, quitta le monde pour travailler à l'œuvre de son salut dans la solitude, et se retira sur une montagne isolée, dans les environs de sa ville natale. La prière, la contemplation, les mortifications et un jeûne rigoureux remplissaient tous ses jours. Aussi il parvint bientôt à une perfection si grande, et sa réputation de sainteté acquit un tel éclat, que l'ange des ténèbres lui tendit un piége dans lequel il faillit tomber.

Comme toute la ville de Césarée s'entretenait des vertus et des austérités du saint ermite, une courtisane nommée Zoé, fameuse par ses débauches, se flatta de triompher en peu de temps de ce rigorisme auquel on donnait tant de louanges. A cet effet, couverte de haillons et choisissant

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

une journée humide et froide, elle s'achemina vers la solitude de Martinien, et s'arrêtant auprès de sa grotte, implora sa pitié, disant qu'elle était égarée, qu'elle mourait de faim et ne savait où passer la nuit. Le saint, ému de compassion, la fit entrer, lui donna de la nourriture, et lui indiqua un réduit écarté de sa grotte pour se reposer; tandis que lui-même passa la nuit à ses exercices ordinaires de piété.

Le lendemain matin, Zoé avait quitté ses haillons. Revêtue de riches et élégants vêtements, elle se présenta au saint, et lui dit que le seul motif qui l'avait amenée était de lui offrir sa fortune et sa main. Elle ajouta que cela n'était point incompatible avec la piété, puisque les plus saints patriarches avaient été mariés et avaient vécu dans l'aisance. Martinien, un instant ébloui par les charmes, par les paroles artificieuses de cette femme, fut sur le point de céder, et de perdre ainsi vingt ans de sacrifices et de mérites. Mais le Seigneur vint à son aide; quelques personnes se présentèrent pour lui parler, et, au moment où il les congédia pour revenir auprès de Zoé, il se rappela et sa vie passée et ses espérances pour l'avenir. Il prit alors une résolution extrême, il alluma un grand feu, y mit les pieds, et les y tint avec constance pendant longtemps. Aux cris que la douleur lui arrachait malgré lui, Zoé accourut, et témoin de cet affreux et volontaire supplice, en demanda la raison au solitaire. « Vous voyez ce que je souffre, lui dit celui-ci; eh bien, ce n'est rien en comparaison des peines de l'enfer auxquelles je serais condamné si j'écoutais vos propositions; ainsi, retirez-vous. » Frappée de cette énergie morale, concevant enfin les forces que la religion peut donner, cette femme eut horreur à l'instant même du perfide dessein qui l'avait amenée. Rentrant en elle-même, elle se jeta aux genoux de Martinien, implora son pardon, et déclara vouloir renoncer au monde et à la vie qu'elle avait menée jusqu'alors. Touché de son repentir, Martinien lui donna de sages conseils et l'envoya au couvent de sainte Paule, à Bethléem, où une longue carrière passée dans la prière et la pénitence lui valut sans doute de Dieu le pardon de ses fautes.

Cependant Martinien ne se voyait plus qu'avec un profond regret dans un lieu où il avait été si près de sa chute. Résolu de l'abandonner, de fuir les hommes et tout ce qui pouvait être un sujet de tentation, il se rendit dans un endroit complétement isolé, sur un rocher entouré par la mer de toutes parts. Là, quoique sa faute n'eût été que bien passagère et sans doute bien pardonnable aux yeux du Seigneur, il cherchait à l'effacer par les plus rudes macérations. Ce n'était que deux fois dans l'année qu'un marin lui apportait sa provision de pain et d'eau, et des



branches de palmiers dont il faisait des nattes; car à la prière il avait soin de joindre le travail des mains. Après six ans passés dans cette solitude absolue, le ciel lui envoya une seconde épreuve dont cette fois il triompha sans peine. Un bâtiment naufragea sur le rocher qu'il habitait, et tout l'équipage périt à l'exception d'une jeune fille qui, se jetant sur une planche, implora les secours du saint. Il parvint à la sauver et la reçut dans sa cellule, mais, se souvenant des périls qu'il avait courus jadis dans une circonstance semblable, après avoir recommandé la sagesse à cette jeune personne, il lui laissa ses provisions et se lança dans la mer. La Providence le fit heureusement aborder au rivage voisin. Il erra longtemps de ville en ville, ne devant sa subsistance qu'à la charité des fidèles, et arriva enfin à Athènes, où il mourut à l'âge de cinquante ans. Sa vie et sa pénitence s'accomplirent dans le quatrième siècle.

Réflexions.

L'esprit est prompt et la chair est faible, a dit Jésus-Christ. Il faut prier et veiller. Mais la prière et la vigilance ne suffisent pas même toujours dans quelques occasions; alors il faut fuir, fuir au plus vite, fuir sans regarder derrière soi.

La fuite des occasions, voilà le grand remède contre de certaines tentations. Il est des dangers qu'on ne peut regarder en face sans se compromettre, et souvent sans se perdre. Aussi tous les Pères de l'Église, tous les moralistes, tous les hommes versés dans la vie spirituelle, ont-ils constamment recommandé *la fuite des occasions*. Non-seulement on doit les éviter, c'est une obligation; mais quand on les rencontre sans les avoir cherchées, sans s'y attendre, c'est alors qu'il convient de fuir; il y a dans ce cas un devoir de prudence à remplir. Combien de gens de l'un et de l'autre sexe, jeunes et vieux, sont tombés, et sans pouvoir se relever ensuite, pour n'avoir pas fui! Combien de gens qui se croyaient sûrs d'eux-mêmes, qui marchaient escortés de tout un passé de courage et de vertus, ont failli pour n'avoir pas fui devant des occasions qu'ils avaient rencontrées sans y songer!

SAINTE CATHERINE DE RICCI.

La famille de Ricci comptait parmi les premières familles de la Toscane. Catherine, née à Florence en 1522, fut mise en pension au cou-



vent de Monticelli, où elle avait une tante religieuse, Louise de Ricci; elle aimait à prier, et manifestait une vive piété. Son père la rappela auprès de lui; mais, ne pouvant se livrer à son goût pour les exercices de piété aussi facilement que dans le calme d'un couvent, elle pria son père de lui permettre d'y retourner; ce qu'il lui refusa d'abord. Cependant, vaincu par ses instances, il la laissa maîtresse d'elle-même; elle profita de sa liberté pour faire profession chez les dominicaines de la ville du Prat, en Toscane, dont le père Timothée de Ricci, son oncle, était directeur. Son courage et sa patience parurent avec éclat dans deux longues et cruelles maladies qu'elle essuya. Elle avait pour habitude de jeûner au pain et à l'eau deux ou trois jours de la semaine; à ces privations se joignaient une obéissance parfaite, une douceur inaltérable, et une profonde humilité. A vingt-cinq ans, elle fut élue prieure perpétuelle. La réputation dont elle jouissait attirait à son monastère des princes, des évêques et des cardinaux; elle entretenait une correspondance avec saint Philippe de Néry. La passion de Jésus-Christ faisait le sujet de ses méditations certains jours de chaque semaine; cette excellente habitude entretenait la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité. Elle mourut à soixante-sept ans, en 1589. Benoît XIV la canonisa en 1746.

SAINT LÉZIN,

EVÊQUE D'ANGERS.

Né en 540, Lézin reçut l'éducation convenable à un jeune homme d'une naissance illustre. A l'âge de vingt ans, sa famille l'envoya auprès de Clotaire Ier, dont il était parent. Aimé et estimé de ce prince, il eut la charge de grand écuyer, ce qui ne l'empêcha point de s'acquitter exactement de tous ses devoirs religieux. En 580, il exécuta un projet qu'il méditait depuis longtemps : il alla vivre dans une communauté de pieux ecclésiastiques, dont il devint le modèle par sa piété, son zèle et son ardeur à méditer l'Écriture sainte. Nommé évêque d'Angers, il se livra tout entier à ses nouveaux devoirs, et sa sollicitude pastorale embrassait à la fois les besoins des corps et ceux des âmes. Il termina sa carrière à soixante-sept ans, en 618.

Digitized by Google

SAINT POLYEUCTE,

MARTYR.

La persécution qui s'éleva sous l'empereur Valérien atteignit plusieurs chrétiens à Mélitine, ville de la petite Arménie. Néarque, chrétien zélé, avait pour ami intime Polyeucte, officier au service de l'empire, et encore païen ; il lui avait souvent parlé, dans l'intimité de la conversation, du christianisme, et, craignant d'être arrêté, il ne voulut pas le laisser dans les superstitions du paganisme : sa parole vive, chaleureuse, entraînante, convertit Polyeucte. Or, cette conversion fit grand bruit. Les ordres les plus sévères furent donnés pour ramener l'officier au culte des dieux de l'empire, ou pour lui infliger un châtiment exemplaire ; comme il persista dans sa nouvelle foi, le gouverneur le livra à différents genres de supplices qu'il subit avec une courageuse fermeté. Pauline, sa femme, accompagnée de ses enfants et de son père, le pria, le conjura, au milieu de larmes abondantes, de reconnaître les dieux immortels, afin de sauver sa vie ; mais soutenu par la force d'en haut, il eut assez de courage pour résister à ces touchantes et éloquentes supplications, et pour conserver sa foi. Condamné à être décapité, il exhortait, en allant au supplice, ses compatriotes et ses frères d'armes à renoncer aux erreurs du paganisme, et à n'adorer qu'un seul Dieu. Néarque écrivit les actes du martyre de son ami, qui eut lieu de 255 à 257. La ville de Mélitine avait, au quatrième siècle, une église sous l'invocation de saint Polyeucte. Il y en avait aussi une fort belle, sous l'empereur Justinien, à Constantinople, dans laquelle on allait prêter serment dans les occasions importantes et solennelles. En France, les rois de la première race confirmaient leurs traités par le nom de ce martyr. C'est le martyre de saint Polyeucte que Corneille a choisi pour sujet d'une de ses tragédies, et dont il a fait un chef-d'œuvre. Mais, en ceci, Bossuet n'approuvait pas Corneille, il ne pouvait, avec saint Cyprien et saint Jean Chrysostome, supporter qu'on fît monter les saints sur le théâtre.

SAINT GRÉGOIRE II,

PAPE.

Originaire de Rome, ce pontife était fort instruit. A cause de son mé-

Digitized by Google

rite, il avait été chargé, sous le pape Constantin, de missions importantes dans lesquelles il avait déployé une grande capacité. Les Lombards avaient détruit l'abbaye du mont Cassin, il la fit rebâtir. Ce fut lui qui envoya des missionnaires pour évangéliser certaines contrées de la Germanie encore idolâtres. Il eut la gloire de sacrer saint Corbinien, évêque de Frisingen, et saint Boniface, archevêque de Mayence. Mais si l'Occident lui causait de la satisfaction, les troubles religieux de l'Orient l'attristaient profondément. Les iconoclastes, ou *briseurs d'images*, prétendant que toute représentation de l'une des personnes de la sainte Trinité ou des saints, par un moyen quelconque, soit par la gravure, soit par la sculpture, la ciselure, la peinture, la statuaire, constituait une idolâtrie, brisaient, d'après cette étrange prétention, effaçaient, mutilaient dans les églises les images, les tableaux, les mosaïques, les sculptures, les bas-reliefs, les statues, en un mot tout ce qui portait ombrage à leurs idées. L'histoire des arts a considérablement perdu par cette fureur de destruction. En 726, l'empereur Léon l'Isaurien se déclara le protecteur de cette hérésie; il se mit même à la tête des *briseurs*. Grégoire s'efforça d'éclairer l'empereur, et de s'opposer à ces dévastations; mais Léon, irrité d'une résistance qu'il ne rencontrait nulle part à Constantinople, tenta de faire assassiner le pontife; il n'y parvint cependant pas. Grégoire II mourut en 731.

SAINT FULCRAN,

ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Appartenant à une famille honorable, qui l'éleva dans des sentiments de piété et lui fit donner de l'instruction, Fulcran se distingua dans sa jeunesse par une grande innocence de mœurs. Choisi pour être évêque de Lodève, il réprima les abus dans son diocèse; il s'occupa surtout avec beaucoup de charité des malades et des pauvres, et fonda des hôpitaux ainsi que des monastères. Il mourut en 1006. Sa mémoire ne trouva pas grâce devant les protestants, qui brûlèrent son corps en 1572. Il est un des patrons de la ville de Lodève.


Digitized by Google

SAINT VALENTIN,

PRÊTRE ET MARTYR.

14 FÉVRIER.

Pendant la persécution de Claude II, plusieurs prêtres de l'Église romaine consacrèrent leur temps et leur zèle à visiter les martyrs, à les soutenir, à les encourager au milieu des épreuves. Ce dévouement exposait à d'imminents périls, et plus d'une fois ces courageux apôtres éprouvèrent le même sort, et reçurent la même couronne que ceux qu'ils venaient consoler.

Valentin fut de ce nombre; arrêté et conduit devant le préfet de Rome, celui-ci employa les plus brillantes promesses pour le porter à renoncer à sa foi. Les persécuteurs n'étaient pas accoutumés à voir de pareilles apostasies, et ce n'était pas Valentin qui pouvait en donner l'exemple. Rien ne put ébranler sa constance, et le préfet ordonna qu'on lui tranchât la tête après l'avoir fait fustiger.

Cet arrêt fut exécuté le 14 février 270.

Réflexions.

La visite de ceux qui souffrent persécution pour la justice est un acte de charité qui ne peut manquer d'attirer sur ceux qui le font les bénédictions du ciel. En visitant ainsi les opprimés et les malheureux, en les consolant, en les encourageant, on s'anime soi-même, on se fortifie contre les tentations et les dangers à venir, on ravive l'esprit de foi et l'esprit de charité.

SAINT MARON,

ABBÉ EN SYRIE.

Ce solitaire vivait sur une montagne voisine de la ville de Cyr; il priait continuellement, et toujours debout. Des disciples se réunirent en grand nombre autour de lui, et il fonda plusieurs monastères en Syrie. Saint Jean Chrysostome lui écrivit de Cucuse, lieu de son exil, pour se recom-


Digitized by Google

mander à ses prières. Sa mort arriva au cinquième siècle. Les Maronites tirent leur nom de lui. Les Maronites catholiques habitent les côtes de Syrie, et occupent une partie du mont Liban; depuis les croisades, la France les a toujours pris sous sa protection. Il existe à Rome un séminaire des Maronites, fondé par Grégoire XIII : il en est sorti beaucoup d'érudits, de savants, qui ont cultivé les langues orientales avec un grand succès, et qui ont publié plusieurs ouvrages d'une science et d'une érudition prodigieuses.

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE,

APOTRES DES NATIONS SLAVES.

Ces deux frères sortaient d'une famille sénatorienne qui habitait Thessalonique, au neuvième siècle. Après avoir fait de bonnes études à Constantinople, il furent ordonnés prêtres. Des connaissances variées et étendues s'unissaient en eux au zèle, à la piété et à une conduite irréprochable. Les Chazans, tribu de Turcs, qui occupaient les provinces entre le Volga et le Danube, voulant embrasser le christianisme, demandèrent des prêtres à Constantinople; on leur envoya les deux frères, qui apprirent la langue turque, afin de pouvoir mieux remplir leur mission. Le kan reçut le baptême avec une partie de la tribu, qui était fort nombreuse. Les deux frères se rendirent ensuite en Bulgarie pour y annoncer l'Évangile. Le chef des Bulgares venait de faire bâtir un palais; il pria Méthode, qui connaissait la peinture, de contribuer à son ornement par quelques tableaux; Méthode peignit une fresque représentant le jugement dernier : on voyait Jésus-Christ assis avec un air redoutable sur une gloire éclatante comme sur un trône, environné d'anges à droite et à gauche; tous les hommes, sans aucune distinction de rang, assemblés devant lui, attendaient avec crainte la sentence qui allait décider de leur sort. Il y avait, dans les diverses parties de cette composition, une vivacité, une énergie et une chaleur d'expression, qui ajoutaient encore à la grandeur et à la solennité du sujet. Le prince en demanda l'explication, laquelle le décida à se convertir, en 865. La nation l'imita, mais avec plus de difficulté. Les Bulgares suivirent le schisme de l'Église grecque.

Les deux frères allèrent ensuite évangéliser la Moravie, puis la Bohême. Cyrille donna aux Moraves un alphabet sclavon. Dans l'ouvrage *Sacra Moraviæ historia* (histoire sacrée de la Moravie), les deux frères


Digitized by Google

sont appelés les apôtres de la Moravie, de la haute Bohême, de la Silésie, de la Croatie, de la Bulgarie, de la Bosnie, de la Russie, de la Dalmatie, de la Pannonie, de la Carinthie, de la Carniole, en un mot, de toutes les nations d'origine slave. L'alphabet n'a aucune affinité avec les caractères gothiques; les deux frères en formèrent les lettres d'après l'alphabet grec. Malgré des travaux si vastes et si multipliés, saint Méthode mourut, très-âgé, archevêque de Moravie. Quant à son frère Cyrille, les documents historiques ne disent rien de sa mort.

SAINT ABRAHAM,

ÉVÊQUE DE CARRES EN MÉSOPOTAMIE.

Avant d'être élevé sur le siége épiscopal de Carres, saint Abraham avait prêché la foi aux peuplades du mont Liban; il travaillait avec ardeur à faire disparaître les restes du paganisme, et vivait comme un solitaire pénitent. Son mérite l'ayant fait appeler à Constantinople par l'empereur Théodose le Jeune, il mourut dans cette ville en 422.

SAINT AUXENCE,

ERMITE EN BYTHINIE.

Auxence fut d'abord officier dans les gardes de Théodose le Jeune, et il s'y montra aussi bon chrétien que bon militaire. Pour vivre dans la retraite et la piété, il quitta le service, et se fixa près de la ville de Chalcédoine, sur le mont Siope, qui depuis a pris le nom d'Auxence.

SAINT ANTONIN,

ABBÉ DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Ce saint vivait au huitième siècle dans un monastère de la règle du mont Cassin. Il devint abbé du monastère de Saint-Agrippin, où il mourut en 830, après avoir gouverné ses moines avec zèle, prudence et sainteté.


Digitized by Google

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE,

MARTYRS.

15 FÉVRIER.

Pendant la persécution d'Adrien, dans la première moitié du deuxième siècle, l'évêque de Brescia, en Lombardie, oubliant l'exemple qu'il devait à son troupeau, se déroba par la fuite aux périls et à la gloire du martyre. Faustin et Jovite, deux frères appartenant à une illustre famille, s'imposèrent la généreuse tâche de prêcher la foi dans la ville, et de fortifier la constance des chrétiens en présence des supplices; ce zèle ne pouvait qu'exciter la fureur des païens. Dénoncés à l'empereur, qui se trouvait alors à Brescia, les deux frères refusèrent courageusement de mentir à leurs croyances, et furent condamnés à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté en 121.

Réflexions.

La propagation de la foi est la meilleure et la plus importante action à laquelle on puisse coopérer, puisqu'en étendant le règne de l'Évangile on éclaire les esprits, on prépare le salut des âmes, et on civilise en même temps les sociétés humaines. Chacun doit se faire un devoir de contribuer, dans l'ordre de sa position sociale, à cette œuvre, la première et la plus excellente de toutes.

SAINT SIGEFRIDE, DIT SAINT SIFROY,

ÉVÊQUE ET APOTRE DE LA SUÈDE.

Depuis la mission de saint Ansgard en Suède, en l'année 830, l'idolâtrie y avait repris racine. Saint Sigefride, prêtre modeste et zélé, qui habitait York en Angleterre, accepta la mission d'aller éclaïrer de nouveau les Suédois des lumières de l'Évangile. Il se proposa d'imiter les apôtres dans leur désintéressement, leur charité et leur foi; aussi ses prédications firent-elles impression sur les peuples, et ses efforts furent heureux. Sa mort arriva au commencement du onzième siècle. La Suède l'a vénéré comme son patron tant qu'elle a été catholique.


Digitized by Google

SAINT QUINIDE, DIT SAINT QUINIZ,

ÉVÊQUE DE VAISON.

Né à Vaison, saint Quiniz assista, en qualité de député de son évêque, au cinquième concile d'Arles, tenu en 552. Ayant succédé à saint Théodose comme évêque de Vaison, il gouverna son Église avec zèle et sagesse, malgré les persécutions et les mauvais traitements qu'il eut à éprouver de la part du comte Mommol. Il parut au quatrième concile de Paris, qui se tint en 572, et mourut en 579. La ville de Vaison l'a pris pour son patron.

La ville actuelle n'est pas tout à fait la même que celle dont saint Quiniz était évêque. La ville épiscopale du saint, bâtie dans une plaine fertile, fut entièrement ruinée par les comtes de Toulouse dans les dernières années du douzième siècle. Les habitants se retirèrent sur une hauteur voisine au delà de l'Ouvèse, rivière rapide et impétueuse; ils y bâtirent une nouvelle ville, qui est celle que l'on voit encore aujourd'hui. De l'antique cité, dans la plaine, il ne reste que deux églises: l'ancienne cathédrale, monument roman fort curieux dans l'histoire archéologique de nos églises, et la chapelle de Saint-Quiniz; cette chapelle est peut-être, à notre époque, l'édifice religieux le plus ancien, ou du moins l'un des plus anciens de France.

Le père Anselme Boyer, qui a écrit l'histoire de l'église de Vaison, place la construction de la chapelle de Saint-Quiniz à la fin du sixième siècle ou au commencement du septième; or, le saint évêque est mort dans les dernières années du sixième siède, ce serait donc peu de temps après sa mort qu'on aurait mis cette église sous son invocation. Ce fait, s'il n'est pas unique, est, dans tous les cas, fort rare. La chapelle faisait partie d'un couvent de bénédictins, qui a été détruit par les Sarrazins; elle n'a qu'une nef, des transsepts à peine marqués, et une apside bizarre; elle est éclairée par deux petites fenêtres étroites comme des meurtrières. Son intérieur et son extérieur en font un monument très-remarquable dans l'histoire de l'art chrétien en France.


Digitized by Google

SAINTS ÉLIE, JÉRÉMIE, ISAIE, SAMUEL, DANIEL,

ET AUTRES SAINTS,

MARTYRS A CÉSARÉE EN PALESTINE.

Sous les empereurs Maximien-Galère et Maximin, on condamnait les chrétiens comme des malfaiteurs à travailler dans les mines de Cilicie, et il était défendu de les visiter. Les cinq chrétiens désignés ci-dessus, originaires d'Égypte, furent arrêtés aux portes de la ville de Césarée, comme ils revenaient de voir les saints confesseurs condamnés aux travaux des mines. Le gouverneur les questionna sur la cause de leur voyage en Cilicie; ils lui avouèrent franchement qu'ils venaient de visiter leurs frères condamnés aux mines. Sur cette réponse, ils subirent la question, puis on leur trancha la tête, ainsi qu'à plusieurs autres chrétiens.

SAINT ONÉSIME,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Phrygien de naissance, Onésime était esclave d'un citoyen de la ville de Colosses, nommé Philémon, que saint Paul avait converti. Après avoir donné différents sujets de plainte à son maître, il finit par le voler et prendre la fuite. Il se rendit à Rome, où se trouvait alors saint Paul. Cet apôtre l'ayant rencontré, après l'avoir interrogé, lui fit comprendre toute la faute qu'il avait commise, le convertit et le baptisa; il le renvoya ensuite à Philémon, auquel il écrivit en même temps pour lui demander le pardon d'Onésime, et pour l'engager à le traiter comme son frère, parce qu'il avait reçu le baptême. Non-seulement Philémon pardonna à son esclave, mais il lui accorda sa liberté et l'envoya à Rome afin qu'il pût être utile à saint Paul. Onésime s'attacha effectivement à cet apôtre avec un dévouement particulier. Saint Paul le fit porteur de la lettre qu'il écrivit aux habitants de la ville de Colosses, l'employa dans le ministère de l'Évangile, et l'ordonna évêque dans la suite, comme nous l'apprend saint Jérôme. Il souffrit le martyre sous Domitien, en 95.


Digitized by Google



Réflexions.

Le baptême efface tous les péchés et communique une vie nouvelle ; après le baptême, la pénitence fait de nous des hommes nouveaux. Il n'y a pas de fautes si graves, si énormes qu'elles soient, que Dieu ne nous pardonne si nous lui en témoignons un regret sincère et profond.

Les sociétés humaines, dans leur organisation, ont pu établir des distinctions; mais ces distinctions, Dieu ne les connaît pas et ne les accepte pas : tous les hommes sont les mêmes devant lui, et Jésus-Christ a versé son sang sur la croix pour tous, pauvres comme riches, serviteurs comme maîtres. Aux yeux de Dieu, c'est la vertu seule qui établit une véritable différence entre les hommes.

SAINTE JULIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette vierge eut la tête tranchée à Nicomédie, sous l'empereur Maximien-Galère, après avoir souffert les plus cruels tourments. L'église de Notre-Dame-du-Sablon, à Bruxelles, possédait de ses reliques. Sainte Julienne est surtout honorée en Belgique.

SAINT TANCON,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Ecossais de naissance, il entra dans un monastère; mais pénétré du désir de propager la foi, il voulut aller l'annoncer dans l'Allemagne septentrionale, où plusieurs de ses compatriotes avaient déjà accompli de pénibles mais nobles travaux. Élevé sur le siége de Verden, il se signala par son zèle à convertir les païens, et à ramener les mauvais chrétiens à une vie meilleure. Or, quelques idolâtres, irrités de ses succès, le tuèrent en 815.


Digitized by Google



PAPE.

16 FÉVRIER.

Une grande piété et des connaissances profondes, surtout dans le droit canon, qu'il avait étudié à Rome et à Paris, avaient fait à Grégoire une brillante réputation, lorsque les malheurs des chrétiens qui étaient en Palestine, et les divisions des princes qui s'y étaient rendus pour conquérir le tombeau du Sauveur, nécessitèrent la prédication d'une nouvelle croisade. Le pape, connaissant les talents et le don de persuasion que possédait Grégoire, alors archidiacre de l'Église de Liége, le chargea de cette mission. Elle était difficile à remplir; car il fallait triompher du découragement amené par la mort du roi saint Louis, qui avait expiré en Afrique, et terminer les discordes qui divisaient les chefs de la chrétienté. Grégoire s'en acquitta cependant à la satisfaction du pontife.

Digitized by Google

Mais cette mission l'avait mis à même de connaître de près la grandeur des maux que souffraient les chrétiens en Orient. Dans l'espoir de les soulager, et pour satisfaire le besoin qu'il éprouvait depuis longtemps de visiter les lieux saints, il se rendit en Palestine. Il y était arrivé depuis peu de temps, quand il apprit qu'il venait d'être élevé au souverain pontificat, après la mort de Clément IV. Il repartit donc pour l'Italie, laissant aux chrétiens les plus touchants adieux, et la promesse de ne jamais les oublier. Il fut sacré le 7 mars 1270, et prit le nom de Grégoire X.

Son premier soin fut de convoquer un concile nécessité à la fois par le schisme des Grecs, par le mauvais état des affaires d'Orient, et par plusieurs abus qui exigeaient une prompte réforme. Il eut lieu à Lyon et s'ouvrit en mai 1274. Il s'y trouva cinq cents évêques et soixante-dix abbés. C'est le second concile général qui s'est tenu à Lyon. Cette ville n'ayant alors d'autre souverain que son archevêque, c'était le motif qui avait engagé Grégoire à la choisir pour la tenue du concile.

Malgré les nombreuses préoccupations que donnaient à ce saint pontife les affaires de la chrétienté, il n'en était pas moins exact à remplir tous les devoirs de la religion : d'une sobriété extrême, affable et bon pour tous, dur pour lui-même, il parlait peu, et aimait à s'entretenir avec Dieu dans le fond de son cœur. Épuisé par ses travaux, il tomba malade à Arezzo, et y mourut le 10 janvier 1276, trois ans et dix mois après son exaltation.

C'est ce pontife qui le premier rédigea un règlement relatif à l'élection des papes. La vacance du saint-siége, après la mort de Clément IV, avait été fort longue. Or, Grégoire avait remarqué que ces vacances, indéfiniment prolongées, étaient très-préjudiciables aux intérêts de l'Église. Il ordonna donc qu'après la mort du pape, les cardinaux seraient renfermés dans un *conclave*, et n'en sortiraient point qu'ils n'eussent élu un nouveau pape, afin d'éviter de laisser le siége apostolique aussi longtemps vacant. Ce règlement, qui, dans le cours des siècles, a subi plus ou moins de changements, est toujours en vigueur. Lorsque les cardinaux sont réunis en *conclave*, c'est le doyen du sacré collége qui reçoit les ambassadeurs des puissances catholiques et qui leur répond.


Digitized by Google



SAINT THÉODULE ET SAINT JULIEN,

MARTYRS.

17 FÉVRIER.

Théodule occupait à Césarée, en Palestine, un poste honorable dans la maison de Fermilien, gouverneur de la province; mais il avait des sentiments chrétiens qui l'élevaient au-dessus de cette position, et ayant appris la gloire de plusieurs martyrs qui, par leurs souffrances, avaient acquis la félicité des bienheureux, il brûlait du désir de la partager. Son mérite était si généralement connu, qu'il jouissait de l'estime de tous; et cette estime s'augmentait chaque jour par le zèle qu'on lui voyait déployer pour inspirer aux autres les sentiments qui l'animaient, en allant dans les prisons exhorter les confesseurs et les chrétiens prêts à marcher au supplice. Fermilien ne pouvait pas manquer d'apprendre bientôt la conduite de Théodule, et, païen dans le cœur, il devait le blâmer. En effet, il le fit appeler, lui reprocha durement ce qu'il nommait son ingratitude, et le condamna à être crucifié. Il n'était pas un chrétien alors qui ne se fût glorifié de mourir par le supplice dont le Seigneur avait fait un gage de rédemption, et Théodule le subit avec joie.

Julien, que l'Église honore le même jour, était de Cappadoce, et venait d'arriver en Palestine depuis peu, lors de la mort de Théodule. Simple catechumène, sa piété et ses vertus avaient attiré l'attention des chrétiens. A son arrivée à Césarée, en apprenant les persécutions auxquelles étaient en butte ses frères en Jésus-Christ, il courut au lieu du supplice, se jeta sur les corps des martyrs, et les baisa respectueusement. Étonnés de ces démonstrations, les soldats le conduisirent à Fermilien, qui, accoutumé à la constance des chrétiens, sans l'interroger et sans l'entendre, le condamna à être brûlé vif. Le saint remercia Jésus-Christ de l'avoir jugé digne de souffrir pour son nom, et montra un courage qui lui mérita la gloire éternelle.

Réflexions.

Les martyrs étaient les disciples de Jésus-Christ; ils ne désiraient rien des biens d'ici-bas, seulement ils voulaient être réunis à leur Dieu. Que leur importaient le feu, la croix et les bêtes féroces? Que leur importait d'avoir les os brisés, les membres arrachés et le corps mis en poussière,


Digitized by Google

s'ils parvenaient à posséder Jésus-Christ? Il leur était donné de prévaloir contre tous les tourments que la rage des persécuteurs inventait, parce qu'ils croyaient et qu'ils aimaient. Ils puisaient dans leur foi et dans leur amour ce calme, cette patience et ce courage qu'ils apportaient dans les supplices, qui faisaient l'étonnement des spectateurs et le désespoir des bourreaux. Ils offraient à Jésus-Christ leur vie comme une couronne glorieuse et impérissable, et ils n'oubliaient pas ce qu'il avait dit : « Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

SAINT FLAVIEN,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'empereur Théodose le Jeune, prince indolent et incapable, laissait le gouvernement de l'empire à Chrysaphius, son favori, lorsque le prêtre Flavien fut élu patriarche de Constantinople en 447. Chrysaphius n'aimait pas le nouveau patriarche, et il se proposait de saisir la première occasion pour s'en débarrasser. Une circonstance fort grave vint précisément exposer Flavien au ressentiment du favori. Il y avait près de Constantinople un monastère considérable, qui comptait trois cents moines, dont était abbé Eutychès, parent de Chrysaphius. Eutychès, par une conduite irréprochable, austère, jouissait d'une sorte de réputation de sainteté; mais, n'ayant pas étudié, il était ignorant, opiniâtre dans ses idées (comme le sont toujours les ignorants), d'un esprit dur et orgueilleux. Dans les instructions qu'il faisait à ses moines, il avança qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ, confondant ainsi la nature divine et la nature humaine; plus il répétait son assertion, plus il était amené à la soutenir par des raisonnements qui s'éloignaient toujours davantage de la vérité. Le patriarche, instruit de cette hérésie, et voyant que son auteur ne paraissait nullement disposé à la reconnaître, assembla un concile en 448, où Eutychès fut condamné et déposé; mais Chrysaphius prit en main la cause de son parent, et conseilla à l'empereur de réunir un concile à Éphèse pour revoir cette affaire et la terminer convenablement. La présidence de ce concile fut déférée à Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ami du favori, homme d'un caractère irascible, emporté, et naturellement peu scrupuleux. Les légats du pape saint Léon le Grand assistèrent à ce concile, où Eutychès, accompagné de soldats, parut plutôt en maître qu'en accusé. Dios-

Digitized by Google

core lut une sentence qui le réhabilitait et déposait Flavien de son siége. Les légats du pape protestèrent, et dirent à haute voix : *Contradicitur*, il y a opposition; ce mot latin fut inséré dans les actes du concile. Des évêques supplièrent Dioscore d'y avoir égard; mais pour toute réponse, cet étrange président introduisit dans la salle du concile une troupe de soldats sous les armes, qui devaient s'emparer des opposants. Les évêques, effrayés, signèrent les actes, à l'exception des légats du pape, qui résistèrent et demeurèrent inébranlables; l'un d'eux fut même mis en prison. Ces violences firent surnommer ce concile le *Brigandage d'Éphèse*, et l'histoire a sanctionné cette appellation. Flavien, protestant contre cette inique sentence, en appela à l'autorité de l'Église romaine, et remit l'acte de son appel entre les mains des légats. Dioscore, irrité de cette protestation, se précipita sur lui avec ses amis, et le maltraita tellement qu'il mourut peu de temps après à Épipe, petite ville de Lydie, où il avait été exilé. Il semble que cette malheureuse Église grecque se plaisait en quelque sorte à mériter d'avance, par ses erreurs et sa conduite, les calamités qu'allait lui apporter la domination des Sarrasins.

Chrysaphius, ayant été disgracié, entraîna dans sa chute son ami le patriarche d'Alexandrie. Dioscore mourut en 454, à Gangres, où on l'avait relégué, sans avoir rétracté ses erreurs ni expié ses fautes par la pénitence. L'impératrice Pulchérie, qui avait succédé à son frère Théodose, voulut qu'on rapportât à Constantinople, avec beaucoup de solennité, le corps de saint Flavien. Le pape Hilaire, qui avait paru en qualité de légat de saint Léon le Grand au concile d'Éphèse, fit peindre sur une fresque, dans l'église qu'il éleva en l'honneur de la croix de Jésus-Christ, le martyre de saint Flavien.

SAINT SILVIN D'AUCHY.

Ce saint, d'une famille distinguée des environs de Toulouse, prêcha l'Évangile dans le diocèse de Térouenne, alors rempli de païens. Il mourut à Auchy, en Artois, en 718.

SAINT LOMAN, DIT LUMAN.

Loman était un disciple de saint Patrice. Il fut le premier évêque de


Digitized by Google

Trim dans le comté de Meath, en Irlande. On ne sait presque rien sur son épiscopat. Son culte est fort ancien dans la ville de Port-Loman, qui a pris son nom.

SAINT SIMÉON,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, MARTYR.

18 FÉVRIER.

Cléophas, frère de saint Joseph, et Marie, sœur de la sainte Vierge, donnèrent le jour à Siméon, qui naquit huit ou neuf ans avant le Sauveur, et qui dut sans doute se mettre à sa suite, et par conséquent recevoir le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec les apôtres.

Les Juifs ayant massacré saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, Siméon, bravant le danger auquel il s'exposait, leur reprocha amèrement cet attentat, et quelque temps après il fut élu à la place de Jacques. Ce fut dans les commencements de son épiscopat que les fréquentes révoltes des Juifs ayant irrité les Romains, ceux-ci se déterminèrent à détruire Jérusalem sous Vespasien, en 66. Mais Dieu, ne voulant pas envelopper ses fidèles dans le sort de cette malheureuse ville, leur fit connaître le danger qui les menaçait; et les chrétiens, avec leur évêque, se retirèrent dans la petite ville de Pella, au delà du Jourdain. Après l'expédition de Vespasien, ils revinrent se fixer au milieu des ruines de Jérusalem, et y firent refleurir le culte du vrai Dieu.

Le besoin de combattre deux hérésies naissantes, celle des Nazaréens et celle des Ébionites, vint, pendant quelque temps, détourner saint Siméon de ses autres travaux, et troubler la joie qu'il éprouvait de voir chaque jour s'accroître autour de lui le nombre des disciples de Jésus-Christ. Ces deux hérésies, toutefois, ne se montrèrent que timidement pendant son épiscopat, et ce ne fut qu'après sa mort que leurs sectateurs osèrent les prêcher publiquement. Les Nazaréens regardaient Jésus-Christ comme le plus grand des prophètes, mais n'admettaient pas sa divinité, et mêlaient l'ancienne loi à la nouvelle. Les Ébionites partageaient les mêmes erreurs, en y ajoutant le divorce et des mœurs dépravées.

Siméon avait échappé aux recherches ordonnées par Vespasien et Domitien, pour s'emparer de tous les descendants de David; mais Tra-


Digitized by Google

jan ayant repris les mêmes mesures, les juifs et les hérétiques dénoncèrent l'évêque, qui fut condamné à mourir du supplice de la croix. Il termina sa vie, comme son divin maître, à l'âge de cent vingt ans.

Réflexions.

L'Église, comme Jésus-Christ l'avait annoncé à ses apôtres, fut immédiatement assaillie par la persécution et les hérésies. Quand les bourreaux ne versaient pas le sang de ses enfants, on attaquait sa doctrine ou son autorité. Que serait-elle devenue, si elle n'avait été inspirée et soutenue par son fondateur?

SAINT ANGILBERT,

ABBÉ DE SAINT-RIQUIER EN PONTHIEU.

La famille de ce saint était puissante; il eut pour professeur le célèbre Alcuin. La modestie qui le caractérisait, la modération dont il faisait preuve en toute circonstance, et les connaissances qu'il possédait, lui avaient attiré l'estime, et gagné la confiance de Charlemagne, qui lui permit d'épouser la princesse Berthe, sa fille, et le donna pour premier ministre à son fils Pepin, roi d'Italie. Du consentement de sa femme, Angilbert se retira ensuite dans le monastère de Saint-Riquier, dont il devint abbé. Observant lui-même scrupuleusement la règle, il maintint, par son exemple, la plus exacte discipline. Charlemagne avait une telle idée de son expérience et de ses lumières, qu'il le consultait dans beaucoup de cas sur les affaires importantes. Ce saint abbé mourut en 814.

SAINT LÉON,

MARTYR.

19 FÉVRIER.

Un ami de Léon, saint Parégorius, venait de répandre à Patare, en Lycie, son sang pour la gloire de Jésus-Christ; et Léon, témoin du supplice, partageant depuis longtemps tous les sentiments pieux du

Digitized by Google

martyr, brûlant du désir d'imiter son exemple, ne tarda pas à en trouver l'occasion. Une fête solennelle en l'honneur des faux dieux se célébra à Patare. Léon avait eu pendant la nuit une vision qui lui annonçait que bientôt il pourrait déployer le même courage et recevoir la même récompense que son ami. Ravi de cette promesse du ciel, il alla prier sur le tombeau de Parégorius et, sur sa route, passa devant le temple de la Fortune, illuminé par de nombreux flambeaux. Indigné de l'aveuglement des païens, il arracha ces flambeaux, les foula aux pieds, et dit au peuple qui l'entourait : « Si vos dieux ont en effet la puissance que vous leur attribuez, s'ils ressentent l'injure que je leur fais, pourquoi ne m'en punissent-ils pas à l'instant? » Mais les païens, furieux en entendant ces paroles, se saisirent de Léon et le traînèrent chez le gouverneur, en demandant sa mort à grands cris. Là, il déversa la honte et le mépris sur les idoles païennes, il exalta la gloire du vrai Dieu, et répondit au gouverneur avec la conviction d'un disciple de Jésus-Christ.

Cependant le peuple, impatient, et continuant à demander son supplice, le gouverneur ordonna que le saint, attaché par un pied, fût traîné jusqu'au lieu de l'exécution. Cet ordre combla les vœux les plus ardents de Léon, qui rendit grâce à Dieu de le réunir si promptement à Parégorius. Il fit, pendant le douloureux trajet, une prière fervente, et rendit le dernier soupir en prononçant *amen*. Son corps fut jeté dans une fondrière jusqu'alors impraticable et dont le terrain, s'exhaussant depuis cette époque, devint un chemin facile. Les chrétiens retirèrent ce corps, et reconnurent qu'il n'avait reçu aucune meurtrissure par la chute, et que le visage avait conservé toute la fraîcheur de la vie.

Réflexions.

La conduite de ce martyr est une exception, et ne doit pas être imitée. Il faut répondre au danger quand on l'a en face de soi; mais il ne faut pas courir au-devant. L'Évangile a réglé la conduite que les chrétiens ont à tenir dans les circonstances difficiles. Ils doivent quitter les lieux où ils sont en péril pour se retirer dans d'autres.


Digitized by Google





SAINT BARBAT,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT.

Barbat naquit aux environs de Bénévent, au commencement du septième siècle, vers la fin du pontificat de saint Grégoire le Grand, et fut ordonné prêtre. A une élocution facile et brillante, il joignait une grande simplicité de mœurs et une connaissance étendue de l'Écriture sainte. Le diocèse de Bénévent était affligé de plusieurs abus qui venaient des Lombards. Les Goths ayant ruiné cette ville en 545, les Lombards, devenus maîtres de l'Italie, la rebâtirent. Il y avait parmi eux beaucoup d'ariens et d'idolâtres qui introduisirent plusieurs pratiques superstitieuses. Barbat, rempli de zèle, s'éleva avec force et éloquence contre ces superstitions; et, pour attirer la miséricorde divine sur les habitants, il joignait à ses prédications des jeûnes rigoureux et de ferventes prières. Nommé évêque, il continua ses prédications avec plus d'ardeur que jamais, pensant avec raison que les chrétiens, ayant toujours à combattre, il faut qu'ils soient toujours éclairés. Il assista en 680 à un concile tenu à Rome, puis au sixième concile général assemblé à Constantinople en 681 contre le monothélisme. Il mourut à son retour, à soixante-douze ans. Il est le patron de l'église de Bénévent.

SAINT TYRANNION,

ÉVÊQUE DE TYR,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS.

Ces saints, après avoir été meurtris à coups de fouet, furent exposés à la fureur des léopards, des ours et des taureaux sous Dioclétien en 304.


Digitized by Google



ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

20 FÉVRIER.

Avant sa naissance, Eucher avait été destiné au service des autels par sa pieuse mère, qui tous les jours demandait au ciel que les dispositions de son enfant répondissent à ce vœu. Il ne le démentit pas; et son enfance, dirigée par une éducation conforme aux désirs de sa mère, put faire présager les vertus qui devaient orner son âge mûr. Bien jeune encore, résolu de quitter le monde, il se rendit à l'abbaye de Jumiéges, et s'y livra à toutes les pratiques de la vie religieuse.

Il avait passé sept ans dans cette retraite qu'il eût désiré ne plus quitter, lorsque, à la mort de son oncle, évêque d'Orléans, le peuple et le clergé de ce diocèse le demandèrent pour pasteur à Charles Martel, maire du palais. Une pareille demande ne pouvait être refusée. Eucher, malgré

Digitized by Google



ses refus réitérés, malgré les craintes que lui inspiraient les devoirs de l'épiscopat, dut céder aux instances qui lui étaient faites, et partir pour Orléans, où son sacre eut lieu en 721. Il ne tarda pas à justifier, par l'ardeur qu'il mit à instruire son troupeau, par sa charité et sa piété, la confiance qui l'avait appelé sur ce siége.

Mais, ainsi que presque tous les serviteurs de Dieu, il était destiné à subir quelques épreuves. Charles Martel, ne se faisant pas scrupule de prendre les biens de l'Église et de les donner comme récompense à ses officiers, Eucher crut devoir réclamer contre un pareil état de choses qui lui paraissait aussi peu juste qu'irrégulier. Dénoncé à Charles comme un factieux, il fut exilé à Cologne, puis au château de Haspengaw, dans le territoire de Liége. Ses vertus et sa résignation le suivirent dans cet exil et le firent aimer de tous. Le gouverneur de Liége le chargea du soin de distribuer ses aumônes et lui permit de se retirer au monastère de Saint-Tron, où il mourut le 20 février 743. La fable de la damnation de Charles Martel, qui se trouve dans la vie du saint évêque, a été ajoutée après coup et ne mérite aucune créance.

Réflexions.

On ne doit rechercher ni les dignités ni les emplois; mais quand on les obtient, il faut en remplir tous les devoirs. C'est là une obligation rigoureuse à laquelle personne ne saurait se soustraire, dans l'intérêt de l'ordre et pour le bonheur des familles. N'est-ce point en effet de son omission ou de son oubli que viennent, en partie, les désordres qui pèsent sur la société?

Si chacun s'acquittait exactement des devoirs de son état, il y aurait moins de malheurs individuels, et la justice aurait moins de délits à réprimer ou de crimes à punir; car l'oubli des devoirs de son état, quand il est entré dans les habitudes, conduit à la perte de la considération personnelle, des moyens d'existence, et à la ruine des familles. A ces considérations, il convient d'ajouter que si l'oubli des devoirs de sa profession, de la part du pauvre ouvrier comme du capitaliste opulent, de la part du modeste employé comme du fonctionnaire de l'ordre le plus élevé, est funeste à la morale privée, il l'est peut-être encore plus à la morale publique, attendu qu'en favorisant d'anciens abus, il en tolère de nouveaux.


Digitized by Google



SAINT SADOTH, ET SES COMPAGNONS,

ÉVÊQUE DE SÉLEUCIE, MARTYRS.

En 341, Sapor II, roi de Perse, persécuta les chrétiens. L'évêque de Séleucie fut arrêté avec une partie de son clergé et plusieurs chrétiens. On exigeait qu'ils adorassent le soleil dont le culte constituait la religion des mages. On les retint longtemps en prison, où ils eurent à souffrir toutes sortes de tortures. Enfin ils eurent la tête tranchée.

SAINT ÉLEUTHÈRE,

ÉVÊQUE DE TOURNAY, MARTYR.

La famille d'Éleuthère était chrétienne et habitait Tournay. L'état moral et religieux de cette ville offrait quelque chose de peu consolant. Les Francs, dont le siége principal était à Tournay, entraînaient avec eux beaucoup de désordres et de superstitions païennes. Éleuthère, élu évêque en 486, dix ans avant le baptême de Clovis, s'efforça d'en arrêter le cours. Il donnait ses soins à la conversion des Francs, et défendait en même temps le mystère de l'incarnation attaqué par quelques novateurs. Mais son zèle déplut à ces derniers, et ils résolurent de le tuer : projet qu'ils exécutèrent sans crainte dans l'année 532.

SAINTE MILDRÈDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Fille de Merwald, second fils de Penda, roi des Merciens, Mildrède fut élevée à l'abbaye de Chelles en France, où elle prit le voile. De retour en Angleterre, on la choisit pour être abbesse du monastère de Minstrey, dans la petite île de Thanes. Elle se regardait comme la dernière de ses sœurs, et par ses exemples elle les portait à la piété et à l'observation de la règle. Elle compta parmi ses religieuses sainte Ermengithe, sa tante, dont le culte était autrefois très-répandu en Angleterre. Sainte Mildrède mourut à la fin du septième siècle. Il y a à Londres deux chapelles catholiques qui portent son nom.

Digitized by Google

SAINT SÉVÉRIEN,

ÉVÊQUE DE SEYTOPOLIS EN PALESTINE, MARTYR.

21 FÉVRIER.

Ce saint évêque s'opposa courageusement à Théodose, patriarche *intrus* de Jérusalem qui, les armes à la main, imposait l'hérésie d'Eutychès, bien qu'elle eût été condamnée par la décision du concile de Chalcédoine. Sévérien voulut prendre des mesures pour préserver sa ville épiscopale du danger de l'hérésie; mais les partisans de Théodose, mécontents de sa résistance, excitèrent du tumulte dans Seytopolis, et à la faveur de ce tumulte se saisirent de l'évêque, le maltraitèrent et le remirent aux soldats que Théodose entretenait, lesquels le massacrèrent hors de la ville en 452.

Réflexions.

Quand on voit, au cinquième et sixième siècle, l'état de l'Église grecque, on s'explique facilement ensuite l'invasion, les succès et la domination des Sarrasins. Ces pays, qui avaient enfanté une multitude de saints, ne produisaient plus que des hommes livrés à des subtilités dangereuses ou impies; ces Églises célèbres, fondées par les apôtres, arrosées du sang des martyrs, gouvernées par des évêques aussi instruits que capables et vertueux, ne voyaient plus que des hommes ignorants, audacieux, établissant leurs idées, en dehors de la doctrine catholique, par la force et la violence. Ceci doit donner à réfléchir sur la profondeur des jugements de Dieu et sur l'ordre providentiel de ses desseins.

SAINT DANIEL,

PRÊTRE,

ET SAINTE VERDA,

MARTYRS.

Ces deux martyrs furent exécutés en Perse en 344, sous Sapor II. On leur perçait les pieds, puis on les tenait dans la glace plusieurs jours de suite.

Le mot *Verda*, en langue chaldaïque, signifie *Rose*.


Digitized by Google

SAINT GERMAN,

ABBÉ DE GRANFEL,

ET SAINT RANDAUT,

MARTYRS.

21 FÉVRIER.

Fils d'un riche sénateur de Trèves, et élevé sous les yeux de Modoald, évêque de cette ville, German puisa de bonne heure, dans les leçons de ce pasteur, l'amour de Dieu et le dégoût du monde. Aussi, à peine avait-il atteint l'âge de dix-sept ans, qu'il vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres, et se mit sous la conduite de saint Arnoul, qui avait quitté les honneurs de la cour et les fonctions de ministre de Dagobert, pour vivre dans un ermitage en Lorraine. Un pareil disciple ne pouvait que gagner l'affection du maître qui se plut à lui montrer les voies de la perfection. Il y fit de si grands progrès et goûta si bien les douceurs de la solitude, qu'il engagea son frère Numérien à embrasser le même genre de vie. Tous les deux se retirèrent ensuite dans le monastère récemment construit par saint Romaric sur une montagne des Vosges, et dont la règle était celle de saint Colomban. Il portait le nom de Remiremont, et a donné lieu à la ville de ce nom dans le département des Vosges; depuis, il était devenu un chapitre de chanoinesses nobles qui pouvaient se marier en quittant l'abbaye. German n'en sortit que pour être supérieur du monastère de Granfel, fondé par le duc Gondon, l'un des principaux seigneurs d'Alsace.

Gondon eut pour successeur Boniface, homme dur, fantasque et violent, qui ravageait impitoyablement les terres de ses vassaux et des religieux, et accablait les uns et les autres de vexations et d'impôts arbitraires. German souffrit avec résignation les maux qui ne tombaient que sur son couvent; mais il crut de son devoir d'intercéder pour les malheureux vassaux dont les maisons étaient pillées à chaque instant par les soldats de Boniface. Un jour il l'alla trouver et le supplia, dans les termes les plus touchants, d'avoir quelque pitié pour ces infortunés. Boniface feignit le repentir, promit de changer de conduite, et le saint s'applaudit du succès de sa démarche; mais comme il retournait au couvent, il fut assailli par une bande de soldats envoyés par le duc. Ils le tuèrent à

Digitized by Google

coups de lance, ainsi qu'un de ses moines qui l'accompagnait, le bienheureux Randaut. Cet événement eut lieu en 666.

Le monastère de Granfel se trouvait dans le diocèse de Bâle, on l'appelait Grandvillers ou Munster-Thal, en allemand. Il conserva les corps des deux saints jusqu'à la *réforme*, époque à laquelle il fut détruit par les protestants de Bâle.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE,

PÉNITENTE.

22 FÉVRIER.

Ainsi que Marie-Madeleine, Marguerite de Cortone racheta de grandes fautes par un grand repentir et de rudes pénitences. Elle naquit à Alviano en Toscane, et sa jeunesse fut livrée à tous les écarts d'une vie licencieuse ; mais Dieu voulut la sauver, et fit naître une circonstance qui devait la faire rentrer en elle-même. Elle vit un jour un cadavre déjà en putréfaction, à moitié rongé des vers, et elle reconnut dans ce cadavre les restes d'un homme qu'elle avait tendrement aimé, pour qui elle avait oublié tous ses devoirs. Un pareil spectacle était bien capable sans doute de ramener le pécheur le plus endurci, de lui faire sentir l'incertitude de la vie, le néant des plaisirs et les misères de la terre. Aussi Marguerite en fut profondément émue, et des sentiments soudains de repentir et de piété, pénétrant son cœur, prirent la place des coupables désirs qui l'avaient rempli jusqu'alors. Sa première démarche fut d'aller se jeter aux genoux de son père, et de lui demander par ses larmes le pardon de ses égarements. Elle se rendit ensuite à l'église d'Alviano, nu-pieds et la corde au cou, pour témoigner son repentir à la population qu'elle avait scandalisée. Une confession générale suivit cet acte de pénitence, et fut accompagnée des plus vifs sentiments de douleur.

Le démon s'efforça de tendre des embûches à Marguerite, en lui rappelant tout ce qu'elle laissait dans le monde ; mais elle resta inébranlable, et désirant enfin se consacrer à Dieu, elle demanda à entrer dans le tiers ordre de Saint-François. Après trois ans d'épreuves, elle obtint cette faveur, et alors ses macérations redoublèrent sur ce corps qui jadis avait tant servi à l'iniquité. Elle cherchait tous les moyens possibles de s'anéantir aux yeux des hommes, elle pratiquait toutes les œuvres de piété


Digitized by Google

qui pouvaient racheter ses fautes passées. Elle mourut le 22 février 1297, et d'après la constatation des miracles opérés par son intercession, elle fut canonisée en 1728.

Réflexions.

Il faut toujours revenir à Dieu, quels que soient les torts que nous avons à nous reprocher, les fautes dont nous nous sommes rendus coupables, et les crimes que nous avons commis. C'est donc une dangereuse et grave erreur de croire qu'on ne peut sortir d'une voie vicieuse, quand une fois on y est malheureusement entré; on en peut toujours sortir, malgré les obstacles qui nous environnent, avec une volonté énergique soutenue par la grâce de Dieu, qui ne nous manque jamais. Il arrive souvent qu'on se trouve dans une position morale affligeante, ou plutôt effroyable; et il arrive aussi que ce n'est pas de cette position même qu'on doit avoir le plus à craindre, mais du découragement qui en est comme la conséquence. On n'ose se tourner ni vers son passé ni vers son avenir : tous deux épouvantent. Dans cet état d'immobilité, on se plonge plus que jamais dans le présent, on s'y rattache avec une sorte de désespoir. Les regrets et les remords du passé, les terreurs de l'avenir environnent de toutes parts et saisissent l'âme. Eh bien! dans cette triste situation, c'est cet étrange découragement, cette terrible apathie, qui constituent tout le danger : on ferme les yeux pour ne pas voir, on se bouche les oreilles pour ne pas entendre, on se jette à terre pour ne pas marcher. On achève de se perdre par peur comme on a commencé de se perdre par passion. On se persuade qu'on a trop mal vécu dans le passé pour espérer de bien vivre dans l'avenir, qu'on est trop malade pour aspirer à la guérison, et qu'enfin ce qu'on a de mieux à faire, c'est de rester dans la voie vicieuse qu'on a si largement parcourue jusqu'alors. Voilà la plus lamentable erreur qu'il soit possible d'imaginer, et qui est plus commune qu'on ne pense.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE.

Avant d'aller à Rome, saint Pierre fonda le siége épiscopal d'Antioche. Antioche, ville considérable, opulente, magnifique, passait pour


Digitized by Google

la capitale de l'Orient; les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour. Ce fut trois ans après l'ascension du Sauveur que saint Pierre établit sa chaire à Antioche.

Dans la primitive Église, les chrétiens, surtout en Orient, célébraient l'anniversaire de leur baptême; ils renouvelaient en ce jour les vœux qu'ils avaient faits à Dieu. Conformément à cette sainte pratique, les évêques célébraient aussi l'anniversaire de leur sacre. Nous avons trois discours du pape saint Léon le Grand sur l'anniversaire de son sacre. Telle a été l'origine de la fête de la chaire de saint Pierre.

SAINT SÉRÉNUS,

JARDINIER ET MARTYR.

23 FÉVRIER.

Sans imposer à son corps les rudes austérités par lesquelles tant d'illustres cénobites parvinrent à la perfection évangélique, Sérénus chercha aussi le chemin du ciel par une vie passée dans la solitude, le recueillement et la prière. Grec d'origine, il avait, jeune encore, quitté sa famille et sa patrie pour s'établir à Sirmium, dans la Pannonie. Là, loin de toute distraction, il avait acheté un jardin, le cultivait de ses mains, et trouvait chaque jour un nouveau sujet d'adoration pour le Créateur dans les œuvres de la création. Ses paisibles et pieuses occupations furent pendant quelque temps interrompues par la persécution; il fut obligé de se cacher. Après la tourmente, il revint dans sa retraite, et reprit ses simples travaux. Ses jours s'écoulaient en paix, partagés entre les soins donnés à son jardin et les occupations pieuses, lorsque ce calme fut troublé par un événement imprévu, et qui devait décider de sa destinée.

Il vit un jour entrer chez lui une dame richement vêtue, et accompagnée de deux jeunes personnes; il lui demanda ce qu'elle venait faire en ces lieux. « En passant, répondit-elle, j'ai jeté un coup d'œil sur votre jardin, et, enchantée de son aspect, j'ai voulu m'y promener un instant. —Vous ne dites pas la vérité, répondit Sérénus, un tout autre motif vous a conduite ici; car les femmes de votre rang ne sortent pas à une pareille heure. Dites-moi donc ce qui vous amène, ou retirez-vous. »


Digitized by Google

Cette femme, irritée et confuse, se retira; et, loin de raconter à son mari ce qui avait eu lieu, elle se plaignit à lui d'avoir été insultée par Sérénus, dont elle indiqua la demeure. Le mari, officier distingué dans les gardes de Maximien, crut sans examen ce rapport, demanda justice à l'empereur, et reçut de lui un rescrit ordonnant au gouverneur de la Pannonie de rechercher le coupable, et de lui infliger une sévère punition. Muni de cette pièce, l'officier partit en toute hâte pour Firmium, où il fut bientôt en présence du gouverneur, qui fit comparaître Sérénus. A tous les reproches, à toutes les menaces qu'on lui adressa, il ne répondit que par un simple récit de ce qui s'était passé, et avec tant de clarté, de précision, et un si grand air de véracité, que le gouverneur reconnut son innocence, et que le mari renonça à toute autre explication.

Mais le gouverneur, tout en rendant justice à Sérénus, avait remarqué la sagesse de ses réponses; il avait remarqué surtout avec quelle prudence cet homme, jeune encore, loin de profiter de la faiblesse d'une femme passionnée, s'était efforcé de lui remontrer sa faute, et de la ramener à ses devoirs. Ce gouverneur savait qu'un chrétien seul pouvait être capable d'une telle retenue, et pour éclaircir ses doutes, il adressa quelques questions à notre saint. Celui-ci déclara sans hésiter qu'il était chrétien. Le gouverneur lui demanda alors comment il avait fait pour éluder les ordres qui avaient été donnés récemment de sacrifier aux idoles, et pour se soustraire aux recherches qui avaient été exécutées; il répondit qu'il était parvenu à se cacher, ajoutant toutefois : « Il a plu au Seigneur de me réserver pour ce temps-ci. Il semblait m'avoir rejeté comme une pierre peu propre à entrer dans son édifice; mais il a la bonté de me reprendre aujourd'hui pour m'y placer. Au reste, je suis prêt à tout souffrir pour son nom, afin d'être reçu dans son royaume au nombre de ses saints. — Eh bien! lui dit le gouverneur irrité, puisque vous avez voulu éluder par la fuite les édits des empereurs, et que vous vous êtes caché afin de ne pas sacrifier aux dieux, en réparation de ces crimes, vous perdrez la tête. » Sérénus avait déjà plus d'une fois déploré sa fuite; plus d'une fois il avait amèrement regretté de ne pas avoir hardiment affronté les supplices, comme tant d'illustres martyrs qui, par leur mort, avaient conquis la gloire céleste. Il entendit avec une douce et intérieure satisfaction cette sentence, qui fut exécutée à l'instant même. Conduit immédiatement au lieu du supplice, il y fut décapité le 23 février 307.


Digitized by Google

Réflexions.

Dans toutes les classes de la société, il y a eu des chrétiens qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ. Les classes ouvrières ne sont pas celles qui ont montré le moins de foi et de dévouement. Ce fait n'a rien qui doive étonner; c'est dans leur sein que Jésus-Christ a choisi ses apôtres, c'est avec le peuple qu'il aimait particulièrement à converser.

SAINT DOSITHÉE,

MOINE.

Dans une ignorance profonde des mystères et des vérités du christianisme, Dosithée passa les premières années de sa vie au milieu des plaisirs et des dissipations du monde. Mais il avait dans l'esprit un fond de curiosité qui, après lui avoir fait parcourir diverses contrées, le conduisit à Jérusalem, dont il avait souvent entendu parler. C'est là que la miséricorde de Dieu l'attendait. Il s'arrêta longtemps, dans une église, devant un tableau qui représentait les tourments de l'enfer, et en demanda l'explication. A la peinture qu'on lui fit des supplices des réprouvés, du bonheur et de la gloire des élus, son cœur fut ému, et à l'instant même il quitta le monde pour aller vivre dans la retraite. L'abbé Séridon, à qui il s'adressa, lui donna l'habit monastique, et confia son éducation religieuse à un de ses disciples nommé Dorothée. Celui-ci, connaissant la difficulté qu'éprouve un pécheur à passer sans transition des distractions du monde aux voies du salut, ne conduisit son élève que par degrés. Il lui permit d'abord de manger de tout ce qu'il voudrait, et finit par l'amener insensiblement à se contenter de huit onces de pain par jour. Il en fut ainsi de tous les autres devoirs de la vie monastique, s'appliquant surtout à lui apprendre à mortifier sa volonté dans les petites comme dans les grandes choses.

Après avoir passé cinq ans dans ce monastère, on lui confia les fonctions d'infirmier, et il y déploya un zèle, une activité qui le faisaient considérer, par tous les malades confiés à ses soins, comme le plus digne instrument de la Providence. Mais les fatigues excessives auxquelles il se livrait lui firent contracter un crachement de sang qui épuisa ses forces en peu de temps. Il voulut en vain se roidir contre ce dépérisse-


Digitized by Google

ment : son énergie dut céder aux progrès du mal, et bientôt il n'eut plus même assez de force pour prier. Il demanda alors à un respectable vieillard du monastère de supplier le Seigneur de le retirer de ce monde, où il n'était plus d'aucune utilité. « Ayez un peu de patience, lui dit celui-ci, la miséricorde de Dieu est proche. » Et peu après il ajouta : « Allez en paix, et quand vous serez en présence de la sainte Trinité, priez pour nous. » Dosithée expira quelques instants après.

Réflexions.

Ce saint ne pratiqua point d'austérités extraordinaires, et cependant, de l'aveu de ses frères, il les avait tous surpassés en vertu. Ceci s'explique par la simplicité du cœur, le détachement de sa propre volonté, et la pensée continuellement dirigée vers Dieu, trois choses qui constituent les moyens les plus propres pour avancer dans la perfection évangélique: voie ouverte à tout le monde.

SAINTE MILBURGE,

VIERGE.

Cette vierge était sœur de sainte Mildrede, et abbesse de Wenloch dans le comté de Shrop; elle recommandait particulièrement à ses religieuses la pureté du cœur et l'amour de la paix. Sa mort date de la fin du septième siècle.

SAINT BOISIL,

ABBÉ.

Religieux d'une éminente vertu à l'abbaye de Melross, qui avait été fondée au milieu d'une vaste forêt, dans un endroit sauvage, sur le bord de la Tweed, Boisil ne prononçait jamais le saint nom de Jésus qu'avec la plus profonde vénération; il recommandait spécialement à ses frères de veiller sur les saillies de l'amour-propre, de bannir tout attachement à leur volonté, et de s'entretenir avec Dieu par une prière continuelle. Il aimait à prêcher dans les villages, et à converser avec leurs habitants, parce qu'ils avaient, disait-il, dans leurs travaux et leur misère, le plus


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

besoin de lumières et de consolations. Ce saint religieux mourut de la peste qui ravagea l'Angleterre en 664.

SAINT MATHIAS,

APOTRE.

24 FÉVRIER.

Depuis le baptême de Jésus-Christ jusqu'à son ascension, Mathias ne le quitta point, ce qui donne presque la certitude qu'il fut du nombre des soixante-douze disciples du Sauveur.

Lorsque les fidèles étaient assemblés pour attendre la venue du Saint-Esprit, Pierre leur dit qu'il fallait compléter le nombre des apôtres, devenu insuffisant par la trahison et la mort de Judas. Deux disciples réunirent tous les suffrages : Mathias et Joseph Barsabas, à qui ses vertus avaient fait donner le nom de *Juste*. Indécis entre ces deux serviteurs de Dieu, qui semblaient également dignes de la mission qu'on voulait leur confier, les disciples, par une prière fervente, demandèrent à Dieu de vouloir bien manifester sa volonté. Après cette prière, on procéda à l'élection par la voie du sort ; Mathias fut désigné, et l'on ne douta plus que la Providence ne l'eût choisi.

Ayant ainsi reçu, le jour de la Pentecôte, l'apostolat et les lumières du Saint-Esprit, Mathias consacra sa vie aux travaux de la mission qui lui avait été confiée, et sur laquelle on a peu de détails. Une ancienne tradition rapporte qu'il fut martyrisé dans la Colchide.

Réflexions.

L'usage du sort ne peut être légitime que lorsqu'il est impossible de se déterminer entre deux sujets d'un égal mérite. Il y aurait de la superstition à s'en servir hors ce cas, à moins que Dieu n'eût révélé ou inspiré que c'est là le moyen de connaître sa volonté. Or, les disciples assemblés se trouvaient dans cette position par rapport à saint Mathias.

Quant aux songes et aux sorts dont il est parlé dans les prophètes, on n'en peut rien inférer de contraire à ce que nous venons de dire. Les prophètes étaient des hommes inspirés de Dieu, qui agissaient conformément aux lumières surnaturelles qui leur étaient communiquées ; et nous, nous parlons du cours ordinaire des choses humaines.


Digitized by Google

LES SAINTS MARTYRS MONTAN, LUCIUS, FLAVIEN, JULIEN, VICTORIC, PRIMOLE, RENUS ET DONATIEN,

DISCIPLES DE SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Sous l'empereur Valérien, dans l'année 259, saint Cyprien avait été victime de la persécution; ses disciples le furent aussi quelque temps après. Entassés dans un cachot noir, méphitique, pendant plusieurs mois, ils souffrirent beaucoup de la faim et de la soif. Les uns eurent la tête tranchée, les autres moururent dans la prison, des mauvais traitements qu'ils éprouvaient.

SAINT PRÉTEXTAT,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

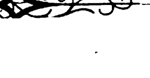
Archevêque en 549, Prétextat assista au troisième concile de Paris, assemblé pour abolir les mariages incestueux, alors communs parmi les Francs, et pour remédier à d'autres abus. Il s'éleva contre les injustices et les cruautés de la reine Frédégonde, qui, implacable dans ses ressentiments, ne lui pardonna jamais.

Indignement calomnié par les courtisans de cette princesse, et exilé dans la basse Normandie, Prétextat souffrit avec résignation et patience. Après la mort de Chilpéric, roi de Paris, il sortit de son exil, où il était depuis six ans. Frédégonde habitait ordinairement Rouen; l'archevêque chercha à la convertir, mais ses exhortations déplurent à la princesse. Elle voulut se débarrasser de celui qui les lui adressait; elle paya donc un homme qui frappa d'un coup de poignard Prétextat, comme il chantait l'office de matines, en 588.

SAINT ÉTHELBERT,

ROI DE KENT, PREMIER ROI CHRÉTIEN D'ANGLETERRE.

Éthelbert, roi saxon, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, et monta sur le trône en 560. La reine Berthe, dont le zèle égalait la piété






Digitized by Google

s'efforçait d'amener le roi, son mari, à embrasser le christianisme, lorsque arriva le moine Augustin, envoyé par le pape saint Grégoire le Grand, pour annoncer la *bonne nouvelle* dans la Grande-Bretagne. Persuadé par ce pieux et courageux missionnaire, Éthelbert demanda et reçut le baptême. Il se montra fidèle aux nouveaux engagements qu'il venait de contracter, bien qu'il eût de rudes combats à soutenir contre ses passions et contre les difficultés innombrables qu'entraîne toujours dans un État un changement radical de religion. Pour lui-même, il eut recours à la prière, à la vigilance et à la mortification ; et pour la conduite de son royaume, il publia de sages lois qui ont été observées longtemps en Angleterre ; il abolit les cérémonies païennes, et bâtit plusieurs églises. Il déploya une prudence et une fermeté égales à sa sollicitude pour les intérêts de ses sujets, et à son zèle pour la religion. Sa mort eut lieu en 616. Il y a, en Angleterre, quelques églises placées sous son invocation. La plus ancienne est celle de saint Albert de Norwich, dont la fondation remonte, dit-on, à la fin du septième siècle. Saint Albert est le même que saint Éthelbert.

SAINT LÉTARD,

ÉVÊQUE.

Cet évêque suivit en Angleterre, en qualité de chapelain, la princesse Berthe ; car le roi Caribert, son père, avait stipulé qu'elle aurait toute liberté pour professer sa religion. Saint Létard contribua beaucoup au succès de la mission de saint Augustin par sa conduite et ses prédications. On invoquait sa mémoire dans les temps de sécheresse, avant la réforme opérée par Henri VIII.

SAINT TARAISE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

25 FÉVRIER.

Né à Constantinople, au huitième siècle, d'une famille patricienne, saint Taraise fut élevé avec le plus grand soin par sa mère, femme

pieuse, qui lui recommandait surtout de fuir les mauvaises compagnies et les mauvais livres. Sa jeunesse répondit à une telle éducation. Plus par son mérite que par sa naissance, il parvint à la dignité de consul, puis à la charge de secrétaire d'État sous l'impératrice Irène. L'hérésie des iconoclastes avait déjà fait un mal immense, depuis que plusieurs empereurs s'étaient publiquement déclarés pour les *briseurs* d'images. Le siége de Constantinople était vacant; on choisit, pour l'occuper, Taraise à cause de ses talents et de sa piété; mais il n'accepta qu'à la condition que le gouvernement impérial réunirait un concile pour condamner l'hérésie des iconoclastes, et pour remettre l'Église grecque sous l'autorité du saint-siége.

Le concile se réunit en effet à Nicée, en Bithynie, en 785. Les légats du pape le présidaient; les trois patriarches d'Orient, c'est-à-dire d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ne pouvant venir à cause de la domination des Sarrasins, se firent représenter par des députés. On lut plusieurs passages des Pères qui établissent le *culte de relation* qu'on rend aux saintes images; on lut ensuite une confession de foi où tous les évêques déclaraient qu'ils honoraient 1° la sainte Vierge; 2° les anges; 3° les apôtres, les prophètes, les martyrs, les docteurs, et généralement tous les saints, et qu'ils honoraient également leurs images.

Cet usage dans l'Église remonte au temps des apôtres; ce ne sont pas les images d'ailleurs qu'on vénère, mais les personnages qu'elles représentent, et cela en vue de Dieu, à cause de lui, et pour sa plus grande gloire. Il fut décidé qu'on placerait les images dans les Églises, sur les vases sacrés, sur les ornements, sur les murailles, les planchers, les maisons, etc., etc. Plus on voit les images des saints, dirent les pères du concile, plus on est excité au souvenir des originaux.

Taraise se montra un modèle accompli de toutes les vertus; ayant une immense charité pour les pauvres, il allait les chercher dans les hôpitaux et dans les maisons particulières. L'empereur Constantin l'exila parce que le patriarche refusait d'approuver le divorce de ce prince, en soutenant l'indissolubilité du mariage. Constantin ayant été détrôné par l'impératrice Irène, sa mère, Taraise put reprendre l'administration de son diocèse, où il mourut en 806.

Réflexions.

L'honneur qu'on rend aux images, soit statues, tableaux, soit à toute autre représentation d'une des personnes de la sainte Trinité, ou d'un.

Digitized by Google

saint, se reporte à l'original; c'est un acte de respect, de vénération, de la part des chrétiens, et non un acte d'adoration, qui n'appartient qu'à Dieu. Ceux qui blâment le culte des images pèchent donc ou par ignorance, ou par mauvaise foi, car l'Église s'est toujours efforcée de mettre les populations en garde contre un zèle aveugle qui accorderait aux créatures ce qui n'est dû qu'au Créateur, à l'image ce qui n'est dû qu'à l'original dont cette image est la représentation.

L'histoire chrétienne des images a perdu une partie de ses titres, d'abord à la révolution des iconoclastes orientaux, et depuis à celle des iconoclastes occidentaux.

SAINT CÉSAIRE,

MÉDECIN.

Frère de saint Grégoire de Nazianze, Césaire étudia les sciences à Alexandrie; il s'appliqua surtout à l'étude de la médecine, et il devint le premier médecin de son siècle. L'empereur Julien l'Apostat lui fit les plus brillantes promesses pour le ramener au paganisme; mais Césaire, aussi fervent chrétien que savant médecin, les dédaigna. Il laissa aux pauvres, en mourant, tout ce qu'il possédait. On était alors en 369.

SAINTE WALBURGE,

VIERGE ET ABBESSE.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, ayant écrit en Angleterre afin qu'on lui adressât des religieuses pour des monastères qu'il voulait établir, Walburge, fille de Richard, roi des Saxons occidentaux, fut du nombre de celles qui partirent pour cette pieuse destination. Ses frères Gombaud et Guillebaud, missionnaires avec saint Boniface, avaient fondé, au diocèse d'Aichstat en Franconie, le monastère de Heidenheim, dont Walburge devint abbesse. Heidenheim dépend actuellement du Wurtemberg. Sainte Walburge le gouverna pendant vingt-cinq ans, et s'endormit dans le Seigneur en 779.


Digitized by Google

SAINT VICTORIN ET SES COMPAGNONS,

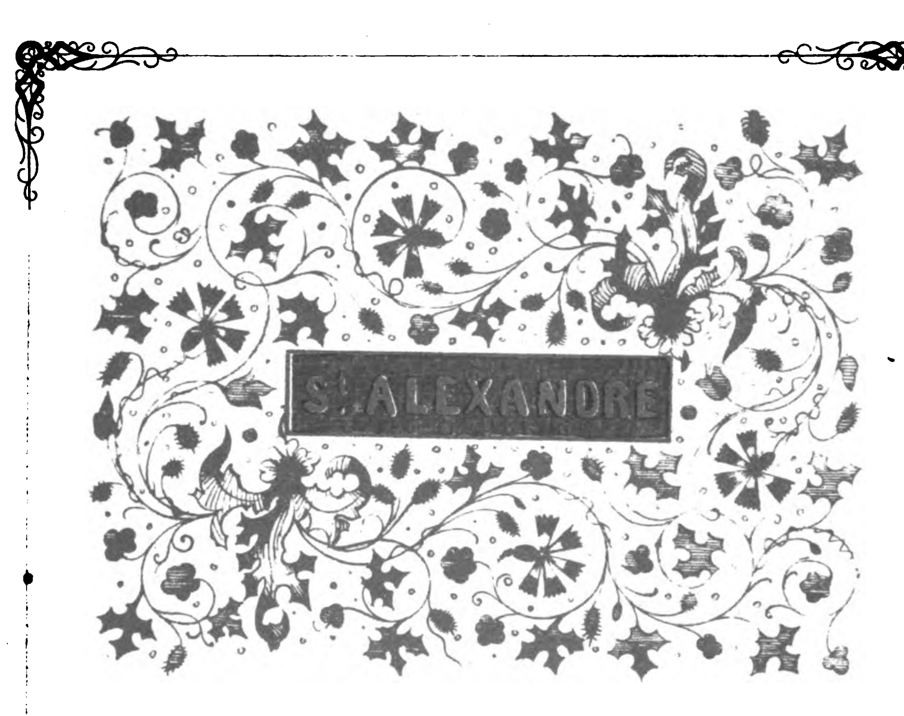
MARTYRS.

Ces saints martyrs, au nombre de sept, étaient de Corinthe, et y confessèrent la foi en 249. Ils passèrent ensuite en Égypte, et par leur mort, qui eut lieu en 284, à Diospolis, rendirent un éclatant hommage à la vérité de leur religion. La question du chevalet, et tous les tourments qu'on leur fit souffrir n'ayant pas ébranlé leur courage, on mit Victorin, l'un d'eux, dans un mortier, où on lui brisa les pieds et les jambes, en lui répétant à chaque instant d'avoir pitié de lui-même, et de s'épargner ces tourments en renonçant à son Dieu. Il se montra inébranlable, et fut assommé.

Un pareil supplice aurait épouvanté d'autres hommes que des chrétiens. Sa vue n'inspira aux compagnons de Victorin que le désir d'en partager la gloire. Quand on montra le mortier à Victor, il dit : « C'est là que je trouverai la véritable félicité. » On l'y jeta, et il y mourut. Nicéphore sauta de lui-même dans le mortier ensanglanté, et eut le même sort. Claudien fut coupé en morceaux. Il restait encore Diodore, Sérapion et Papias. Le juge, leur montrant les cadavres informes et les membres épars de leurs compagnons, les engagea à éviter le même sort. Leur réponse ne pouvait être douteuse, et ne se fit pas attendre. Diodore fut condamné à être brûlé vif, Sérapion à être décapité, et Papias à être brûlé vif. Ce martyre eut lieu le 25 février 284.




Digitized by Google



PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

26 FÉVRIER.

A la mort de saint Achillas, patriarche d'Alexandrie, l'un des prêtres de cette ville, Arius, esprit fin, délié, insinuant, mais dominé par l'orgueil et l'ambition, visait au patriarchat. Avec un caractère souple, un extérieur mortifié, Arius, à des manières modestes et séduisantes, joignait une instruction supérieure et une grande habileté de raisonnement. Il ne réussit cependant pas, et le prêtre Alexandre lui fut préféré en 313. Le nouveau patriarche apportait dans ses fonctions un caractère fort doux, une ardente charité pour les pauvres, une vie et une doctrine irréprochables. Arius se mit à haïr son supérieur uniquement parce qu'il lui avait été préféré; car le patriarche n'offrait pas matière à la critique. Or, il est rare que la haine demeure silencieuse et prudente. Arius commença dans son intimité à

Digitized by Google

blâmer la doctrine d'Alexandre, qui n'était, au reste, que celle de l'Église; or, à force de discuter ainsi les principes de son supérieur, il se trouva que peu à peu il avançait des assertions opposées à la tradition et à la foi de l'Église, et s'éloignait insensiblement de la doctrine admise et proclamée par les conciles. Tout ceci se passait dans des entretiens particuliers; mais ces entretiens avaient fini par faire impression sur ceux qui y assistaient, et par les persuader. Arius crut donc pouvoir dire publiquement, en 319, ce qu'il avait dit jusqu'alors comme en famille. Il prétendait que le Fils de Dieu était une créature tirée du néant, qu'il y avait eu un temps où il n'existait point, qu'il était par conséquent capable de pécher. Il suivait de là que Jésus-Christ n'était point véritablement Dieu.

Arius parvint à faire adopter ces opinions impies à plusieurs prêtres, à deux évêques de ses amis, à des diacres et à des vierges. Saint Alexandre n'opposa à ces erreurs que la douceur habituelle à son caractère, aimant à penser qu'Arius reviendrait à son devoir; mais plus ce dernier avançait ses assertions en public, plus il se les incorporait, pour ainsi dire, plus il se persuadait qu'il avait raison. C'est toujours ainsi que les esprits orgueilleux procèdent; ils s'imaginent que seuls ils ont raison, et que les autres ont tort. Il fallut employer d'autres moyens que les simples observations et les avertissements : le patriarche assembla un concile où se trouvaient cent un évêques, et où Arius fut condamné. Il se cacha d'abord, puis il se sauva en Palestine; de là, il se mit en correspondance avec Eusèbe, évêque de Nicomédie, esprit actif, remuant, fier et ambitieux. Ce prélat exerçait une grande influence sur Constantia, sœur de l'empereur Constantin, qui elle-même avait beaucoup d'ascendant sur son frère. Arius sut inspirer de l'intérêt à Eusèbe, et eut le talent de gagner sa confiance. Cet évêque le fit venir à Nicomédie, où l'empereur résidait souvent. Alexandre informa le pape saint Sylvestre, et tous les évêques catholiques de l'état des choses. Cependant Constantin, prévenu par Eusèbe, désirait que le patriarche d'Alexandrie se réconciliât avec Arius, et que l'affaire en restât là; mais Osius, le célèbre évêque de Cordoue, qui avait toute la confiance de l'empereur, lui dit que cela ne se pouvait, et qu'il fallait un concile pour arrêter cette dangereuse hérésie. Le concile s'assembla effectivement à Nicée, en Bithynie, dans le palais impérial, le 19 juin de l'année 325; on y compta trois cent dix-huit évêques, parmi lesquels plusieurs avaient souffert pour la foi sous les empereurs précédents. Le pape saint Sylvestre, n'ayant pu venir à cause de son grand âge, présida le concile par ses légats, qui étaient Osius de

Digitized by Google

Cordoue, en Espagne, Victor et Vincent, prêtres de l'Église romaine.

Constantin entra sans gardes dans la salle de réunion, et, après en avoir fait prévenir les évêques; il ne s'assit qu'après qu'ils l'en eurent prié. On entendit Arius. Le diacre Athanase, que saint Alexandre avait amené avec lui à cause de son mérite et de sa capacité extraordinaires, démontra toute la subtilité et toute l'impiété de la nouvelle doctrine. Ce fut alors que les pères du concile déclarèrent que le Fils (Jésus-Christ) était *consubstantiel* au Père. Ce mot se lit dans la formule de foi que dressa Osius, laquelle constitue ce qu'on appelle le symbole de Nicée, et que tous les évêques adoptèrent, à l'exception de cinq, du parti d'Arius. Constantin l'exila dans l'Illyrie avec ses partisans. Le concile se sépara le 25 d'août. L'empereur réunit à un repas tous les pères du concile avant leur départ. Saint Alexandre mourut quelques mois après, en désignant le célèbre et courageux Athanase comme le plus capable pour lui succéder.

Réflexions.

L'orgueil produit le plus souvent l'ambition; de ces deux passions, il résulte l'opiniâtreté et la haine; on s'entête dans ses opinions, et l'on finit par détester ceux qui les combattent.

L'arianisme, la plus redoutable hérésie qui ait attaqué l'Église dans les premiers siècles, s'appuyait sur le pouvoir politique, puisque plusieurs empereurs le soutenaient par tous les moyens possibles. Il a cela de commun avec la grande hérésie moderne, le protestantisme, qui n'a dû ses succès qu'à l'appui des gouvernements et au concours de leurs armées.

SAINT PORPHYRE,

ÉVÊQUE DE GAZA.

Porphyre, appartenant à une famille opulente de Thessalonique, en Macédoine, avait reçu une éducation solide et brillante. En 378, à l'âge de vingt ans, il alla en Égypte visiter le désert de Scété, où il passa quelques années; puis il parcourut la Palestine, et séjourna à Jérusalem. Il envoya en Macédoine Marc, un de ses amis, pour vendre ses biens, qui étaient considérables, puisque la vente produisit quatre mille cinq cents


Digitized by Google

pièces d'or. Porphyre employa cette somme à divers actes de charité et au soulagement des familles malheureuses. Pour vivre, il apprit à faire des tentes, et Marc copiait des livres; mais comme ce travail lui rapportait suffisamment pour vivre à deux, il voulut engager Porphyre à ne pas travailler. Ce dernier lui répondit par ces paroles de saint Paul : « Que celui qui ne travaille pas ne doit point manger. » A quarante ans, il fut ordonné prêtre par l'évêque de Jérusalem, en 393. Il ne mangeait qu'une fois par jour, après le coucher du soleil; dans la semaine, c'était du pain et des herbes; le dimanche, il faisait usage d'huile, de fromage et de vin. En 396, il fut choisi pour être évêque de Gaza. Cette ville, encore à demi païenne, avait conservé des temples, dont les idoles jouissaient d'une grande réputation dans le monde païen, savoir : les temples du soleil, de Vénus, d'Apollon, de Proserpine, d'Hécate, de la Fortune et de Marnas. On considérait ce dernier comme un chef-d'œuvre de l'architecture antique. L'empereur Théodose l'avait fait fermer, mais avait défendu qu'on le détruisît à cause de sa beauté.

Lors de l'arrivée de Porphyre, le pays était affligé d'une grande sécheresse; les païens priaient inutilement leur dieu Marnas afin d'obtenir de l'eau; car les gouverneurs de Gaza avaient ensuite toléré la réouverture de ce temple. Porphyre, de son côté, se mit en prière avec son clergé et les chrétiens de la ville, et il tomba une pluie abondante. Ce fait miraculeux détermina un grand nombre d'idolâtres à recevoir le baptême. Afin de leur ôter la tentation de retourner au paganisme, Porphyre alla demander à l'empereur la permission de démolir les temples païens; il l'obtint, et l'incendie du temple de Marnas (car on y mit le feu) dura plusieurs jours. A sa place, on bâtit une église, dont le plan fut envoyé de Constantinople par l'impératrice Eudoxie, avec du marbre et trente magnifiques colonnes. Cette église formait la croix grecque. Porphyre fit aussi employer le marbre du temple de Marnas que le feu avait respecté, et qui était de la plus grande beauté. On posa, en 403, au chant des psaumes et de l'alleluia, les fondements de ce nouvel édifice, dont la construction dura cinq ans. Tous les chrétiens y travaillaient successivement; la dédicace eut lieu le jour de Pâques; à cette occasion, Porphyre répandit de larges et abondantes aumônes. Sa mort date de l'année 420.


Digitized by Google

SAINT VICTOR, DIT SAINT VICTRE OU VITRE.

Victor, appartenant à une famille distinguée d'Arcis-sur-Aube, au diocèse de Troyes, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu. La prière, le jeûne et l'aumône n'étaient pas pour lui des devoirs, mais des plaisirs; l'étude de l'Ecriture sainte, à laquelle il s'était livré avec ardeur, lui facilita l'entrée de l'état ecclésiastique, qu'il embrassa jeune encore. Mais, porté par un goût particulier à la solitude, il renonça aux fonctions extérieures du ministère pour s'unir à Dieu, par la contemplation, dans la retraite. Son âme était continuellement en présence du Créateur, et pendant ses extases on l'eût pris pour un ange revêtu d'une forme humaine; aussi, dès son vivant, il fut honoré du don des miracles. Il mourut à Saturniac, appelé depuis Saint-Vitre, à deux lieues d'Arcis-sur-Aube, dans le diocèse de Troyes. En 837, une église fut construite sur son tombeau.

Saint Bernard a composé un office et deux panégyriques en l'honneur de saint Victor.

SAINT GALMIER,

SERRURIER, PUIS SOUS-DIACRE A LYON.

27 FÉVRIER.

Baldomer, dont le nom a été corrompu en celui de Galmier, naquit dans le Forez, et se rendit à Lyon pour y exercer la profession de serrurier, qu'il sanctifiait par les bonnes œuvres, la pénitence et la lecture des livres saints, dans tous les moments où ses occupations pouvaient le lui permettre. Sa vertu la plus remarquable était une charité qui non-seulement le portait à distribuer aux pauvres le fruit presque entier de son travail, mais qui plus d'une fois lui fit donner jusqu'à ses outils.

La ferveur avec laquelle Galmier priait à l'église était un sujet d'édification pour tous les fidèles. Un jour Vivence, alors abbé, et postérieurement archevêque de Lyon, en fut témoin; il voulut connaître un chrétien aussi pieux, et s'entretint avec lui; mais quel ne fut pas son étonnement quand il reconnut dans ce fidèle des connaissances bien au-dessus de son humble profession. Il voulut le faire entrer plus avant

dans les voies du salut, et lui donna une cellule dans son monastère. Galmier, délivré des préoccupations du monde, ne songea plus qu'aux choses divines, et à pratiquer tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Il mourut le 27 février 650, quelque temps après que sa piété l'eut fait élever au rang de sous-diacre. Son tombeau devint bientôt le rendez-vous d'une foule de pèlerins, et ses reliques opérèrent de nombreux miracles. Au seizième siècle, les protestants les dispersèrent.

Réflexions.

Il est facile, avec une volonté prononcée, d'écarter les difficultés qui, de temps à autre, se rencontrent plus ou moins dans la pratique des devoirs religieux. Il n'existe à leur accomplissement d'obstacles qu'autant que nous le voulons bien.

La question de temps, d'âge et de position sociale ne saurait supporter un examen sérieux. La pratique de la religion est de tous les temps, de tous les âges et de toutes les professions.

SAINT LÉANDRE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE.

La famille de saint Léandre tenait un rang fort distingué à Carthagène, mais sa piété surpassait son illustration. Les enfants, élevés dans les sentiments les plus chrétiens, répondirent d'une manière admirable à l'attente et aux soins des parents. Léandre avait deux frères et une sœur, Florentine, qui demeura vierge. Saint Fulgence devint évêque d'Écija, et saint Isidore succéda à son frère sur le siége de Séville. Léandre se retira, dans sa jeunesse, dans un monastère, où il se livra à des études continuelles. Les Visigoths ariens occupaient alors l'Espagne, et y avaient répandu l'arianisme. Léandre fit tous ses efforts pour éclairer les esprits; il offrait à Dieu ses travaux et le priait de les bénir; car il n'ignorait pas que sans la bénédiction de Dieu les efforts des hommes ne sont rien. Lévilgide, roi des Visigoths, irrité du zèle de l'archevêque, l'exila, et fit mourir Herménilgide, son fils aîné, qui avait quitté l'arianisme; mais troublé par ses remords, il rappela Léandre, lui confia Récarède, son autre fils, lequel tâcha de ramener ses sujets à la foi catholique. Saint Grégoire le Grand écrivit à Léandre pour le féliciter

Digitized by Google

sur son zèle. Ce dernier assembla en 550 un concile à Séville, où l'on dressa de sages règlements ; il fit lire à la messe le symbole de Nicée, et cet usage de l'Espagne se communiqua à toutes les Églises d'Occident. Afin de perfectionner l'ordre qu'on doit garder dans l'office divin, il s'appliqua à réformer la liturgie de l'Église d'Espagne.

L'Espagne, comme on le voit par les lettres de saint Jérôme et du pape Innocent Ier, avait reçu de Rome les lumières de la foi ; les cérémonies et la discipline des Églises y avaient une origine toute romaine. Les Goths substituèrent à la liturgie romaine celle qu'Uphilas avait composée d'après les liturgies orientales. Léandre en forma une nouvelle d'après ces deux premières et celle des Gaules. L'Espagne étant ensuite tombée au pouvoir des Arabes, les chrétiens de ce pays furent appelés *mixti Arabes*, Arabes mêlés, ce qui explique le nom de *Mozarabique*, que prit leur liturgie. Aux onzième et douzième siècles, on l'abandonna pour la liturgie romaine. Saint Léandre mourut en 596.

SAINT NESTOR,

ÉVÊQUE DE SIDA EN PAMPHYLIE, MARTYR.

Cet évêque subit le supplice de la croix sous l'empereur Dèce, en 250. Les actes de son martyre se trouvent à la bibliothèque Royale, section des manuscrits, n° 2010 ; ils ont été écrits en grec au dixième siècle.

SAINTE HONORINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette sainte fut tuée pour la foi au pays de Caux en Normandie, et enterrée au village de Graville, près l'embouchure de la Seine. Lors des incursions des Normands, on transféra ses reliques à Conflans, où l'Oise se jette dans la Seine, et connu aujourd'hui sous le nom de Conflans-Sainte-Honorine.


Digitized by Google

SAINT ROMAIN ET SAINT LUPICIN,

FONDATEURS DES MONASTÈRES DU MONT JURA.

28 FÉVRIER.

Ce ne fut qu'à trente-cinq ans que Romain quitta le monde pour aller vivre dans le monastère d'Ainay, situé au confluent du Rhône et de la Saône; mais il prouva bientôt, par sa conduite, que cette résolution, quoique tardive, n'en avait pas moins été déterminée par un sentiment de piété profonde. Après avoir passé quelque temps dans cette retraite, il en chercha une plus reculée, et se rendit sur le mont Jura, qui sépare la Suisse de la Franche-Comté. Un vallon arrosé par un ruisseau, et que couvraient des arbres dont les fruits sauvages pouvaient suffire aux premiers besoins, fixa son choix. Le travail des mains occupait dans cette solitude tous les instants qu'il ne donnait pas à la lecture, à la prière et à la méditation. Bientôt son frère Lupicin vint l'y joindre, et la réputation de vertu des deux solitaires, l'éclat des miracles qu'ils opéraient, s'étant répandus au loin, de nombreux disciples vinrent les prier de vouloir bien les guider dans la voie du salut. Ce fut alors qu'ils se déterminèrent à construire le monastère de Condat, et Romain, ayant apporté avec lui les institutions et les conférences de Cassien, en fit la base de son institut.

Mais le nombre des disciples augmentant chaque jour, un second monastère fut fondé à Leuconne, à une lieue de Condat, puis un troisième pour les femmes dans un vallon nommé alors la Beaume, et aujourd'hui Saint-Romain-de-la-Roche. La règle de ce dernier établissement, d'une sévérité extrême, défendait aux hommes d'y pénétrer. Romain et Lupicin gouvernaient ensemble les deux monastères d'hommes, et avec tant d'accord que l'on eût dit qu'une seule pensée présidait à l'administration. Cependant, si leur pensée était la même pour le service de Dieu, ils étaient loin d'avoir le même caractère; Romain voulait tout obtenir par la douceur, tandis que Lupicin inclinait vers la sévérité. Il en donna une preuve dans une occasion importante; la voici :

Le monastère de Condat s'étant enrichi par les libéralités de plusieurs personnes pieuses, quelques frères y introduisirent le relâchement, et substituèrent des mets plus délicats à ceux que prescrivait la règle. Lupicin, qui demeurait à Leuconne, apprit ces écarts, se transporta im-


Digitized by Google

médiatement à Condat, et, par ses représentations et sa fermeté, rétablit l'ordre en peu de temps. Au surplus, il se distinguait de tous les frères par l'austérité de sa vie et la simplicité de ses vêtements.

Saint Romain mourut en 460. Son frère, qui lui survécut environ vingt ans, continua pendant cet espace de temps à administrer les deux monastères avec le même esprit de piété et les mêmes succès.

Il ne reste du monastère d'Ainay que l'église, laquelle, malgré les nombreuses restaurations qu'elle a subies, offre encore de l'intérêt par son antiquité, et par les quatre colonnes de granit qui supportent le chœur et qui appartiennent à la construction primitive.

Nous avons dit, à la vie de saint Oyend, que le monastère de Condat avait pris dans la suite le nom de Saint-Claude, et qu'il avait été érigé en évêché au siècle dernier. Les bâtiments de l'abbaye ont été entièrement détruits, et l'église, aujourd'hui cathédrale, est une basilique du gothique dégénéré terminée par trois absides.

Saint-Romain-de-la-Roche ne possède rien non plus du monastère fondé par les deux saints. Dans la montagne, à cinq kilomètres de Saint-Claude, il y a un village qui a pris le nom de Saint-Lupicin, et dont l'église remonte à une haute antiquité; elle a été réparée dans ces derniers temps assez maladroitement; néanmoins il est encore facile de voir que la construction primitive de l'édifice est antérieure au onzième siècle.

Réflexions.

Le relâchement vient vite et presque sans qu'on s'en aperçoive. Nous y sommes portés par nature, et si nous ne nous surveillons pas nous-mêmes avec attention, nous ne tardons pas à tomber tout à fait; en cédant une première fois à nos penchants, il n'y a pas de raison pour ne point leur céder une deuxième, une troisième fois. On ne succombe jamais les premières fois en matière grave, le contraire du moins est rare; mais c'est en cédant dans les choses légères qu'on se prépare une défaite dans les affaires importantes. On établit ainsi des précédents que nos passions sont habiles à tourner contre nous. Il importe donc d'arrêter le mal dans sa racine, et de ne jamais céder, pour ne pas se laisser vaincre.


Digitized by Google

LES MARTYRS D'ALEXANDRIE.

Depuis l'an 249 jusqu'à 262, l'empire romain se trouva ravagé par une peste épouvantable; à Rome seulement cinq mille personnes moururent en un jour. D'après le récit des historiens, cette peste aurait eu tout le caractère du *choléra* de l'Inde. La ville d'Alexandrie fut surtout maltraitée. Les païens, effrayés, se cachaient, se sauvaient, laissant leurs amis, leurs parents, leurs enfants dans les maisons sans aucun secours. Les rues étaient remplies de cadavres, qui, avec les vapeurs méphitiques du Nil, ajoutaient encore à la malignité du fléau. Mais les chrétiens ne se sauvèrent pas, eux ; ils étaient partout, ils soulageaient les malades, et enterraient les morts. Atteints du fléau, ils mouraient à leur tour; et d'autres les remplaçaient immédiatement : des prêtres, des diacres, des laïcs, furent ainsi victimes de leur charité.

SAINT PROTÈRE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, MARTYR.

Dioscore, patriarche d'Alexandrie, fauteur de l'hérésie d'Eutychès, ayant été déposé par le concile de Chalcédoine, on le remplaça, en 552, par le prêtre Protère. Les partisans de Dioscore se déclarèrent aussitôt contre ce dernier, ce qui mit le trouble dans la ville. Bien que le nouveau patriarche se montrât dans sa doctrine et dans sa conduite irréprochable, les Eutychéens le poursuivirent dans les rues, et le massacrèrent, dans le baptistère de Saint-Quirin, en 557. Son corps, traîné par la ville, fut mis en morceaux, et ensuite brûlé.


Digitized by Google



ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

29 FÉVRIER.



Avec plus de piété que de richesses, les parents de Sever, qui habitaient le Cotentin, ne purent lui donner une brillante éducation; ils lui inspirèrent du moins les sentiments de religion qui les animaient. Cependant le jeune Sever n'était pas dans une ignorance complète, et ce qui le prouve suffisamment c'est que, se trouvant au service d'un maître idolâtre, nommé Corbec, non-seulement il l'édifia par ses vertus et par son exemple, mais encore il l'instruisit des vérités de la foi et de tout ce qui devait précéder le baptême. Un pareil service était bien fait pour attacher le serviteur au maître, et Corbec aurait voulu, par reconnaissance, garder auprès de lui le pieux Sever; mais celui-ci, résolu de renoncer tout à fait aux affaires du monde pour ne s'occuper que de son salut, se retira dans une forêt, non loin de la demeure de son maître.

Digitized by Google

Bientôt sa réputation de vertu s'étendit; une foule de cellules furent construites autour de la sienne, et dans ce lieu sauvage où il avait espéré cacher sa vie, et se consacrer à de solitaires méditations, on vit se former une communauté dont les frères, sous la direction de Sever, ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur ferveur : c'était la simplicité, la pénitence et les macérations des monastères des premiers temps de l'Église; une robe de l'étoffe la plus rude et la plus grossière composait l'habillement des disciples de notre saint; le pain et l'eau étaient leur unique nourriture, et ils ne prenaient jamais qu'un seul repas dans la journée, après le coucher du soleil.

Le caractère du sacerdoce, conféré à Sever, donna un nouveau relief à ses vertus, et fit admirer surtout la componction avec laquelle il célébrait le saint mystère de la messe. Son cœur était tellement ému dans ces moments solennels, qu'on le voyait verser d'abondantes larmes pendant tout le temps de l'auguste cérémonie; aussi, à la mort de saint Sénier, évêque d'Avranches, le peuple et le clergé du diocèse ne crurent pas pouvoir lui trouver un plus digne successeur que Sever. Cette élection était loin de s'accorder avec la simplicité de ses goûts, avec son amour pour la retraite, et il se disposait à refuser; il accepta cependant, soit dans la crainte de s'opposer à la volonté de Dieu, soit par l'espoir du bien qu'il pouvait faire.

En effet, l'idolâtrie existait encore en partie dans le diocèse d'Avranches. Bientôt, grâce à ses efforts, tout changea de face. L'austérité de sa vie, l'aménité de son caractère, l'exemple de ses vertus, une éloquence persuasive et qui venait du cœur, parvinrent à chasser l'erreur complétement.

Au milieu de ces importants travaux, Sever soupirait toujours après sa chère solitude, qu'il n'avait cessé de regretter. Il avait fait dans son diocèse toutes les améliorations qu'il était en son pouvoir d'opérer; il avait converti les idolâtres et raffermi les fidèles; il pouvait désormais ne s'occuper que de son propre salut. Dans ce dessein, il avait plusieurs fois demandé, sans l'obtenir, de résigner son siége. Cette faveur lui fut enfin accordée au grand regret des fidèles, qui le virent partir avec une peine extrême, mais qui n'avaient pu s'empêcher de céder à ses pressantes sollicitations. Rendu à lui-même et à son désert, le saint évêque y partagea ses instants entre la méditation, la lecture et la prière, et mourut dans un âge avancé. L'Église a placé sa fête au 29 février, mais on ignore l'année et le jour de sa mort.


Digitized by Google

Réflexions.

Tous les parents ne sauraient donner de l'instruction et de la fortune à leurs enfants; mais ce qu'ils peuvent tous leur donner, c'est une éducation chrétienne. Quels sont les parents qui ne peuvent inspirer à leurs enfants des sentiments religieux, qui ne peuvent leur apprendre à aimer Dieu et à observer ses commandements? Assurément, pour s'acquitter de cette noble mission, il n'est besoin ni de richesses, ni de connaissances supérieures. Tous ceux qui ont rempli ce devoir n'ont point eu à s'en repentir, et beaucoup ont éprouvé un regret profond de ne pas l'avoir fait.

Les parents doivent s'efforcer de neutraliser les mauvaises inspirations que les enfants reçoivent du dehors, et chercher à détruire de bonne heure les habitudes vicieuses qu'ils contractent. Leurs efforts ne seront pas toujours heureux, sans doute; mais ne travaillent-ils pas pour la société et pour Dieu, qui saura les récompenser et leur tenir compte de leurs bonnes intentions.

SAINT OSWALD,

ÉVÊQUE DE WORCESTER, PUIS ARCHEVÊQUE D'YORK.

Élevé par saint Odon, son oncle, Oswald passa quelque temps en France à l'abbaye de Fleury, ou Saint-Benoît-sur-Loire, en 959. A son retour en Angleterre, il fut nommé évêque. S'occupant avec zèle et piété de ses devoirs, il édifia ses diocésains. Il établit plusieurs monastères, entre autres, avec le concours du duc Aylwine, celui de Ramsey, au comté de Huntington, dans une île formée par de grands marais, et par la rivière d'Ouse. Ce monastère était un des plus beaux d'Angleterre; et par le grand portail qui subsiste encore on se fait une idée de l'exécution et de la magnificence de l'édifice. La construction ne dura que deux ans. Saint Oswald dédia l'église à la sainte Vierge et à saint Benoît. Il prêchait continuellement, regardant l'ignorance comme la source de beaucoup de péchés; aussi favorisait-il de tout son pouvoir l'étude des sciences et des lettres. Sa mort arriva en 992.





SAINT AUBIN,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

1er MARS.

La famille de saint Aubin, originaire d'Angleterre, habitait la Bretagne. Le jeune Aubin aimait les exercices de piété, et s'en acquittait avec autant de goût que de ferveur; il offrait à Dieu les plaisirs, propres aux jeunes gens de son âge, dont il se plaisait à s'abstenir. Afin de conserver ces pieux sentiments, il entra dans le monastère de Cincillac, nommé ensuite Tintillant, aux environs d'Angers; il y vécut en homme qui aspirait uniquement à la perfection; il portait au plus haut degré l'amour de la prière, des veilles et de la mortification des sens. Les religieux, remplis de respect pour lui, l'élurent leur abbé. Il les dirigea pendant vingt-cinq ans avec autant de douceur que de sagesse et de prudence; lorsqu'il fut choisi pour être évêque d'Angers, il avait alors soixante ans. Cette élection le surprit et l'attrista tout à la fois; car il aurait désiré rester dans son monastère au milieu de ses religieux. Ce changement de position néanmoins ne modifia en rien ses austérités et son recueillement. Sa douceur ne l'empêchait pas d'être ferme lorsqu'il s'agissait de défendre la loi de Dieu, et de maintenir la sévérité de la discipline ecclésiastique, à laquelle il accordait toute son attention. Il détermina le concile tenu à Orléans en 538 à proscrire les mariages incestueux, fort communs à cet époque, attendu qne les Francs ne voulaient s'allier qu'entre eux; cette mesure était donc toute d'utilité sociale.

Quoique favorisé du don des miracles, saint Aubin ne s'en regardait pas moins comme le dernier des hommes, et il souhaitait que tout le monde eût de lui la même idée. Il mourut à quatre-vingt-un ans, en 549; en 556, son corps fut exhumé, et placé dans une châsse par saint Germain de Paris, en présence d'un grand nombre d'évêques. Le roi Childebert fonda dans la ville d'Angers l'abbaye de Saint-Aubin en l'honneur du saint évêque. Les bâtiments de cette illustre abbaye sont aujourd'hui occupés par la préfecture. Quant à l'église, qui était une des plus vastes et des plus remarquables d'Angers, on n'en voit plus qu'une tour très-élevée.

On compte en France, et particulièrement dans l'ouest, beaucoup d'églises et de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.


Digitized by Google



Réflexions.

Presque tous les règlements de l'Église avaient un but d'utilité publique. Le corps épiscopal s'efforçait non-seulement de convertir les Francs, mais aussi de les civiliser, ce qui n'était point une mission facile ; car il fallait lutter contre des caractères fougueux, des passions impétueuses, brutales, des esprits tout à la fois fiers et ignorants.

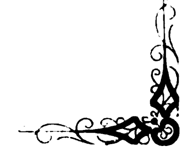
SAINT DAVID,

ARCHEVÊQUE ET PATRON DU PAYS DE GALLES, EN ANGLETERRE.

Une éducation chrétienne est un bienfait, et son influence s'étend ensuite sur toute la vie : celle de saint David en est encore un exemple. Fils de Xantus, prince de la Cérétique, aujourd'hui le Cardiganshire, élevé dans les sentiments d'une piété sincère, il reçut les ordres sacrés et se retira dans l'île de Wigth, où il vécut sous la conduite du savant Paulin, disciple de saint Germain d'Auxerre. Plus tard, il alla prêcher aux Bretons la parole de la vie éternelle, et fonda douze monastères, qui fournirent à l'Église un grand nombre de saints. Ces moines travaillaient continuellement des mains en esprit de pénitence, et gardaient un silence rigoureux ; le soir, ils rentraient au monastère pour lire ou pour prier. Leur nourriture se composait de pain, de racines, de sel, et d'eau mêlée avec du lait.

Le pélagianisme s'étant montré dans la Grande-Bretagne, les évêques s'assemblèrent en 519. Saint David, invité à se trouver au synode, y parut avec éclat, confondant l'hérésie par son savoir et son éloquence. Son mérite le fit nommer évêque de Ménévie, aujourd'hui Saint-David. Le nouvel évêque, peu de temps après sa nomination, assembla un synode où l'on régla plusieurs points de discipline. C'était dans ces deux synodes que les Églises de la Grande-Bretagne puisaient autrefois des règles de conduite. Saint David mourut en 544, après un long et laborieux épiscopat.







Digitized by Google

SAINT SWIDBERT ou SWIBERT,

APOTRE DE LA FRISE.

Au moyen âge, la Frise s'étendait depuis les embouchures du Rhin et de la Meuse jusqu'au Danemark, et à l'ancienne Saxe : c'était une vaste contrée où le paganisme dominait au septième siècle. Des missionnaires bretons, irlandais et écossais, y venaient de temps à autre prêcher l'Évangile ; mais ces efforts ne produisaient pas tout le bien qu'on en attendait. En 690, douze prêtres partis d'Angleterre, sous la conduite de saint Willibrord, et parmi lesquels se trouvait saint Swidbert, prirent terre à l'embouchure du Rhin, et allèrent à Utrecht, où ils commencèrent leur mission. Pépin de Héristal, maire du palais en France, les soutint généreusement. Swidbert eut la consolation de voir beaucoup d'idolâtres renoncer à leurs désordres, et demander le baptême. Sacré ensuite évêque, il n'en continua ses prédications qu'avec plus de zèle. Il mourut en 713 au monastère de Keiserswerdt, qu'il avait fondé dans la petite île de ce nom, formée par différents bras du Rhin. Il s'éleva peu à peu une ville à côté de ce monastère ; c'est aujourd'hui la place fortifiée de Keiserswerdt, sur le Rhin, au-dessous de Dusseldorf. Il n'y a plus d'île depuis qu'un des bras du fleuve a changé son cours.

SAINT LÉON,

ÉVÊQUE DE BAYONNE, APOTRE DES BASQUES, ET MARTYR.

Né en 856 à Carentan dans la Normandie, Léon alla avec ses frères Gervais et Éleutère, prêcher l'Évangile à Bayonne et dans le pays de Labour, habité par les Basques : le pays de Labour est ainsi appelé de *Lapurdum*, ancien nom de la ville de Bayonne ; il est si stérile que dans l'ancienne monarchie les habitants étaient exempts des impositions ordinaires. Il est compris aujourd'hui en partie dans le département des Landes, et en partie dans le département des Basses-Pyrénées. La langue basque paraît être la même que celle des anciens Bretons, laquelle s'est conservée dans la basse Bretagne, et dans le pays de Galles. Une colonie de Basques ayant passé en Irlande, ils y portèrent aussi leur langue.


Digitized by Google

Les Basques, chassés de leur patrie, s'étaient établis dans les montagnes de la Biscaye, et dans les plaines du pays de Labour, jusqu'à Bayonne. La lumière de la foi avait éclairé cette contrée dès les premiers siècles du christianisme; mais les conquêtes et les ravages des Sarrasins en avaient singulièrement obscurci la clarté. Chargé par le pape de cette mission, Léon vint à Bayonne, avec ses deux frères, vers l'an 900; il bâtit en cette ville une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Grâce à ses travaux apostoliques, la religion devint florissante dans le Labour et les Landes. Il fut martyrisé par des pirates avec un de ses frères; il est le patron du diocèse de Bayonne.

SAINT SIMPLICE,

PAPE.

2 MARS.

Simplice succéda au pape Hilaire sur la chaire de saint Pierre en 467, après avoir été l'ornement du clergé de Rome par son mérite et ses vertus. Son pontificat n'eut lieu, en quelque sorte, qu'au milieu de troubles et de calamités publics. Les barbares, maîtres de toutes les provinces de l'empire d'Occident, apportaient avec eux ou l'hérésie d'Arius, ou les superstitions du paganisme. L'Italie elle-même, successivement ravagée, devint comme un désert. Les Alains, les Hérules, les Suèves et les Goths, qui servaient dans les armées de l'empire en qualité de troupes auxiliaires, imposèrent la loi à leurs anciens maîtres. Les Hérules mirent à leur tête Odoacer, que l'on proclama roi à Rome. Ce nouveau roi, homme capable et vaillant soldat du reste, attaché au parti des ariens, détestait les catholiques. Simplice, pénétré de douleur à la vue de toutes ces calamités réunies, s'efforçait de consoler son troupeau, et l'exhortait à conserver le précieux trésor de la foi dans toute sa pureté; il se livrait encore avec zèle à la conversion des barbares.

L'état de l'Église d'Orient, persécutée par l'hérésie d'Eutychès, demandait aussi toute l'attention et toute la sollicitude de Simplice. Les empereurs Zénon et Basilique favorisant tour à tour l'eutychianisme, la confusion se mit partout : des troubles graves éclatèrent à Antioche et à Alexandrie. Simplice tâcha de les calmer, et de maintenir la foi dans ces



Digitized by Google

deux villes, mission d'autant plus difficile qu'il avait à lutter contre le pouvoir impérial. Il mourut en 483, après avoir siégé près de seize ans.

Réflexions.

Les calamités publiques et les révolutions politiques rentrent dans l'ordre providentiel des desseins de Dieu. Nous n'avons qu'à nous y soumettre, en ayant soin de ne pas nous laisser abattre, et de conserver la foi malgré les dangers qui nous environnent. N'oublions pas que Dieu est admirable dans ses voies.

LES SAINTS MARTYRS D'ITALIE,

SOUS LES LOMBARDS.

Les Lombards, nation barbare et païenne, sortis de la Scandinavie et de la Poméranie, s'établirent d'abord dans la Germanie méridionale, ce qui forme aujourd'hui l'Autriche et la Bavière. Vers le milieu du sixième siècle, ils firent une irruption dans l'Italie septentrionale, qui depuis s'est appelée Lombardie ; non contents de porter partout le ravage et la désolation, ils voulurent encore ôter la foi à ceux qu'ils dépouillaient de leurs biens. La persécution commença par quarante paysans auxquels les barbares ordonnèrent de manger des viandes offertes aux idoles. Ces hommes généreux, ayant refusé d'obéir, furent massacrés.

Les Lombards avaient pour idole favorite une tête de chèvre, qu'ils portaient en procession, et qu'ils honoraient par des chants et des génuflexions; ils exigeaient que les chrétiens les imitassent; mais ceux-ci aimaient mieux perdre la vie que de la conserver par une criminelle apostasie.

Saint Grégoire le Grand nous apprend que ces martyrs, presque tous de simples paysans, s'étaient préparés à la mort par les exercices de la pénitence et de la prière.




Digitized by Google

SAINT AELRED,

ABBÉ DE RIDAL, AU COMTÉ D'YORK, EN ANGLETERRE.

Né en 1109 d'une famille noble, Aelred, après avoir reçu une éducation distinguée, remplit un poste important à la cour de David, roi d'Écosse; mais à vingt-quatre ans, il fit profession au monastère de Ridal ou Rieval de l'ordre de Citeaux. Quoique d'une constitution faible et délicate, il pratiqua néanmoins de grandes austérités : la prière, des lectures pieuses, partageaient tout son temps. Le monastère comptait trois cents moines lorsqu'il en fut élu abbé. Ces religieux ne buvaient que de l'eau, ne mangeaient que des herbes et des légumes, dormaient peu et, toujours sur des planches, se livraient aux travaux de l'agriculture et observaient un silence absolu. Saint Aelred refusa plusieurs évêchés autant par humilité que pour ne pas quitter sa retraite. Sa mort arriva en 1166. Il a laissé des ouvrages historiques : la *Généalogie des Rois anglais*, — la *Vie de saint Edouard*, — beaucoup de sermons, — le *Miroir de la Charité*, — l'*Amitié spirituelle*, etc., etc. La littérature latine lui était très-familière.

SAINTE CUNÉGONDE,

IMPÉRATRICE.

3 MARS.

Sainte Cunégonde eut pour père Sigefroi, premier comte de Luxembourg. Sa mère lui inspira, dès son enfance, les principes religieux les plus solides. Ses parents la marièrent à Henri de Bavière, qui, après la mort de l'empereur Othon III, fut élu roi des Romains, et couronné à Mayence le 6 juin 1002. Cunégonde suivit l'empereur à Rome en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII.

Avant la célébration de son mariage, Cunégonde avait fait vœu de virginité perpétuelle, et cela du consentement de son futur époux, qui, de son côté, se résolut à vivre dans une continence parfaite; mais la calomnie vint détruire le bon accord qui existait entre les deux époux. Des bruits fâcheux coururent sur l'impératrice, et les ennemis de cette princesse eurent soin que ces bruits parvinssent jusqu'à l'empereur,


Digitized by Google

qui eut la faiblesse de les accueillir. Cunégonde mit toute sa confiance en Dieu, le protecteur des affligés; et, pour faire ressortir son innocence et la malignité des accusateurs, elle demanda à être admise à l'épreuve du feu, usitée à cette époque; elle marcha nu-pieds, sans être aucunement blessée, sur des socs de charrue qu'on avait fait rougir. L'empereur Henri se reprocha sa crédulité, et reconnut l'innocence de Cunégonde. Depuis ce moment, ils vécurent l'un et l'autre dans l'union la plus intime, cherchant en tout les moyens de procurer la gloire de Dieu.

Pour accomplir un vœu qu'elle avait fait, l'impératrice fonda un monastère à Capungen, aujourd'hui Kaffungen, près de Cassel, dans le diocèse de Paderborn. Tandis qu'elle s'occupait de cette pieuse fondation, la mort lui enleva l'empereur Henri en 1024; cette perte lui fut très-sensible, et, pour calmer sa douleur, elle eut recours à la prière. Elle avait employé toute sa fortune à bâtir des monastères, à décorer les églises, et à soulager la misère des pauvres; elle voulut elle-même embrasser la pauvreté évangélique. Le jour de l'anniversaire de la mort de l'empereur, Cunégonde réunit une nombreuse assemblée d'évêques pour la dédicace de l'église de Kaffungen; elle assista à la cérémonie, et offrit sur l'autel un morceau de la vraie croix. Après la lecture de l'évangile, elle quitta le vêtement d'impératrice pour prendre une robe fort commune; on lui coupa ensuite les cheveux, après quoi l'évêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête, et lui donna un anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait à son divin époux. Après sa consécration, Cunégonde parut avoir entièrement oublié son ancienne dignité; elle se regardait comme la dernière des sœurs, et évitait tout ce qui pouvait lui rappeler ce qu'elle avait été dans le monde. A la prière et à la lecture, elle joignait le travail des mains et d'autres pratiques de pénitence; visiter et consoler les malades était pour elle une vive satisfaction; ainsi se passèrent les quinze dernières années de sa vie. Ses mortifications ayant considérablement affaibli sa santé, elle tomba malade, et mourut en 1040. On porta son corps à Bamberg, et on le déposa à côté de celui de l'empereur. Le pape Innocent III canonisa solennellement en 1200 sainte Cunégonde.

Réflexions

Il importe de s'abstenir non-seulement de propos nuisibles au prochain, mais encore d'insinuations malignes. Si nous supposons des faits

Digitized by Google

imaginaires, ou de la réalité desquels nous ne sommes point sûrs, nous calomnions; si nous révélons des faits réels, mais ignorés, nous diffamons. Dans l'une ou l'autre hypothèse, nous sommes coupables, très-coupables; car nous portons atteinte à la réputation et quelquefois aux moyens d'existence du prochain, et le préjudice que nous lui causons par notre inconséquence ou notre malice peut devenir irréparable.

Si l'on voulait raconter les malheurs domestiques, les haines, les duels, les suicides, les crimes enfin occasionnés par l'intempérance de la langue, il y aurait de quoi remplir des volumes. De quel droit nous établissons-nous juges des paroles, des actions et du caractère des autres? Avons-nous cette mission? Ne jugez pas, dit l'Évangile, si vous ne voulez pas être jugés vous-mêmes.

Nous blâmons les autres sur des apparences, puis nous avons hâte de communiquer notre jugement sans songer aux conséquences fâcheuses qui peuvent résulter de notre indiscrétion. Sommes-nous dans le secret de la pensée des autres? Pouvons-nous apprécier leurs démarches et les motifs qui les font agir? Pourquoi vouloir chercher à interpréter ce que nous ne comprenons pas, ce qui nous échappe, faute de renseignements? N'avons-nous pas assez de nos fautes personnelles, de l'embarras de nos affaires pour nous occuper? Est-il équitable d'amuser nos loisirs aux dépens d'autrui? A Dieu seul il appartient de juger, parce que, seul, il est en mesure d'apprécier les pensées, les désirs et les actes des hommes.

SAINTS MARIN ET ASTÈRE OU ASTYRE,

MARTYRS.

Un officier nommé Marin, aussi distingué par son mérite que par sa fortune, habitait Césarée en Palestine vers l'an 272. Il allait être nommé à une place de centurion devenue vacante, lorsqu'un autre candidat, qui sollicitait cette place, déclara que Marin étant chrétien ne pouvait l'occuper; car les chrétiens, d'après les édits des empereurs, ne pouvaient remplir d'emplois publics. Sur cette déclaration, le gouverneur questionna Marin, qui confessa franchement sa foi. On le mit dans l'alternative ou d'y renoncer, ou de mourir; il ne balança point, et choisit le dernier parti. Le gouverneur le condamna à avoir la tête tranchée. Un sénateur romain, célèbre par sa naissance et ses richesses, se trouvant témoin de

Digitized by Google

l'exécution, emporta le corps du martyr et l'enterra avec la décence convenable. Cette démarche étant qualifiée crime par la législation en vigueur contre les chrétiens, il eut la tête tranchée.

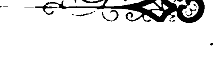
SAINT GUIGNOLÉ,

ABBÉ EN BRETAGNE.

Lors de l'invasion des Saxons en Angleterre, au cinquième siècle, plusieurs familles galloises se réfugièrent en Bretagne, dite alors l'Armorique; la famille de saint Guignolé était de ce nombre. Se sentant un ardent désir d'embrasser la vie monastique, il sollicita de ses parents la liberté de se retirer au monastère de saint Budoc dans l'île *des Lauriers*, aujourd'hui l'île Verte. Budoc, né dans la Grande-Bretagne, l'avait abandonnée avec plusieurs de ses compatriotes pour échapper à l'invasion saxonne, et avait cherché une retraite dans l'Armorique. Retiré dans l'île *des Lauriers*, il y forma une communauté, et y ouvrit pour la jeunesse une école qui devint célèbre. Saint Guignolé, sous sa conduite, fit des progrès si rapides, que saint Budoc le mit à la tête de quelques-uns de ses disciples qu'il envoyait fonder un nouveau monastère. Ces religieux s'arrêtèrent près de l'embouchure de la rivière de Châteaulin, dans une île déserte que depuis on a nommée *Tibidi*, ou *maison de prières;* mais des vents furieux rendant cet endroit inhabitable, ils le quittèrent pour la vallée de Landevenec, à trois lieues de Brest, où ils bâtirent un monastère. On ne se servait de vin et de pain de froment dans cette communauté que pour le saint sacrifice de la messe; on n'y buvait que de l'eau, mêlée quelquefois avec une décoction d'herbes sauvages; on n'y mangeait que du pain d'orge, avec des racines bouillies, excepté le samedi et le dimanche, où il était permis de manger du fromage et des coquillages.

Saint Guignolé possédait l'esprit d'oraison dans un degré éminent. Il mourut en 529, à un âge fort avancé. Il y a plusieurs églises sous son invocation.





Digitized by Google

SAINT CASIMIR,

PRINCE ET PATRON DE LA POLOGNE.

4 MARS.

Casimir III, roi de Pologne, eut d'Élisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert II, treize enfants. Notre saint naquit le 5 octobre 1458, et eut pour précepteur Jean Dlugloss, dit Longin, chanoine de Cracovie, homme d'une piété solide, éclairée et d'une vaste érudition. Les jeunes princes, ses élèves, l'aimaient beaucoup; mais Casimir fut celui qui profita le plus des leçons d'un si habile maître. Quoique bien jeune, il se livrait avec ardeur aux exercices de la piété et aux pratiques de la mortification; il se plaisait à méditer sur la passion de Jésus-Christ, sujet inépuisable et si propre à ranimer l'amour divin. La nuit, il sortait fréquemment pour aller prier à la porte des églises. Son esprit et son cœur étaient constamment unis à Dieu, et le calme ainsi que la sérénité de son visage annonçaient la paix intérieure dont il jouissait. Quant au saint sacrifice de la messe, il paraissait ravi en extase tant il y apportait de ferveur et de recueillement. Il avait une grande confiance en la protection de la sainte Vierge; il récitait souvent en son honneur l'hymne qui porte son nom, et il voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau. Donnant tout aux pauvres, il sollicitait encore en leur faveur auprès de son père et de son frère Vladislas, roi de Bohême. Le luxe et la mollesse lui déplaisaient souverainement, et son costume ne se faisait remarquer que par son extrême simplicité.

Ce jeune prince possédait une grande délicatesse de conscience et un rare esprit d'équité. En 1471, les Hongrois, mécontents de Mathias, leur roi, envoyèrent au roi de Pologne une députation pour lui demander son fils Casimir. Ce prince accueillit la demande des députés, et fit partir son fils à la tête d'une armée pour soutenir son élection; mais Casimir touchait à peine aux frontières de la Hongrie, lorsqu'il apprit que Mathias, ayant transigé avec ses sujets, venait à sa rencontre avec seize mille hommes, et que le pape Sixte IV le protégeait. Il demanda alors à son père la permission de revenir sur ses pas, et de renoncer à l'entreprise; ce que Casimir III ne lui accorda qu'avec peine et chagrin. Plus tard, les Hongrois l'ayant appelé de nouveau, il refusa avec fermeté de se rendre à leur invitation, malgré les sollicitations et les ordres de son père.

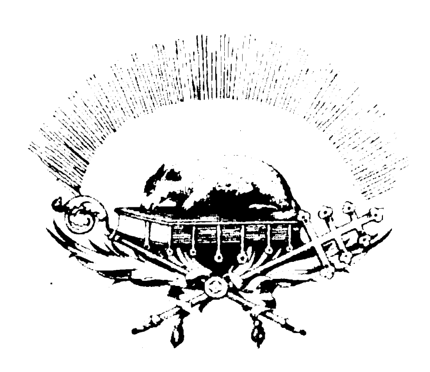


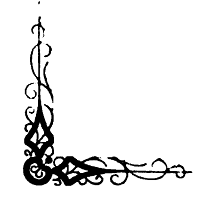


Casimir employa les douze dernières années de sa vie à consommer l'ouvrage de sa sanctification ; il vécut dans la plus exacte continence, et c'est pour cela qu'on le propose communément aux jeunes gens comme un parfait modèle de pureté. Il mourut à Vilna, en 1483, à l'âge de vingt-cinq ans. Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé furent aussi trouvées entières, malgré l'excessive humidité du caveau où il avait été enterré.

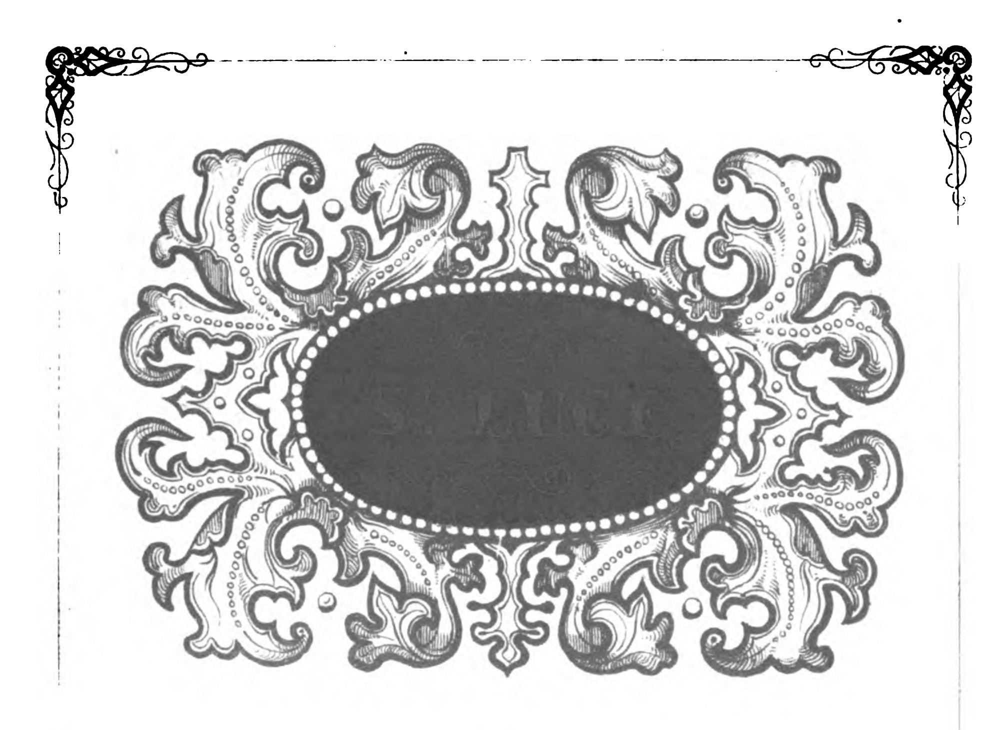
Réflexions.

Saint Casimir, quoique jeune et sans expérience encore des vicissitudes de ce monde, avait compris, par la seule force de la religion, la fragilité et la vanité des affaires humaines ; il était arrivé, par la prière, le recueillement et la méditation, à ce détachement complet des choses de la terre si recommandé dans l'Évangile.

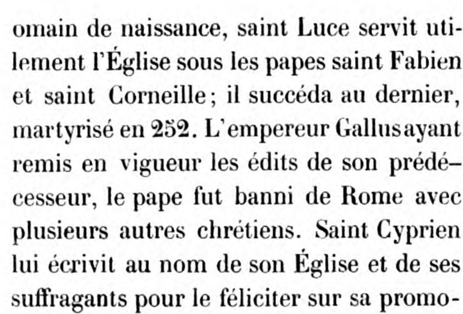




Digitized by Google



PAPE ET MARTYR.



omain de naissance, saint Luce servit utilement l'Église sous les papes saint Fabien et saint Corneille; il succéda au dernier, martyrisé en 252. L'empereur Gallus ayant remis en vigueur les édits de son prédécesseur, le pape fut banni de Rome avec plusieurs autres chrétiens. Saint Cyprien lui écrivit au nom de son Église et de ses suffragants pour le féliciter sur sa promotion, et sur le bonheur qu'il avait de souffrir l'exil pour le nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, saint Luce ayant été rappelé à Rome, le peuple alla au-devant de lui, et le reçut avec des acclamations de joie; saint Cyprien lui écrivit une seconde lettre pour lui témoigner la part qu'il prenait à son retour dans son Église. « Vous n'avez point perdu la gloire du martyre, lui disait-il, puisque vous avez eu la volonté de mourir pour Jésus-Christ.

Digitized by Google

Le cas où vous vous trouvez est semblable à celui où se trouvèrent les trois enfants jetés dans la fournaise, que Dieu sauva de la mort. La dignité du sacerdoce vient de recevoir en vous un nouvel éclat; vos paroles, confirmées par vos exemples, auront bien plus de force lorsque vous exhorterez les autres à confesser Jésus-Christ aux dépens de leur propre vie. En faisant une telle grâce aux pasteurs, Dieu a montré où était la véritable Église.....

« Nous ne cessons, dans nos prières et dans nos sacrifices, de rendre grâces à Dieu le Père, et à son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de demander que la glorieuse couronne de votre confession s'achève en vous. Vous n'avez peut-être été rappelé à Rome qu'afin que votre gloire ne fût point cachée; car il faut que la victime, qui doit aux frères l'exemple du courage et de la foi, soit immolée en leur présence. »

Saint Cyprien, dans sa lettre au pape Étienne, cite l'autorité de saint Luce comme ayant décidé contre les novatiens qu'on ne devait point refuser la communion à ceux qui avaient eu le malheur de succomber sous le poids de la persécution, mais qu'il fallait les absoudre lorsqu'ils auraient expié leur apostasie par la pénitence. Le pontificat de saint Luce fut très-court; on sait qu'il mourut sous le règne de Gallus, mais on ignore le genre de sa mort.

SAINT BASIN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

D'une famille noble d'Austrasie, Basin se consacra à Dieu dans le monastère de saint Maximin de Trèves. Les frères, dont il avait toujours été le modèle, l'élurent pour leur abbé; il fut ensuite nommé évêque de Trèves. Il ne se départit en rien, au milieu de ses travaux, de cet esprit de prière et de mortification qui l'avait animé dans la solitude; son palais devint une sorte de communauté où il forma d'excellents sujets. Il mourut vers l'an 700, après vingt-deux ans d'épiscopat. On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Maximin.


Digitized by Google

SAINT ADRIEN,

ÉVÊQUE DE SAINT-ANDRÉ EN ÉCOSSE, MARTYR.

Au neuvième siècle, les Danois, dans les fréquentes descentes qu'ils opéraient sur les côtes d'Écosse, ravageaient les villages et en massacraient les habitants. Saint Adrien s'efforçait d'arrêter le cours de ces déprédations en cherchant à convertir ces barbares au christianisme ; ses efforts ne restèrent pas toujours sans résultat ; mais dans une nouvelle expédition tentée en 874, les Danois, plus nombreux que jamais, ravagèrent une partie de l'Écosse, ainsi que l'île de May, où ils massacrèrent le saint évêque avec un grand nombre de chrétiens.

SAINT GÉRASIME,

ABBÉ EN PALESTINE.

5 MARS.

Originaire de la Lycie, Gérasime y embrassa l'état monastique. Venu en Palestine au moment où les erreurs d'Eutychès s'y répandaient, il eut le malheur de les partager ; mais saint Euthyme, qu'il visita, lui ouvrit les yeux et le ramena à la foi de l'Église. Il conserva toujours depuis des rapports avec saint Euthyme, saint Jean le silenciaire, saint Sabas et saint Théoctiste. Il bâtit près du Jourdain soixante-dix cellules, en raison de la multitude de disciples qui se présentaient pour vivre sous sa conduite. Ceux qui les habitaient observaient un silence rigoureux, ne se nourrissant que de pain, de dattes et d'eau ; le samedi et le dimanche, ils se rendaient à l'église pour y participer aux saints mystères ; ils pouvaient, ces deux jours-là, manger en commun quelque chose de cuit, et boire un peu de vin. On n'allumait jamais de feu dans leurs cellules ; une natte de jonc leur servait de lit. Saint Gérasime portait l'abstinence encore plus loin que ses frères : il passait le carême sans prendre d'autre nourriture que celle du corps de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie. Saint Euthyme avait une si haute idée de son mérite, qu'il lui adressait ceux de ses disciples qu'il voulait faire parvenir à une grande perfection. La mort du saint arriva le 5 mars 475.


Digitized by Google

Réflexions.

On s'effraie beaucoup des privations et des austérités que les saints ont acceptées volontairement ; et comme l'on s'imagine ne pouvoir les supporter, on se persuade presque qu'elles sont impossibles. Ceci est tout à la fois une illusion et une erreur : ces privations sont moins difficiles qu'on ne le pense communément, surtout avec un peu d'énergie et la grâce divine ; elles favorisent le développement des facultés intellectuelles, et loin d'être nuisibles à la santé, elles la conservent. En effet, on a remarqué que tous les solitaires sont morts à un âge fort avancé.

SAINT THÉOPHILE,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE EN PALESTINE.

Cet évêque se rendit illustre par sa sagesse et par l'intégrité de sa vie ; il aida le pape Victor à établir l'uniformité dans la célébration de la Pâque. A cet effet, il assembla un concile à Césarée, et composa, au nom de tous les Pères, pour combattre ceux qui, comme les Juifs, faisaient la Pâque le 14 de mars, une lettre synodale dont saint Jérôme fait beaucoup de cas. Saint Théophile y disait que la coutume de célébrer la résurrection de Jésus-Christ était de tradition apostolique. Sa mort eut lieu à la fin du second siècle.

SAINT VIRGILE,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Virgile naquit dans l'Aquitaine sous le règne de Clotaire Ier. Il fit profession au monastère de Lérins, puis il devint supérieur d'une maison de religieux à Autun. Par la prudence et la sagesse qu'il montra dans ce poste, il mérita d'être élevé sur le siége épiscopal d'Arles en 588. En 595, le pape saint Grégoire le Grand, en lui envoyant le *pallium*, lui écrivit une lettre dans laquelle ce pontife louait la charité, la piété et le zèle de l'évêque d'Arles, l'exhortait à détruire entièrement la simonie, et à


Digitized by Google

supprimer la vénalité des dignités ecclésiastiques. Il l'établit ensuite vicaire du saint-siége pour les Églises des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie. L'évêque d'Arles pouvait en cette qualité juger les causes majeures en première instance, tenir des conciles, etc. Les lettres de saint Grégoire, en cette circonstance, prouvent quelle idée l'on avait partout de la vertu et de la capacité de Virgile, et démontrent quelle était alors l'importance du siége de l'église d'Arles. Saint Virgile mourut en 610, et fut enterré dans l'église de Saint-Honorat, près d'Arles, laquelle est actuellement abandonnée, et tombe en ruines; elle a été restaurée à plusieurs époques. Ses parties les plus anciennes semblent remonter au commencement du onzième siècle, ou à la fin du dixième. Il existe, sous l'abside, une crypte qui n'est qu'un cul de four sans aucun ornement. Il est évident que cette église existait au septième siècle; elle aura été probablement rebâtie au dixième ou onzième siècle.

SAINT DRAUSIN,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Les parents de Drausin se recommandaient encore plus par leur piété que par leur noblesse; ils le confièrent à Anseric, évêque de Soissons, qui l'admit en 649 parmi les clercs de son église. Devenu archidiacre, il travailla avec succès à corriger plusieurs abus, et à faire fleurir la piété dans la ville et dans le diocèse. Choisi pour en être évêque, quoique d'une constitution très-faible, il se livra avec ardeur aux fonctions de son ministère; il visitait souvent son diocèse, et exerçait tous les devoirs de la charité envers les pauvres, les prisonniers et les pèlerins. Sa mort date de l'an 675. Saint Drausin bâtit, en 657, à six kilomètres de Compiègne, l'abbaye de Saint-Pierre de Rotondes; il y mit des religieux qu'il gouverna lui-même dans une parfaite régularité. Sa vie écrite par un anonyme a été recueillie par les Bollandistes.

SAINT ROGER,

RELIGIEUX FRANCISCAIN.

Roger, disciple de saint François d'Assises, entra dans l'ordre en

Digitized by Google

1216. Saint François le regardait comme celui de ses religieux qui avait le plus de charité, et qui était entré le mieux dans l'esprit de son ordre. Le don de prophétie et celui des miracles le rendirent célèbre pendant sa vie et après sa mort, arrivée en 1236. Son chef est à Villa-Franca, au diocèse d'Astorga, en Espagne, et le reste de son corps à Todi, en Italie, où l'on dit en son honneur un office particulier qui a été approuvé par Grégoire IX : saint Roger est honoré en ce jour par les Franciscains, auxquels Benoit XIV a permis d'en célébrer la fête. Les *Annales* de Wadding, publiées à Rome par Fonséca, en 1732, contiennent des détails relatifs à ce saint religieux.

SAINT CHRODEGANG,

ÉVÊQUE DE METZ.

6 MARS.

D'une naissance illustre, Chrodegang passa ses premières années dans l'abbaye de Saint-Trond, au diocèse de Liége, où il se rendit fort habile dans les sciences et dans les voies intérieures de la piété. Il devint référendaire et chancelier de France, puis premier ministre de Charles Martel en 737. Bien qu'il vécût à la cour, il portait des vêtements fort simples, et pratiquait des austérités comme dans un cloître. Il avait toujours sous sa protection une foule de malheureux, et sa sollicitude s'étendait surtout sur les veuves et les orphelins. Après la mort de Charles Martel, en 742, le clergé de Metz le choisit pour être évêque de cette ville. Cette nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre; seulement, il pria davantage, et médita plus longtemps.

Pépin, devenu roi de France, députa Chrodegang vers le pape Étienne III, pour l'inviter à passer en France, afin de se délivrer de l'oppression des Lombards. Il le chargea également, en 754, de négocier avec Astolphe, roi des Lombards, pour la reddition des places qu'il avait enlevées au saint-siége, et pour un traité de paix entre ce prince et le pape. Chrodegand trouva Astolphe inflexible, et ne voulant accéder à aucune des conditions proposées par Pépin.

De retour dans son diocèse, l'évêque de Metz s'appliqua à rétablir la discipline et à faire fleurir la piété de toutes parts. En 755, il fit du chapitre de sa cathédrale une communauté régulière, en quoi il fut imité


Digitized by Google

par plusieurs autres Eglises. La règle, composée de trente-quatre articles, qu'il donna à ses chanoines, était fort sage. Il bâtit et dota les monastères de Saint-Pierre, de Gorze, et de Lorsh. Il mourut le 6 mars 766, et fut enterré dans le monastère de Gorze, auquel il avait légué de grands biens par son testament, que nous avons encore.

Réflexions.

Le zèle de saint Chrodegang pour ranimer l'esprit de prière et de ferveur qui caractérisait les temps apostoliques est une preuve bien sensible de son ardeur pour le service de Dieu, et pour l'accomplissement de sa gloire : deux choses que les chrétiens ne devraient jamais perdre de vue.

LA BIENHEUREUSE COLETTE BOILET,

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE.

Colette naquit en 1380 à Corbie, en Picardie; elle était fille d'un charpentier. Ses parents, ayant une dévotion particulière à saint Nicolas, lui donnèrent au baptême le prénom de Colette, c'est-à-dire *petite Nicole*. Élevée avec une grande réserve et dans une piété sincère, elle avait une modestie et une pureté parfaites. Elle s'appliquait spécialement à la pratique de l'humilité, vertu difficile à établir en nous, et difficile à conserver, car nous sommes toujours disposés à nous former de nous-mêmes une opinion bien au-dessus de notre mérite. La prière et le travail des mains remplissaient tout son temps, et, quoique dans la maison paternelle, elle se trouvait comme dans la solitude; car elle ne sortait presque pas de sa chambre, si ce n'est pour aller visiter les pauvres et les malades. La perte de sa beauté, loin de la contrister, lui causa de la joie.

A la mort de ses parents, Colette distribua aux pauvres le peu de bien qui lui revenait, et se retira parmi les béguines établies en Flandre, en Picardie et en Lorraine. C'était une société de femmes pieuses qui, travaillant pour vivre, et menant une vie fort régulière sans faire de vœux, tenaient une sorte de milieu entre les femmes du siècle et les religieuses. Plus tard, elle se rendit chez les filles de Sainte-Claire, appelées urbanistes du nom du pape Urbain IV, qui avait mitigé leur règle. Elle se proposait de ramener cet ordre à la pureté primitive de son institut. Pour



se mieux préparer à cette œuvre pieuse, elle se renferma pendant trois ans dans un petit ermitage; après cette pénitence rigoureuse, elle entreprit le voyage de Nice pour conférer de son projet avec le cardinal Pierre de Lune, connu sous le nom de Benoît XIII, dans le grand schisme d'Occident. Le cardinal l'accueillit avec bonté, et lui donna le titre de supérieure générale des clarisses, avec plein pouvoir de réformer l'ordre. Elle voulut immédiatement réaliser son projet; mais elle rencontra une formidable opposition : on l'insulta, on la calomnia, enfin on l'accabla de dégoûts. Elle souffrit tout avec patience, mettant sa confiance en Dieu, et espérant qu'il changerait les esprits. En Savoie, où elle se rendit, sa réforme y fut reçue sans trop de difficultés; de là, elle se répandit en Bourgogne, en Flandre et en Espagne. Cette sainte avait un amour extraordinaire pour la pauvreté; elle voulait que tout respirât cette vertu dans les églises et les bâtiments de son ordre; elle recommandait spécialement à ses sœurs le sacrifice de leur volonté, à l'exemple de Jésus-Christ, qui sur la terre n'a fait que se conformer à la volonté de son père. La passion était le sujet ordinaire de ses méditations; elle priait aussi habituellement pour la conversion des pécheurs, et la délivrance des âmes du purgatoire. Elle mourut à Gand, le 6 mars 1447, à soixante-six ans.







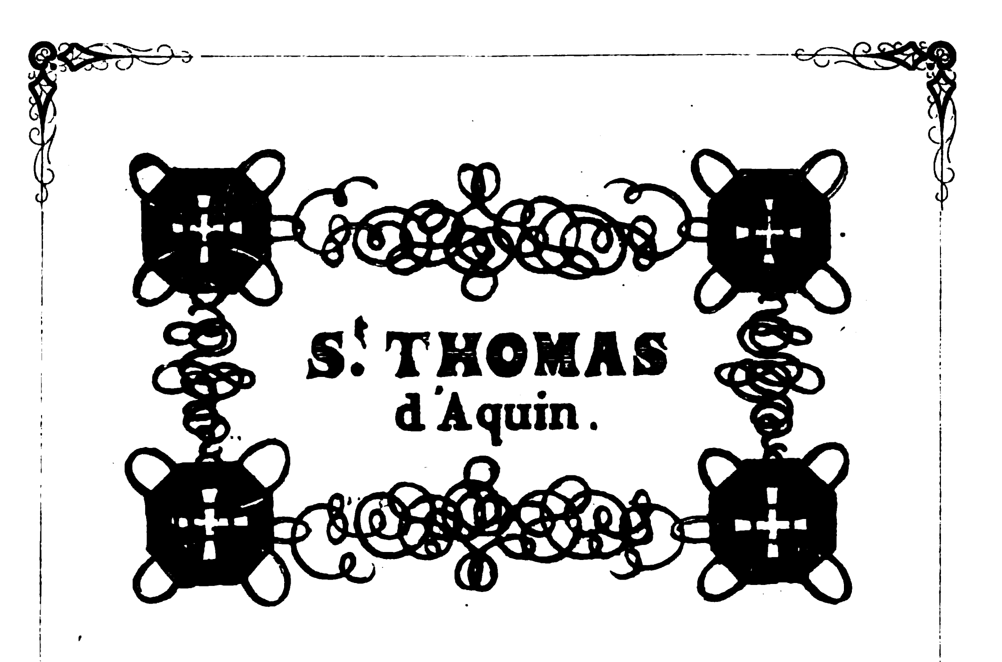
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



DOCTEUR DE L'EGLISE.

7 MARS.

La ville d'Aquin, ancienne colonie romaine, comprise dans la terre de Labour, province du royaume de Naples, appartenait, au treizième siècle, à une ancienne et noble famille d'origine lombarde, dont le chef portait le titre de comte d'Aquin. Le comte Landulphe d'Aquin, père de saint Thomas, était fils de Thomas d'Aquin, lieutenant général des armées de Frédéric Ier, et de Françoise de Souabe, sœur de cet empereur; il avait épousé Théodore, fille du comte de Théate. De ce mariage il naquit plusieurs enfants, parmi lesquels on compte saint Thomas. Né en 1227, sous le pontificat d'Honoré III et le règne de l'empereur Frédéric II, le jeune Thomas manifesta dès son enfance les bonnes et heureuses inclinations dont la Providence l'avait doué. A l'âge de cinq ans, son père le confia aux religieux du Mont-

Digitized by Google

Cassin pour commencer son éducation. L'enfant jouait peu, il préférait aux amusements la lecture et les exercices de piété; il demandait souvent à ses maîtres ce que c'était que Dieu, afin de pouvoir l'aimer de tout son cœur. Ses progrès furent rapides, et ses maîtres n'avaient point encore rencontré de disciple qui annonçât tant de talents pour l'avenir, et qui montrât de si merveilleuses dispositions pour la vertu.

L'abbé du Mont-Cassin conseilla au comte Landulphe d'envoyer son fils étudier dans quelque université. La comtesse Théodore, au contraire, aurait désiré qu'il continuât ses études dans la maison paternelle; mais Landulphe, pénétré des avantages de l'éducation publique, crut devoir la préférer à l'éducation particulière. A son retour du Mont-Cassin, Thomas passa quelque temps au château de Lorette, lieu que la dévotion à la sainte Vierge a rendu si fameux depuis la fin du treizième siècle. Il s'y conduisit comme au Mont-Cassin, partageant son temps entre la prière et l'étude. Les pauvres et les malheureux n'avaient pas de protecteur plus infatigable et plus dévoué; il sollicitait constamment pour eux auprès de ses frères et de ses parents. Son père avait résolu de l'envoyer à l'université de Naples, que l'empereur Frédéric II avait fondée en 1224 pour faire tomber celle de Bologne, ville dont il était mécontent.

En parlant de Naples, on disait que *c'était un paradis sur la terre, mais habité par des démons.* Ceci s'expliquait par la corruption des mœurs des habitants, alors fort grande, en raison de la multitude d'étudiants que l'établissement créé par l'empereur attirait. Thomas n'habita pas longtemps Naples sans comprendre combien ce séjour était périlleux pour la vertu; il regretta plus d'une fois sa solitude du Mont-Cassin. Voulant imiter le jeune Daniel et Tobie, restés fidèles au Seigneur au milieu des désordres de Ninive et de Babylone, il se traça un plan de conduite et une règle de vie dont il ne se départit point; aussi les maîtres le proposaient-ils comme un modèle à tous les étudiants. Très-économe de son temps, d'abord parce qu'il le regardait comme un capital précieux que l'on doit ménager, et ensuite parce que la permanence des occupations éloigne l'oisiveté, dangereuse en tout temps, et surtout dans la jeunesse, il passait de l'étude à la prière, et de la prière aux bonnes œuvres; car il n'avait rien perdu à Naples de la sollicitude qu'il avait montrée, au château de Lorette, pour les pauvres. Il économisait sur ses dépenses, même sur son nécessaire, et ne se permettait aucune des superfluités de ses camarades; s'étudiant surtout à ce que personne ne sût ce qu'il distribuait, ni à qui il le distribuait.


Digitized by Google

L'état déplorable de l'Italie, désolée par les guerres de l'empereur Frédéric II contre les papes, donnait à réfléchir à saint Thomas, dont l'esprit sérieux et méditatif n'éprouvait aucun goût pour le monde. Il fréquentait à Naples les disciples de saint Dominique, mort depuis vingt-deux ans; la sainteté de leur vie, et le zèle dont ils faisaient preuve, avaient beaucoup d'attrait pour lui; aussi se décida-t-il à entrer dans leur ordre. Ce projet déplut souverainement à sa famille; le comte Landulphe eut recours aux promesses et aux menaces pour en empêcher l'exécution. Thomas néanmoins persista, et prit l'habit chez les dominicains de Naples en 1243 : il avait alors dix-sept ans. Pour se soustraire aux larmes et aux prières de la comtesse Théodore, sa mère, venue exprès à Naples, Thomas pria ses supérieurs de l'éloigner de cette ville. Ils eurent effectivement égard à sa demande, et l'envoyèrent à Rome au couvent de Sainte-Sabine; de là on le fit partir pour Paris; mais ses frères, Landulphe et Raynald, qui servaient en Toscane dans l'armée de l'empereur Frédéric II, instruits de son voyage, le firent arrêter entre Sienne et le lac de Bolsenne. Conduit au château de Roccasicca appartenant à sa famille, Thomas eut à lutter contre les supplications, les caresses et les reproches de sa mère. Quoique profondément sensible à la douleur de la comtesse, il fit un effort sur lui-même pour surmonter l'émotion qu'il éprouvait, et pour déclarer avec respect qu'il croyait sa vocation véritable, et qu'il y correspondrait, quelque chose qu'il dût lui en coûter. La comtesse, vivement irritée, ordonna de le tenir enfermé, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler. Elles cherchèrent à ébranler sa résolution en lui rappelant le chagrin de toute la famille, et la désolation de leur mère. Thomas, toujours convaincu, parvint, par des discours touchants sur le mépris du monde et sur l'amour de la vertu, à leur faire partager ses sentiments. Il consacrait le temps de sa captivité à la prière, à la méditation, et à la lecture de la Bible, des ouvrages d'Aristote et de ceux de Pierre Lombard, dit *le maître des sentences*. Ses frères, Landulphe et Raynald, étant arrivés de l'armée, dirent qu'il fallait recourir aux moyens de rigueur pour vaincre ce qu'ils appelaient son opiniâtreté. Alors on l'enferma dans la tour du château, puis on y introduisit une très-belle femme à laquelle on avait promis une forte récompense si elle pouvait séduire le jeune captif. Cette malheureuse employa pour réussir tout ce qu'une femme de ce genre a de ruse et d'impudence. Thomas, effrayé du danger que courait son innocence, ne perdit point courage; il appela Dieu à son secours; et, saisissant un tison allumé, il poursuivit celle qui voulait le cor-

Digitized by Google

rompre, et la chassa de sa chambre; il se jeta ensuite à genoux pour remercier Dieu de la force qu'il lui avait communiquée, se consacra de nouveau à son service, et lui demanda avec larmes la grâce de ne jamais pécher contre la vertu de pureté. Sa prière fut exaucée; car il vécut toujours dans une chasteté parfaite. La colère de ses frères ne paraissait pas encore devoir se calmer, et sa détention durait toujours lorsque le bruit en parvint jusqu'au pape Innocent IV, et à l'empereur Frédéric II. Ce dernier exigea positivement la mise en liberté de Thomas; mais ses frères ne cédèrent pas encore, et portèrent contre sa profession leurs plaintes au saint-siége. Le pape voulut examiner lui-même cette affaire, et s'assurer de la vocation du jeune profès. Après l'avoir interrogé, satisfait de ses réponses, et pénétré d'admiration pour ses vertus, il approuva la résolution qu'il avait prise et lui permit d'y persévérer.

En 1244, Jean le Teutonique, général des dominicains, conduisit à Cologne le nouveau religieux pour étudier la théologie sous Albert le Grand, qui était comme l'oracle des universités de l'époque, à cause de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Travailleur infatigable, parlant peu, mais observant, Thomas ne se proposait dans ses études que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion. Ses condisciples avaient pris cette silencieuse réserve pour de la stupidité, et l'appelaient par dérision le *bœuf muet*, *bos mutum*. Ce fut à cette occasion qu'Albert le Grand s'écria un jour : « C'est un bœuf dont les mugissements retentiront dans tout le monde chrétien. » Notre jeune théologien écrivit ses commentaires sur la morale d'Aristote, la première année de son cours d'études sous Albert le Grand. Il suivit cet habile professeur à Paris. L'université de cette ville venait de confier aux dominicains le collége qu'ils avaient dans la rue Saint-Jacques ; c'est de là que leur est venu, en France, le surnom de Jacobins.

L'étude de la théologie ne lui dessécha point le cœur, comme cela n'arrive que trop souvent; il priait continuellement en lui-même, et s'unissait à Dieu par de fréquentes aspirations. Quand la discussion roulait sur des questions épineuses, il comptait moins sur son travail que sur la bonté divine, qu'il sollicitait avec une nouvelle ferveur. Il se trouva très-bien de cette méthode; aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres que devant son crucifix et au pied des autels. La joie intérieure de son âme se manifestait par la sérénité de son visage, par sa douceur et son affabilité dans la conversation. De Paris il alla, en 1248, professer la théologie à Cologne, avec Albert le Grand. Il publia à cette époque ses commentaires sur les ouvrages phi-


Digitized by Google

losophiques d'Aristote; mais il ne bornait pas ses travaux au professorat, il y joignait encore la prédication; à Cologne, à Paris, à Rome, on l'écoutait avec empressement et comme un ange descendu du ciel. Au milieu d'une vie si occupée, il n'oubliait cependant pas sa famille. D'après ses conseils, sa sœur aînée se consacra à Dieu dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle mourut abbesse; quant à ses deux frères, Landulphe et Raynald, ils eurent le bonheur de mourir en véritables chrétiens.

Thomas revint à Paris en 1252 pour y professer la théologie. La réputation de talent et de vertu dont il jouissait attira dans sa classe une multitude innombrable d'auditeurs. Les professeurs de l'université de Paris ne dictaient point alors de cahiers; ils préparaient leurs leçons avec soin, et les prononçaient de suite comme des harangues; les écoliers en retenaient ce qu'ils pouvaient, et souvent prenaient en leur particulier de courtes notes pour graver dans leur mémoire ce qu'il y avait d'essentiel. On ne pouvait enseigner la théologie que lorsqu'on l'avait étudiée huit ans, et qu'on en avait trente-cinq. L'Université dispensa saint Thomas de la règle générale à cause de sa capacité extraordinaire, et lui permit de professer à vingt-cinq ans. Les professeurs, s'étant trouvés partagés au sujet des accidents eucharistiques, résolurent de le consulter et de s'en tenir à sa décision. Il y avait assurément dans cette démarche une distinction bien flatteuse pour un jeune docteur; mais le saint, dont l'humilité égalait la science, ne se prévalut point de cette marque d'estime; se tournant vers Dieu, il eut recours au jeûne et à la prière pour obtenir les lumières dont il avait besoin. Après s'être ainsi préparé à l'examen de la question proposée, il la traita dans un ouvrage que nous avons encore, et avec une telle supériorité que tout le monde fut de son sentiment. Les savants n'étaient pas seuls à rendre justice aux vastes connaissances de Thomas; saint Louis avait une entière confiance en ses lumières, et lui demandait son avis sur les plus importantes affaires de l'État; il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le saint acceptait le moins souvent possible, par humilité.

Le pape Urbain IV, qui connaissait et appréciait le mérite du pieux dominicain, l'appela à Rome en 1261 pour y enseigner la théologie. Thomas avait une dévotion pleine de respect et d'amour pour la sainte Eucharistie; il était profondément touché quand il pensait, et il y pensait souvent, à l'immense charité de Jésus-Christ dans ce sacrement. Ce fut sur sa demande qu'Urbain IV institua la fête du saint sacrement, et le chargea d'en composer l'office. Cet office, qui est encore le même

aujourd'hui, est un des plus ravissants et des plus précieux de la liturgie : l'amour divin y paraît de tous côtés. Quoi de plus beau, de plus touchant et de plus noble que la prose *Lauda, Sion, Salvatorem?* Clément IV, qui estimait Thomas autant que son prédécesseur, voulut, en 1265, le nommer à l'archevêché de Naples; mais il le refusa constamment, ainsi que toutes les autres dignités ecclésiastiques que ce pontife lui offrit. Il s'occupait à cette époque de sa *Somme théologique*, ouvrage immense qui lui demanda neuf années.

Grégoire X ayant convoqué un concile général à Lyon pour éteindre le schisme des Grecs, et pour procurer du secours à la terre sainte, y appela par un bref particulier Thomas, alors à Naples. Bien que souffrant, il partit de cette ville à la fin de janvier 1274; mais en chemin la maladie augmenta tellement, qu'il lui fallut s'arrêter à Fossa-Nuova, célèbre abbaye de l'ordre de Citeaux au diocèse de Terracine. Il y resta malade un mois; sentant la mort approcher, il demanda le saint viatique, et, avant de le recevoir, il prononça la prière suivante : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur! je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine. » Il reçut ensuite le sacrement de l'extrême-onction en pleine connaissance; remercia l'abbé et les religieux de Fossa-Nuova de tous les soins qu'ils lui avaient accordés, puis il s'endormit dans le Seigneur le 7 mars 1274, à quarante-huit ans.

Saint Thomas avait la figure belle, la taille élevée, la tête grosse et chauve, et le front arrondi; il était d'une constitution délicate, que ses austérités et ses travaux continuels avaient encore affaiblie. On l'appelait *l'ange de l'école*, et depuis on l'a surnommé le docteur angélique.

L'université de Paris écrivit au chapitre général des dominicains, à l'occasion de la mort de saint Thomas, une lettre de condoléance aussi glorieuse pour le saint qu'honorable pour l'Université. On voit par cette lettre que saint Thomas avait préparé une explication du *Timée* de Platon, ainsi qu'un traité sur la conduite des eaux, et quelques autres traités philosophiques. Ces ouvrages ne sont point entrés, on ne sait pourquoi, dans la collection de ses œuvres. Ce qu'on a le plus regretté, c'est la perte de l'*Explication du Timée*. Le corps de l'illustre théologien,


Digitized by Google

transporté à Toulouse, fut déposé dans l'église des dominicains de cette ville; cette cérémonie attira une multitude prodigieuse. En 1323, le pape Jean XXII canonisa solennellement le saint religieux, et Pie V ordonna en 1567 que sa fête serait célébrée de la même manière que les quatre docteurs de l'Église d'Occident, c'est-à-dire de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme, et de saint Grégoire le Grand.

La meilleure édition des œuvres de saint Thomas est celle qui a été publiée à Rome en 1570, en dix-huit tomes in-folio. Les commentaires sur Aristote remplissent cinq volumes. Le nom et les écrits d'Aristote, au treizième siècle, avaient une importance exagérée qui avait frappé le saint; il voulut, par un examen sérieux et approfondi, rendre le philosophe ancien à sa valeur réelle. La philosophie d'Aristote, inférieure à celle de Platon sous le rapport de la spiritualité, contenait plusieurs principes dangereux dont les hérétiques des premiers siècles s'étaient servis pour saper les fondements du christianisme; elle avait donc d'abord une réputation moins étendue que celle de Platon, sur laquelle la célèbre école d'Alexandrie avait jeté tant d'éclat. Saint Thomas se proposa d'employer la première à la défense de la foi. Il distingua les erreurs pour les réfuter, et présenta, d'une manière claire et précise, des vérités que la raison avait découvertes, mais qui étaient souvent enveloppées de ténèbres que tout le monde ne pouvait percer. Aristote, rendu presque orthodoxe, fournit à la religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'idolâtrie. Saint Thomas avait étudié les merveilles de la nature, et il en recommandait l'étude aux autres comme un moyen d'arriver à la connaissance de Dieu. Esprit vaste et profond, on peut dire qu'il n'est point de difficulté dans la philosophie qu'il n'ait pénétrée, point de principe dans la morale qu'il n'ait établi, point de ressort dans la politique qu'il n'ait discuté, point de vice ni de vertu dont il n'ait expliqué la nature et indiqué les différences.

Le style de saint Thomas est concis, clair et méthodique.

Réflexions.

L'étude, quoique très-utile en elle-même, produit cette sécheresse de cœur qui éloigne des exercices de piété. Pour obvier à ce grave inconvénient, on doit, à l'exemple de saint Thomas, se défier de ses propres lumières, ne se mettre au travail qu'après avoir imploré le secours de Dieu, et s'élever de temps en temps vers lui par des aspirations de cœur.


Digitized by Google

SAINTE PERPÉTUE, SAINTE FÉLICITÉ,

ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

L'empereur Sévère publia, en 202, un édit pour poursuivre les chrétiens dans toute l'étendue de l'empire. En vertu de ce rescrit impérial, Firminien, proconsul en Afrique, fit arrêter, à Carthage, cinq jeunes catéchumènes, Revocat, Félicité, Saturnin, Secondule et Vibia-Perpétue. Félicité était enceinte, et Perpétue avait un jeune enfant qu'elle nourrissait elle-même. La première appartenait à une femille plébéienne, et la seconde sortait, ainsi que son mari, d'une ancienne famille très-considérée; elle avait encore son père et sa mère; de trois frères, l'un, nommé Dinocrate, était mort à sept ans; son père, âgé et fort attaché au paganisme, l'aimait plus que ses autres enfants. Cette sainte a écrit elle-même la première partie des actes de leur martyre, et le reste a été rapporté par un témoin oculaire. Ces actes sont des plus authentiques, car ils sont cités par Tertullien dans son livre *De Anima*, chap. LV, et par saint Augustin dans ses sermons 280, 283 et 294. Il paraît qu'on les lisait publiquement dans la primitive Église : les noms de sainte Perpétue et de sainte Félicité ont été insérés dans le canon de la messe. Le savant cardinal Orsi, critique aussi habile que judicieux, a publié un ouvrage sur les actes de ces martyrs, intitulé : *Vindiciæ actorum SS. Perpetuæ et Felicitatis*, in-4°.

Voici le récit de sainte Perpétue :

« Nous étions entre les mains des persécuteurs, lorsque mon père, poussé par la tendresse qu'il avait pour moi, vint faire de nouveaux efforts afin d'ébranler ma constance. Comme il continuait, je lui dis : — Ce vase que vous voyez par terre peut-il changer de nom ? — Il ne le peut assurément, me répondit-il. — De même, lui répliquai-je, je ne puis me dire autre que je ne suis, c'est-à-dire chrétienne. A ce mot, mon père se jeta sur moi comme s'il eût voulu m'arracher les yeux; mais il se contenta de me maltraiter, et se retira ensuite tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices que le démon lui avait suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâce à Dieu, et me trouvai beaucoup soulagée. Nous profitâmes de son absence pour recevoir le baptême. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments. Peu de jours


Digitized by Google

après, on nous conduisit dans une prison dont l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord; car j'ignorais tout à fait ce que c'était que ces sortes de lieux. »

Les prisons des Romains pouvaient donner une idée de l'état social formé par le paganisme; c'étaient des cachots affreux, où la lumière ne pénétrait que par une ouverture très-étroite. On en a trouvé dans plusieurs de leurs amphithéâtres qui existent encore. Sainte Perpétue continue sa narration :

« Nous souffrîmes beaucoup ce jour-là, tant de la chaleur causée par la foule, que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. La privation de mon enfant m'affectait le plus; mais les diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent, à force d'argent, que l'on nous mît pour quelques heures dans un lieu où nous puissions respirer. Pendant que chacun songeait à ce qui le regardait, je donnai à teter à mon enfant, qu'on m'avait apporté et qui mourait de faim; je priai ensuite ma mère d'en avoir soin, et je la consolai, ainsi que mon frère. J'étais pénétrée de douleur en voyant celle qu'ils ressentaient à cause de moi. Je passai quelques jours dans la peine la plus cruelle; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant, je me trouvai entièrement tranquille, et la prison me parut un séjour agréable; en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs. . . . .

. . . .

« Le bruit s'étant répandu que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père la douleur peinte sur le visage. — Ma fille, me dit-il en m'abordant, ayez pitié de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre père; si je suis digne que vous m'appeliez de ce nom, s'il est vrai que je vous aie élevée moi-même jusqu'à cet âge, et que vous ayez toujours eu dans mon cœur la préférence sur vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes. Jetez les yeux sur vos frères, sur votre mère, et sur votre enfant, qui ne pourra vivre sans vous. Quittez cette fierté qui nous perdrait tous; car aucun de nous n'osera paraître en public si vous êtes condamnée au supplice. » En parlant ainsi, il me baisait les mains; puis, se jetant à mes pieds, il m'appelait, non sa fille, mais sa dame. J'avoue mon chagrin lorsque je considérais que mon père serait le seul de toute ma famille qui ne se réjouirait pas de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : — Il arrivera de ceci ce qui plaira à Dieu, car notre sort est entre ses mains, et non entre les nôtres. Il se retira accablé de tristesse. Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous enlever tout à coup pour nous interroger, et nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en étant aussitôt répandu, la


Digitized by Google

salle d'audience fut en un instant remplie de peuple. On nous fit monter sur une espèce d'échafaud où siégeait le juge. Le proconsul étant mort nouvellement, Hilarion, intendant de la province, le remplaçait. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent fermement Jésus-Christ. Lorsqu'on m'appela, mon père parut avec mon enfant; il m'éloigna un peu du tribunal, et employa tous les moyens que la tendresse put lui suggérer pour m'attendrir sur le sort de cette innocente créature. Hilarion se joignit à lui, et me dit : — Quoi! vous ne serez touchée ni par les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, ni par l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort? Sacrifiez donc pour la prospérité des empereurs. Je répondis : — Je ne sacrifierai point. — Vous êtes donc chrétienne? reprit-il. — Oui, je suis chrétienne, répliquai-je. Mon père, resté dans l'espérance qu'il pourrait enfin me gagner, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarion avait ordonné de le faire retirer. Ce coup me fut très sensible, et je ressentis un profond chagrin de voir mon père maltraité de la sorte dans sa vieillesse. Le juge prononça ensuite notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. »

Sainte Perpétue raconte ainsi une vision qu'elle eut dans la prison après l'interrogatoire : « Un jour que nous étions tous en prière, il m'arriva de prononcer le nom de Dinocrate; ceci me parut extraordinaire, attendu qu'il ne m'était pas encore venu dans l'esprit. Je donnai quelques larmes à son malheur, et je connus que je pouvais et devais prier pour lui; je commençai donc à le faire avec ferveur, et à gémir en la présence de Dieu. La nuit suivante, il me sembla voir Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux où il y avait plusieurs autres personnes; une soif brûlante le dévorait : sur son visage pâle et défiguré se voyait encore l'ulcère qu'il avait en mourant. Ce Dinocrate pour lequel j'avais prié était mon frère, enlevé de ce monde à l'âge de sept ans par un horrible cancer. Il me semblait qu'il y avait une grande distance entre lui et moi, de sorte que nous ne pouvions approcher l'un de l'autre. Près de lui se trouvait un bassin d'eau, mais dont le rebord dépassait la taille d'un enfant; il faisait d'inutiles efforts pour atteindre jusqu'à l'eau, afin d'étancher sa soif, ce qui m'affligeait extrêmement. Je m'éveillai, et connus que mon frère souffrait; mais j'espérai pouvoir le soulager. Je me mis donc à prier nuit et jour, demandant à Dieu avec larmes qu'il daignât m'exaucer; je continuai jusqu'au moment où l'on nous transféra dans la prison du camp; car nous étions destinés à servir aux spectacles qui devaient se donner dans le camp à la fête du césar Géta,


Digitized by Google

fils de l'empereur Sévère. Le jour qu'on nous mit dans les ceps, j'eus une autre vision. »

Le cep, en latin *nervus*, se composait de pièces de bois percées de plusieurs trous de distance en distance ; on y attachait les pieds des martyrs, et on leur écartait quelquefois les jambes jusqu'au quatrième et au cinquième trou. Cette sorte de question occasionnait, comme il est facile de le comprendre, de vifs tourments. Sainte Perpétue rapporte qu'elle et ses compagnons demeurèrent enchaînés dans les *ceps*, à la prison du camp, jusqu'au jour marqué pour les jeux publics. Elle continue sa vision de la manière suivante :

« Ce même lieu obscur d'où j'avais vu sortir Dinocrate me parut très-éclairé. Pour Dinocrate, il avait le corps net, et il était bien vêtu ; on n'apercevait plus sur son visage qu'une cicatrice à l'endroit où se trouvait auparavant la plaie causée par le cancer. Les bords du bassin étaient baissés, et l'enfant pouvait avec facilité atteindre jusqu'à l'eau ; il y avait même sur le rebord une fiole toute pleine. Lorsque Dinocrate eut étanché sa soif, il alla jouer comme font ordinairement les enfants. Je m'éveillai alors, et je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait. Quelques jours après, l'officier, nommé Pudens, qui commandait les gardes de la prison, voyant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une grande estime pour nous, et laissa entrer librement les frères qui venaient nous voir, afin de nous consoler et de recevoir eux-mêmes des consolations. Comme le jour marqué pour le spectacle approchait, mon père revint me trouver. Il était dans un accablement difficile à exprimer : il s'arrachait la barbe, se jetait par terre, y demeurait couché sur le visage, maudissait sa vieillesse, et disait des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. Je mourais de douleur de le voir dans cet état. »

Il est évident, d'après les deux visions de sainte Perpétue au sujet de son frère Dinocrate, et les conséquences qu'elle en tira, qu'on pensait de son temps que des peines dues à certains péchés s'expiaient après la mort, et qu'on priait pour la délivrance des fidèles trépassés. La croyance du purgatoire remonte donc aux premiers siècles ; cette preuve ne perd rien de sa force, même en supposant que les deux visions de sainte Perpétue ne venaient point de Dieu. Il en résulte toujours qu'on croyait alors pouvoir soulager les âmes des morts par le secours de la prière.

Sainte Perpétue et sainte Félicité, enfermées dans des rets, furent exposées à une vache sauvage et furieuse ; puis les gladiateurs, sur la demande du peuple, égorgèrent les cinq martyrs au milieu de l'amphithéâtre.

Digitized by Google

SAINT PAUL LE SIMPLE,

ANACHORÈTE DANS LA THÉBAIDE.

Pauvre et modeste laboureur qui servait Dieu fidèlement, Paul, surnommé *le Simple*, se retira, à soixante ans, dans le désert, par suite de chagrins domestiques. Après huit jours de marche, il arriva au lieu où vivait saint Antoine. L'ayant prié de l'admettre parmi ses disciples, le saint l'engagea à retourner chez lui, et à continuer sa profession, dans laquelle il pourrait se sanctifier en animant toutes ses actions par un esprit de piété et de recueillement. Paul persista à rester, et saint Antoine lui prescrivit alors un règlement de vie pour mortifier ses sens et sa volonté, et purifier les affections de son cœur, en y allumant le feu de l'amour divin. Il lui enseigna la vraie manière de prier, lui défendit de manger avant le coucher du soleil, et lui recommanda de ne jamais se rassasier entièrement dans ses repas. Par son exactitude à mettre en pratique les avis de son maître, Paul parvint à une grande perfection, et saint Antoine avait de lui une si haute idée, qu'il le proposait à ses autres disciples comme le modèle le plus accompli qu'ils pussent imiter. Ce saint homme mourut quelque temps après l'année 330.

SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA CHARITÉ.

8 MARS.

Les parents de Jean, qui habitaient le Portugal, avaient plus de piété et surtout de charité que de fortune. Avant l'âge de vingt ans, il voulut voyager, malgré sa famille. Sa mère ressentit tant de chagrin de son départ, qu'elle tomba malade et mourut en peu de temps. Le jeune voyageur se trouva bientôt dépourvu de tout secours, et réduit à une telle misère, qu'il fut obligé de servir pour vivre; il s'attacha au mayoral, ou maître berger, du comte d'Oropeza en Castille, et vécut dans ce nouvel état avec l'innocence d'un vrai chrétien.

Le comte d'Oropeza ayant levé une compagnie d'infanterie en 1522, Jean s'y enrôla, et servit dans la guerre contre la France; il fit ensuite


Digitized by Google

partie du corps d'armée que Charles-Quint envoya contre les Turcs en Hongrie. Malheureusement il ne sut pas résister aux désordres dont il était chaque jour témoin, et il perdit peu à peu la crainte de Dieu. Après le licenciement de la compagnie dans laquelle il servait en 1536, il vint dans l'Andalousie, et se plaça, dans les environs de Séville, comme berger au service d'une dame fort riche; il avait alors environ quarante ans. Abandonné, au milieu des champs, à ses propres réflexions, il se reporta sur son passé, et ce souvenir excita en lui de vifs regrets; les remords qu'il éprouvait le rappelèrent vers Dieu, et il eut le bonheur de correspondre fidèlement à la grâce. La nuit comme le jour, il se livrait à la prière et à la mortification, demandant pardon à Dieu des fautes qu'il avait commises. Il crut qu'en expiation de son passé, il devait se dévouer au service des malheureux. Pour exécuter son dessein, il passa en Afrique, afin de procurer aux esclaves chrétiens tous les secours qui dépendraient de lui. A Gibraltar, il rencontra un gentilhomme portugais que le roi Jean III avait dépouillé de ses biens, et condamné à l'exil; on le conduisait avec sa femme et ses enfants à Ceuta en Barbarie. Jean, par charité, se mit gratuitement à son service; mais à peine fut-on arrivé à Ceuta, que le chagrin et l'insalubrité du climat causèrent au gentilhomme une maladie fâcheuse. Ses ressources étant épuisées, il lui fallut vendre le peu qu'il avait apporté. Jean en fit autant de son côté, mais il ne s'en tint pas là : il alla travailler aux ouvrages publics, et employa le produit de ses journées au soulagement de ses maîtres malheureux. Quelque temps après, il se détermina à revenir en Espagne. A Gibraltar, il se mit à vendre des images et des livres de piété, ce qui lui procurait l'occasion d'exhorter au bien ceux qui les achetaient. En 1538, comme il avait gagné quelque argent, il établit une boutique à Grenade. Jean d'Avila, prêtre d'une grande sainteté, le plus célèbre prédicateur d'Espagne, et surnommé l'apôtre de l'Andalousie, prêchait pour la fête de saint Sébastien; il fit tant d'impression sur l'auditoire et en particulier sur Jean, que ce dernier remplit l'église de ses cris et de ses lamentations; il détestait publiquement sa vie passée, se frappait la poitrine, et courait par les rues en s'arrachant les cheveux. On le prit pour un insensé, et la populace le poursuivit à coups de pierres et de bâtons. On crut devoir l'enfermer, et on employa les remèdes les plus violents pour le guérir de sa prétendue maladie. Jean d'Avila, informé de ce qui se passait, alla le visiter, lui conseilla de se conduire autrement, et de se livrer désormais à quelque chose qui pût être utile au public. Le saint se rendit à ses avis, et ne fit plus rien d'extraordinaire, ce qui surprit beaucoup les personnes char-

Digitized by Google

gées de le garder. Il servit quelque temps les malades de l'hôpital général, où il était renfermé, et il en sortit en 1539.

Il paraît que c'est pendant son séjour dans cette maison qu'il eut l'idée de fonder l'ordre des frères de la Charité pour soigner les malades pauvres; mais avant il se mit sous la protection de la sainte Vierge, et alla en pèlerinage à Notre-Dame-de-Guadalupe, dans la province d'Estramadure. A son retour, il entreprit de vendre du bois au marché pour employer le produit de la vente au soulagement des malheureux; puis il loua une maison, afin d'y retirer les pauvres malades et pourvoir à leurs besoins avec une activité, une vigilance et une économie, qui surprirent toute la ville. Telle fut l'origine de l'*ordre de la Charité* en 1540. Les habitants de Grenade s'empressèrent de fournir les choses dont les pauvres avaient besoin, et qui manquaient à Jean. L'archevêque, témoin du bien qui résultait de cette entreprise, et de l'ordre admirable qui y régnait déjà sous le rapport de l'administration des secours spirituels et temporels, la prit sous sa protection, et donna des sommes considérables pour la consolider.

L'évêque de Tuy, président de la Chambre royale de Grenade, avait de Jean une haute idée; il le surnomma ***Jean de Dieu***, et lui prescrivit la forme de l'habit qu'il devait porter. Le saint n'avait point eu l'intention de fonder un ordre religieux; aussi ne dressa-t-il pas de règle pour ceux qui se consacraient, à son exemple, au soulagement des malades; car la règle qui porte son nom ne fut faite que six ans après sa mort, en 1556. Quant aux vœux de religion, on ne les introduisit que plus tard parmi ses disciples.

Le marquis de Tarifa voulut un jour éprouver le désintéressement du saint. Déguisé de manière à n'être pas reconnu, il alla trouver saint Jean de Dieu, et lui demanda de quoi poursuivre un procès qu'il disait être juste et indispensable. Le saint lui remit aussitôt vingt-cinq ducats; c'était pour le moment tout ce qu'il possédait en argent. Fort édifié de sa générosité, le marquis rendit les vingt-cinq ducats, en y joignant cent cinquante écus d'or.

La sollicitude de saint Jean de Dieu ne se bornait pas à son hôpital, mais s'étendait à toutes les infortunes. Il recherchait les indigents, leur procurait soit des secours, soit du travail; car il se persuadait avec raison que la meilleure manière de soulager les malheureux était de leur procurer une occupation quelconque. Il veillait attentivement sur les jeunes filles que la misère aurait pu précipiter dans le crime, en essayant en même temps de retirer de la débauche celles qui avaient eu le malheur

Digitized by Google

de s'y laisser entraîner; il en convertit plusieurs, et pourvut à leur existence, afin de leur ôter l'occasion de retomber dans leurs premiers désordres. A une vie aussi active, il joignait une prière continuelle et de grandes austérités; toute sa conduite respirait l'humilité. Un jour, l'archevêque de Grenade lui communiqua une plainte portée contre lui, pour avoir admis dans son hôpital des vagabonds et des femmes de mauvaise vie; Jean se jeta à ses pieds, et lui dit : « Le Fils de Dieu est venu au monde pour le salut des pécheurs, et nous sommes obligés de travailler à leur conversion par nos soupirs, nos prières et nos exhortations. J'ai été infidèle à ma vocation en négligeant ce devoir; et j'avoue, à ma confusion, que je ne connais d'autre pécheur dans mon hôpital que moi-même, qui suis indigne de manger le pain des pauvres. »

A la suite d'une inondation, dans laquelle il eut beaucoup de peine à sauver un homme qui se noyait, il se trouva indisposé. Depuis ce moment, sa santé s'affaiblit peu à peu, et bientôt la maladie ne laissa plus d'espoir. L'archevêque de Grenade lui administra les derniers sacrements, après lui avoir promis de payer ses dettes, et de pourvoir aux besoins des pauvres qui encombraient son hôpital. Saint Jean de Dieu expira, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 8 mars 1550. Toute la ville de Grenade assista à ses funérailles. Le pape Alexandre VIII le canonisa en 1690. Le pape Pie V approuva l'ordre des frères de la Charité, institué pour soigner les malades dans les hôpitaux. Il y a, à Paris, un hôpital dit de la Charité, qui était administré par les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Cet ordre a produit des hommes capables dans l'art de la chirurgie et dans les sciences médicales.

Réflexions.

Jésus-Christ dans l'Évangile nous affirme qu'il tiendra comme fait à lui-même ce que nous aurons fait aux autres. Cette assurance doit nous encourager dans la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres utiles à la société. Or, qu'y a-t-il de plus méritoire que de soulager les pauvres malades, et de procurer du travail aux classes laborieuses, comme le faisait saint Jean de Dieu? N'oublions pas que c'est comme si nous agissions pour Notre-Seigneur lui-même.




Digitized by Google

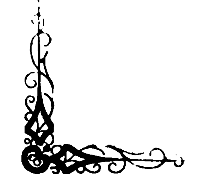
SAINT APOLLONE, SAINT PHILÉMON,

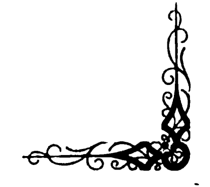
MARTYRS.

Il y avait un jour de l'année 311, à Antinoé, en Égypte, un attroupement considérable; on venait d'arrêter un chrétien, Apollone, modeste anachorète, et la foule l'insultait. Mais parmi ceux qui l'insultaient, on remarquait Philémon, joueur de flûte fort aimé du peuple. A ses injures, Apollone ne répondit que par ces paroles : « Dieu, mon fils, veuille avoir pitié de vous, et ne pas vous imputer tous ces discours! » Cette douceur toucha si vivement Philémon qu'il déclara renoncer au paganisme, et vouloir être chrétien. Conduit devant le juge avec Apollone, ils subirent la question, et furent ensuite condamnés à être brûlés; Apollone alors prononça cette prière : *Seigneur, ne livrez pas aux bêtes les âmes qui confessent votre nom, mais manifestez votre puissance.* Il n'eut pas plutôt achevé, qu'un nuage l'environna ainsi que son compagnon, et éteignit le feu. Le juge et le peuple, frappés de ce fait, se mirent à crier : « *Le Dieu des chrétiens est grand, et est le seul Dieu.* »

Le préfet d'Égypte, informé de ce prodige, fit venir à Alexandrie les deux confesseurs chargés de chaînes. Dans le trajet, Apollone convertit les soldats qui les conduisaient, et qui ne craignirent point de confesser Jésus-Christ. Le préfet les condamna tous à être noyés, ce qui fut exécuté dans la rade d'Alexandrie.







Digitized by Google



ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Né à Tolède, ce saint fut élevé dans la vertu et dans toutes les sciences ecclésiastiques. Choisi, en 680, comme archevêque de Tolède, il se montra le père des pauvres, l'appui des faibles, le protecteur des affligés. Il présida les quatorzième et quinzième conciles de Tolède en 680. Sa mort date de l'année 690. Il ne faut pas le confondre, comme quelques auteurs l'ont fait, avec Julien Pomère, qui vivait longtemps avant lui. Saint Julien avait composé plusieurs ouvrages. Nous n'avons plus que l'histoire des guerres du roi Wemba, un livre contre les juifs et trois livres des *Pronostics*. Le roi Wemba, de la dynastie des Visigoths, étant tombé malade, reçut la pénitence et l'habit monastique, qu'il porta le reste de ses jours, des mains de l'archevêque de Tolède. L'ouvrage des *Pronostics* traite de la mort, et de l'état de l'âme

Digitized by Google

après la mort. L'auteur y enseigne que les prières pour les morts accélèrent la délivrance des âmes du purgatoire, mais qu'elles ne servent de rien aux réprouvés; il y enseigne encore que l'amour de Dieu et le désir de lui être unis doivent éteindre en nous la crainte de la mort naturelle à l'homme; que les bienheureux dans le ciel prient pour nous, qu'ils s'intéressent vivement à notre félicité et qu'ils connaissent nos actions, soit qu'ils les voient dans l'essence divine avec toutes les vérités qu'il est de leur état de ne pas ignorer, soit que les anges, qui sont les messagers de Dieu, les en instruisent.

SAINTE FRANÇOISE,

VEUVE, FONDATRICE DES COLLATINES OU OBLATES.

9 MARS.

Paul Buxo, père de Françoise, occupait à Rome un rang distingué en 1384. La jeune Françoise aurait désiré faire profession dans une maison religieuse, mais ses parents ne le voulurent point, et par déférence pour leur volonté, elle consentit à épouser, en 1396, un jeune seigneur romain, nommé Laurent Ponzani. Le mariage ne changea rien à ses habitudes pieuses et simples : elle évitait autant que possible les festins, les spectacles et les divertissements profanes. Sa plus grande satisfaction était de pouvoir prier et visiter les églises. Mais comme elle avait une piété éclairée, elle le faisait sans manquer aux devoirs d'épouse et de mère. Remplie de complaisance et d'attentions pour son mari, il n'y eut jamais entre eux la moindre difficulté pendant quarante ans que dura leur union. Françoise, qui savait que l'on trouve Dieu partout, ne balançait point à interrompre ses exercices de piété, lorsque son mari l'appelait ou que sa présence devenait nécessaire quelque part; elle avait coutume de dire, à cette occasion, qu'une femme mariée devait quitter toutes les pratiques de dévotion pour se retrouver au milieu de son ménage. Ses enfants l'occupaient continuellement, et toute sa sollicitude se tournait vers leur éducation. Elle traitait ses domestiques avec la plus grande douceur, et les engageait à penser à leur salut.

Si elle se montrait bonne et indulgente pour les autres, elle était très-sévère pour elle-même, ne faisant usage ni de vin, ni de poisson, ni d'aucun mets capable de flatter le goût. Quant au gras, elle ne se le per-

Digitized by Google

mettait que dans le cas de maladie; elle ne mangeait qu'une fois par jour du pain dur, des légumes ou des herbes mal assaisonnés. Cette vie austère fit impression sur les dames romaines. Plusieurs, frappées de l'exemple de Françoise, renoncèrent aux vanités du monde pour se soumettre comme elle à des exercices réglés de dévotion, sous la conduite des bénédictins de la congrégation du mont Oliveto. C'était une association où l'on se dévouait spécialement au service de Dieu, sans faire de vœux, et sans porter d'habit particulier.

Françoise ne fut pas exempte des chagrins et des tribulations inséparables des choses de ce monde. Lors des troubles de Rome pendant le grand schisme qui désola l'Église, Laurent Ponzani, après la confiscation de tous ses biens, se vit exilé de la ville avec son beau-frère Paulucci, tandis que son fils aîné demeurait en otage. Françoise adora la volonté de Dieu en silence, et s'y soumit comme le saint homme Job. Après la cessation des troubles, son mari rentra dans ses biens; elle en profita pour fonder, en 1425, un monastère de femmes, qu'elle mit sous la règle de saint Benoît, et à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières. Le pape Eugène IV approuva ce nouvel institut en 1437. Laurent Ponzani étant mort, Françoise mit ordre à ses affaires pour se retirer dans le couvent qu'elle avait fondé, et dont elle devint supérieure. Elle avait une dévotion particulière à la sainte Vierge, qu'elle avait prise pour patrone de son ordre. Tombée malade, elle expira, après avoir prédit l'heure de sa mort, à cinquante-six ans, le 9 mars 1440. Dieu attesta sa sainteté par des miracles, de sorte qu'on l'honora d'un culte public immédiatement après sa mort, bien qu'elle n'ait été canonisée qu'en 1608.

Les religieuses qui la reconnaissent comme leur fondatrice ne font point de vœux, elles promettent simplement d'obéir à la mère-présidente. Elles ont des pensions, héritent de leurs parents, et peuvent sortir avec la permission de leur supérieure.

Réflexions.

Rien n'empêche dans le monde, quand on le veut, de remplir les devoirs de son état en vue de Dieu, de lui rapporter ses pensées, ses paroles, ses actions, et tous les mouvements de son cœur; rien n'empêche également de concilier les pratiques de piété avec les devoirs d'épouse et de mère de famille. Sainte Françoise l'a fait pendant quarante ans. Pourquoi ne le ferait-t-on pas après elle?


Digitized by Google

SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE NYSSE.

Grégoire, frère de saint Basile le Grand, reçut tout à la fois une éducation solide et brillante; il étudia tous les auteurs de l'antiquité profane, aussi bien que les écrivains sacrés. Engagé dans les liens du mariage avec Théosébie, dont saint Grégoire de Nazianze a loué les vertus, il renonça au monde pour se consacrer au service de l'Église, du consentement de sa femme, avec laquelle il cessa de cohabiter, suivant la pratique des Églises orientales. Saint Basile, nommé en 370, au siége de Césarée, métropole de la Cappadoce, appela son frère auprès de lui, afin d'en être aidé dans l'exercice de ses fonctions pastorales. La ville de Nysse, en Cappadoce, située sur les frontières de la petite Arménie, ayant perdu son évêque en 372, on choisit Grégoire pour le remplacer. L'arianisme avait pénétré dans le diocèse, et les ariens suscitèrent de graves embarras au nouvel évêque. Démosthène, vicaire de la province de Pont, eut le malheur d'accüeillir leurs calomnies; il envoya des soldats pour se saisir de l'évêque de Nysse, qui se laissa arrêter sans aucune résistance; mais comme les soldats le maltraitaient sans égard pour son état de maladie, il s'échappa de leurs mains, et se cacha. La mort de l'empereur Valens, protecteur de l'arianisme, arrivée en 378, changea la face des affaires. Gratien, devenu seul maître de l'empire, rétablit Grégoire sur son siége. Depuis quelque temps, on se plaignait des abus qui s'étaient introduits dans les Églises de l'Arabie et de la Palestine; les évêques orthodoxes d'Orient désignèrent l'évêque de Nysse comme le plus capable d'entreprendre cette réforme. Il s'acquitta de cette mission en 380; mais on ne sait pas au juste quel en fut le succès dans l'Arabie. Quant à la Palestine, après avoir visité tous les lieux consacrés par les mystères de la rédemption, il se retira accablé de douleur à la vue des désordres qu'il remarqua, et qu'il ne put détruire entièrement. L'année suivante, il assista au concile de Constantinople, ainsi qu'à ceux qui se tinrent dans les années 382 et 394. Sa mort date de l'an 400.

Les anciens ont accordé les plus grands éloges à saint Grégoire de Nysse; ils ont surtout loué sa sagesse, sa foi, son innocence, sa modération, et sa force dans l'adversité. Ce Père a beaucoup écrit, et par la pureté, la douceur et la magnificence de son style, il se rapproche des orateurs de l'antiquité. Dans ses ouvrages de polémique, il montre une


Digitized by Google

pénétration d'esprit singulière, une sagacité merveilleuse à démasquer et à confondre les sophismes de l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Eunomius. Cet hérésiarque niait la divinité et la consubstantialité du Verbe. Le *Traité sur la formation de l'homme* renferme de fort belles choses sur l'excellence et la dignité de l'homme, sur sa ressemblance avec Dieu, sur la spiritualité de son âme, etc.

SAINT PACIEN,

ÉVÊQUE DE BARCELONE.

Ce saint appartenait à une famille espagnole très-distinguée. Engagé d'abord dans le mariage, il eut un fils, nommé Dexter, qui parvint aux premières dignités de l'empire sous les empereurs Théodose et Honorius. Ayant renoncé au monde pour recevoir les ordres sacrés, la ville de Barcelone le choisit pour son évêque en 373. Si, par l'innocence et la sainteté de sa vie, il acquit la réputation d'un bon pasteur, il mérita, comme orateur et comme écrivain, d'être compté parmi les hommes illustres de l'Espagne. Il mourut, dans un âge très-avancé, à la fin du quatrième siècle. Tous ses ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous; parmi ceux que nous avons, il faut remarquer l'*Exhortation à la pénitence :* c'est une espèce de lettre pastorale dans laquelle saint Pacien y traite 1° de la différence des péchés; 2° des pécheurs qu'une mauvaise honte empêche d'appliquer à leurs plaies le remède d'une confession salutaire; 3° de ceux qui, après avoir confessé leurs péchés, ne les expient point par la pénitence; 4° des peines réservées aux pécheurs impénitents et des récompenses promises à ceux qui se purifient par une sincère conversion.

Il y a eu plusieurs éditions des œuvres de saint Pacien. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères, tome IV.

Dexter entretint une correspondance avec saint Jérôme, qui lui dédia son *Livre des hommes illustres*. Le *Livre des hommes illustres* est un des premiers et des meilleurs ouvrages du saint docteur. Il l'a entrepris, dit-il à Dexter, pour répondre aux adversaires de la religion qui lui reprochaient de n'avoir produit aucun écrivain célèbre soit comme philosophe, soit comme orateur, soit comme historien.

Digitized by Google

SAINTE CATHERINE,

VIERGE ET PRIEURE DES CLARISSES DE BOLOGNE.

Sainte Catherine naquit à Bologne, au commencement du quinzième siècle, d'une famille fort recommandable. On la plaça, à douze ans, en qualité de dame d'honneur, auprès de la princesse Marguerite, fille de Nicolas d'Est, marquis de Ferrare ; elle remplit deux ans cet emploi, qui cessa par le mariage de la princesse. Entraînée par son goût pour la prière et la retraite, elle fit profession dans un monastère de religieuses de la règle de sainte Claire, dans lequel elle resta jusqu'à la fondation du couvent des Clarisses de Bologne, dont elle fut la première prieure.

Elle avait un zèle extraordinaire pour la conversion des pécheurs, qu'elle ne cessait de solliciter par ses larmes et ses prières. Animée des sentiments de l'humilité la plus profonde, elle ne désirait rien tant que de servir ses sœurs, et d'être employée aux dernières fonctions du monastère. Sa mort eut lieu, dans la cinquantième année de son âge, en 1463. Benoît XIII la canonisa en 1724.

Le corps de sainte Catherine, qui est encore entier, se garde à Bologne dans l'église des Clarisses; il est assis dans une espèce de tabernacle vitré et enveloppé d'une étoffe grise précieuse, à l'exception cependant du visage, des mains et des pieds, qu'on voit à découvert.

On publia à Bologne, en 1511, un livre des *révélations* ou *visions* de cette sainte. Ces *révélations* n'ont point été écrites par elle-même, mais par des personnes qui se dirigeaient d'après des relations dont on est en droit de suspecter la vérité. Or, on doit, dit Benoît XIV, de savante mémoire, dans son *Traité de la canonisation des saints*, se tenir sur ses gardes lorsque les *visions* ou *révélations* ont été écrites non par ceux qui les ont eues, mais par des étrangers. Sainte Catherine de Bologne a composé quelques ouvrages en latin et en italien; le plus fameux est le livre des *Sept armes spirituelles*. On trouve dans la collection des bollandistes la vie de cette sainte, écrite, cinquante ans après sa mort, par Denys Paléotti, observantin.


Digitized by Google

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE

10 MARS.

La légion fulminante, dite mélitine, si célèbre par la pluie qu'elle obtint du ciel dans la Germanie, sous l'empereur Marc-Aurèle, avait ses quartiers à Sébaste, en Arménie, dans l'année 320. Agricola, gouverneur de la province, signifia à l'armée un édit de l'empereur Licinius qui enjoignait à tout le monde de sacrifier aux idoles. Quarante soldats de cette légion, jeunes, braves, bien faits, déclarèrent ne pouvoir se conformer à l'édit impérial, parce qu'ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu. Le gouverneur s'efforça de leur démontrer qu'ils agissaient contre leur intérêt, et il eut successivement recours aux promesses et aux menaces pour les déterminer à se soumettre aux ordres de l'empereur. Ces quarante jeunes gens demeurèrent inflexibles. Le gouverneur les fit frapper de verges, et leur fit déchirer les côtes avec les ongles de fer; leur constance irritait son opiniâtreté.

On était alors en hiver, saison fort rude, comme l'on sait, sur les plateaux de l'Arménie; un vent du nord soufflant avec violence ajoutait à l'intensité du froid; le gouverneur imagina d'exposer à ce froid rigoureux, pendant une nuit, les quarante jeunes gens tout nus; et afin de tenter ceux qui reculeraient devant la rigueur de ce supplice, il fit préparer un bain chaud à côté pour les recevoir. Un seul succomba, et courut se précipiter dans le bain chaud, où il expira immédiatement. Un garde, placé près du bain pour observer ce qui se passerait, fut frappé d'un spectacle extraordinaire : il vit des anges descendre du ciel, et distribuer de magnifiques récompenses à ces courageux soldats, sauf celui qui les avait abandonnés. Ce garde, touché de cette vision céleste, se déclara chrétien comme les martyrs. Ils endurèrent ce supplice à diverses reprises, ce qui leur emporta les membres les uns après les autres. Le gouverneur ordonna ensuite qu'on les mît sur des chariots, et qu'on les jetât au feu : ils étaient tous morts ou mourants, excepté le plus jeune, appelé Méliton, qui avait moins souffert que ses compagnons. Sa mère, femme des dernières classes du peuple, l'encouragea, le mit elle-même dans le chariot, en lui disant : « Va, mon fils, va achever cet heureux voyage avec tes camarades, afin que tu n'arrives pas le dernier devant Dieu. » Elle prononça ces paroles sans répandre une seule larme, et accompagna le chariot jusqu'au bûcher avec un visage calme et satisfait.


Digitized by Google

Saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nysse et saint Éphrem ont prononcé des panégyriques en l'honneur de ces martyrs.

Réflexions.

Le spectacle extraordinaire des combats des martyrs déconcerte la sagesse des philosophes et la politique des hommes d'État. Pour en avoir l'explication, il faut recourir à la foi, qui seule communique ce coureag et cette énergie que nous admirons. Demandons-la à Dieu vivement, instamment; car c'est un don du ciel.

SAINT EULOGE,

PRÊTRE DE CORDOUE, MARTYR.

11 MARS.

La ville de Cordoue, au neuvième siècle, était la capitale des Maures ou Sarrasins d'Espagne. En ruinant l'empire de Goths, les musulmans n'avaient pas proscrit le christianisme; ils en avaient toléré l'exercice public, se bornant à exiger un tribut de chaque chrétien à toutes les nouvelles lunes. Sortant d'une des familles notables de la ville, Euloge passa les premières années de sa vie parmi les clercs de l'Église du saint martyr Zoïle. Aussi recommandable par sa vertu que par ses connaissances, après avoir reçu les ordres sacrés, on lui confia la direction de l'école ecclésiastique de Cordoue, alors célèbre et florissante. Il sanctifiait ses études par la prière, le jeûne et les veilles; il s'attirait l'amitié et le respect de tous ceux qui le connaissaient, par son humilité, sa douceur et sa charité. Son zèle pour le salut des âmes l'engageait à dresser des règles de conduite, dans l'intérêt des personnes qui voulaient se donner à Dieu d'une manière particulière.

Sous le règne d'Abderrama III, l'an 850 de Jésus-Christ, le zèle indiscret de quelques chrétiens occasionna une violente persécution contre l'Église d'Espagne; ils avaient déclamé publiquement contre Mahomet et la religion musulmane. La persécution se continua sous Mahomad, fils et successeur d'Abderrama. Euloge encourageait les martyrs, et leur rappelait la récompense qui les attendait; il écrivit, sous le titre de *Mémorial des saints*, l'histoire de cette persécution, qui finit par l'atteindre lui-même.


Digitized by Google

Une vierge, nommée Léocritie, d'une famille illustre parmi les Maures, avait été instruite, dès l'enfance, dans le christianisme, et baptisée. Son père et sa mère la tourmentaient et la maltraitaient continuellement pour l'amener à renoncer à sa foi. Elle informa de sa position déplorable le prêtre Euloge, qui lui procura les moyens de fuir et de se retirer chez des amis fidèles. Les parents, après des recherches minutieuses, découvrirent la retraite de leur fille; on l'arrêta ainsi qu'Euloge. D'après le Coran, c'est un crime capital que de favoriser le changement de religion d'un musulman; aussi saint Euloge eut-il la tête tranchée immédiatement le 11 mars 859. Léocritie fut décapitée quatre jours après.

Réflexions.

L'Église s'est formée et s'est répandue au milieu des persécutions les plus sanglantes; il n'y a pas de siècle où elle n'ait éprouvé quelque violente tempête. Cependant elle est toujours sortie triomphante de ces terribles épreuves. C'est que Jésus-Christ veille sur elle, et qu'il ne l'abandonne point, suivant l'assurance qu'il nous en a donnée. Cette considération doit nous soutenir dans notre foi, et même l'augmenter.

SAINT SOPHRONE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

La célèbre ville de Damas était la patrie de Sophrone. Après avoir fait de solides et fortes études, il parcourut l'Égypte en compagnie de Jean Mosch, auteur du *Pré spirituel*, puis il vint en Italie. Au retour de son voyage, il trouva les esprits, en Orient, préoccupés par une nouvelle hérésie, le monothélisme, qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule volonté. Le patriarche d'Alexandrie et celui de Constantinople favorisaient cette erreur. Sophrone fit tous les efforts possibles pour leur ouvrir les yeux, et les ramener à d'autres sentiments; mais ce fut en vain. En 634, on l'élut pour succéder à Modeste, patriarche de Jérusalem. Aussitôt son sacre, il assembla un concile de tous les évêques ses suffragants, pour condamner le monothélisme; il composa en même temps une lettre synodale où il exposait la foi catholique avec toutes les preuves qui l'établissent, exposition approuvée depuis par le sixième concile général. Mais il ne s'en tint pas là : il envoya à Rome le plus ancien de


Digitized by Google

ses suffragants, Étienne, évêque de Dore, pour informer le siége apostolique de ce qui se passait, et requérir la condamnation canonique de l'erreur. C'est effectivement ce qui eut lieu sous le pontificat de Martin Ier : le premier concile de Latran, assemblé en 649, condamna solennellement le monothélisme.

Les Sarrasins, sous la conduite d'Omar, après un siége de deux ans, s'étaient emparés, en 638, de Jérusalem, et avaient profané les lieux saints. Sophrone, comme un autre Jérémie, déplorait amèrement les malheurs de Jérusalem, et travaillait de toutes ses forces à empêcher la dispersion de son troupeau ; il lui arriva plus d'une fois d'exposer, pour les besoins de son Église, sa vie, qu'il termina en 644.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

12 MARS.

Grégoire, surnommé le Grand, à cause de ses vertus et de sa capacité, naquit à Rome, en 540, d'une famille sénatoriale fort riche. Gordien, son père, embrassa l'état ecclésiastique après la naissance de ce fils, et devint un des sept cardinaux diacres chargés du soin des pauvres et des hôpitaux. Sylvie, mère de Grégoire, se consacra de son côté au service de Dieu dans un petit oratoire près du portique de Saint-Paul. La jeunesse du saint se passa dans l'étude des lettres, de la philosophie, puis du droit civil et canonique, qu'il possédait parfaitement. Il n'avait encore que trente-quatre ans lorsque l'empereur Justin II le créa préteur, ou premier magistrat de Rome. Cette dignité, qui approchait assez de celle de consul, ne lui inspira aucuns sentiments de vanité ou d'orgueil. Dès son enfance, il s'était habitué à n'estimer que les choses du ciel ; aussi éprouvait-il un véritable plaisir à pouvoir parler de Dieu avec de saints religieux, à se retirer dans sa chambre, ou dans quelque église, pour prier et méditer.

Il fonda, après la mort de son père, en Sicile, où il possédait des biens immenses, dix monastères, et un septième à Rome dans sa propre maison, sous l'invocation de saint André. Il saisissait avec empressement toutes les occasions de glorifier Dieu et de propager la religion. Passant un jour dans le marché de Rome, il y vit des esclaves, hommes de belle

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

race, exposés en vente; s'arrêtant pour s'informer de quel pays ils venaient, et quelle religion ils professaient, on lui apprit qu'ils étaient païens, et de l'île de Bretagne. « Faut-il, s'écria Grégoire en soupirant, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu? » Son premier mouvement fut d'aller trouver le pape Benoît I[er] pour le solliciter d'envoyer des ouvriers évangéliques dans la Bretagne; et comme personne ne s'empressait d'accepter une mission aussi difficile, il s'offrit lui-même, et pria Benoît de le laisser partir. Il se mit immédiatement en route avec quelques religieux du monastère de Saint-André; mais la nouvelle de son départ causa tant d'agitation dans la ville, que le pape lui expédia, par un courrier, l'ordre de revenir.

Pélage II, successeur de Benoît I[er], avait la plus haute idée de Grégoire; il le nomma son apocrisiaire, ou nonce apostolique, près l'empereur Tibère, à Constantinople. Malgré cette dignité, Grégoire continua de vivre dans le même esprit de prière et de recueillement qu'il avait montré dans son couvent de Saint-André. Il se lia, à cette époque, d'une amitié fort étroite avec saint Léandre de Séville, et ce fut à sa sollicitation qu'il écrivit ses *Livres de morale sur Job.* Saint Isidore, saint Thomas, et autres docteurs, estimaient singulièrement cet ouvrage. Les explications allégoriques et morales y sont tellement distribuées, qu'on y trouve réunis comme en un corps les règles des mœurs et les vrais principes de la vie intérieure. Le pape Pélage rappela Grégoire à Rome en 584. Dix ans après, la peste qui désola une partie de l'Italie enleva ce pontife. Pour le remplacer, le clergé, le sénat et le peuple, convaincus qu'on ne pouvait faire un meilleur choix, jetèrent les yeux sur Grégoire. L'empereur Maurice, suivant l'usage, confirma l'élection; notre saint seul s'y opposa en la déplorant, et pour se soustraire au fardeau qu'on venait de lui imposer, il s'enfuit dans la campagne. On découvrit néanmoins sa retraite, et on le ramena à Rome, au milieu d'acclamations universelles. L'archevêque de Ravenne, son ami, lui faisant un reproche de chercher à éviter l'épiscopat, tandis qu'il en était si digne, pour toute réponse le pontife composa le livre du *Devoir des pasteurs*, connu sous le nom de *Pastoral*, dans lequel il retrace admirablement les dangers et les obligations de ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, conduite qu'il appelle, après saint Grégoire de Nazianze, l'*art des arts*, et la *Science des sciences.* On regarde cet ouvrage comme son chef-d'œuvre. Le patriarche d'Antioche le traduisit en grec; l'empereur Maurice en envoya chercher une copie à Rome, et, en Angleterre, le roi


Digitized by Google

Alfred le traduisit en langue saxonne. Les conciles et les papes l'ont beaucoup loué, et en ont fortement recommandé la lecture aux pasteurs des âmes, afin qu'ils s'y considérassent comme dans un miroir.

Le nouveau pape se signala par la publication de plusieurs sages règlements; il porta ensuite son attention sur le chant d'Église, afin de perfectionner une fonction aussi noble que celle d'offrir au Seigneur, dans son temple, un tribut continuel de louanges et d'actions de grâces; il réforma en même temps le *Sacramentaire*, c'est-à-dire le missel et le rituel de l'Église romaine. Il est question dans les lettres des papes saint Innocent Ier, saint Célestin Ier, et saint Léon, d'un ordinaire de la messe telle qu'on la disait à Rome. Or, cet ordinaire ne diffère point, pour le fond, de celui dont on se sert aujourd'hui; les modifications que certaines prières ont subies sont purement accidentelles, et ne touchent point à la substance. Le pape Gélase revit la liturgie en 490, et Tomasi publia son véritable *Sacramentaire* à Rome, en 1680. Il y est parlé de l'adoration de la croix au vendredi saint, de la bénédiction solennelle des saintes huiles, des cérémonies du baptême, de l'invocation des saints et de la vénération de leurs reliques, de l'eau bénite, des messes votives pour les voyageurs, les malades et les morts, de celles qu'on disait aux fêtes des saints, etc. Le *Sacramentaire* de saint Grégoire ne diffère de celui du pape Gélase que dans quelques collectes ou prières. C'est par cet ouvrage de l'illustre pontife, ainsi que par son *Antiphonaire*, et son *Responsaire*, qu'on voit la conformité qui existe entre l'office ecclésiastique d'aujourd'hui et celui des premiers temps. On retrouve les mêmes cérémonies et les mêmes bénédictions dans les constitutions apostoliques, et dans les plus anciennes liturgies.

Pensant avec saint Paul que la prédication est le premier devoir d'un évêque, il prêchait souvent. On voit, par ses quarante homélies sur les Évangiles, qu'il parlait avec autant de clarté que de simplicité, et qu'il possédait cette éloquence du cœur qui impressionne les esprits; ses vingt-deux homélies sur Ezéchiel, il les prêcha, en 592, pendant le siége de Rome par les Lombards. Dans la pieuse distribution de son revenu, il n'oubliait ni les pauvres, ni les étrangers, ni les Églises. Plein de sollicitude pour ses fermiers, il ne voulait pas non-seulement qu'on les inquiétât, mais encore il avait donné ordre qu'on fit des avances d'argent à ceux qui en auraient besoin, et qu'on leur accordât du temps pour rembourser. Dans leurs incursions en Italie, les Lombards avaient fait beaucoup de captifs qu'ils traînaient avec eux; Grégoire procura la liberté à ces derniers en payant leur rançon. Cette bonne œuvre lui

Digitized by Google

paraissait si conforme à l'esprit de l'Évangile, qu'il engagea les évêques de Fano et de Messine à y contribuer en vendant les vases sacrés de leurs églises. Quant aux hérétiques, il n'employait à leur égard que les voies de la douceur et de la persuasion. Ayant appris que l'évêque de Terracine avait enlevé aux juifs de cette ville leur synagogue, il lui enjoignit de la leur rendre. Un juif fort riche de Cagliari, en Sardaigne, après avoir embrassé le christianisme, avait fait de la synagogue de la ville une église, dans laquelle il avait placé une croix et une image de la sainte Vierge; les autres juifs s'en plaignirent, et, sur leurs plaintes, le pape fit transporter ailleurs la croix ainsi que l'image, et ordonna la restitution de la synagogue.

Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, s'était, dans un concile tenu en 589, attribué le titre de patriarche *œcuménique*, ou universel; le pape Pélage avait condamné cette nouveauté aussi ambitieuse que déplacée. Grégoire l'imita, et, pour donner en même temps l'exemple d'humilité à l'orgueilleux patriarche, il ne prit lui-même que des titres fort simples : dans ses lettres, il ne s'intitulait que *Serviteur des serviteurs de Dieu*, titre qui s'est changé en formule pour tous ses successeurs. Sa sollicitude pastorale embrassait toutes les Églises, et cela parce que le soin des Églises de tout le monde chrétien a été confié à saint Pierre et à ses successeurs sur le siége de Rome; aussi sa primatie était-elle reconnue jusque dans les patriarchats d'Orient. Il s'efforçait en même temps d'inspirer des sentiments d'humanité aux Lombards, maîtres de toute l'Italie septentrionale. Ce peuple, d'origine scandinave, avait d'abord occupé la Poméranie, puis la Pannonie, où les Huns, conduits par Attila, s'arrêtèrent à leur retour d'Italie. Narsès, grand capitaine, pour se venger de l'empereur Justin le jeune, qui le rappelait de l'Italie, où depuis seize ans il commandait les armées, invita les Lombards à y entrer. Ces barbares ne répondirent que trop bien à cet appel, en se rendant maîtres de Milan en 568, sous la conduite de leur roi Alboin, et en étendant leur domination jusqu'aux portes de Rome.

L'Italie méridionale dépendait encore des empereurs grecs, qui la faisaient administrer par un exarque ou gouverneur. En 592, Romain, alors exarque, s'empara de plusieurs villes, malgré la paix contractée avec les Lombards. Ces derniers, supérieurs en force, ravagèrent l'Italie centrale, et vinrent assiéger Rome. Grégoire mit tout en œuvre pour les engager à lever le siége, et il n'y parvint qu'à force de sacrifices. Il blâma hautement l'exarque de l'infraction du traité; du reste, il désapprouvait la conduite des officiers de l'empereur en Italie. Les gouver-

neurs n'avaient aucun souci des lois les plus sacrées de l'humanité et de la religion; ils accablaient le pays d'un joug si lourd, que les populations se trouvaient moins malheureuses sous les barbares que sous la domination impériale. On exigeait des impôts énormes, et on apportait à leur perception une rigueur et une violence si impitoyables, que, dans la Corse, les habitants, pour les payer, se voyaient réduits à vendre leurs propres enfants. De pareils abus expliquent le peu de résistance que les barbares rencontrèrent dans les provinces. Grégoire s'affligeait profondément de ne pouvoir remédier à un tel état de choses. Il s'en plaignit dans une lettre à l'impératrice Constantine, la priant de représenter fortement à l'empereur Maurice qu'il répondrait à Dieu de la conduite de ses officiers, s'il ne les retenait pas dans les bornes du devoir. Ce sont d'ailleurs ces exactions continues et cette avarice insatiable qui occasionnèrent la mort tragique de Maurice. Il avait signé une paix honteuse avec les Abares, habitant les bords du Danube. Ces peuples avaient fait un certain nombre de prisonniers; ils les lui offrirent moyennant une modique rançon; Maurice refusa. Les barbares, mécontents de ce refus, et embarrassés de leurs captifs, résolurent de les massacrer. Cette épouvantable exécution souleva l'armée, qui mit à sa tête un officier, nommé Phocas, qu'elle déclara empereur; puis, marchant sur Constantinople, elle se saisit de Maurice et de ses enfants, qu'elle égorgea. Phocas, reconnu empereur, fit porter à Rome, suivant l'usage, son portrait et celui de sa femme Léontia. Grégoire jugea convenable de lui écrire au sujet de son élection; dans sa lettre, il l'engageait à empêcher les injustices, et à faire régner parmi ses sujets la liberté et la paix. Par cette démarche, il n'entendait certainement point approuver la conduite de Phocas. Quant aux expressions de sa lettre (c'est la lettre 31e du livre XIII) qui attaquent le règne de Maurice, elles ne portent que sur des choses vraiment condamnables. Et en effet, cet infortuné prince avait eu des torts très-graves à se reprocher.

Grégoire écrivit aussi plusieurs lettres à la reine Brunehaut de France, qui eut une fin également tragique. Une critique impartiale et éclairée a vengé aujourd'hui cette princesse des accusations aussi injustes que passionnées de certains écrivains. Brunehaut avait fait beaucoup dans l'intérêt public : chaussées, ponts, hôpitaux, monastères, églises, rien ne lui était étranger; au sujet de ces diverses créations et fondations, le pontife lui écrivait pour la féliciter sur son zèle, sur sa charité, et l'encourager dans cette bonne voie. On ne saurait dire que Grégoire ait jamais flatté les vices de ceux auxquels il écrivait; il s'est toujours, au contraire, efforcé


Digitized by Google

d'arrêter le cours des désordres. Il n'avait pas perdu de vue l'Angleterre encore idolâtre, et le projet de l'évangéliser; il le réalisa en 596. Le moine Augustin, prieur du monastère de Saint-André à Rome, accepta cette noble mission qu'il sut remplir à la satisfaction du pontife et de toute l'Église. La bibliothèque harléienne; à Londres, possède l'inventaire manuscrit des différents effets que le pape avait donnés à ce saint missionnaire. Il y avait d'abord des livres, des évangiles, des psautiers, un *Pastoral*, etc., etc., puis des vases, des reliques, un pallium, et des ornements précieux. La bibliothèque bodléienne, à Londres, a encore un livre d'évangiles qui vient de ce pontife.

La santé de Grégoire s'affaiblissait de jour en jour, et il était souvent malade, ce qui ne l'empêchait pas de travailler à procurer la gloire de Dieu, et de s'occuper des affaires de l'Église. Il se déclara en toute occasion pour le célibat des clercs; il y assujettit même les sous-diacres, qui, jusque-là, n'avaient été comptés que parmi les clercs engagés dans les ordres mineurs. Dans ses lettres, il rappelle constamment que la loi qui oblige les clercs au célibat est une loi ancienne et inviolable.

Ce glorieux pontife mourut le 12 mars 604, âgé de soixante-quatre ans, après avoir siégé treize ans et six mois. Quel sage et judicieux emploi de temps dans une vie remplie de travaux si multipliés! Quelle activité dans un homme presque toujours malade! Il compose des ouvrages importants, prêche souvent, entretient une correspondance suivie avec tous les personnages considérables de son époque, soulage les pauvres, console les malheureux, et se livre fréquemment à la prière et à la méditation.

Aux ouvrages de saint Grégoire que nous avons nommés, il convient d'ajouter ses lettres, qui sont nombreuses et fort intéressantes, tant sous le rapport des pensées et des sentiments que sous le rapport historique. On y voit que ce pontife a été mêlé à tous les grands et terribles événements de son temps, et que c'est lui qui a, en quelque sorte, préparé la puissance temporelle des papes, par la haute influence qu'il a exercée sur son siècle.

Réflexions.

La douceur et la persuasion exercent généralement une influence efficace sur le cœur des hommes; la rigueur, au contraire, aliène les esprits, et n'obtient qu'une obéissance forcée. Tous ceux qui possèdent une autorité quelconque sur les autres ne doivent pas l'oublier. Sans


Digitized by Google

doute, il est des cas où ils sont forcés de recourir à la sévérité pour ne pas manquer à leur devoir ; mais ces cas constituent des exceptions.

SAINT MAXIMILIEN,

MARTYR A THÉBESTE, EN NUMIDIE.

D'après la législation militaire de l'empire romain, des officiers mesuraient les jeunes gens appelés à faire partie de l'armée, pour s'assurer s'ils avaient la taille requise, puis ils les marquaient à la main, et leur mettaient un collier de plomb sur lequel on gravait le nom et la devise de l'empereur régnant. Maximilien, âgé de vingt et un ans, fils d'un soldat, refusa de servir pour ne point être forcé de sacrifier aux dieux, suivant les ordres de Dioclétien, alors empereur. « Je ne m'enrôlerai point, dit Maximilien, et je ne recevrai ni la marque, ni le collier. Le Dieu que je sers a pris mon nom, et je ne puis plus m'engager à un autre. Je suis soldat de Jésus-Christ, et je ne veux point être d'une profession où je serais exposé à offenser mon Dieu. Si l'on m'ôte la vie, je quitterai la terre; mais mon âme vivra dans le ciel avec Jésus-Christ, mon bon maître. »

Comme on le conduisait au supplice, il exhortait les chrétiens à rester fidèles au Seigneur, et à prier constamment jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu une couronne semblable à celle qu'il allait recevoir; il dit ensuite à son père, qui assistait à son exécution : « Je vous prie de donner à celui qui me coupera la tête, l'habit que vous m'aviez fait faire pour aller à l'armée. Puissiez-vous bientôt être réuni, dans le ciel, à votre fils, pour y louer et y bénir éternellement avec lui le Dieu de gloire. » En achevant ces mots, il eut la tête tranchée, en 296.


Digitized by Google



SAINT POL,

PREMIER ÉVÊQUE DE LÉON, EN BRETAGNE.

Ce saint, originaire de la Grande-Bretagne, instruit dans la religion chrétienne, passa dans l'Armorique, ou la Petite-Bretagne, et se fixa dans l'île de Molène, située entre celle d'Ouessant et la côte habitée par les Osismiens, peuple idolâtre. Là caché aux yeux des hommes, il menait une vie vraiment évangélique : du pain et de l'eau faisaient sa nourriture ordinaire; il y ajoutait un peu de poisson les jours de grandes fêtes. Touché de la déplorable ignorance des Osismiens, il sortit de sa retraite pour leur prêcher la foi. Sa mission eut le plus heureux succès. Le comte Withur, gouverneur de cette partie de l'Armorique pour le roi Childebert, fit sacrer évêque le pieux missionnaire, qui établit son siége à Léon, ville des Osismiens, laquelle depuis s'est appelée Saint-Pol-de-Léon. Ce saint évêque parvint à extirper le

Digitized by Google

paganisme de son diocèse. Sa mort eut lieu vers 573, à l'âge de cent ans environ.

La ville de Saint-Pol-de-Léon, en Basse-Bretagne, département du Finistère, est restée siége épiscopal jusqu'au concordat de 1801 ; elle renferme deux églises extrêmement remarquables, la cathédrale et Notre-Dame-du-Creizker. La première, sous l'invocation de saint Pol, est un bel édifice gothique, dont le plan a malheureusement perdu sa régularité primitive par des additions et des réparations considérables. Comme dans beaucoup d'églises romanes, la nef est précédée d'un vestibule qui rappelle la division réservée aux catéchumènes dans la primitive Église. Or, les vestibules fermés comme à Saint-Pol-de-Léon sont rares dans les églises gothiques. On attribue la fondation de cet édifice à Conan Mériadec, duc des Armoricains, qui vivait au cinquième siècle. Cette prétention constitue une grave erreur historique, puisque les Osismiens ne se sont convertis que dans le sixième siècle, et que la mort de saint Pol date de la fin de ce même siècle. Au dixième siècle, les Normands dévastèrent ce monument; restauré peu après, il tombait en ruines au commencement du quinzième, époque à laquelle il fut reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui. Ainsi, il y a des parties qui sont probablement antérieures au dixième siècle, comme des piliers romans fort curieux, et qui méritent un examen particulier ; les autres parties datent des treizième et quinzième siècles. L'église de Notre-Dame-du-Creizker a été bâtie à la fin du quatorzième siècle par Jean IV, duc de Bretagne. Une restauration récente à l'intérieur, fort maladroite, a enlevé à l'architecture son caractère d'originalité.

SAINT THÉOPHANE,

ABBÉ.

Fils d'un gouverneur des îles de l'Archipel, Théophane, après s'être marié, renonça au monde de concert avec sa femme, et fonda deux monastères dans la Mysie, près de la Propontide. Il y vécut comme un homme parfaitement mort à lui-même, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la prière. Il parut avec éclat au second concile de Nicée, assemblé en 787 contre les iconoclastes. En 814, l'empereur Léon l'*Arménien* reprit l'hérésie des *briseurs d'images* avec une

Digitized by Google

vigueur digne d'une meilleure cause. Il aurait voulu avoir de son côté Théophane, en raison de son mérite et du respect qu'on lui portait. Il lui fit donc des promesses et des menaces, qui touchèrent fort peu le saint. Ce dernier se rendit cependant à Constantinople, sur l'ordre de l'empereur, et à son arrivée, on lui remit un billet ainsi conçu : « Vos dispositions pacifiques me donnent lieu de croire que vous êtes venu ici dans le dessein de confirmer, par votre suffrage, mes sentiments sur le sujet dont il s'agit; ce sera là le moyen de mériter ma faveur, et d'obtenir pour vous, pour vos parents, et pour votre monastère, toutes les grâces qu'il est au pouvoir d'un empereur d'accorder. Si, au contraire, vous refusez d'entrer dans mes vues, sachez que vous encourrez mon indignation, et que vous en sentirez tout le poids, vous et vos amis. » Théophane ne se laissa influencer ni par les promesses, ni par les menaces de Léon; il lui fit cette réponse : « Agé et infirme, je n'ambitionne point les choses auxquelles j'ai renoncé pour Jésus-Christ dans ma jeunesse, lorsqu'il m'était facile d'en jouir au milieu du monde. Quant à mon monastère et à mes amis, je remets leur sort entre les mains de Dieu. Au reste, si vous croyez m'effrayer par vos menaces, comme on effraie un enfant avec des verges, vous vous trompez; car, bien que je n'aie pas la force de marcher, et que je sois tout à fait infirme, j'espère que Jésus-Christ me donnera le courage de souffrir pour la défense de sa cause tous les supplices auxquels vous pourrez me condamner. »

Voyant sa fermeté, Léon ordonna qu'il fût renfermé dans un cachot, où on le laissa deux ans, privé des choses les plus nécessaires à la vie, et où on le frappa violemment. Exilé ensuite dans l'île de Samothrace, il y mourut des suites de ce cruel traitement. Saint Théophane a laissé une *Chronographie*, ou abrégé d'histoire depuis l'an 284 jusqu'à l'an 813.

SAINTE EUPHRASIE,

VIERGE.

13 MARS.

Antigone, père de cette sainte, était proche parent de l'empereur Théodose le jeune. La mort l'ayant enlevé un an environ après la naissance de sa fille, sa veuve se retira en Égypte, où elle avait de grands



biens ; elle fixa sa demeure près d'un monastère, composé de cent trente religieuses qui édifiaient par la pratique de toutes les vertus. Elles ne se nourrissaient que d'herbes et de légumes, sans y mêler aucun assaisonnement, et ne mangeaient qu'après le coucher du soleil ; vêtues d'une étoffe commune et grossière, elles travaillaient des mains, et n'interrompaient presque jamais l'exercice de la prière. L'exemple de ces religieuses frappait singulièrement la mère de sainte Euphrasie, et la portait sans cesse à redoubler de ferveur dans tous ses exercices. Souvent elle visitait le monastère, afin de s'affermir de plus en plus dans le désir de tendre à la perfection. La jeune Euphrasie, âgée à peine de sept ans, se sentait puissamment portée à vivre dans la retraite ; elle en parla à sa mère, et lui demanda comme une grâce la permission de servir Dieu dans le monastère. Celle-ci pleura de joie en considérant ce que la grâce opérait dans sa fille ; elle se rendit à sa demande, et la présenta quelque temps après à la supérieure, qui lui mit entre les mains une image de Jésus-Christ. La petite Euphrasie baisa respectueusement l'image, en disant : « Je fais vœu de me consacrer à Jésus-Christ pour le reste de ma vie. » Sa mère l'ayant ensuite menée devant une autre image du Sauveur, elle y fit la prière suivante, les mains étendues vers le ciel : « Seigneur Jésus, recevez cette enfant sous votre protection, elle n'aime et ne cherche que vous ; c'est donc à vous seul qu'elle se recommande. » Se tournant ensuite vers sa fille, elle lui dit : « Puisse le Seigneur, qui a établi les montagnes sur des fondements inébranlables, vous confirmer toujours dans la crainte de son saint nom ! » A ces mots, elle la remit entre les mains de la supérieure, et sortit du monastère les yeux baignés de larmes.

Cette pieuse mère tomba malade quelque temps après, et fut avertie que sa fin approchait. Elle voulut, avant de mourir, donner ses dernières instructions à sa fille. « Craignez Dieu, lui dit-elle, honorez vos sœurs, et vous regardez comme leur servante. Ne pensez jamais à ce que vous avez été dans le monde, et ne dites jamais en vous-même que vous êtes issue du sang des empereurs. Soyez humble et pauvre sur la terre, afin que vous méritiez de participer à la gloire et aux richesses du ciel. » La nouvelle de sa mort étant parvenue à l'empereur Théodose, ce prince envoya chercher la jeune Euphrasie, qu'il avait promise en mariage au fils d'un sénateur. Mais la sainte était trop affermie dans sa vocation pour penser à sortir du monastère ; elle fit donc prier l'empereur de l'y laisser, et de disposer de ses biens en faveur des pauvres, des orphelins et des églises. Dégagée de tout soin terrestre, la jeune vierge tendait tous



les jours à la perfection de son état. L'austérité de la règle ne lui suffisait point encore, elle s'estimait heureuse d'être chargée de nettoyer les chambres des sœurs, ou de porter de l'eau à la cuisine.

Sainte Euphrasie mourut en 410, à l'âge de trente ans.

Réflexions.

C'est non-seulement remplir son devoir, mais encore c'est agir dans l'intérêt des enfants que de leur inspirer de bonne heure des sentiments de religion. Ces sentiments s'affaiblissent sans doute au milieu des vicissitudes de la vie; cependant il est bien rare qu'ils disparaissent tout à fait, et il en reste toujours quelque chose. Les parents ne devraient jamais l'oublier, et ils auraient plus de satisfaction avec leurs enfants, s'ils avaient soin de les élever plus chrétiennement.

SAINT NICÉPHORE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'empereur Constantin Copronyme a laissé dans l'histoire politique et religieuse du Bas-Empire des souvenirs déplorables. Lorsqu'il se déclara le défenseur des iconoclastes, il avait pour secrétaire d'État, ou ministre, Théodose, père de Nicéphore, homme consciencieux, chrétien éclairé et fidèle. Constantin, que l'opposition irritait, mécontent que son ministre eût des opinions contraires aux siennes, le priva de sa charge, l'exila après lui avoir fait subir des tourments à la suite desquels il succomba. Eudoxie, sa veuve, continua les soins que Théodose donnait à l'éducation du jeune Nicéphore; elle le formait à la piété, tandis que différents maîtres ornaient son esprit par l'étude des lettres. Nicéphore se fit connaître autant par ses bonnes qualités que par l'étendue et la variété de ses connaissances. L'impératrice Irène, qui gouvernait l'empire pour son fils Constantin, lui accorda l'emploi que son père avait exercé sous Constantin Copronyme. Lors de la convocation du concile général contre les iconoclastes, Nicéphore, en qualité de commissaire de l'empereur, défendit avec talent l'orthodoxie. On le jugea digne de remplacer saint Taraise, patriarche de Constantinople, mort en 806. Aussitôt après son installation, Nicéphore adressa sa confession de foi au pape Léon III; il y exposait clairement les principaux mystères de la foi, ainsi que la doc-

Digitized by Google

trine de l'Église touchant l'invocation des saints et le culte que l'on doit à leurs images et à leurs reliques, doctrine qu'il devait soutenir généreusement quelques années plus tard.

Léon *l'Arménien*, gouverneur de l'Anatolie, proclamé empereur en 813, et se croyant redevable de son élection aux iconoclastes, leur promit de favoriser et de propager leurs erreurs. Pour atteindre son but, il employa successivement la ruse, l'artifice et la violence. Il aurait voulu que le patriarche entrât dans ses vues; mais Nicéphore, insensible aux promesses comme aux menaces, lui disait : « Prince, vos efforts sont inutiles; nous ne pouvons changer les anciennes traditions; nous respectons les saintes images, comme la croix et le livre des Évangiles. » Or, Léon, opiniâtrément attaché à ses idées, assembla dans son palais quelques évêques iconoclastes, et fit venir le patriarche avec d'autres évêques orthodoxes, lesquels supplièrent l'empereur de ne pas se mêler du gouvernement de l'Église, et de le laisser à ceux que Jésus-Christ en avait établis pasteurs. « Si l'affaire en question, dit Émilien, évêque de Cyzique, est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'Église, suivant la coutume, et non dans le palais. » Euthymius, évêque de Sardes, ajouta : « Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image. Qui serait assez hardi que d'abolir une pratique fondée sur une tradition aussi ancienne? » Saint Théodose Studite parla après les évêques, et dit à l'empereur : « Seigneur, ne troublez pas l'ordre de l'Église. Dieu y a mis des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs, mais il n'a point parlé des empereurs. Le gouvernement de l'État vous est confié, comme celui de l'Église l'est aux pasteurs. » Léon, naturellement fier et impérieux, irrité de ces remontrances si judicieuses et si sages, chassa les évêques catholiques, et leur défendit de paraître à l'avenir devant lui; puis, pour se venger, il réunit un concile, composé entièrement d'iconoclastes, qui enjoignirent à Nicéphore de comparaître devant eux. Comme la citation n'était point canonique, le patriarche ne comparut pas, se contentant de répondre à ceux qui la lui signifiaient : « Qui vous a donné cette autorité? est-ce le pape, ou quelqu'un des autres patriarches? Vous n'avez aucune juridiction dans mon diocèse. » Il leur lut ensuite le canon qui déclare excommuniés ceux qui se permettent d'exercer quelque acte de juridiction dans le diocèse d'un autre évêque. Malgré cette réponse, les évêques iconoclastes n'en prononcèrent pas moins une sentence de déposition contre Nicéphore, et l'empereur l'exila, ajoutant l'injustice à la violence. Michel *le Bègue*, successeur de Léon en 820, continuant ses erreurs et ses per-

Digitized by Google

sécutions, ne voulut pas rappeler le patriarche de son exil. Nicéphore mourut âgé de soixante-dix ans, dans l'année 828, après un exil de quatorze ans.

Saint Nicéphore a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons un *Abrégé d'histoire*, qui commence à la mort de l'empereur Maurice, et finit au règne d'Irène et de Constantin, son fils, ce qui comprend un espace d'environ deux cents ans; une *Chronologie*, depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le saint; elle a été imprimée à Venise, en 1729, dans le corps de l'histoire byzantine. Photius fait l'éloge du premier ouvrage.

SAINTE MATHILDE,

IMPÉRATRICE.

14 MARS.

Mathilde, dite *Mahaut*, fille de Thierry, noble saxon, passa sa jeunesse et reçut son éducation dans le monastère d'Erfurth, gouverné par son aïeule. Dans cette sainte école, la jeune Mathilde puisa un goût prononcé pour la prière et la lecture des livres de piété; elle apprit aussi à travailler aux ouvrages convenables à son sexe, et contracta l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et utiles. Son père la maria, en 913, à Henri *l'Oiseleur*, duc de Saxe, surnommé ainsi par ses contemporains parce qu'il aimait passionnément la chasse au faucon, fort recherchée d'ailleurs à cette époque. Ce prince avait une piété sincère et de grandes qualités. Les électeurs le choisirent, en 919, pour succéder à Conrad comme empereur d'Allemagne.

La haute position de Mathilde ne l'empêchait pas de vaquer à la prière et à la méditation. Afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité, souvent elle visitait les malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience; elle servait les pauvres, et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix, et auquel sont promises les récompenses de la vie future; elle procurait la liberté aux prisonniers, et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes, désirant amener ces malheureux à expier leurs fautes par les larmes d'une sincère pénitence.


Digitized by Google

La mort de l'empereur Henri, en 936, remplit Mathilde de tristesse; elle se soumit néanmoins avec résignation à la volonté du ciel, et s'efforça de modérer sa douleur. Elle avait eu de son mariage trois enfants, Othon, Henry et Brunon. Ce dernier, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint archevêque de Cologne, et est honoré dans l'Église d'un culte public. Quant aux deux premiers, ils se disputèrent vivement la couronne impériale, ce qui occasionna de grands troubles en Allemagne et en Italie. Quoi qu'il en soit, Othon parvint à se faire couronner empereur à Rome en 962. Les deux frères se réunirent ensuite contre l'impératrice, leur mère, qu'ils persécutèrent et dépouillèrent même de son douaire. Mathilde accepta sans murmurer les décrets de la Providence qui la châtiaient, et souffrit, en esprit de pénitence, des coups d'autant plus sensibles qu'ils lui étaient portés par la main de ses enfants. Elle fonda plusieurs églises et plusieurs monastères : celui de Polden, dans le duché de Brunswick, et celui de Quedlimbourg, dans le duché de Saxe. Ce dernier appartenait à des religieuses; leur abbesse avait le titre de première princesse de l'Empire. Mathilde s'y retirait, de temps en temps, pour goûter les charmes de la solitude. Elle ne s'occupa plus le reste de sa vie que de pratiques de piété et d'œuvres de miséricorde; elle apprenait aux pauvres et aux ignorants à bien prier, comme elle avait déjà fait à l'égard de ses domestiques. Tombée malade au monastère de Quedlimbourg, elle y fut enterrée en 968, après avoir reçu les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême-onction. Les Bollandistes, dans le tome VII des *Acta sanctorum*, rapportent la vie de sainte Mathilde, qui a été écrite, quarante ans après sa mort, par ordre de l'empereur saint Henri.

Réflexions.

Le *Livre de la sagesse* dit que tous les biens créés ne sont qu'un peu de sable et de boue en comparaison de la vraie vertu. Il faut la désirer avec ardeur, et la demander à Dieu dans la persuasion qu'elle est préférable à toutes les grandeurs de ce monde. Quand une fois on possède ce précieux trésor, l'on doit prier avec ferveur, vaquer à la méditation des choses saintes, et lire souvent des livres de piété; c'est le moyen de nous fortifier contre les tentations qui nous assiégent de toutes parts.


Digitized by Google

SAINT ACEPSIMAS, ÉVÊQUE, SAINT JOSEPH, PRÊTRE, SAINT AITHILADAS, DIACRE,

MARTYRS.

Une violente persécution affligea l'Église en Perse, pendant quarante ans, sous le roi Sapor, au quatrième siècle, en 388. Saint Maruthas a écrit, en langue chaldaïque, les actes de ces martyrs, qui ont été publiés par le savant orientaliste Assémani. « Ces gens-là, disaient les Perses en parlant des chrétiens, abolissent notre doctrine; ils apprennent aux hommes à n'adorer qu'un seul Dieu; ils condamnent le culte du soleil et du feu; ils disent enfin que Dieu, et non le diable, est le créateur des serpents et des scorpions. » On arrêta Acepsimas, évêque d'Honite, en Assyrie, vieillard âgé de plus de quatre-vingts ans. Conduit, chargé de chaînes, devant le gouverneur, ce magistrat lui dit qu'il ne concevait pas comment il pouvait nier la divinité du soleil, à laquelle tout l'Orient rendait hommage. L'évêque lui répondit qu'il ne pouvait comprendre, de son côté, comment des hommes raisonnables préféraient la créature au Créateur; et que, pour lui, il se donnerait bien de garde de déshonorer sa vieillesse par une semblable préférence. A peine eut-il fini de parler, que le gouverneur ordonna qu'on lui liât les pieds avec de grosses chaînes, et qu'on le couchât par terre: il le fit ensuite fouetter d'une manière si cruelle que son corps ne paraissait plus être qu'une seule plaie.

Le gouverneur dit au diacre Aïthiladas : « Il n'est pas question d'employer beaucoup de paroles; adore le soleil, qui est une divinité; marie-toi, obéis au roi, et je te laisse la vie. » On voit par ce passage, ainsi que par plusieurs autres, que les clercs engagés dans les ordres sacrés vivaient, en Orient comme en Occident, dans une continence perpétuelle. Les trois martyrs dont nous parlons restèrent longtemps en prison, où ils endurèrent toutes sortes de supplices, après quoi ils comparurent devant un autre gouverneur, qui interrogea le prêtre Joseph. « Comment, lorsque tu seras ressuscité, te proposes-tu de me punir? — On nous a appris à être doux, à rendre le bien pour le mal, et à prier pour nos ennemis. — Quoi! tu me feras du bien pour le mal que je te fais aujourd'hui? — Il n'y aura plus alors de faveur à espérer, ni de grâce à obtenir. Je prierai donc mon Dieu de vous amener à la connaissance de son nom, tandis que vous êtes encore en cette vie. — Tu penseras à ces choses dans le monde où je vais t'envoyer; mais obéis au roi dans celui-


Digitized by Google

ci. — La mort dont vous me menacez ne m'effraie point, elle est l'objet de mes plus ardents désirs. »

Ces martyrs périrent dans les tourments les plus affreux. Sozomène parle d'eux dans son histoire, liv. II, ch. XIII. Le tome I[er] des *Actes des martyrs orientaux* contient le récit des souffrances que ces hommes courageux ont supportées pendant une captivité de plus de trois ans.



SAINT LUBIN,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Lubin se fit religieux à Poitiers, sa ville natale. Il avait formé le projet de se retirer dans la célèbre abbaye de Lérins ; mais il s'arrêta près de Lyon dans l'île Barbe, et se mit sous la conduite de l'abbé Loup, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Les religieux, craignant de tomber entre les mains des Francs, qui avaient déclaré la guerre aux Bourguignons, prirent tous la fuite, à l'exception de Lubin et d'un bon vieillard. De ces vastes établissements religieux des sixième et septième siècles, l'île Barbe ne possède plus qu'un petit nombre de débris incertains, encastrés dans des constructions plus ou moins modernes. Dans un jardin, on trouve les ruines d'une église romane, qui semble avoir été réparée dans la période gothique ; on y remarque des fragments paraissant remonter à une époque fort ancienne.

Lubin s'étant joint à deux autres solitaires, revint avec eux dans le Perche pour vivre sous la conduite de saint Avi. Ce saint les reçut tous trois avec beaucoup de charité, et leur donna de l'emploi dans son monastère. Après la mort de saint Avi, Lubin se retira dans le désert de Charbonnières, à l'extrémité de la forêt de Montmirail, qui sépare la Beauce d'avec le Maine. Après cinq ans passés dans cette solitude, l'évêque de Chartres, instruit de la sainteté de Lubin, l'ordonna prêtre et le fit abbé du monastère de Brou dans le Perche. Il le donna pour compagnon de voyage à saint Aubin, évêque d'Angers, qui allait voir saint Césaire d'Arles. Lubin se proposait de finir ses jours à Lérins ; mais saint Césaire lui persuada de retourner au monastère de Brou. Éthérius, évêque de Chartres, étant mort en 544, Lubin lui succéda et remplit fidèlement tous les devoirs d'un bon pasteur. Il assista, en 549, au cinquième concile d'Orléans, et au second concile de Paris en 551. Il ter-


Digitized by Google

mina son épiscopat par une sainte mort dans l'année 557. Sa vie a été écrite, à la fin du sixième siècle, avec exactitude et sincérité. On peut consulter à ce sujet le père Labbe (tome II de sa *Bibliothèque*), les Bollandistes et le père Mabillon (tome I, *Acta sanctorum Benedictorum*).

SAINT ZACHARIE,

PAPE.

15 MARS.

A la mort du pape Grégoire III, arrivée en 741, on choisit le prêtre Zacharie, Grec de nation, pour occuper la chaire de saint Pierre. Le nouveau pontife ne se vengeait de ses ennemis que par des bienfaits, et il saisissait toutes les occasions d'obliger ceux qui l'avaient persécuté avant son exaltation. On le vit exposer sa vie durant les troubles occasionnés par la révolte des ducs de Spolète et de Bénévent contre Luitprand, roi des Lombards. Ce prince, qui connaissait le mérite et les vertus de Zacharie, avait pour lui une grande vénération. A sa prière, il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avait faits pendant la guerre, et rendit à l'Église romaine toutes les places qui lui avaient appartenu. Zacharie donna en plusieurs circonstances des preuves éclatantes de son zèle et de sa prudence; il fit de sages règlements pour réformer les abus, maintenir la discipline, et pour étouffer les semences de division qui troublaient la paix de plusieurs Églises.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, lui écrivit quelques lettres pour le consulter sur certaines difficultés. Il lui racontait, dans une de ces lettres, qu'un prêtre nommé Virgile, qui cherchait à le brouiller avec Odilon, duc de Bavière, enseignait qu'il y avait un *autre monde*, d'*autres hommes sous la terre*, un *autre soleil*, une *autre lune*. Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait dans de semblables erreurs. Mais on aurait tort de conclure de cette réponse que le pontife condamnait l'opinion de ceux qui admettaient des *antipodes;* il avait en vue certains hérétiques qui soutenaient l'existence d'une race d'hommes qui, ne descendant point d'Adam, n'auraient pas été rachetés par Jésus-Christ. D'ailleurs Zacharie ne prononça point de jugement en cette occasion, puisqu'il ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on exa-


Digitized by Google

minât sa doctrine. Il y a toute apparence que Virgile se justifia, attendu qu'il fut élu, peu de temps après, évêque de Saltzbourg.

Des philosophes anciens pensaient que la forme de la terre n'était point sphérique et rejetaient l'existence des *antipodes*. Cette erreur philosophique, qui n'influait en rien sur la foi, a été adoptée par quelques Pères, comme par saint Augustin, par Bède et par Cosme l'Égyptien. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle ait été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au quinzième siècle. Philoponus, qui vivait sur la fin du sixième, a démontré, dans son livre *De mundi creat.*, que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase et autres Pères de l'Église, croyaient que la terre était ronde. Cette opinion et le mouvement de rotation de la terre sont comme indiqués dans saint Jérôme.

Zacharie ayant appris que des marchands vénitiens avaient acheté des esclaves à Rome pour les revendre aux Maures d'Afrique, leur reprocha d'abord un trafic si injurieux à l'humanité et à la religion ; puis il paya la somme qu'on lui demanda pour rendre la liberté à tous ces esclaves. La ville de Rome lui est redevable de plusieurs églises, ainsi que de nombreuses fondations en faveur des pauvres et des pèlerins ; il assigna un revenu annuel considérable pour l'entretien des lampes de l'église de Saint-Pierre. Sa mort eut lieu dans l'année 752. Les lettres de ce pontife renferment des documents pour l'histoire de son époque.

Réflexions.

Le pardon des offenses est de précepte rigoureux ; si nous ne pardonnons pas, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux ; l'Évangile est, à ce sujet, clair et explicite. Mais il ne suffit pas encore de pardonner, il faut faire du bien, si l'occasion se présente, à ceux qui nous ont fait du mal. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'ordonne, et il a joint l'exemple au précepte en priant sur la croix pour ses bourreaux, avant de mourir.


Digitized by Google



MARTYR.

16 MARS.

Saint Jean Chrysostome a prononcé le panégyrique de saint Julien, et c'est cet éloquent orateur qui nous fournit les détails que nous allons rapporter. La famille de ce martyr habitait Anazerbe en Cilicie; son père, sénateur de cette ville, l'éleva dans l'étude des saintes lettres. Lors de la persécution de l'empereur Dioclétien, le gouverneur d'Anazerbe, soit par haine contre les chrétiens, soit par la crainte de se compromettre vis-à-vis de l'empereur s'il se montrait modéré, adopta un système incroyable de cruauté. Il se faisait amener tous les jours devant son tribunal Julien, pour le gagner par les promesses, ou par les menaces et les supplices. On frémit d'horreur au détail des tourments qu'endura Julien : les bourreaux déchiraient sa chair, découvraient ses os au point qu'on lui voyait les entrailles, le fouet-

taient, et lui appliquaient le fer et le feu; mais ces différentes tortures n'ébranlèrent point son courage. Le juge le condamna à mort, et comme il se trouvait alors à Eges, ville maritime de la Cilicie, il ordonna que le saint fût jeté dans la mer, après avoir été cousu dans un sac avec des scorpions, des serpents et des vipères. Nous apprenons d'Eusèbe que saint Ulpin souffrit à Tyr un pareil martyre, ayant été lancé dans la mer enfermé dans un sac de cuir avec un chien et un aspic. Ce genre de supplice que la législation romaine réservait aux parricides, paraissait si horrible qu'on se dispensait même de le leur appliquer. La mer rendit aux hommes le corps de saint Julien; les fidèles le portèrent à Antioche, et il y avait toujours une grande affluence devant son tombeau, d'après ce que nous apprend saint Jean Chrysostome.

Réflexions.

Les martyrs aimaient mieux faire le sacrifice de leurs biens, de leurs amis, de leur vie même, que de manquer de fidélité à Dieu. Ils étaient tous animés de l'esprit du grand apôtre, et chacun d'eux disait à son exemple : « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? »

SAINTE EUSÉBIE, DITE SAINTE YSOIE,

ABBESSE DE HAMAIGE AU DIOCÈSE D'ARRAS.

Cette sainte naquit en 637, sur la fin du règne de Dagobert Ier. Elle était fille d'un seigneur frank des Pays-Bas, nommé Adalbaud, et de sainte Rictrude, laquelle devint, après la mort de son mari, abbesse de Marchiennes, sur la Scarpe, entre la Flandre et le Hainaut. Gertrude, sa grand'mère, qui gouvernait le monastère de Hamay ou Hamaige, lui inspira les sentiments de la piété la plus vive. On la choisit, en 649, pour succéder à cette abbesse; mais comme elle était encore fort jeune, sa mère la fit venir à Marchiennes pour la former dans le grand art de commander aux autres. De retour à Hamaige, où Dieu voulait qu'elle le servît, elle gouverna sa communauté avec une prudente sagesse; elle lui donna toujours l'exemple d'une humilité profonde, d'une douceur inaltérable, d'une abstinence rigoureuse, d'une inviolable pureté, d'une fidélité parfaite à l'accomplissement de tous les points de sa règle. Sa bienheureuse mort arriva le 16 de mars vers l'an 660.


Digitized by Google

Sainte Eusébie est nommée en ce jour dans les martyrologes de France, des Pays-Bas et des bénédictins. Les Bollandistes ont rapporté sa vie, composée par un anonyme environ deux cents ans après sa mort. Cet auteur écrivait d'après d'anciens mémoires qu'on avait sauvés de la fureur des Normands. Hucbaud, moine de Saint-Amand, a écrit la vie de sainte Rictrude, mère de sainte Eusébie. Il est utile de consulter cet ouvrage pour bien apprécier les deux saintes, et l'importance que la mère attachait à une éducation religieuse, et l'empressement que la fille mettait à répondre aux soins qu'on lui accordait.

SAINT HÉRIBERT,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

La famille de ce saint faisait partie de la haute noblesse d'Allemagne, et habitait Worms dans le Palatinat. Le monastère de Gorze, en Lorraine, avait, au dixième siècle, une certaine renommée, et on y mettait la jeune noblesse pour y faire son éducation. Héribert y passa le temps de ses études; ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint prévôt de l'église de Worms et chancelier de l'empereur Othon III, auquel il rendit les plus importants services. Élu, malgré lui, pour remplir le siége de Cologne, vacant en 998, il alla recevoir à Rome le pallium des mains du pape Sylvestre II, et partit ensuite pour son diocèse, où il fut sacré le 24 décembre 999.

Le nouvel archevêque retraça la vie des plus saints pasteurs. Ses diocésains ne pouvaient se lasser d'admirer son zèle, sa douceur, son amour pour les pauvres, son humilité, sa ferveur dans la prière. Il vivait dans la plus parfaite mortification de ses sens, et portait toujours un cilice sous ses vêtements. Calomnié auprès de l'empereur Henri, successeur d'Othon, ce prince le tint quelque temps éloigné de lui; il finit néanmoins par lui rendre la justice qu'il méritait, en lui accordant toute sa confiance et en le créant chancelier de l'Empire. Héribert tomba malade en faisant la visite de son diocèse, et il mourut le 16 mars 1022 dans la petite ville de Duitz. On l'enterra dans le monastère qu'il avait fondé vis-à-vis de Cologne, de l'autre côté du Rhin. Ce monastère s'appelle en latin *Tuitiense* ou *Divitense*. Le célèbre Rupert, mort en 1135, en fut le dixième abbé. Rupert est connu par divers écrits sur l'Écriture sainte, sur la théologie, sur les offices et les cérémonies de l'Église; il a écrit


Digitized by Google

la vie de saint Héribert, et les Bollandistes y ont ajouté des notes. Saint Héribert a été canonisé par le pape Grégoire XI.

SAINT PATRICE,

APOTRE DE L'IRLANDE.

17 MARS.

Patrice, né en 372 au bourg de Kill-Patrick en Écosse, situé à l'embouchure de la Cluyd, entre Dunbriton et Glascow, appartenait à une famille patricienne. Dans sa seizième année, des barbares l'enlevèrent de son pays avec plusieurs esclaves de son père. Conduit en Irlande, il lui fallut garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts, où il eut beaucoup à souffrir de la faim, des pluies, des neiges et des glaces. Il supporta cet état de misère avec patience et résignation, pour se sanctifier et se rendre plus agréable à Dieu. Ce dur esclavage dura six ans, après lesquels il profita d'une occasion pour retourner en Écosse. De retour dans la maison paternelle, Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il se servirait de lui afin d'opérer la conversion de l'Irlande, nommée alors Hibernie. Il lui sembla voir entre autres choses tous les enfants de ce pays qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras et imploraient son secours avec des cris lamentables. Sa famille et le clergé de son pays, n'approuvant pas ce projet de mission, essayèrent de l'effrayer par l'énumération des dangers auxquels il serait exposé parmi des peuples idolâtres, qui haïssaient les Romains et les Bretons.

Les Scots et les Hibernois (les indigènes) se partageaient l'Irlande à cette époque. L'histoire ne s'explique que très-imparfaitement sur l'origine des premiers ; ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que ce peuple, issu de quelque nation barbare, s'établit en Irlande longtemps avant l'arrivée de saint Patrice. Plusieurs colonies de Scots passèrent ensuite en Écosse. Des savants croient que leur langue était la même que celle parlée encore aujourd'hui par les paysans d'Irlande et la plupart des montagnards d'Écosse, à quelques variations près amenées par le temps ; et ils la regardent comme un dialecte de la langue des anciens Celtes qui se répandirent de la Scythie asiatique dans presque toute l'Europe.

Patrice, incertain, ne sachant à quoi se déterminer, eut recours à Dieu, qui le consola par une vision, et l'affermit dans son premier dessein. Il ne


Digitized by Google

balança donc plus, il abandonna généreusement sa famille, pour aller porter le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Dans cette sainte disposition, il passa en Irlande afin de travailler à l'extinction de l'idolâtrie qui y régnait presque universellement. Brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, il ne s'inquiéta point d'être regardé comme un étranger, d'être méprisé comme le dernier des hommes, de souffrir de la part des infidèles toutes sortes de persécutions, puisqu'il résolut de sacrifier même sa propre vie. Il parcourut toute l'île, et pénétra jusqu'aux endroits les plus reculés, sans craindre les dangers auxquels il s'exposait; ses prédications, fortifiées par ses souffrances, produisirent des effets prodigieux.

On vit une multitude de païens se convertir, et demander le baptême. Patrice leur administra ce sacrement, après les avoir instruits des mystères de la foi; puis il ordonna de pieux ministres pour le seconder dans ses travaux apostoliques; il consacra des vierges à Jésus-Christ, et institua de saints moines qui pratiquaient les conseils de l'Évangile. Il se montra toujours d'un désintéressement complet, refusant ce qu'on lui offrait. Quand il visitait les provinces, il donnait tout ce qu'il possédait; il se chargeait des enfants pauvres ou abandonnés, les instruisait et les préparait au service des autels. Il est facile de comprendre qu'un tel état de choses ne s'effectua point sans de grandes traverses et de nombreuses persécutions.

Les Romains avaient évacué la Grande-Bretagne en 409. Divers petits rois parurent dans le pays après leur départ. Un de ces princes, nommé Corotic, régnant dans le pays de Galles, fit une descente en Irlande et pilla le canton où Patrice venait de confirmer des néophytes qui portaient encore l'habit blanc de leur baptême. Le respect dû à la religion, surtout dans cette circonstance, ne put ralentir la fureur de Corotic: il massacra une partie de ces néophytes, et enleva les autres, qu'il vendit aux païens d'entre les Scots et les Pictes. Patrice écrivit à Corotic pour réclamer les captifs et une partie au moins de ce qu'il avait pillé, afin de ne pas réduire un peuple malheureux à périr de misère. Mais Corotic ne répondit aux demandes et aux prières du saint que par des railleries; il se moqua et de Patrice et de ses Irlandais, comme si les Irlandais n'eussent pas pu avoir la même foi que les Bretons. Afin de prévenir le scandale que les nouveaux convertis pourraient prendre de la conduite de Corotic, qui se disait chrétien, saint Patrice publia une lettre circulaire dans laquelle, en sa qualité d'évêque d'Irlande, il sépare de Jésus-Christ et de sa communion Corotic avec tous les complices de

Digitized by Google

son crime ; il défend de manger avec eux, de recevoir leurs aumônes, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à Dieu par les larmes d'une sincère pénitence, et rendu la liberté aux disciples de Jésus-Christ. Jocelin, historien de saint Patrice, rapporte que Corotic périt d'une manière malheureuse, et il attribue sa mort à la vengeance divine. Le saint, étant déjà fort âgé, écrivit sa *Confession*, afin de ne laisser aucun doute sur la pureté des motifs qui l'avaient déterminé à entreprendre une mission en Irlande. Cet ouvrage, qui respire la piété la plus vive, est plein de bon sens ; on y voit en outre que l'auteur connaissait parfaitement les saintes Écritures. Il raconte que quelque temps avant d'écrire sa *Confession*, il fut arrêté avec ceux qui l'accompagnaient, qu'on lui enleva tout ce qu'il avait, et qu'on le retint quatre jours en prison, pour avoir baptisé le fils d'un roi contre la volonté du père.

Le saint missionnaire paraît, d'après la tradition, avoir fixé son siége primatial à Armagh ; il fonda trois monastères, dont l'un était Armagh, et remplit l'Irlande d'églises et d'écoles où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. Ces écoles devinrent si célèbres, que les étrangers y accoururent de toutes parts durant plusieurs siècles ; et l'Irlande, que les autres peuples avaient traitée de pays barbare, attira tous ceux qui voulaient cultiver leur esprit par les sciences, et se former aux maximes d'une haute perfection. Saint Patrice mourut en paix vers l'an 464 ; on l'enterra à Down, en Ultonie, dans une église qui depuis prit son nom. Sa mémoire a toujours été en grande vénération dans l'Église d'Irlande.

Il existe plusieurs vies de saint Patrice; mais on en distingue deux principales, l'une écrite par Probus, qui vivait dans le septième siècle suivant les Bollandistes; l'autre écrite par Jocelin, moine de Cîteaux, qui écrivait au douzième siècle. On ne doit consulter ces deux auteurs qu'avec défiance, attendu qu'ils rapportent plusieurs faits apocryphes, ou qui ne sont appuyés que sur des bruits populaires. *La Confession* de saint Patrice et *sa Lettre* au chef gallois Corotic sont deux pièces historiques d'une authenticité incontestable.

Le purgatoire de saint Patrice, dont plusieurs écrivains ont dit tant de choses inexactes et fausses, comme les Bollandistes l'ont démontré, était une caverne située dans une petite île du lac Dearg dans l'Ultonie. Le saint s'y retirait souvent pour vaquer plus librement à la contemplation. Le pape fit fermer cette caverne en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux qui se répandaient dans le peuple.

Digitized by Google

Réflexions.

Ces évêques et ces prêtres courageux qui ont évangélisé l'Europe septentrionale, étaient tous des hommes d'oraison, vivant dans la pratique d'un recueillement perpétuel. Aussi s'explique-t-on facilement, d'après cela, l'ardeur de leur foi et les résultats prodigieux de leurs prédications.

LES SAINTS MARTYRS D'ALEXANDRIE.

La ville d'Alexandrie avait acquis une immense célébrité par sa fameuse école néoplatonicienne et par le culte de Sérapis, dont elle était le centre; ce qui lui avait valu le surnom de la *Ville Sainte*. L'existence de ce dieu Sérapis ne datait que de l'époque des Ptolémées. Son temple, auquel on montait par un escalier de plus de cent degrés, bâti sur une éminence, constituait un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Tout de marbre il reposait sur des colonnes d'une magnificence extraordinaire. Des feuilles de cuivre, d'argent et d'or, en recouvraient les murailles à l'intérieur. La statue de Sérapis était d'une telle dimension, que de ses deux bras elle touchait les murailles opposées du temple. Elle avait la figure d'un vénérable vieillard, portant de longs cheveux et une belle barbe ; mais on y avait ajouté la figure monstrueuse d'un animal à trois têtes, à droite celle d'un chien, à gauche celle d'un loup, et au milieu celle d'un lion. Ces trois têtes étaient liées ensemble par un serpent entrelacé qui tournait la sienne du côté droit de Sérapis, lequel portait sur la tête un boisseau, emblème de la fertilité de la terre. Il n'y avait point d'idole plus respectée en Égypte que cette bizarre statue, composée de pierres précieuses et de toutes sortes de métaux.

Théophile, patriarche d'Alexandrie, voyant un vieux temple de Bacchus abandonné, le demanda en 392 à l'empereur Théodose pour l'ériger en église. L'ayant obtenu, les chrétiens voulurent approprier l'édifice à sa nouvelle destination ; mais, au milieu des travaux, ils découvrirent des caves remplies de figures ridicules ou infâmes. Théophile, pour démontrer à la foule l'extravagance du paganisme, fit promener ces figures par toute la ville. Les païens, exaltés, se promirent de tirer vengeance de cette démarche ; ils attaquèrent les chrétiens dans les rues, en massacrèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres dans le temple de Sérapis


Digitized by Google

pour les forcer à participer à ses sacrifices. Quant à ceux qui s'y refusèrent, on les mutila d'une manière affreuse. Théodose, informé de ces troubles, donna l'ordre de démolir tous les temples des idoles dans la ville d'Alexandrie. A la lecture du rescrit impérial, les païens poussèrent des cris de désespoir et sortirent de la ville pour échapper, disaient-ils, aux calamités qu'une semblable profanation ne pouvait manquer d'attirer sur Alexandrie et sur ses habitants. La statue de Sérapis fut brisée et jetée au feu.

La mesure qui servait à marquer la hauteur du débordement du Nil se déposait dans le temple de ce Dieu. Les païens publièrent que Sérapis, en punition de l'outrage qu'on lui faisait, ne fournirait plus désormais la même quantité d'eau. La prédiction ne se vérifia point. Le débordement du Nil eut lieu comme à l'ordinaire, et les années suivantes furent aussi fertiles que celles qui les avaient précédées. Beaucoup d'idolâtres embrassèrent le christianisme. Les chrétiens détruisirent tous les bustes de Sérapis qui se trouvaient sur les murailles et les portes des maisons, et leur substituèrent la croix du Sauveur; ils bâtirent deux églises sur les débris du temple de cette idole, et utilisèrent pour leur ornementation les métaux précieux qui le décoraient. Pendant qu'on démolissait les autres temples, le patriarche révéla au peuple les cruels mystères de Mithra, en exposant à la vue de tout le monde des têtes d'enfants que l'on avait découvertes dans des caves.

SAINT AGRICOLE, DIT SAINT ARÈGLE,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-SAONE.

La ville de Châlons-sur-Saône, actuellement simple sous-préfecture du département de Saône-et-Loire, mais considérable par son commerce d'entrepôt, avait, au moyen âge, un diocèse important par son étendue et par la réputation des monastères qu'il renfermait. Issu d'une famille sénatoriale, Agricole reçut une éducation chrétienne et une instruction solide et variée. D'après son mérite, le clergé et le peuple le jugèrent digne de remplir le siége épiscopal de Châlons dans l'année 532. Simple dans ses habitudes, austère dans ses mœurs, il se préoccupait particulièrement de l'instruction religieuse de son troupeau et de la décoration des églises. Il pensait, avec plusieurs saints et judicieux personnages de l'époque, qu'il fallait instruire par les yeux les nouveaux enfants que le


Digitized by Google

conquête des Gaules par les barbares procurait à l'Église. La représentation des mystères ainsi que des passages tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament par la peinture, la sculpture, la statuaire, frappait l'attention des nouveaux convertis mieux que des explications verbales. La ville de Châlons cependant n'a rien conservé de ses antiques monuments; et son ancienne cathédrale, aujourd'hui simple église paroissiale, est un édifice du gothique fleuri qui date du treizième siècle.

Saint Agricole ne pouvant assister au troisième concile d'Orléans, tenu en 541, s'y fit représenter par un de ses prêtres. Il assista en personne à plusieurs autres, nommément au second concile d'Auvergne, où l'on confirma les beaux règlements faits à Orléans pour rétablir l'uniformité de discipline, la pureté des mœurs et de la foi dans toutes les Églises de France. L'invasion des Bourguignons et des Francs avait occasionné plusieurs désordres et amené le relâchement, les uns étant ariens et les autres idolâtres. Saint Agricole mourut en 580, à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; on l'enterra dans l'église de Saint-Marcel. Cette église ne subsiste plus. Grégoire de Tours, qui était fort lié avec ce saint évêque, parle de lui dans son *Histoire des Francs*, livre V, chap. XLVI. Le poëte Fortunat le nomme également dans ses poésies. *L'Histoire littéraire de la France*, tome III, fait aussi mention de ce saint pontife.

SAINTE GERTRUDE,

VIERGE ET ABBESSE DE NIVELLE EN BELGIQUE.

Il est des familles en quelque sorte privilégiées pour la piété. Sainte Gertrude appartenait à une de ces heureuses familles ; elle eut pour père Pépin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie, et pour mère sainte Itte, sœur de saint Modoald, évêque de Trèves. Le palais de Pépin, véritable école de piété, offrait à la jeune Gertrude des exemples qui contribuaient à l'affermir dans les saintes dispositions qu'elle montrait ; elle conçut de bonne heure le dessein de faire à Dieu le sacrifice de sa virginité. Quand on lui parlait de mariage, elle avait coutume de dire : « J'ai pris pour mon époux celui dont la beauté éternelle est le principe de la beauté de toutes les créatures, celui dont les richesses sont infinies, celui que les anges adorent. » Le roi Dagobert, frappé de cette réponse, qu'il avait entendue, ne voulut point qu'on la contrariât dans son dessein.

Digitized by Google

Itte, sa mère, avait fondé à Nivelle, dans la province de Brabant, un monastère que Gertrude choisit pour y faire sa profession religieuse ; elle en devint abbesse quelque temps après. Malgré sa jeunesse, elle gouverna sa communauté avec un zèle et une prudence qui surprirent même les personnes les plus consommées en vertu. Elle vivait avec ses religieuses dans une extrême pauvreté, et les revenus du monastère lui servaient à soulager abondamment les populations voisines. A l'exercice fréquent de la prière et de la méditation, elle joignait la pratique des austérités de la pénitence, et de toutes les vertus propres à son état. A l'âge de trente ans, elle se démit de la charge d'abbesse en faveur de Wilfétrude, sa nièce, et employa les trois années qu'elle vécut encore à se préparer au passage de l'éternité. Sa mort arriva le 17 de mars, l'an 659 de Jésus-Christ. Mabillon et les Bollandistes rapportent la vie de sainte Gertrude, écrite par une personne qui avait assisté à ses funérailles. Un anonyme du dixième siècle fit à cette vie des additions qui méritent peu de créance.

Sainte Gertrude est nommée dans le véritable martyrologe de Béde et dans plusieurs autres martyrologes. On peut consulter sur cette sainte *l'Histoire littéraire de la France*, tome IV; dom Bouquet, dans son *Recueil des historiens de France*, tome II; et enfin l'ouvrage intitulé *Vie de sainte Gertrude*, par Descœuvres, publié à Paris en 1612.

SAINT CYRILLE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

18 MARS.

Des événements importants signalèrent le long épiscopat de saint Cyrille. Né en 315, dans le diocèse de Jérusalem, il consacra sa jeunesse à l'étude particulière de l'Écriture sainte ; il se la rendit si familière qu'il s'en appropria en quelque sorte l'esprit et le style. Il lut ensuite les écrits des Pères qui l'avaient précédé pour acquérir une connaissance complète de la doctrine de l'Église, et les écrits des philosophes païens afin d'avoir une appréciation exacte de l'idolâtrie. Maxime, évêque de Jérusalem, l'ordonna prêtre vers l'an 345, et le chargea, peu de temps après, du soin d'annoncer la parole de Dieu. Cyrille nous apprend lui-même qu'il prêchait tous les dimanches dans l'assemblée des fidèles, et


Digitized by Google

qu'il instruisait les catéchumènes, ou ceux que l'on disposait à recevoir le baptême; car ce sacrement ne s'administrait qu'après deux ans d'épreuves. Le saint succéda à Maxime sur le siége de Jérusalem, vers la fin de l'an 350.

Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire par un fait intéressant qui est appuyé sur des autorités incontestables. Socrate, Philostorge et l'auteur de la chronique d'Alexandrie racontent ce phénomène miraculeux. Voici en quels termes saint Cyrille, témoin oculaire, en écrivit à l'empereur Constance : « Le jour des nones (le 7) de mai. vers la troisième heure (vers les neuf heures du matin), il parut dans le ciel une grande lumière en forme de croix qui s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Olives (environ quinze stades, ou trois kilomètres); elle fut aperçue, non par une ou deux personnes, mais par toute la ville. Ce n'était pas un de ces phénomènes passagers qui se dissipent sur-le-champ ; cette lumière brilla à nos yeux durant plusieurs heures, et avec tant d'éclat que le soleil même ne pouvait l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en même temps de crainte et de joie, coururent en foule à l'église : les vieillards et les jeunes gens, les fidèles et les idolâtres, les citoyens et les étrangers, tous n'eurent qu'une voix pour louer Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, dont la puissance opérait ce prodige, et ils reconnurent tous ensemble la divinité d'une religion à laquelle les cieux rendaient témoignage. »

Saint Cyrille, quelque temps après cet événement, eut sur divers points de juridiction des contestations assez vives avec Acace, archevêque de Césarée, qui se montra un des plus fougueux partisans de l'arianisme. Acace ne pardonnait pas à l'évêque de Jérusalem son attachement à la foi de Nicée ; aussi résolut-il de le perdre. Il le cita donc à un concile composé d'évêques ariens, auquel il présidait, sous prétexte de l'obliger à se justifier de plusieurs accusations intentées contre lui. Refusant de reconnaître la compétence de ce tribunal, Cyrille ne comparut pas, et l'on prononça contre lui une sentence de déposition. On lui reprochait d'avoir dissipé les biens de l'Église, et d'avoir fait un usage profane des ornements sacrés. Voilà sur quoi cette accusation se basait. Le manque de récoltes avait occasionné une disette extrême dans la province de Jérusalem, les habitants pauvres mouraient de faim. Pour leur procurer des subsistances, Cyrille vendit une partie de meubles et des ornements de l'église. Assurément cette conduite, loin d'être incriminée, méritait les plus beaux éloges. Obligé néanmoins de céder à la violence, l'évêque de Jérusalem se retira à Tarse en Cilicie. Lors de son avénement à l'em-


Digitized by Google

pire, en 361, Julien *l'Apostat* permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. Le nouvel empereur avait une idée qui ne le quittait point et qu'il voulut enfin réaliser. Il s'agissait de la reconstruction du temple de Jérusalem. Jésus-Christ, en prédisant la destruction de ce monument, avait annoncé que désormais il ne se relèverait pas de ses ruines. Or, sa réédification venait démentir les paroles de l'Évangile, prouver que l'auteur de la religion chrétienne n'était pas Dieu, et enlever en même temps à cette dernière les preuves de divinité qu'elle tirait de l'accomplissement des prophéties. Par conséquent, le paganisme triomphait de la révélation chrétienne de la manière la plus éclatante. Julien, qui avait remarqué l'inutilité des persécutions pour détruire le christianisme, voulait recourir à d'autres moyens. Malgré la haine que les Romains portaient généralement à la nation juive, il écrivit aux Juifs une lettre très-flatteuse ; il les exemptait de toutes sortes de tributs, et leur demandait le secours de leurs prières pour la prospérité de l'empire. Il assembla ensuite les notables de la nation, et leur demanda pourquoi ils n'offraient plus de sacrifices, conformément à la loi judaïque. Sur leur réponse qu'ils ne pouvaient sacrifier hors du temple de Jérusalem, et que cet édifice n'était plus qu'un monceau de ruines, il leur ordonna de retourner en Judée pour remettre la loi en vigueur et rebâtir leur temple, les assurant de son concours dans l'exécution de cette entreprise. En effet, il chargea ses trésoriers de fournir l'argent nécessaire pour la réalisation de ce plan, il envoya à Jérusalem d'habiles architectes, et il confia la direction de cette affaire, à laquelle il attachait beaucoup d'importance, à son ami intime Alpius. Tout étant ainsi disposé, on réunit une quantité considérable de matériaux. Les ouvriers travaillaient nuit et jour à déblayer et à démolir les vieux fondements. Les femmes les plus délicates mettaient la main à l'œuvre ainsi que les enfants. Saint Cyrille regardait tous ces préparatifs avec calme, parce qu'il avait foi aux promesses de Dieu. Les travaux de démolition avançaient cependant, et l'on se préparait à poser les nouveaux fondements, lorsque tout à coup on éprouve une violente commotion. Le tonnerre gronde, et des globes de feu sortent des excavations pratiquées pour les travaux. Voici en quels termes un auteur païen, Ammien Marcellin, rapporte ce phénomène : « Pendant qu'Alpius, assisté du gouverneur de la province, pressait vivement les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible. Enfin cet élément s'opposant toujours opiniâtrément aux constructions, on abandonna l'entreprise. (Hocque modo

Digitized by Google

elemento destinatius repellente, cessavit inceptum. Livre XXIII, c. I.) » Ces expressions sont bien fortes dans la bouche d'un païen ; elles représentent le feu comme un être intelligent qui agissait par ordre d'une cause supérieure. Pourrait-on méconnaître ici le doigt de Dieu ? Cet événement est rapporté, avec toutes ses circonstances, par un grand nombre d'écrivains qui vivaient dans le siècle de Julien. Saint Grégoire de Nazianze en parlait dans l'année qui suivit. Saint Jean Chrysostome en fait mention en plusieurs endroits de ses ouvrages, comme d'un fait qui s'était passé, il y avait environ vingt ans, sous les yeux de plusieurs de ses auditeurs. On en trouve le récit dans saint Ambroise, dans Rufin, qui avait longtemps vécu sur les lieux ; dans Théodoret, qui passa la plus grande partie de sa vie dans le voisinage de la Palestine ; dans les histoires de Socrate, de Sozomène, de Philostorge, etc. Ces divers auteurs s'accordent sur le fond, ils varient seulement sur quelques circonstances; mais cette diversité même ajoute un nouveau poids à leur témoignage, puisqu'elle prouve qu'ils ne se sont pas copiés les uns les autres. Les Juifs racontent ce prodige d'après la tradition de leurs synagogues, et presque avec autant d'unanimité que les auteurs chrétiens.

L'Anglais Warburton a publié une excellente *Dissertation sur le projet formé par Julien de relever le temple de Jérusalem*. L'auteur prouve dans cet ouvrage que le fait en question est un miracle proprement dit, et les difficultés du protestant Basnage y sont parfaitement résolues. Tous les savants conviennent que Warburton ne laisse rien à désirer, soit comme critique, soit comme logicien. Sa *Dissertation* a été traduite plusieurs fois en français.

A la vue d'un triomphe aussi glorieux pour le christianisme, saint Cyrille adora la toute-puissance de Dieu, et continua de travailler avec zèle au salut de son troupeau. L'empereur Valens, partisan déclaré de l'arianisme, l'exila en 367 ; et le patriarche ne revint dans son diocèse que lors de l'avénement de Gratien à l'empire en 378. Trois ans plus tard, il assista au concile général de Constantinople, et souscrivit à la condamnation des semi-ariens et des macédoniens, dont il avait toujours blâmé les erreurs. Il tomba malade à soixante-dix ans, et sa mort eut lieu dans l'année 386.

Saint Cyrille, en qualité de catéchiste de Jérusalem, faisait chaque année un cours d'instruction pour préparer les catéchumènes à recevoir le baptême ; il prêcha, pendant le carême de l'année 347 ou 348, dix-huit instructions, connues sous le nom de *catéchèses*, toutes relatives aux mystères et aux sacrements, qui sont clairement expliqués. Dans la se-



maine de Pâques de la même année, après le baptême des catéchumènes, le patriarche prononça cinq autres instructions appelées *mystagogiques*, dans lesquelles il s'attache principalement à expliquer la nature et les effets des sacrements du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie, qui, dans la primitive Église, s'administraient le même jour. La cinquième contient la liturgie en usage à cette époque, et nous apprend de quelle manière les chrétiens communiaient alors. « En vous approchant de la communion, disait le saint docteur aux fidèles, n'étendez pas les mains et n'écartez point les doigts ; mais mettez votre main gauche sous la droite pour lui servir de trône, puisqu'elle doit recevoir ce grand roi, et creusant la main, recevez le corps de Jésus-Christ en disant *Amen*. Sanctifiez vos yeux par l'attouchement de ce saint corps... et gardez-vous bien d'en laisser tomber la moindre parcelle. Après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, approchez-vous aussi du calice de son sang, sans étendre les mains ; mais inclinez-vous pour l'adorer, et en disant *Amen*, sanctifiez-vous par la communion du sang de Jésus-Christ. » Saint Cyrille appelle la messe un *sacrifice non sanglant*, une *victime de propitiation*, un *culte suprême*. Il dit qu'on y prie pour les morts, l'Église étant persuadée que les *prières offertes en présence de la sainte et redoutable victime seront d'une grande utilité aux âmes des défunts*.

Nous avons une traduction française des catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem, avec des notes et des dissertations dogmatiques. L'édition in-4° est de 1715.

Réflexions.

Les persécutions violentes ne sont pas toujours les plus redoutables pour l'Église ; il en est d'un autre ordre auxquelles l'hypocrisie a recours, qui sont d'autant plus dangereuses que les chrétiens, ne s'en défiant pas, ne se tiennent point sur leurs gardes. Le système hypocrite et menteur de Julien *l'Apostat* n'est pas mort tout entier.

SAINT ALEXANDRE DE JÉRUSALEM,

MARTYR.

La ville d'Alexandrie, aux deuxième et troisième siècles, jouissait d'une réputation immense en Orient et en Occident, à cause de sa célèbre


Digitized by Google

école, dans laquelle professaient saint Santène et saint Clément, et qui avait produit Origène, ce prodige de science, d'érudition et de travail. Alexandre, élève de cette école, s'en montra digne par ses talents et par ses vertus. Saint Jérôme et Eusèbe nous apprennent que, nommé évêque d'une ville de la Cappadoce, il eut à souffrir pour la foi en 204, et qu'il confessa généreusement le nom de Jésus-Christ. Huit ans après, il eut par inspiration l'idée d'aller visiter les lieux saints à Jérusalem. Cette ville avait alors pour évêque saint Narcisse, vieillard centenaire. Le mérite et la capacité d'Alexandre lui ayant été révélés dans une vision, d'accord avec ses diocésains il le choisit pour son coadjuteur. Les évêques de la Palestine se réunirent pour approuver ce choix, qui constituait une innovation, attendu que l'histoire ecclésiastique jusqu'à cette époque ne parle ni de la translation d'un évêque à un autre siége, ni de l'élection d'un coadjuteur. Saint Alexandre, au reste, pouvait passer plutôt pour le successeur que pour le coadjuteur de saint Narcisse, ce dernier ne conservant en quelque sorte que l'honneur de l'épiscopat, et ne pouvant plus en partager les fonctions, à cause de son extrême vieillesse. Tous deux gouvernèrent conjointement l'Église de Jérusalem. Alexandre le dit expressément dans une lettre qu'il écrivit aux Antinoïtes en Égypte. Voici comment il s'y exprime : «Je vous salue de la part de Narcisse, qui a gouverné avant moi l'Église de Jérusalem, et qui la gouverne encore présentement par ses prières, étant âgé de plus de cent seize ans. Il vous conjure avec moi de conserver parmi vous une paix et une union inaltérables. » Saint Alexandre forma une bibliothèque pour laquelle il recueillit les ouvrages et les lettres des plus grands hommes de son temps. Eusèbe rapporte qu'il a vu et consulté cette bibliothèque, et qu'elle lui a été fort utile pour la composition de son *Histoire ecclésiastique*.

Origène fait l'éloge de la douceur de saint Alexandre, qui se manifestait surtout dans les instructions qu'il adressait à son peuple. Arrêté lors de la persécution qui éclata en 251, il mourut dans la prison de Césarée en Palestine. Saint Épiphane, saint Jérôme et d'autres écrivains lui confèrent le titre de martyr. Saint Jérôme le met au nombre des écrivains ecclésiastiques, sans cependant lui attribuer d'autres ouvrages que des lettres. Il nous apprend qu'outre celle dont nous avons parlé, l'évêque de Jérusalem en avait écrit quelques autres qui se voyaient du temps de l'illustre docteur.





SAINT ÉDOUARD,

ROI D'ANGLETERRE.

Agé seulement de quinze ans, Édouard remplaça sur le trône d'Angleterre son père Edgar, mort l'an 974, mais ce ne fut pas sans difficulté. Edgar avait eu deux femmes; la première, fille du comte d'Ordener, était la mère d'Édouard; la seconde, Elfrida, fille du comte de Devonshire, restée veuve avec Ethelred, enfant de sept ans, n'aimait point le jeune Édouard. D'un esprit hardi, d'un caractère énergique, dévorée d'ambition, Elfrida voulait faire passer la couronne sur la tête de son fils Ethelred, sous le nom duquel elle espérait gouverner. Pour déjouer ce projet, saint Dunstan se hâta de sacrer Édouard dans l'église de Kingston. Le jeune roi avait pour lui, outre son droit, sa jeunesse, son innocence, le testament de son père et le vœu de la noblesse; il se conduisit en tout par les conseils de saint Dunstan, et si son règne fut malheureusement court, il fut au moins bien employé.

Elfrida n'avait pas renoncé à ses projets, seulement elle se résignait à attendre une occasion favorable qui ne tarda pas à se présenter. Aussi incapable de soupçonner le mal que de le commettre, Édouard avait pardonné à sa belle-mère tout ce qu'elle avait tenté pour lui ravir la couronne; dans la générosité de son cœur, il ne pouvait pas croire qu'elle se souvînt de ce qu'il avait consenti à oublier. Aussi la traitait-il avec tout le respect convenable, et accablait-il son jeune frère des plus tendres caresses.

Un jour qu'il chassait dans une forêt du Dorsetshire, il s'égara. Après avoir longtemps erré, seul, accablé de fatigue, tourmenté par la soif, il aperçut un château, reconnut celui de la reine sa belle-mère, et se hâta d'y arriver. Elle le vit venir de loin, sans suite, au milieu des bois, dans une demeure isolée où tout le monde était à ses ordres; elle alla le recevoir à la porte du château, avec la résolution bien arrêtée d'exécuter le projet formé depuis longtemps. Édouard demande à étancher sa soif, on lui présente une coupe, et à l'instant où il la porte à ses lèvres, un serviteur d'Elfrida le poignarde par derrière. Se sentant frappé, le roi fait un mouvement; son cheval, effrayé, l'emporte à travers la forêt; l'infortuné Édouard, affaibli par sa blessure, ne pouvant se maintenir, tombe et est traîné pendant un certain temps par le cheval effarouché. On le découvrit à la trace du sang, et on l'enterra dans l'église de Notre-Dame de


Digitized by Google

Wareham, d'où il fut transféré trois ans après au monastère de Shaftsbury. Elfrida ne perdit pas un moment pour recueillir l'héritage de son crime : elle fit reconnaître pour roi d'Angleterre son fils Ethelred. Elle avait cru gouverner en paix avec elle-même, mais elle n'avait pas compté avec les remords qui la suivirent partout et en tout temps. Frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession de saint Édouard, elle réfléchit sérieusement, et prit la ferme résolution d'expier son crime par la pénitence. Elle quitta le monde, et fonda les monastères de Wherwel et d'Ambresbury. Son fils Ethelred montra une incapacité notoire, et son règne fut des plus malheureux pour l'Angleterre, qui se trouva exposée à toutes sortes de calamités, et surtout aux incursions des Danois.

Saint Édouard avait régné environ quatre ans.

SAINT ANSELME,

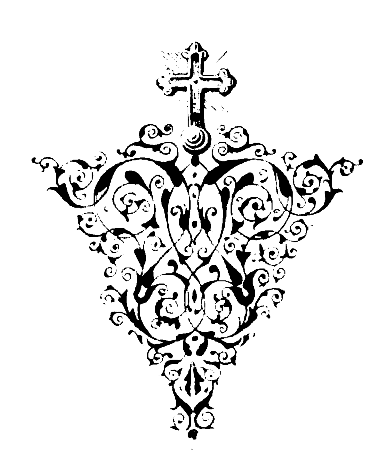
ÉVÊQUE DE LUCQUES.

Originaire de Mantoue, Anselme étudia dans cette ville la grammaire et la dialectique; ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il s'appliqua à l'étude de la théologie et du droit canonique, dans lesquels il se rendit fort habile. Nommé à l'évêché de Lucques par son oncle le pape Alexandre II, en 1061, il refusa de recevoir l'investiture de l'empereur Henri IV, suivant l'usage alors établi, persuadé que les puissances séculières ne pouvaient conférer les dignités ecclésiastiques. Sous le pontificat de Grégoire VII, il reçut enfin de l'empereur Henri l'anneau et le bâton pastoral; mais il eut ensuite des scrupules, et craignant d'avoir engagé sa conscience, il alla se faire moine à Cluny. Grégoire exigea qu'il en sortît pour reprendre le gouvernement de son Église. La querelle des investitures, qui occupe une si grande place dans l'histoire du moyen âge, divisait profondément l'empereur Henri IV et Grégoire VII. Henri en remettant l'anneau et le bâton pastoral aux évêques, prétendait leur donner le droit de juridiction. Or, Grégoire se refusait à lui reconnaître ce droit, à admettre cette exorbitante prétention; car en effet le pouvoir politique aurait implicitement absorbé l'autorité spirituelle. Saint Anselme partageait l'avis du pape; aussi écrivit-il une apologie de Grégoire VII et un traité pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer des biens de l'Église, encore moins lui donner des pasteurs. Canisius rapporte ces deux ouvrages dans ses *Lectiones antiquæ.*

Digitized by Google

En exécution d'un décret qu'avait rendu le pape Léon IX, saint Anselme voulut réduire à la vie commune les chanoines de sa cathédrale. Il était soutenu dans cette réforme par la comtesse Mathilde, souveraine de Lucques et d'une grande partie de la Toscane; mais les chanoines formèrent une opposition qu'il lui fut impossible de vaincre, même par la sévérité des peines canoniques. Les choses en vinrent à un point qu'ils se révoltèrent contre leur évêque, et le forcèrent de sortir de la ville de Lucques en 1079. Anselme se retira auprès de la comtesse Mathilde, dont il dirigeait la conscience. Il savait, jusque dans l'embarras des affaires les plus tumultueuses, se ménager des moments pour se recueillir en la présence de Dieu et pour ranimer sa ferveur par l'exercice de la prière. Le pape le nomma son légat en Lombardie, et le chargea de la conduite de plusieurs diocèses, dépourvus de pasteurs par suite de la querelle des investitures. Il termina sa vie à Mantoue dans l'année 1086. Cette ville l'a pris pour son patron. Le martyrologe romain le nomme le 18 mars. Baldus, son pénitencier, a écrit sa vie, que Canisius a insérée dans ses *Lectiones antiquæ*. Le père Rotto a publié sa vie en italien.

Dans l'affaire des investitures, saint Anselme se montra dégagé de toutes préoccupations étrangères au bien de l'Église et à l'indépendance de son autorité spirituelle. Il est certain que le droit de juridiction est inhérent au pouvoir spirituel et qu'on ne saurait le lui enlever sans le dénaturer.



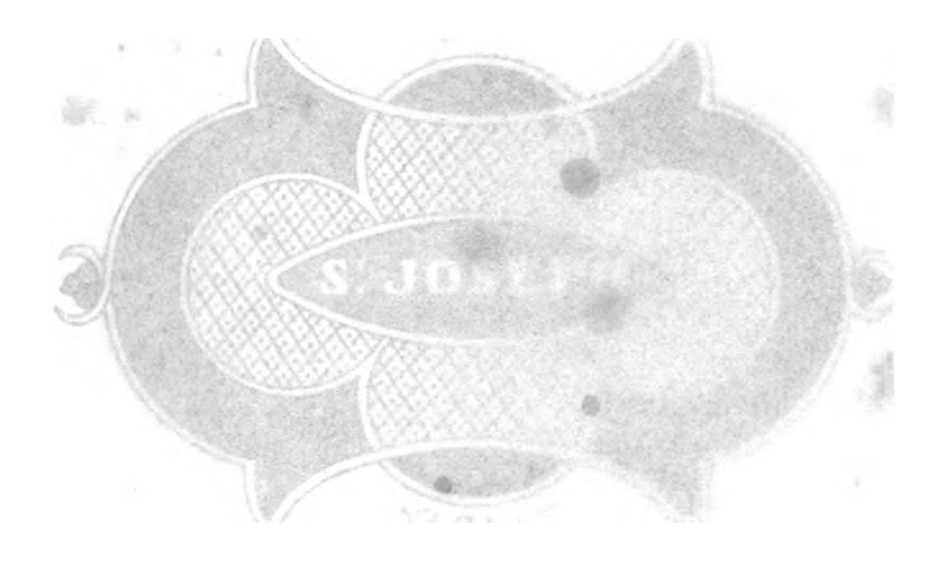

Digitized by Google

Digitized by Google



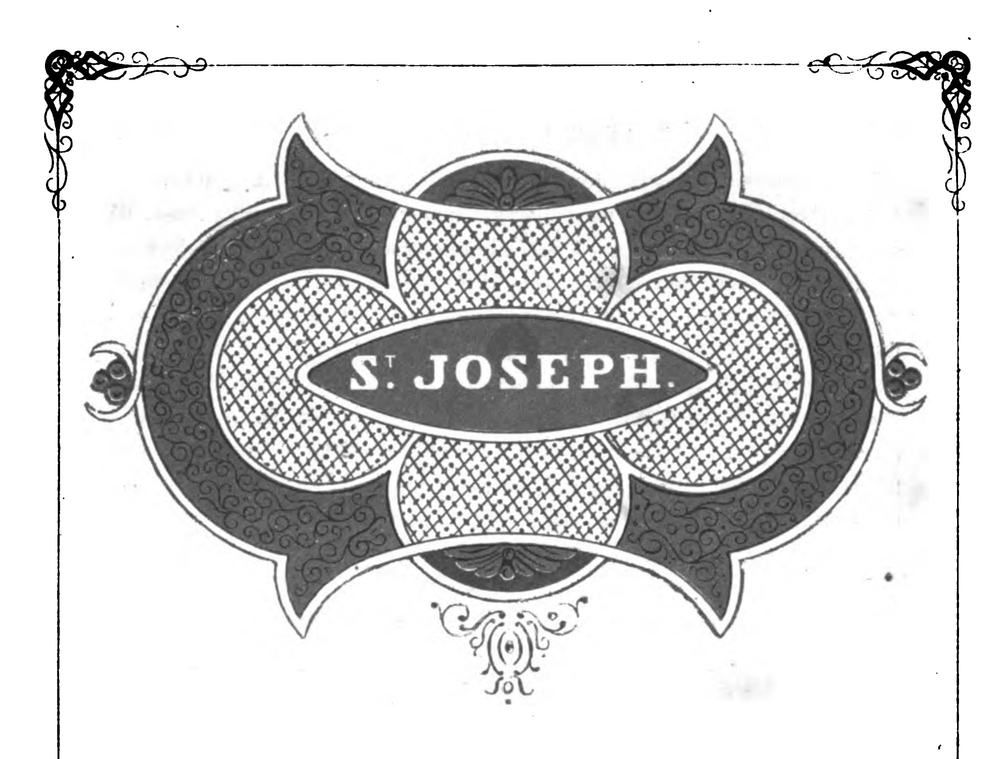
Paris, Chromolith. J. Desportes, [illegible]

Digitized by Google





Digitized by Google



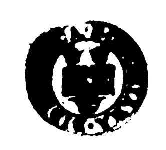
19 MARS.

Nous n'avons sur saint Joseph d'autres détails que ceux contenus dans les saintes Écritures, aucun historien n'ayant écrit sa vie. Il descendait en droite ligne des plus grands rois de Juda et des plus illustres d'entre les anciens patriarches. Dieu, qui l'avait destiné à être le père nourricier de son fils *manifesté dans la chair*, le donna pour époux à la sainte Vierge. Saint Jérôme, dans son *Livre contre Helvidius*, ch. IX, assure que saint Joseph a toujours été vierge; et il est constant qu'après avoir été uni à sa sainte épouse, il vécut dans la plus parfaite continence. Le ciel avait présidé à un mariage qui entrait dans l'accomplissement de ses desseins. Marie, devenant mère, n'avait plus rien à craindre de la calomnie pour son honneur; elle trouvait de plus dans Joseph un aide qui partageait avec elle le

Digitized by Google

soin de pourvoir à la subsistance de son fils, un compagnon qui l'assistait dans ses voyages, un consolateur qui adoucissait ses peines. Il paraît que saint Joseph ignora assez longtemps le prodige que le Saint-Esprit avait opéré dans Marie. Quand il s'en aperçut, la conduite qu'il avait tenue, jointe à l'éminente sainteté de Marie, fit naître en lui des réflexions qui le jetèrent dans la plus grande perplexité. Comme il était *juste* et rempli de charité pour le prochain, il résolut de quitter Marie secrètement, sans la condamner, ni même l'accuser. Or, lorsqu'il se disposait à réaliser son projet, un ange lui apparut en songe, non pour lui faire des reproches, mais pour dissiper ses doutes et ses craintes, en lui révélant que la grossesse de Marie était miraculeuse, et que la vertu du Très-Haut avait formé dans son chaste sein le corps adorable du Sauveur du monde.

Malgré les grâces extraordinaires dont il est favorisé, saint Joseph conserve l'humilité la plus profonde, vit dans une obscurité complète, ne publie rien des mystères incompréhensibles qui viennent de s'accomplir, ne cherche point à les pénétrer, et laisse à Dieu le soin de les manifester dans le temps fixé par ses décrets. Quoique issu du sang des anciens rois de Juda, il se plaît dans une condition modeste aux yeux du monde, et n'a d'autre ambition que de fournir, par le travail de ses mains, aux besoins communs de la sainte famille. Il travaillait à des ouvrages en bois, puisque saint Justin dit, dans un de ses dialogues, qu'il faisait des charrues et des jougs pour les bœufs. Après le départ des mages, pour se délivrer du nouveau roi des Juifs, qu'il regardait comme un compétiteur, Hérode ordonna le massacre des innocents. Alors un ange apparut à Joseph et lui commanda de se sauver en Egypte avec l'enfant Jésus, et d'y rester jusqu'à ce qu'il reçût l'avis d'en sortir. Une fuite aussi soudaine ne déconcerte point le saint; il obéit sur-le-champ, sans même s'informer du temps marqué pour le retour. Il est aisé de juger de ce qu'il eut à souffrir, en traversant de vastes déserts et des pays inconnus avec un enfant et une timide vierge. Nous lisons dans les Pères de l'Église qu'à l'entrée de Jésus en Égypte, les oracles devinrent muets, que les statues des faux dieux tremblèrent, et furent même renversées en plusieurs endroits, suivant ce passage du dix-neuvième chapitre d'Isaïe : *Les idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face*. Les Pères attribuent encore au séjour que le Sauveur fit en Egypte cette multitude de saints qui illustrèrent cette contrée durant plusieurs siècles. Hérode étant mort, Dieu avertit Joseph par une vision, de retourner en Judée avec l'enfant et sa mère. Il obéit avec sa promptitude ordinaire; mais ayant



Digitized by Google

appris, à son arrivée, qu'Archélaüs avait succédé à Hérode, il craignit que le fils n'eût hérité des vices de son père. Il ne voulut donc point s'établir dans son royaume, et, conformément à l'avis qu'il reçut en songe, il se retira dans la Galilée, administrée par Hérode Antipater. Il choisit pour sa demeure la ville de Nazareth, où la naissance de Jésus avait fait moins de bruit. En fidèle disciple de Moïse, il allait tous les ans célébrer la Pâque à Jérusalem où il ne pouvait plus courir de danger; car Archélaüs avait été exilé, et la Judée déclarée province romaine.

A l'âge de douze ans, Jésus se rendit à Jérusalem avec ses parents, pour y célébrer la Pâque. La fête terminée, Marie et Joseph reprirent la route de Nazareth, ne doutant point que Jésus ne fût avec des personnes de leur connaissance et de leur société. Mais après un jour d'absence, ils revinrent à Jérusalem pénétrés de la plus vive douleur; ils cherchèrent Jésus pendant trois jours, et le découvrirent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et leur faisant des questions dont la sagesse étonnait les assistants. Joseph et Marie furent eux-mêmes fort surpris. « Mon fils, lui dit sa mère, pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés. » Jésus leur répondit qu'en sa qualité de Messie, il devait penser aux choses qui regardaient le service de son père, et que par conséquent le temple était le lieu où l'on devait le trouver. Il voulait faire comprendre par ces paroles qu'il n'avait paru en public que pour procurer la gloire de *son père*, et préparer les princes de la synagogue à l'accomplissement des prophéties relatives à la venue du Messie. Il convient d'ajouter ici que Jésus, qui n'avait point communiqué à Joseph et à Marie son dessein de rester dans le temple pour obéir au Père éternel, leur était du reste soumis dans toutes les autres choses. Il partit donc avec eux de Jérusalem pour retourner à Nazareth. Comme l'Écriture ne nous apprend plus rien de saint Joseph, il faut qu'il soit mort avant les noces de Cana et le commencement de la mission publique du Sauveur. On ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de Jésus et de Marie. C'est pour cela qu'on l'invoque afin d'obtenir la grâce d'une bonne mort.

Le célèbre Gerson avait une tendre dévotion à saint Joseph, et il tâchait de l'inspirer aux autres, comme on le voit par ses lettres et par ses sermons; il a écrit en vers sa vie, et a composé un office en son honneur. Sainte Thérèse choisit saint Joseph pour le principal patron de son ordre. Voici comment elle en parle dans le sixième chapitre de sa vie : « Je choisis le glorieux saint Joseph pour mon patron, et je me recommande



à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession, que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué, sans faire des progrès notables dans la vertu.»

Réflexions.

Pour mériter l'indulgence divine, n'oublions pas d'être indulgents envers le prochain. Soyons muets toutes les fois que dans la conversation il s'agit de la conduite, des défauts ou des affaires des autres. Défendons-les plutôt que de les blâmer; et si les faits dont il est question sont inexcusables, abstenons-nous d'en parler, et laissons aller la conversation sans y prendre part. Gardons-nous de dire à quelqu'un : « M.... a fait ceci, a dit cela, nous vous le confions; mais soyez discret, car nous serions désespérés qu'on apprît que nous en avons parlé. » Comment voulons-nous qu'on nous garde le secret, quand nous-mêmes ne le gardons pas? N'est-il point illogique d'ailleurs de recommander une chose que soi-même on n'observe pas? Ou ce que nous révélons est insignifiant, et alors il n'est pas besoin de réclamer le silence; ou c'est un fait grave soit par lui-même, soit par les résultats, et alors c'est pécher tout à la fois contre la prudence et contre la charité chrétienne. Car si nous manquons de discrétion, qui nous assure que notre confident en aura plus que nous?

SAINT CUTHBERT,

ÉVÊQUE DE LINDISFARNE, EN ANGLETERRE.

20 MARS.

Dans sa jeunesse, Cuthbert gardait les troupeaux de son père aux environs de l'abbaye de Mailros sur la Twed. La vie édifiante des moines fit sur lui la plus vive impression, il résolut de les imiter autant que cela lui serait possible. Une nuit que, selon sa coutume, il priait auprès de son troupeau, il vit monter au ciel, au milieu des anges, l'âme de saint Aïdan, qui venait de mourir dans l'île de Lindisfarne, appelée depuis île sainte, à cause du grand nombre de saints qui l'ont habitée; elle est à quatre milles de Berwick. De profondes réflexions sur la gloire que Dieu réserve à ses serviteurs le détachèrent entièrement du monde; il alla prendre


Digitized by Google

l'habit dans le monastère de Mailros, qui avait saint Boisil pour prieur, et sous lequel il étudia l'Écriture sainte, qu'il se rendit familière. Ses progrès dans l'étude des lettres et dans la pratique des vertus religieuses lui acquirent une réputation méritée. Il remplaça saint Boisil dans la charge de prieur. Non content de disposer les moines à la perfection de leur état et par ses discours et par ses exemples, il travaillait encore à détruire les restes de superstition que le peuple tenait de ses pères. Bède rapporte dans son *Histoire de l'Église d'Angleterre* que Cuthbert sortait du monastère quelquefois à cheval, le plus souvent à pied, pour prêcher les vérités de la foi que les paysans ignoraient alors ou dénaturaient, parce-qu'il y avait peu d'églises paroissiales dans les campagnes. Le zélé prédicateur avait toujours une foule immense qui le suivait; son éloquence persuasive et touchante, jointe à un certain éclat répandu sur son visage, donnait à ses sermons une efficacité surprenante. Ses auditeurs le regardaient comme un ange envoyé du ciel pour leur instruction, et quand on savait qu'il devait prêcher dans quelque village, tous les paysans des environs s'y réunissaient. Le saint visitait surtout les villages et les hameaux situés sur des montagnes escarpées, dont les habitants à demi sauvages languissaient dans une ignorance profonde de la religion.

Du monastère de Mailros, Cuthbert passa dans celui de Lindisfarne, toujours en qualité de prieur. Il y continua son genre de vie ordinaire; il possédait si éminemment l'esprit de prières et de contemplation, qu'on l'aurait plutôt pris pour un ange que pour un homme. Souvent il passait des nuits entières en oraison; quelquefois il travaillait ou se promenait, afin que le sommeil ne l'empêchât point de prier. Du consentement de son abbé, il quitta le monastère pour vivre seul dans la petite île de Farne, solitude affreuse où l'on ne trouvait ni arbres, ni verdure, pas même de l'eau potable. Il s'y bâtit un ermitage qu'il environna d'un fossé; et par l'ardeur de ses prières, il découvrit une source dans l'enceinte de l'ermitage. Comme il avait apporté avec lui des instruments propres au labourage, il sema d'abord du blé qui ne vint pas, puis de l'orge qui rendit une récolte abondante. Quelques années après, les évêques anglais, dans un synode tenu à Twifort, le nommèrent à l'évêché de Lindisfarne; mais il refusa positivement cette haute dignité, et l'on ne put vaincre son opposition que par les plus vives instances. Saint Théodore, assisté de six autres évêques, le sacra le jour de Pâques, dans l'église d'York. Ce changement de position n'influa en rien sur ses habitudes de piété. Voyant Dieu en tout, il ne s'étonnait point des divers événements de la vie; il se montrait supérieur à toutes les épreuves,


Digitized by Google

et y trouvait même une source de joie. Le don des miracles que Dieu lui accorda le fit surnommer le *Thaumaturge* de la Grande-Bretagne. Il connut par révélation le moment précis où le roi Egfrid fut défait et tué par les Pictes, en 685. Étant tombé malade en 687, il mourut après avoir reçu la communion sous les deux espèces. On porta son corps au monastère de Saint-Pierre de Lindisfarne; mais comme les descentes des Danois forçaient souvent les moines à se retirer dans un lieu plus sûr, ils déposèrent le corps du saint sur une montagne couverte de bois, appelée Dunelm ou Durham, et y bâtirent une église dont la dédicace eut lieu en 995. Le siége épiscopal de Lindisfarne fut transféré à Durham. La construction de la cathédrale de cette ville qu'on voit aujourd'hui date de la seconde partie du onzième siècle; c'est un des plus beaux monuments de l'Angleterre.

Le corps du saint était encore entier lorsque Henri VIII, à l'occasion de *la Réforme*, fit piller les églises de son royaume; on prit la châsse sans profaner le corps, bien qu'auparavant les agents du roi n'eussent pas respecté les restes de saint Edmond, de saint Thomas de Cantorbéry, etc., etc. A l'ouverture du tombeau de saint Cuthbert, on trouva une copie de l'évangile selon saint Jean, transcrite d'après l'exemplaire de saint Boisil.

Réflexions.

La prière est un devoir indispensable. Jésus-Christ nous en fait un commandement exprès, et ce précepte est souvent répété dans l'Evangile : « Veillez, nous dit-il, et priez; il faut toujours prier et ne point se lasser de le faire. » Il a pratiqué lui-même ce qu'il nous commande, il passait souvent les nuits à prier, et, pour mieux dire, sa vie a été une prière continuelle. Le salut n'est promis qu'à la prière, le salut n'est possible qu'à la prière, le salut n'est accordé qu'à la persévérance dans la prière. La prière soutient notre faiblesse, la prière nous fortifie contre nos mauvais penchants. « Si quelqu'un de vous, dit l'apôtre saint Jacques, manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui accorde libéralement à tous, et la sagesse lui sera donnée. » La prière est une élévation de notre âme vers Dieu; elle doit être faite au nom et par les mérites de Jésus-Christ. Il est dit dans l'Evangile : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous l'accordera. »

On s'imagine généralement que pour prier Dieu, il est nécessaire de dire, ou lire à genoux de longues prières : ce qui éloigne un grand nom-


Digitized by Google

bre de personnes de ce salutaire exercice. Cette persuasion est une erreur. Il y a différentes manières de prier; la plus simple, la plus naturelle est d'élever son cœur vers Dieu. Une minute, deux minutes suffisent pour dire : « Mon Dieu ! je vous aime de tout mon cœur » ou « j'ai un extrême regret de vous avoir offensé » ou « Seigneur! ne m'abandonnez point. » Ces courtes aspirations, répétées plusieurs fois dans la journée, nous rendent la prière facile et nous accoutument à l'idée de Dieu. Point de chagrins, point de travaux intellectuels ou manuels qui soient de nature à les empêcher.

SAINT MARTIN DE DUMES,

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE, EN PORTUGAL.

Ce saint naquit en Pannonie; il fit de si bonnes études qu'il se montra l'un des hommes les plus instruits de son époque. Après un voyage en Orient, entrepris surtout pour visiter les lieux saints, il se rendit dans la partie occidentale de l'Espagne, qui depuis a formé le royaume de Portugal. Pourquoi vint-il dans un pays si éloigné de sa patrie? l'histoire se tait sur cette question. Quoi qu'il en soit, il se fixa dans la province de Galice, où les Suèves avaient établi leur domination. Ces barbares professaient l'arianisme. Théodomir, leur roi, qui avait été guéri de la lèpre par l'intercession de saint Martin de Tours, consentit à recevoir les instructions de saint Martin de Dumes pour préparer sa conversion. Par ses prédications, le nouvel apôtre ramena cette partie de l'Espagne à l'unité catholique. Il y bâtit, dans l'année 560, plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dumes, près la ville de Brague, et qu'il gouverna lui-même. Elevé sur le siége de Brague, il continua son premier genre de vie. La ville avait reçu de bonne heure les lumières de la foi; aussi elle secoua une des premières le joug des Sarrasins; c'est pour cela que son archevêque a disputé longtemps à celui de Tolède la primatie de toute l'Espagne. En 572, saint Martin de Dumes tint un concile dans l'église de sa métropole avec douze évêques des provinces de Brague et de Lugo; il mourut en 580 après un épiscopat de plusieurs années.

Fortunat lui a dédié les premiers vers de son cinquième livre; il dit de ce saint évêque qu'il avait hérité du nom et du mérite de saint Martin de Tours. Myron, roi de Galice, avait souvent prié saint Martin de Dumes

Digitized by Google

de lui donner des instructions sur la manière dont il devait se conduire. Martin lui adressa à ce sujet, en 560, un traité intitulé *Formule d'une vie honnête*. En parlant de la prudence, l'auteur dit que celui qui possède cette vertu est toujours le même, mais qu'il sait s'accommoder, suivant les diverses circonstances, aux affaires et aux temps. Il dit aussi qu'il faut être équitable envers tout le monde, et il fait remarquer que la justice est une loi divine et le lien de la société humaine; que pour la pratiquer il faut non-seulement ne rien prendre à autrui, mais encore lui restituer ce qu'on lui aurait ôté. Il a encore laissé un autre traité intitulé *des Mœurs*. C'est un ensemble de maximes morales également propres à former l'homme à la vertu et à la pratique des devoirs de la société civile. Nous avons en outre, de saint Martin de Dumes, une *collection de quatre-vingt-quatre canons*. Elle est adressée à Nitigius, évêque de Lugo, et divisée en deux parties, dont la première regarde les évêques et les clercs, et la seconde les laïcs. Cette collection se trouve dans les divers recueils des conciles. Dans une inscription en vers qu'on lisait à l'église du monastère de Dumes, on fait honneur à saint Martin d'avoir donné la connaissance du vrai Dieu aux peuples d'Allemagne, de la Saxe, de la Thuringe et de la Pannonie. Le savant cardinal d'Aguirre cite les écrits de saint Martin de Dumes dans ses *Notices sur les conciles* d'Espagne.

SAINT WULFRAN,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Fils d'un officier qui servait dans les armées du roi Dagobert, Wulfran passa quelques années à la cour sous Clotaire III et sainte Bathilde, sa mère; mais il sut allier les devoirs de son état avec la pratique des maximes de l'Évangile. Il avait une estime particulière pour les vrais serviteurs de Dieu, et surtout pour les religieux de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, en Normandie, auxquels il donna sa terre de Maurilly.

Elevé sur le siége de Sens en 682, il se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat; mais il ne gouverna son diocèse que deux ans et demi. A l'exemple de plusieurs missionnaires anglais qui prêchaient la foi dans la Frise, il résolut de se consacrer à cet apostolat aussi pénible que glorieux. Ses prédications dans la Frise eurent le plus heureux succès. Le fils du roi Radbod reçut le baptême avec beaucoup d'habitants. Les



peuples de la Frise, comme presque toutes les nations idolâtres, avaient coutume de sacrifier des victimes humaines à leurs idoles; ces victimes se choisissaient par la voie du sort, et l'on pendait, ou l'on mettait en pièces, ou bien encore l'on noyait celles qui avaient été désignées. Un nommé Ovon ayant été indiqué par le sort, et devant être pendu, Wulfran intercéda pour lui auprès du roi avec les plus vives instances. Ce prince ne se crut pas en état de faire droit à cette demande, parce que le peuple se réunit tumultueusement et s'y opposa sous prétexte que les dieux exigeaient ce sacrifice. Le zélé missionnaire put obtenir seulement que si le Dieu des chrétiens sauvait Ovon, ce dernier aurait la liberté de l'adorer et de suivre la religion de son ministre. Il fut donc pendu, et resta deux heures à la potence, de manière que tout le monde le crut mort. Pendant ce supplice, Wulfran ne cessa de prier Dieu de manifester sa puissance. La corde ayant cassé, Ovon tomba par terre, et lorsqu'on s'approcha, on le trouva encore en vie; on le remit, comme on en était convenu, à Wulfran, qui l'instruisit des vérités de la religion chrétienne. Depuis cet événement remarquable, Ovon embrassa l'état ecclésiastique à l'abbaye de Saint-Vandrille. Le saint prédicateur rendit aussi la vie à deux enfants qu'on avait jetés à la mer, en l'honneur des idoles du pays.

Radbod, qui avait été témoin oculaire du second miracle, promit d'embrasser le christianisme et se fit instruire; mais il temporisa pour recevoir le baptême, et la mort le surprit avant qu'on eût pu le lui administrer. Wulfran se retira ensuite au monastère de Saint-Vandrille, où il mourut le 20 mars 720. La ville d'Abbeville l'a pris pour son patron, et ses reliques y furent transférées au commencement du treizième siècle. Un religieux de Saint-Vandrille, nommé Jonas, a écrit la vie de saint Wulfran onze ans après sa mort. Un anonyme a publié l'histoire de la découverte des reliques du saint, faite à l'abbaye de Saint-Vandrille, avec une relation des miracles opérés lors de leur translation à Rouen en 1062.

SAINT BENOIT,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES BÉNÉDICTINS ET PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

21 MARS.

La contrée de l'Italie centrale appelée la campagne de Rome formait

Digitized by Google

au sixième siècle un véritable désert, et les rochers de ***Subiaco*** paraissaient si stériles et si affreux que les bergers même du pays s'en éloignaient. Aussi furent-ils étrangement surpris un jour d'apercevoir un homme vêtu de peaux de bêtes auprès d'une caverne située au milieu des montagnes; ils ne pouvaient s'expliquer cette apparition, tant ils croyaient impossible à un homme de vivre dans cette horrible solitude. Eh bien, ils se trompaient, il y avait déjà plus de trois ans que l'homme qu'ils avaient découvert habitait ces montagnes incultes et solitaires.

Issu d'une famille honnête, Benoît naquit à Norcia, ville de la province d'Ombrie. Arrivé à l'âge d'apprendre les sciences, ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Rome. Comme il avait conservé son innocence, et comme il redoutait jusqu'à l'ombre du péché, il s'effraya de la vie déréglée des autres jeunes gens qui étudiaient avec lui; il résolut de renoncer au monde, afin de se mettre à l'abri de ses piéges. Il sortit donc de Rome et prit le chemin du désert. Sa nourrice, nommée Cyrille, qui l'aimait tendrement, le suivit jusqu'au bourg d'Afile; mais il parvint à lui échapper et à gagner seul les montagnes de Subiaco en 494, il n'avait alors que quinze ans. Un moine du voisinage, du nom de Romain, qu'il rencontra, l'instruisit des devoirs qu'il voulait embrasser, et le conduisit à une caverne profonde au milieu des montagnes et dans un lieu presque inaccessible. Cette caverne, appelée depuis la *sainte grotte*, devint la demeure de Benoît. Romain lui promit de garder le secret et de lui apporter de temps en temps une partie de sa nourriture; il la descendait dans la caverne avec une corde, et en avertissait, au moyen d'une sonnette, le jeune ermite, qui vécut ainsi jusqu'en 497 sans être connu que de Romain. Mais Dieu, qui le destinait à briller dans le monde comme une lumière éclatante, permit qu'il fût découvert.

Un saint prêtre du pays, préparant son repas le jour de Pâques, entendit une voix qui lui disait : « Vous préparez à manger pour vous, tandis que Benoît, mon serviteur, meurt de faim à Subiaco. » Le prêtre sortit immédiatement pour chercher l'ermite, et il ne le trouva qu'avec beaucoup de peine. Surpris de voir un homme venir à lui, Benoît ne voulut lui parler qu'après avoir prié ensemble. Le prêtre invita ensuite le saint à manger, et, le repas fini, il retourna chez lui. Ce fut quelque temps après cette visite que les bergers dont nous avons parlé aperçurent le courageux jeune homme; ils conçurent pour lui le plus profond respect, il y en eut même plusieurs qui, touchés de ses discours, entrèrent avec ferveur dans les voies de la perfection. Bientôt on s'em-


Digitized by Google



pressa de visiter la caverne de Subiaco, et de subvenir à l'existence de ses habitants. Quoique vivant dans une solitude absolue, Benoît n'en éprouva pas moins des tentations fort dangereuses, puisqu'il eut presque l'envie de quitter son désert; mais il en rougit, et, se tournant vers Dieu, il le pria de venir à son secours. Le bruit de sa sainteté se répandant de jour en jour dans l'Italie centrale, quelques personnes, entraînées par son exemple, renoncèrent au monde pour se liver aux austérités de la pénitence. Les moines de Vicovare, village situé entre Subiaco et Tivoli, choisirent le pieux solitaire pour succéder à leur abbé, qui venait de mourir. Benoît refusa d'abord et n'accepta ensuite que sur les instances réitérées qu'on lui fit; mais il ne tarda pas à se convaincre que ces moines n'avaient rien de l'esprit monastique. Son zèle déplut; on se repentit d'avoir élu un abbé aussi sévère. On commença par murmurer, puis on en vint aux complots contre un supérieur dont la morale condamnait les désordres de ses subordonnés; regrettant de l'avoir placé à leur tête, ils résolurent de s'en défaire; ils eurent recours au poison, et ils en mirent dans le vin qu'il devait boire. Benoît, avant de boire, avait l'habitude de faire le signe de la croix sur son verre; aussitôt qu'il l'eut fait, le verre se cassa. Le saint abbé reconnut à ce prodige que le verre contenait un breuvage mortel. Loin de paraître étonné, il dit aux religieux avec sa douceur et sa tranquillité ordinaires : « Que Dieu vous le pardonne, mes frères. Vous devez comprendre aujourd'hui combien j'avais raison de vous répéter que vos mœurs ne pourraient sympathiser avec les miennes. » Les laissant à leurs mauvaises pensées, il les quitta pour retourner à Subiaco. Au bout d'un certain temps, des disciples s'étant réunis autour de lui, il bâtit douze monastères peu éloignés les uns des autres, dans lesquels il mit douze religieux avec un supérieur. Le premier monastère, bâti à soixante pas de la grotte du saint, portait le nom de *Colombaria* (depuis de *Saint-Clément*); le second de *Saint-Côme et Saint-Damien* (depuis de *Sainte-Scolastique*); le troisième de *Saint-Michel;* le quatrième de *Saint-Donat,* évêque et martyr; le cinquième de *Sainte-Marie* (depuis de *Saint-Laurent*); le sixième de *Saint-Jean-Baptiste* (celui-ci, élevé sur le point culminant de la montagne, s'est nommé depuis *Saint-Jean d'ell'acqua,* à cause d'une fontaine que saint Benoît, dit-on, y fit jaillir par ses prières); le septième de *Saint-Jérôme;* le huitième de *Vita æterna;* le neuvième de *Saint-Victorin,* martyr; le dixième était à Trébare, village voisin; le onzième se nommait *Saint-Ange;* le douzième avait été bâti auprès d'une fontaine et d'un ancien château connu sous le nom de



Digitized by Google

Rocca de Bore. Tous ces monastères, à l'exception de celui de Sainte-Scolastique, n'existent plus; des ruines seules couvrent leur emplacement.

On venait de tous côtés visiter le serviteur de Dieu dont la réputation s'étendait de plus en plus.

Des chrétiens appartenant aux premières classes de la société, tant de Rome que des autres pays, accouraient à son monastère; en le voyant, ils oubliaient ce qu'ils étaient, et se prosternaient humblement à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et implorer le secours de ses prières. Quelques-uns même lui offrirent leurs enfants, afin qu'il les instruisît et les formât à la pratique de la vertu. Parmi ces enfants se trouvaient Maur et Placide, tous deux fils de sénateurs, qui, plus tard, devinrent ses disciples. Cependant malgré ses vertus, l'illustre solitaire ne put échapper à la calomnie; le calomniateur, mauvais prêtre des environs de Subiaco, s'appelait Florent. Benoît ne lui répondit que par le silence et la douceur; il se retira même à cette occasion au mont Cassin, où, peu de temps après, il apprit la mort de Florent, causée par un accident. Il s'en affligea, et il imposa même une pénitence à Maur, qui avait paru satisfait de voir son maître délivré de son persécuteur.

L'antiquité païenne ayant consacré le mont Cassin au culte d'Apollon, du temps de Benoît il existait encore un bois et un ancien temple où les païens se réunissaient. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent son zèle; il prêcha l'Évangile, et par la force réunie de ses discours et de ses exemples il opéra beaucoup de conversions. Il fit abattre le bois, briser la statue d'Apollon, et démolir le temple, sur les ruines duquel il éleva deux oratoires ou chapelles en l'honneur de saint Jean-Baptiste et de saint Martin de Tours. Voilà l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont Benoît jeta les premiers fondements en 529, à l'âge de quarante-huit ans, la troisième année de l'empire de Justinien, sous le pontificat de Félix IV et le règne d'Athalaric, roi des Goths en Italie. Ce fut au Mont-Cassin que le pieux solitaire écrivit, pour la direction de ses moines, sa règle, qui atteste une connaissance profonde du cœur humain, et qui constitue un véritable monument de prudence et de sagesse dans l'art si difficile de gouverner les hommes. L'auteur cependant n'était point instruit dans les lettres et les sciences humaines : ce qui ne doit pas étonner, puisque nous l'avons vu dès l'âge de quinze ans quitter Rome, où il suivait les écoles pratiques pour aller vivre seul dans les montagnes de Subiaco.

Saint Grégoire le Grand préférait la règle de saint Benoît à toutes les


Digitized by Google

autres; le fameux Côme de Médicis la lisait souvent, il la regardait comme une source féconde de maximes propres à bien diriger les hommes. Tous les moines d'Occident l'adoptèrent depuis ; elle est principalement fondée sur le silence, la solitude, la prière, le travail et l'humilité. Elle accorde à l'abbé l'administration de tout le monastère ; elle prescrit sept heures de travail par jour, et deux heures de lecture spirituelle, outre la méditation qui se fait depuis matines jusqu'au point du jour. Chaque religieux a droit à une livre et demie de pain par jour, et à une certaine mesure de vin. Cette règle a donné lieu à une foule de commentaires et de traités ascétiques. Le meilleur des premiers est l'ouvrage que dom Calmet publia en 1734, sous ce titre : *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de saint Benoît;* 2 vol. in-4°. Parmi les traités, le principal, intitulé *La Règle de saint Benoît traduite et expliquée,* est de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Notre saint appelait son ordre une école dans laquelle on apprenait à servir Dieu. En effet, le but de sa règle est de perfectionner les chrétiens; mais comme l'exemple ajoute une force merveilleuse aux préceptes, il en exprimait et la lettre et l'esprit dans toute sa conduite. Dieu, qui l'avait choisi, comme un autre Moïse, pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui de prophétie. Il prédit, plusieurs années avant l'événement, que le monastère du Mont-Cassin serait profané et détruit; prédiction que les Lombards vérifièrent, sans le savoir, en 580. Lors des dévastations commises par ces barbares au Mont-Cassin, les religieux se réfugièrent à Rome; ils apportèrent avec eux un exemplaire de leur règle, écrit de la propre main de saint Benoît, et quelques-uns des vêtements qui lui avaient appartenu. Le pape Pélage II les plaça auprès de l'église de Latran, et ils y bâtirent un monastère sous l'invocation de saint Jean l'évangéliste. L'abbé Pétronax les reconduisit au Mont-Cassin en 720, sous le pontificat de Grégoire II. L'abbaye fut encore ruinée par les Sarrasins en 884, par les Normands en 1046, et par l'empereur Frédéric II, dit Barberousse, en 1239. La règle de saint Benoît défend aux moines obligés de sortir de manger hors du monastère, à moins que la distance ne fût telle qu'ils ne pussent revenir le même jour. Le saint pensait qu'il était difficile à un moine mangeant avec des gens du monde d'observer exactement les lois de l'abstinence et de la mortification. Aussi reprit-il un jour sévèrement un religieux qui avait transgressé ce point de la règle.

Totila, roi des Goths, traversant l'Italie, en 542, frappé de tout ce qu'on lui racontait sur saint Benoît, voulut le voir: il le fit donc préve-


Digitized by Google

nir de sa visite; mais au lieu d'y aller en personne, il se fit remplacer par un de ses officiers, nommé Riggon, qui, revêtu d'habits royaux, avait le même cortége que Totila. Benoît ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez; il n'est pas à vous. » Riggon, saisi de crainte, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient. A son retour, il redit au roi ce qui lui était arrivé. Totila alla donc lui-même visiter le saint, et se prosterna par terre dès qu'il le vit. Ce dernier le releva, et lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome; vous passerez la mer, et régnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la dixième année, et vous serez cité au tribunal du juste juge, pour lui rendre compte de toutes vos actions. » Les événements vérifièrent cette prédiction dans toutes ses parties. Totila se recommanda aux prières de Benoît en le quittant, et se montra depuis moins cruel. Lors de la prise de Naples, il traita les prisonniers avec une humanité qu'on ne devait pas attendre d'un barbare. Quelque temps après cette visite, saint Benoît tomba malade, et il annonça à ses disciples sa mort comme prochaine. Le sixième jour de sa maladie, il se fit porter à l'église pour y recevoir la sainte eucharistie; puis, après quelques instructions à ses disciples, s'appuyant sur l'un d'eux, il pria debout, les mains levées au ciel, et rendit tranquillement l'esprit le 21 mars 543, à l'âge de soixante-trois ans. Quelques-uns de ses os furent apportés en France à la fin du septième siècle, et déposés dans l'abbaye de Fleury, fondée vers l'an 640, sous le règne de Clovis II. Par suite de ce précieux dépôt, l'abbaye perdit son nom pour prendre celui de *Saint-Benoît-sur-Loire.* Saint Benoît n'était pas prêtre; mais on croit, d'après d'anciens tableaux et d'anciennes inscriptions, qu'il avait reçu le diaconat.

L'ordre de Saint-Benoît comptait, avant 1789, trente-sept mille maisons, y compris toutes ses branches et ses filiations. Nous écririons un volume si nous voulions rapporter la liste des empereurs, des rois, des reines, des princes et des princesses qui y ont fait profession; des saints, des papes et des écrivains distingués qu'il a produits. Avant ce modeste et glorieux législateur, les moines, dans l'Europe occidentale, suivaient la règle des moines d'Orient. Saint Athanase, pendant son exil en Occident, avait fondé, à Milan et à Trèves, des monastères à l'imitation de ceux de l'Egypte. Les monastères établis en Italie par saint Eusèbe, évêque de Verceil, par saint Hilaire et saint Martin de Tours dans les Gaules, avaient également adopté la règle orientale, ainsi que ceux de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Saint Colomban ayant passé d'Ir-


Digitized by Google

lande en France, presque tous les moines de ce dernier royaume se soumirent à sa règle; car les fondateurs des grands monastères avaient alors la liberté de se faire une règle particulière; ils la composaient des anciennes pratiques, et de celles qu'ils y ajoutaient : de là, ce mélange de la règle de saint Benoit, de saint Colomban, etc., qui subsista quelque temps. Charlemagne et Louis le Débonnaire, partisans de l'uniformité, travaillèrent à introduire la première règle dans tous les monastères de leurs États; et il fut décidé dans le concile tenu, en 802, à Aix-la-Chapelle, ainsi que dans d'autres assemblées, qu'elle seule serait suivie dorénavant. Un homme des plus capables, dont nous avons raconté la vie, saint Benoît d'Aniane, contribua beaucoup au succès de cette réforme en France. L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, comptaient, avant saint Benoît, des monastères nombreux et célèbres par le mérite des religieux; mais lorsqu'il fut question d'y établir sa règle, cette entreprise souleva de graves difficultés, et amena de sérieuses résistances.

Au commencement du dixième siècle, l'ordre s'est divisé en plusieurs congrégations indépendantes : c'est de là que sont sortis les camaldules, les cisterciens, les gilbertins, les sylvestrins, les moines de Fontevrault, etc. Toutes ces observances ne sont que des réformes de l'ordre de Saint-Benoît, qui ont ajouté quelques constitutions particulières à la règle primitive. On peut déclarer avec assurance qu'il n'est pas de corps religieux qui ait fait plus d'honneur à l'Église, et qui ait rendu plus de services à la société, que l'ordre des bénédictins. Rien ne lui est resté étranger, et il s'est distingué dans l'éducation, comme dans la chaire, dans l'agriculture, aussi bien que dans l'étude des sciences et des lettres.

Réflexions.

Saint Grégoire le Grand dit, en parlant de saint Beno t, qu'il demeurait avec lui-même. Ces paroles emportent avec elles l'idée de la plus sublime perfection. Qu'est-ce, en effet, dans le langage des saints, que de demeurer avec soi-même? C'est joindre la solitude de l'âme à celle du corps; c'est vider son cœur de tout attachement aux choses terrestres; c'est se concentrer dans la connaissance de Dieu et de soi-même. Un homme peut être seul, sans posséder le grand art de demeurer avec lui-même. Il faut, pour être véritablement solitaire, imposer un silence absolu à toutes les facultés de son âme, la posséder dans un recueillement continuel, et n'arrêter ses pensées que sur Dieu et sur soi-même.

Digitized by Google



ÉVÊQUE DE THMUIS, EN ÉGYPTE.

L'histoire ne dit rien sur le lieu de naissance de saint Sérapion; elle ne parle que de son génie, et de sa connaissance profonde de la littérature sacrée et profane; aussi l'a-t-on surnommé le *Scolastique*. Après avoir exercé quelque temps les fonctions de catéchiste dans la ville d'Alexandrie, il se retira dans le désert, où il devint une des plus brillantes lumières de l'état monastique. Il visitait quelquefois saint Antoine, qui l'instruisait de ce qui se passait dans les lieux fort éloignés de la montagne; et ce saint, qui l'aimait, lui laissa en mourant une de ses tuniques de poil. Thmuis, ville célèbre de la basse Égypte, auprès de Diospolis, demanda Sérapion pour évêque. Cette ville se nommait ainsi parce que les habitants y adoraient anciennement une chèvre que les Égyptiens, dans leur langue, appelaient *Thmuis*. Lors de la fameuse persécu-

Digitized by Google

tion suscitée contre saint Athanase, l'évêque de Thmuis, qui défendait la foi avec ce courageux patriarche, ne put échapper à la haine des ariens, et fut exilé, ce qui fait que saint Jérôme lui donne le titre de confesseur. Ayant appris que des chrétiens niaient la divinité du Saint-Esprit, il s'éleva fortement contre cette hérésie naissante, et crut devoir en informer, en 359, saint Athanase, alors caché dans le désert. Ce grand homme écrivit à Sérapion quatre lettres qui sont le premier ouvrage où l'hérésie des Macédoniens ait été expressément réfutée. De son côté, l'évêque de Thmuis s'efforçait de prémunir les fidèles contre les erreurs d'Arius et de Macédonius; il composa, vers le même temps, un fort bon traité contre les Manichéens. Il démontre, dans ce livre, que nos corps peuvent être des instruments de vertu, tandis que nos âmes peuvent être perverties par le péché; qu'il n'est point de créature dont il ne soit possible de faire un bon usage; que les hommes peuvent être successivement vertueux et vicieux; qu'il y a, par conséquent, de la contradiction à dire avec les Manichéens que nos âmes sont l'ouvrage de Dieu, et nos corps l'œuvre du démon.

Ce fut à la prière de Sérapion que saint Athanase écrivit la plupart de ses livres contre les ariens, et cet illustre défenseur de la consubstantialité du Verbe avait une telle idée du mérite de l'évêque de Thmuis, qu'il le chargeait de la révision de ses ouvrages, s'en rapportant à ses corrections et à ses additions. Saint Sérapion mourut en exil dans le quatrième siècle. Pendant sa vie, on lui entendait souvent répéter ces paroles : « L'esprit est éclairé par la science (qui s'acquiert dans la prière et dans la méditation); les passions de l'âme sont guéries par la charité; la pénitence soumet les appétits déréglés de la chair. » Le père Turrien, jésuite, a traduit en latin le traité de saint Sérapion contre les manichéens. Ce saint avait aussi écrit plusieurs lettres savantes, et un traité *sur les titres des psaumes*, qui est cité par saint Jérôme; mais nous ne les avons plus.

SAINT BASILE D'ANCYRE,

PRÊTRE ET MARTYR.

22 MARS.

La ville d'Ancyre, métropole de la Galatie, avait pour évêque Marcel, que l'empereur Constance avait exilé en 336, à cause de son attachement


Digitized by Google

à la foi de Nicée. Marcel avait composé un traité contre l'arianisme, qu'Eusèbe de Césarée et tous les ariens condamnèrent comme renfermant les erreurs de Sabellius; mais c'était de leur part une calomnie. Qui est-ce qui ignore que ces hérétiques accusaient les pasteurs orthodoxes de sabellianisme? Le pape Jules, auquel l'évêque d'Ancyre en avait appelé, le reconnut pour catholique, et déclara, en 341, que la doctrine contenue dans son livre contre les ariens était conforme à celle de l'Eglise. Basile, attaché à l'Eglise d'Ancyre en qualité de prêtre, menait une vie sainte et irréprochable. Pendant l'exil de Marcel, il prêchait souvent et avec zèle; il ne cessait de recommander au peuple d'éviter les piéges qu'on lui tendait, et de rester inviolablement attaché à la doctrine catholique. Les ariens, qui le regardaient comme leur plus dangereux adversaire, lui défendirent, en 360, de tenir des assemblées; mais il ne tint aucun compte de cette injuste défense.

Lorsque Julien l'Apostat voulut rétablir l'idolâtrie au lieu et place du christianisme, Basile exhorta les fidèles à combattre courageusement pour la cause de Dieu, et à ne point se souiller par les cérémonies du paganisme. Les païens, irrités de sa conduite, l'arrêtèrent, et le conduisirent devant le proconsul Saturnin, l'accusant d'avoir détourné le peuple du culte des dieux, et d'avoir tenu des discours inconvenants contre l'empereur et sa religion. Saturnin lui demanda s'il ne regardait pas comme véritable la religion établie par le prince. « La croyez-vous telle vous-même? répondit le saint; car enfin un homme raisonnable peut-il se persuader que des statues muettes soient des dieux? » Le proconsul, irrité de cette réponse, le fit étendre sur le chevalet, et lui dit, tandis qu'on le tourmentait : « Connaissez-vous à présent jusqu'où s'étend le pouvoir de l'empereur, par le châtiment qu'il fait subir à ceux qui lui désobéissent? L'expérience vous l'apprendra. Obéissez au prince, sacrifiez aux dieux. » Le martyr ayant persisté dans son refus de sacrifier, le proconsul le fit conduire en prison, et informa l'empereur de ce qui se passait. A cette époque, Julien se préparait à la guerre contre la Perse; étant venu à Ancyre, on lui présenta Basile. A peine le vit-il en sa présence, qu'il lui dit, en affectant l'air d'un homme ému de compassion : « Basile, j'ai quelque connaissance de vos mystères; je puis vous assurer que celui en qui vous mettez votre confiance est mort sous le gouverneur Pilate, et qu'on ne le compte plus parmi les vivants. — Je ne suis point dans l'erreur, répondit Basile : c'est vous, seigneur, qui y êtes, vous qui avez renoncé Jésus-Christ dans le temps même qu'il vous accordait l'empire; mais je vous déclare qu'il vous l'ôtera dans peu avec la vie. Il ren-


Digitized by Google

versera votre trône, comme vous avez renversé ses autels; et parce que vous avez violé cette sainte loi que vous avez tant de fois annoncée au peuple (on sait que Julien avait exercé dans l'Eglise l'office de lecteur), et que vous l'avez foulée aux pieds, votre corps sera également foulé aux pieds, et restera sans sépulture. — Je voulais te sauver, reprit Julien; mais puisque tu rejettes mes conseils, et que tu oses même m'outrager, je te traiterai comme tu le mérites : ainsi j'ordonne qu'on lève chaque jour sept morceaux de ta peau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. » Il chargea de cette exécution le comte Frumentin, un de ses officiers. L'exécuteur fit à Basile des incisions si profondes qu'on lui voyait les entrailles. Les spectateurs, touchés de compassion, ne purent retenir leurs larmes. Basile priait pendant tout ce temps-là, et ne poussait pas un soupir. Sur le soir, on le reconduisit à la prison. Le lendemain, il reparut devant Frumentin, qui ne put ébranler sa constance. « Vous savez, lui dit Basile, combien vous avez fait lever de morceaux de chair de dessus mon corps; regardez mes épaules et mes côtés, et sachez que Jésus-Christ m'a guéri cette nuit. Vous pouvez le faire connaître à Julien, votre maître, afin qu'il apprenne quel est le pouvoir du Dieu qu'il a renoncé. Il a renversé les autels sous lesquels il trouva la vie, lorsque Constance le cherchait pour le mettre à mort; mais Dieu m'a découvert que la tyrannie sera bientôt éteinte avec son auteur. » Frumentin, exaspéré de ces paroles, lui fit enfoncer dans le dos des pointes de fer toutes rouges. Le saint expira, au milieu de cet horrible supplice, en 362. Henschénius et dom Ruinart ont publié les actes de son martyre.

Réflexions.

La charité, qui triomphait dans le cœur des martyrs, les portait à n'avoir aucun souci de ce qu'ils souffraient pour le nom de Jésus-Christ. Si Dieu exige de l'homme qui l'aime le sacrifice de ses biens, de ses amis, de ses proches, de sa vie même, celui-ci le fait avec joie, en s'écriant avec le prophète-roi : *Que désiré-je dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu! qui êtes mon partage pour l'éternité?*

SAINT DEO-GRATIAS,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

L'Église d'Afrique, qui avait été si prospère et si florissante, succom-



bait peu à peu sous le joug de fer et la domination cruelle des Vandales. Saint Victor de Vite, dans son *Histoire de la persécution des Vandales*, nous raconte toutes les cruautés commises par ces barbares. Genséric, leur roi, protecteur zélé de l'arianisme, ayant pris Carthage en 439, y exerça d'affreux ravages. Pour se débarrasser du clergé orthodoxe, il fit embarquer sur des vaisseaux entr'ouverts l'évêque de Carthage avec tous ses clercs ; mais Dieu les sauva du danger qui les menaçait en les faisant arriver heureusement à Naples. Le siége de Carthage demeura vacant environ quatorze ans ; cependant les catholiques eurent enfin la liberté d'élire un évêque ; leur choix tomba sur le saint prêtre *Deo-Gratias*.

Deux ans après cette élection, Genséric s'empara de la ville de Rome, et la livra au pillage ; il revint en Afrique, traînant après lui une multitude innombrable de captifs qu'il avait pris en Italie, en Sardaigne et en Corse. Les Vandales et les Numides les partagèrent entre eux, et eurent encore la barbarie de séparer les femmes de leurs maris, et les enfants de leurs pères. Le saint évêque de Carthage vendit, pour racheter ces malheureux, jusqu'aux vases d'or et d'argent qui servaient au ministère des autels. Il leur procurait des logements et des lits avec tous les secours dont ils avaient besoin. Malgré son grand âge, il allait visiter chaque jour les malades ; souvent même il exerçait durant la nuit ce devoir de charité. Accablé de tristesse, épuisé de fatigues, il mourut en 457. Sa mort causa la plus vive douleur à son troupeau et aux captifs, qui, en le perdant, perdaient un père. L'ancien calendrier de Carthage, qui est du cinquième siècle, marque son nom au 5 de janvier ; mais dans le calendrier romain, il est porté au 22 de mars.

La persécution arienne des Vandales ne devait pas être la dernière calamité de l'Église d'Afrique ; quoiqu'elle fût longue et cruelle, elle devait être surpassée encore par l'invasion des Sarrasins, à laquelle rien de la domination romaine ne survécut en Afrique.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE,

VIERGE.

Fille de sainte Brigitte et d'Ulphon, prince de Néricix en Suède, Catherine montra dès l'âge le plus tendre une piété naïve et sincère qui ne fit que croître et se fortifier avec le temps. A sept ans, ses parents la mirent au monastère de Risberg pour y être élevée dans la pratique


Digitized by Google

des vertus chrétiennes. Plus tard, Édard, jeune noble suédois, rempli de piété, la demanda et l'obtint en mariage. Les deux époux s'engagèrent d'un mutuel consentement à vivre dans la continence, et le ciel prit plaisir à les combler de ses plus précieuses faveurs. Ils avaient tous deux les mêmes inclinations et les mêmes désirs; ils s'excitaient mutuellement à la prière, à la mortification, et à la pratique des œuvres de charité.

Après la mort d'Ulphon, Catherine, qui avait une grande dévotion pour Jésus crucifié et pour les reliques des martyrs, accompagna sa mère dans les voyages qu'elle fit en Palestine et en d'autres lieux. Celle-ci étant morte à Rome, notre sainte retourna en Suède, et se retira dans le monastère de Watzen, dont elle mourut abbesse en 1381. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, elle ne passa aucun jour sans se purifier, par le sacrement de pénitence, de ces fautes de fragilité qui échappent aux plus justes. Le martyrologe romain nomme cette sainte le 22 de mars.

Le monastère de Saint-Sauveur de Wasten ou Watzen, au diocèse de Lincopen, fut fondé par sainte Brigitte en 1344; mais on le rebâtit en 1384 dans un lieu plus commode, et l'évêque de Lincopen y introduisit solennellement les religieuses. C'est de cette époque qu'une bonne chronique de Suède date la fondation de ce monastère. Benzélius a publié cette pièce dans ses *Monumenta suecica* ou *Monuments de la Suède*. Sainte Catherine a laissé un livre intitulé : *Sielinna Troest*, c'est-à-dire consolation de l'âme. C'est un manuscrit sur vélin de 165 feuilles in-folio. Stiernmann le mentionne dans son ouvrage *Sur l'état des sciences en Suède dans les temps reculés*. La sainte dit dans sa préface que son livre n'est qu'une suite de passages de l'Écriture et des traités de piété; elle se compare à l'abeille qui compose son miel du suc de différentes fleurs. Ulphon, moine de Sainte-Brigitte, a écrit la vie de sainte Catherine trente ans après sa mort. Henschénius y a fait des remarques.

SAINT VICTORIEN,

PROCONSUL DE CARTHAGE,

ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

23 MARS.

Genséric, roi des Vandales, mort en 477, avait laissé son empire en



Digitized by Google

Afrique à son fils Hunéric, qui, ne voulant pas suivre la politique oppressive et violente de son père, traita les catholiques avec modération. Mais, quelques années plus tard, pour des causes que l'histoire ne rapporte pas, Hunéric reprit le système de Genséric en persécutant les prêtres orthodoxes; puis, dans l'année 484, il étendit la persécution à toutes les classes de la société.

Victorien, citoyen d'Adrumète, sortait d'une famille très-distinguée. Hunéric, rempli d'estime pour lui, l'avait nommé gouverneur de Carthage avec le titre de proconsul. Ce prince ne pouvait mieux placer sa confiance; Victorien lui était inviolablement attaché. Hunéric n'eut pas plutôt publié ses édits contre la foi catholique, qu'il chercha tous les moyens de rattacher le proconsul à son système. Il lui fit dire que s'il voulait obéir à ses ordres et embrasser l'arianisme, il le comblerait de toutes sortes d'honneurs. Victorien répondit généreusement : « Allez dire au roi que je mets ma confiance en Jésus-Christ; qu'ainsi il peut me condamner aux flammes, aux bêtes, ou à tel supplice qu'il voudra. Je ne consentirai jamais à quitter l'Église catholique, dans le sein de laquelle j'ai été baptisé. N'y eût-il point d'autre vie que celle-ci, je ne voudrais pas me rendre coupable d'ingratitude envers le Dieu que j'ai le bonheur de connaître, et qui a versé sur moi les grâces les plus précieuses. » Cette réponse irrita Hunéric, qui condamna le proconsul à mourir dans les supplices; ce qui eut effectivement lieu, comme nous l'apprend saint Victor de Vite dans son *Histoire de la persécution des Vandales*.

Le martyrologe romain joint à ce saint deux autres martyrs nommés tous deux Frumentius; ils habitaient Carthage, où ils exerçaient la profession de marchand.

L'Église honore encore en ce jour saint Libérat, médecin de la même ville, qui souffrit pour la foi avec sa femme. Il ressentit une vive douleur de se voir séparé de ses enfants; mais sa femme le consola en lui disant : « Ne pensez plus à nos enfants, Jésus-Christ sera leur protecteur; il prendra soin de leurs âmes. » Cette généreuse chrétienne, ayant été conduite dans la même prison que son mari, en fut cependant séparée de manière qu'elle ne pouvait le voir. « Ne vous opiniâtrez pas davantage, lui dirent un jour les ariens; votre mari s'est soumis aux ordres du roi. » Elle répondit qu'elle désirait le voir, et qu'elle se déterminerait ensuite. On la tira donc de prison pour la mener auprès du juge, devant lequel elle trouva son mari. Elle lui fit des reproches sur son apostasie, qu'elle croyait réelle; mais elle comprit aussitôt, à la réponse de Libérat,


Digitized by Google

que les ariens l'avaient trompée. On ne sait quel a été le genre de mort de Libérat et de sa femme. L'Église leur confère le titre de martyrs. L'abbaye de Montmartre, près de Paris, possédait des reliques de saint Libérat et de saint Victorien.

Réflexions.

Si la divine charité produit de tels effets dans les âmes sur lesquelles elle règne, que penser de tant de chrétiens qui ne veulent rien souffrir, qui s'effraient du mot seul de croix? Que serait-ce donc si, comme les martyrs, ils étaient dans le cas de sceller de leur sang la foi qu'ils professent?

SAINT TORIBIO ou SAINT TURIBE,

ARCHEVÊQUE DE LIMA (PÉROU).

Turibe Alphonse Mogrobejo, second fils du seigneur de ce nom, naquit le 16 novembre 1538. Il annonça, dès son enfance, un goût décidé pour le bien et une aversion prononcée pour le mal. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge : chaque jour il récitait son office avec le rosaire, et il jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se retranchait une partie de son dîner, quoique très-frugal, pour en assister les pauvres; il portait si loin les austérités de la pénitence, qu'on était obligé de modérer son zèle. Il commença ses hautes études à Valladolid, et alla les achever à l'université de Salamanque.

Philippe II, qui le connut de bonne heure, en faisait un cas particulier; il récompensa son mérite en le nommant président ou premier magistrat de Grenade. Turibe remplit cette charge pendant cinq ans avec une intégrité, une prudence et une vertu qui lui acquirent l'estime générale. L'archevêché de Lima, au Pérou, étant devenu vacant, Philippe II y nomma Turibe. Jamais peut-être on ne vit un choix plus universellement approuvé. En effet, Turibe paraissait le seul homme capable de remédier aux scandales qui empêchaient la conversion des Indiens; mais sa nomination l'attrista profondément; il écrivit au conseil du roi des lettres dans lesquelles il déclarait n'avoir point la capacité nécessaire pour une aussi haute dignité. Le gouvernement espagnol ne tint aucun compte de ses représentations, et il dut donner




Digitized by Google

son consentement bien malgré lui. Après avoir reçu les ordres et avoir été sacré évêque, il s'embarqua pour le Pérou et arriva en 1581 à Lima, à l'âge de quarante-trois ans. Le diocèse de Lima s'étend le long des côtes sur un espace de cent trente lieues, et comprend, outre plusieurs villes, des villages et des hameaux dispersés sur la double chaîne des Andes; il offrait, du reste, le spectacle le plus déplorable : une avarice insatiable, des cruautés révoltantes, et de honteuses débauches. Les Indiens se passionnaient pour les vins d'Espagne; ils donnaient tout leur or pour en avoir une petite quantité, et leur ivresse ne cessait que lorsqu'ils n'en avaient plus à boire. Ils cherchaient ainsi à oublier les épouvantables traitements dont ils étaient l'objet. Les missionnaires s'élevaient en vain contre le scandale que causaient leurs concitoyens, on ne les écoutait point. Les pères dominicains s'adressèrent plus d'une fois au gouvernement espagnol pour demander la suppression d'un mal qui arrêtait les progrès de l'Évangile, et qui attaquait les droits les plus sacrés de l'humanité. Enfin Ferdinand, roi de Castille, déclara les Indiens libres, et défendit aux Espagnols de les employer désormais à porter des fardeaux, et de se servir de bâton ou de fouet pour les châtier. L'empereur Charles-Quint publia des décrets sévères afin qu'on ne les maltraitât point, et fit même de sages règlements en leur faveur; mais on ne s'y conforma pas, et l'éloignement de la métropole annulait en quelque sorte son autorité. Les officiers, qui se qualifiaient conquérants du Mexique et du Pérou, n'aimaient point d'ailleurs à être contredits.

Barthélemy de Las Casas, dominicain, et évêque de Chiapa dans la Nouvelle-Espagne, fit quatre voyages à la cour, où il plaida éloquemment la cause des malheureux Indiens. Il obtint du roi d'amples rescrits, et fut déclaré protecteur général des Indiens en Amérique. Or, il fallait autre chose pour réduire des hommes qui étaient armés et qui ne connaissaient que la force pour tout droit. Las Casas, découragé et n'espérant point un meilleur avenir, remit son évêché entre les mains du pape en 1551, et revint au couvent de Valladolid. Dans sa retraite, il composa deux ouvrages intitulés : *De la Destruction des Indiens par les Espagnols*, et *De la Tyrannie des Espagnols dans les Indes.* Il les dédia au roi Philippe II. Les gouverneurs du Pérou trouvèrent des apologistes. Malheureusement pour leur cause, on ne la soutint qu'en renversant les principes du droit naturel et du droit des gens. L'archevêque de Séville, les universités de Salamanque et d'Alcala, s'opposèrent à l'impression de ces apologies. Les deux livres du courageux Las Casas eurent un résultat



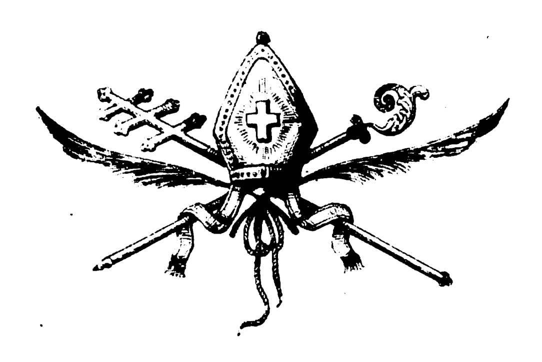
auquel il n'avait guère songé. Traduits en français, le peuple des Pays-Bas, soulevé contre l'Espagne, les lut avidement, appliqua aux Espagnols en général ce que Las Casas disait des gouverneurs du Pérou, et profita des arguments du célèbre dominicain pour justifier le soulèvement des Pays-Bas espagnols.

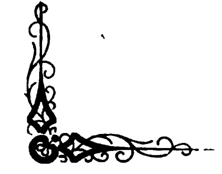
Turibe, affligé jusqu'aux larmes à la vue de tant d'injustices et de tant de désordres, résolut de tout entreprendre pour en arrêter le cours. Une prudence consommée, jointe à un zèle actif et vigoureux, lui aplanit toutes les difficultés. Immédiatement après son arrivée, il entreprit la visite de son vaste diocèse. Il serait difficile de raconter les fatigues et les dangers qu'il eut à essuyer. Voyageant presque toujours à pied, gravissant des montagnes escarpées couvertes de glaces ou de neige, il allait porter des paroles de consolation et de vie dans les pauvres cabanes des Indiens. Il plaçait partout des pasteurs instruits et zélés, et procurait les secours de l'instruction et des sacrements à ceux qui habitaient les rochers les plus inaccessibles. Persuadé que le maintien de la discipline influe beaucoup sur les mœurs, il s'en occupa sérieusement et activement. Il régla qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des synodes provinciaux tous les sept ans. Il se montrait inflexible pour les scandales du clergé, surtout lorsqu'il s'agissait de l'avarice. Dès que les droits de Dieu et du prochain étaient lésés, il en prenait la défense sans avoir égard à la qualité des personnes. Aussi ne put-il vivre longtemps en bon accord avec les gouverneurs du Pérou, qui sacrifiaient tout à leurs passions et à leurs intérêts particuliers. A leur mauvais vouloir et à leurs tracasseries il n'opposa que la douceur et la patience, sans toutefois se départir de ses devoirs et de la protection qu'il devait à ses diocésains. Le pieux archevêque fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux, et ne voulut jamais permettre que son nom fût inséré dans les actes de fondation. Lorsqu'il était à Lima, il visitait tous les jours les pauvres malades des hôpitaux, les consolait avec une bonté paternelle et leur administrait lui-même les sacrements. La peste ayant ravagé une partie de son diocèse, il se priva de son nécessaire, afin de pourvoir aux besoins des malheureux. Il affrontait les plus grands périls quand il était question de procurer à une âme le plus petit avantage spirituel. Lorsqu'il apprenait que de pauvres Indiens erraient sur les montagnes et dans les déserts, il entrait dans les sentiments du bon pasteur et allait chercher ces brebis égarées; il parcourait sans crainte d'affreuses solitudes habitées par les lions et les jaguars. Il visita trois fois son diocèse; la première de ses visites dura sept ans, la seconde cinq, et la troisième un peu moins.


Digitized by Google

L'instruction des pauvres le retenait quelquefois deux ou trois jours dans le même endroit, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires à la vie. Il prêchait et catéchisait avec un zèle infatigable; et, afin de mieux remplir cette importante fonction, il apprit à un âge fort avancé les différentes langues que parlaient les Indiens du Pérou. Sa charité s'étendait indistinctement sur tous les pauvres; cependant il s'intéressait d'une manière particulière aux besoins des pauvres honteux.

Saint Turibe eut la gloire de renouveler la face de l'Église du Pérou, et les décrets portés par les conciles provinciaux qui se tinrent sous lui seront à jamais des monuments authentiques de son zèle, de sa piété, de son savoir et de sa prudence. Comme il faisait la visite de son diocèse, il tomba malade à Santa, ville éloignée de cent dix lieues de Lima. Il se fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique, mais on lui administra l'extrême-onction dans son lit; il mourut le 23 mars 1606, en disant avec le prophète : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains,* après avoir légué ses biens aux pauvres. L'année suivante, son corps, transporté à Lima, fut trouvé sans aucune marque de corruption. Benoît XIII canonisa le pieux archevêque en 1726.









ÉVÊQUE DE SIRMIUM, MARTYR.

24 MARS.

La ville de Sirmium, au commencement du quatrième siècle, était la capitale d'une partie de la Pannonie ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village du nom de Sirmick, à vingt-deux lieues au sud de Bude, en Hongrie. Irénée, son évêque, arrêté lors de la persécution de Dioclétien, fut interrogé par Probus, gouverneur de la province, qui lui dit : « Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux. — Le feu de l'enfer sera le partage de ceux qui leur sacrifient. — L'édit des empereurs très-cléments ordonne qu'on sacrifie aux dieux, ou qu'on subisse la peine décernée contre les réfractaires. — Et la loi de mon Dieu veut que je subisse toutes sortes de tourments, plutôt que de sacrifier aux dieux. — Ou sacrifiez, ou je vous ferai tourmenter. — Je le désire, car vous me rendrez participant

Digitized by Google

des souffrances de Jésus-Christ. » Le proconsul fit alors étendre Irénée sur le chevalet, et pendant la torture il lui parlait : « Eh bien, Irénée, que dites-vous présentement ? enfin, sacrifierez-vous ? » Irénée répondit : « Je sacrifie à mon Dieu en confessant son saint nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié. »

Néanmoins la famille d'Irénée était plongée dans la plus vive douleur : sa mère, sa femme et ses enfants pleuraient auprès de lui. Car il avait été marié avant d'être élevé à l'épiscopat ; mais, conformément aux canons de l'Église, il avait gardé la continence après son ordination. Ses enfants lui embrassaient les pieds, en criant : « O le plus chéri des pères ! ayez pitié de vous et de nous ! » Sa femme en pleurs se jetait à son cou : « Conservez-vous, disait-elle, et pour moi, et pour les gages innocents de notre amour. » Sa mère, d'une voix entrecoupée de sanglots, poussait des cris lugubres, que ses domestiques, ses voisins et ses amis accompagnaient des leurs ; de sorte qu'autour du chevalet où le saint souffrait, il n'y avait que plaintes, que gémissements et lamentations. A tous ces violents assauts, Irénée opposait ces paroles du Sauveur : *Si quelqu'un me renonce devant les hommes, je le renoncerai en présence de mon Père qui est dans le ciel.* Il ne fit pas d'autre réponse à des sollicitations si pressantes. « Quoi ! reprit le juge, serez-vous insensible à tant de marques d'affection et de tendresse ? Verrez-vous tant de larmes répandues pour vous sans en être touché ? Il n'est point indigne d'un haut courage de se laisser attendrir. Sacrifiez, et ne vous perdez point à la fleur de votre âge. — C'est pour ne pas me perdre, répondit Irénée, que je refuse de sacrifier. »

Quelques jours après, le saint reparut devant le proconsul, qui le pressa encore de sacrifier ; il demanda ensuite s'il avait femme et enfants. Irénée répondit négativement à ces questions. « Mais, reprit Probus, quels étaient donc ces gens que votre sort attristait si vivement à la première audience ? Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : Celui qui aime son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, ses frères ou ses proches, plus que moi, n'est pas digne de moi ; ainsi, quand je lève les yeux vers le Dieu que j'adore, et que je pense à la félicité qu'il a promise à ses fidèles serviteurs, j'oublie que je suis père, mari, fils, maître et ami. — Mais vous n'en avez pas moins toutes ces qualités, qui doivent être pour vous autant de motifs de sacrifier. — Mes enfants ne perdront pas beaucoup à ma mort ; je leur laisse pour père le Dieu qu'ils adorent avec moi, ainsi, que rien ne vous empêche d'exécuter les ordres de l'empereur. — Encore une fois, obéissez, autrement je serai forcé de vous

condamner. — Je vous l'ai déjà dit, agissez. » Alors Probus prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Irénée, pour avoir désobéi aux édits des empereurs, soit précipité dans le fleuve (le Bosweth, qui coule près de Sirmick, et qui se jette un peu au-dessous dans la Save.)»

Le saint évêque, arrivé sur le pont de Diane, d'où il devait être lancé dans le fleuve, ôta sa robe, duis, levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Seigneur Jésus, qui avez daigné souffrir la mort pour le salut des hommes, commandez que le ciel s'ouvre, et que les anges reçoivent l'âme de votre serviteur Irénée, qui donne sa vie pour la gloire de votre nom et pour votre peuple de l'Église catholique de Sirmium. » Cette prière finie, il reçut le coup qui sépara la tête du corps, après quoi il fut jeté dans le fleuve. Son martyre eut lieu l'an 304. Henschénius et dom Ruinart en ont publié les actes.

Réflexions.

Les martyrs ont accompli dans toute son étendue le grand précepte de renoncer à tout pour Jésus-Christ. Ce n'est qu'en accomplissant le même précepte, au moins en esprit, que nous pouvons prétendre au titre de vrais disciples.

SAINT HUMBERT,

PRÊTRE.

25 MARS.

Il existe à huit kilomètres de la ville de Saint-Quentin un village appelé Mazières-sur-Oise. Ce village, au commencement du septième siècle, formait un fief qui appartenait à un seigneur frank fort riche, nommé Évrard, dont la piété et les vertus surpassaient encore la noblesse et la fortune. Humbert naquit à Mazières, et les heureuses inclinations qu'il manifesta de bonne heure engagèrent son père Evrard et sa mère Popite à le destiner au service des autels. Ils le conduisirent donc à Laon, où il reçut la tonsure cléricale; ils le placèrent ensuite dans un monastère, afin qu'il y fût instruit tout à la fois dans la piété et dans les lettres. Le mérite et la capacité de Humbert le firent depuis juger digne du sacerdoce. Après son ordination il resta quelque temps dans le cloître; il en sortit à la mort de ses parents pour aller disposer

Digitized by Google

de leur succession. Comme il se trouvait à Mazières, il eut l'occasion d'offrir l'hospitalité à saint Amand, évêque de Maëstricht, et à saint Nicaise, de Reims, qui se rendaient ensemble en Italie. Humbert avait depuis longtemps le désir de visiter les tombeaux des apôtres; il résolut d'accompagner les deux saints évêques dans leur voyage. Plus tard, il entreprit un second voyage à Rome pour méditer encore et prier sur les tombeaux des martyrs.

A son retour d'Italie, il visita saint Amand à Elnone. Le comte Rodobert venait de fonder à Maroilles, aux environs de Famars, sur la petite rivière de Hespres, au diocèse de Cambrai, un vaste monastère. Humbert, dans l'intention d'y finir ses jours, fit don à cet établissement religieux de la plus grande partie de la terre de Mazières, ce qui constituait une donation considérable, attendu l'importance de ce fief. Aussi quelques écrivains ont-ils regardé Humbert comme le fondateur du monastère de Maroilles; mais il est certain qu'il n'en a été que le bienfaiteur. Il en devint abbé, et il dirigea ses religieux avec autant de piété que de prudence et de sagesse. Sa mort arriva dans l'année 682. Son nom est marqué dans les martyrologes des Pays-Bas, de France et d'Allemagne. Les Bollandistes ont rapporté sa vie, écrite par un anonyme. Mabillon et Bulteau parlent de lui, l'un dans les *Acta sanctorum*, etc., et l'autre dans son *Histoire de l'ordre de Saint-Benoît*. Ce saint est spécialement honoré dans les Pays-Bas et dans les provinces rhénanes.

Réflexions.

De toutes les choses qui exercent directement une action plus ou moins puissante sur notre avenir, il faut placer au premier rang l'éducation. Les familles sont plus tranquilles, leur intérieur est plus heureux et leur extérieur plus régulier, lorsque les enfants sont élevés chrétiennement; car ils contractent des habitudes d'obéissance, d'ordre et de travail, ils vivent ensemble dans l'union et la concorde, aiment leurs parents et les respectent. Que sont, au contraire, les familles incroyantes? les enfants y grandissent dans des discussions et des querelles permanentes, dépensant mal ce qu'ils gagnent et souvent plus qu'ils ne gagnent, n'écoutant point leurs parents, les injuriant et même les maltraitant.

On confond habituellement deux choses fort distinctes, l'instruction et l'éducation. Cette dernière renferme ordinairement la première, et quand on dit qu'un jeune homme a reçu de l'éducation, on semble an-


Digitized by Google

noncer en même temps qu'il est instruit. Mais l'instruction ne suppose pas toujours l'éducation, et cela devient tellement vrai, qu'on rencontre bien des gens qui ont une instruction étendue, variée, et qui néanmoins manquent tout à fait d'éducation.

SAINT BARONT ET SAINT DIZIER,

ERMITES.

Baront sortait d'une famille noble du Berry; il se maria et eut un fils appelé Agloald. Dieu lui ayant découvert, par sa grâce, la vanité des choses terrestres, il résolut de ne plus s'occuper que de son salut. Ce fut pour effectuer plus sûrement cette résolution qu'il se retira, avec son fils, dans l'abbaye de Sourey ou de Saint-Cyran. Il eut dans cette retraite une vision qui lui inspira une nouvelle ardeur de tendre à la perfection. Il demanda et obtint de son abbé, après des instances souvent réitérées, la permission d'aller vivre dans un désert; il entreprit d'abord le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des apôtres, de là il alla dans les environs de Pistoye en Toscane, et s'y bâtit une cellule entre deux montagnes.

Il avait pris toutes les précautions possibles pour se cacher, mais l'éclat de sa vertu le fit connaître. Un solitaire du voisinage, nommé Dizier, vint vivre auprès de lui afin de profiter de ses exemples; en quoi il fut imité par quatre autres personnes. Ayant bâti une église, ils servirent Dieu ensemble dans les exercices de la pénitence et de la contemplation. Saint Baront mourut le premier, et fut enterré dans l'église. Saint Dizier le suivit quelques années après; les quatre qui restaient moururent aussi à quelque distance les uns des autres. On les enterra tous au même lieu, et il s'opéra plusieurs miracles à leur tombeau. Vers l'an 1018 on construisit au même endroit un monastère sous l'invocation de saint Baront, et l'on transféra solennellement ses reliques ainsi que celles de ses disciples dans la nouvelle église. Ces saints vivaient au septième siècle. L'église de Pistoye célèbre leur fête dans le mois de mars, et ils sont nommés dans le martyrologe romain. Leur vie a été rapportée par les Bollandistes. Mabillon, dans les *Acta sanctorum*, et Bulteau, dans son *Histoire de l'ordre de saint Benoît*, mentionnent ces deux saints solitaires.

Il y a en France, dans le département de la Haute-Marne, diocèse de Langres, une ville sous l'invocation de saint Dizier; bâtie à l'endroit où

la Marne devient navigable, elle compte cinq à six mille habitants. Ses deux églises n'offrent rien d'intéressant sous le rapport archéologique; l'une d'elles cependant, sous l'invocation de la sainte Trinité, avait des boiseries d'un travail remarquable, mais qui ont été endommagées dans un incendie, il y a quelques années.

Il est probable qu'avant de se retirer en Italie saint Dizier aura habité la contrée qui, au septième siècle, était une solitude très-boisée et sauvage. Cette partie de la Champagne, comprise aujourd'hui dans l'arrondissement de Vassy, est encore très-boisée, et le département de la Haute-Marne est de première classe dans la géographie forestière de la France. La ville actuelle de Saint-Dizier se sera formée peu à peu autour de l'ermitage du saint, comme il est arrivé à tant d'autres villes de France.

SAINT HERBLAND,

ABBÉ D'AINDRE, EN BRETAGNE.

Saint Herbland est connu dans la haute Bretagne sous les noms de saint Erblou, Arblond, Erbloin ou Herblein; et dans la basse Bretagne, sous le nom de saint Herbaud. Dans les diocèses de Paris et de Rouen, il est indiqué sous l'invocation de saint Herbland. Né à Noyon, de parents nobles, il comprit de bonne heure que la véritable noblesse ne consiste que dans la vertu; il sut, dans le cours de ses études, se préserver des vices si communs parmi les jeunes gens. Envoyé par ses parents à la cour de Clotaire III, il y obtint la charge de grand échanson. Comme sa famille voulait le marier, il fit échouer ce projet en se retirant, avec l'agrément du roi toutefois, vers l'an 668, dans le monastère de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, au pays de Caux, alors dirigé par saint Lambert. Son mérite et ses vertus déterminèrent ses supérieurs à le faire ordonner prêtre par saint Ouen, archevêque de Rouen. Il ne passait pas un jour sans célébrer la messe, et afin de s'acquitter plus dignement de cet auguste ministère, *il se rendait lui-même une hostie vivante par l'exercice continuel de la mortification.*

Saint Pascaire, évêque de Nantes, voulant fonder un monastère dans son diocèse, pria saint Lambert de lui adresser quelques-uns de ses disciples. Le saint abbé envoya douze de ses religieux à Nantes sous la conduite de saint Herbland. L'évêque les reçut avec une véritable joie,


Digitized by Google

et les conduisit dans l'île d'Aindre, qu'il leur avait destinée, à deux lieues environ de Nantes. Ils y bâtirent deux églises, l'une sous l'invocation de saint Pierre, et l'autre sous l'invocation de saint Paul. Pascaire en fit solennellement la dédicace, et accorda beaucoup de priviléges aux religieux. Le roi Childebert III confirma ce nouvel établissement, et prit l'abbaye sous sa protection. L'abbaye d'Aindre devint bientôt célèbre tant par le nombre que par la vertu de ceux qui l'habitaient; on en tira diverses colonies pour peupler les maisons que la piété des fidèles bâtissait de toutes parts. Le pieux abbé, par son activité et sa vigilance, suffisait à ses occupations multipliées. La vieillesse ne changea rien à ses austérités; seulement, en raison de ses infirmités, il se déchargea du soin du gouvernement, et les religieux, pour le remplacer, choisirent Adalfroy, qui ne possédait pas les qualités de son prédécesseur. Aussi le maintien de la discipline, si important dans une nombreuse réunion d'hommes, ne tarda pas à souffrir de l'incapacité du nouvel abbé. Cet état de choses néanmoins dura peu, la mort imprévue d'Adalfroy y mit fin. Un moine, appelé Donot, disciple de saint Herbland, réunit la majorité des suffrages; mais avant de prendre possession de sa nouvelle dignité, le saint crut devoir l'instruire de tous les devoirs d'un bon supérieur. Quant à lui, il passa le reste de sa vie dans l'état de simple religieux, et mourut vers l'an 715. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Quinze ou seize ans après, il y eut une translation de ses reliques. Sa vie se trouve dans les Bollandistes.

SAINT LUDGER,

ÉVÊQUE DE MUNSTER, APOTRE DE LA SAXE.

26 MARS.

La famille de Ludger occupait le premier rang parmi la noblesse de la Frise; il naquit en 743. Son père le confia à saint Grégoire, disciple et successeur de saint Boniface, dans le gouvernement de l'église d'Utrecht. Ce saint admit le jeune Ludger dans son monastère, et prit un soin particulier de son éducation. Satisfait de ses progrès dans les sciences et la vertu, il lui donna la tonsure cléricale. Ludger, désirant se perfectionner dans les connaissances propres à former l'esprit et le cœur, passa en Angleterre avec la permission de saint Grégoire. Il suivit pendant plus de quatre ans les leçons du célèbre Alcuin, placé à la tête de l'école d'York. Avare de


Digitized by Google

son temps, se faisant scrupule d'en perdre la moindre partie, il le consacrait soit aux exercices de piété, soit à l'étude de l'Écriture et des Pères. De retour dans sa patrie en 773, Albéric, successeur de Grégoire, l'ordonna prêtre, et l'employa plusieurs années à prêcher l'Évangile dans la Frise. Ludger s'acquitta de son ministère avec succès : il convertit beaucoup d'infidèles et de mauvais chrétiens, fonda plusieurs monastères, et bâtit des églises de toutes parts. L'invasion des Saxons dans la Frise l'obligea malheureusement d'interrompre ses travaux apostoliques. Se voyant libre, il se rendit à Rome, afin de consulter le pape Adrien II sur le parti qu'il avait à prendre pour exécuter la volonté de Dieu, puis il resta trois ans et demi à l'abbaye du Mont-Cassin. Dans cet intervalle, Charlemagne avait conquis la Frise en 787, et vaincu plusieurs fois les Saxons. Ludger, l'ayant appris à l'abbaye du Mont-Cassin, la quitta pour aller reprendre ses missions dans le Nord. Il annonça l'Évangile aux Saxons, prêcha la foi dans la Westphalie, et établit ensuite un monastère à Werden dans le comté de La Marck. Charlemagne estimait beaucoup ce zélé missionnaire. Alcuin, que ce prince avait appelé en France, le lui avait fait connaître comme un homme d'un mérite réel et d'une vertu solide.

En 812, Hildebaud, archevêque de Cologne, sacra Ludger, malgré sa résistance, évêque de Mimigardefort. Cette ville prit ensuite le nom de Munster, du monastère que le saint y bâtit pour les chanoines réguliers, destinés à dire l'office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à son diocèse cinq cantons de la Frise qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Il fonda encore dans le duché de Brunswick le monastère de Helmsad, auquel on donna le nom de *Ludger-Clooster,* c'est-à-dire *monastère de Ludger.* Le saint évêque ne passait pas un jour sans expliquer l'Écriture à ses disciples; il mortifiait son corps par des jeûnes rigoureux et par de longues veilles. Doux et affable envers les pauvres, il montrait de la fermeté et de la décision à l'égard des riches fiers ou exigeants. Les pécheurs impénitents le trouvaient aussi inflexible. Une femme noble, coupable d'une faute grave, tâcha de se le concilier; mais il sut résister à toutes les instances, et comme cette femme continuait de commettre la même faute, il la retrancha de la communion des fidèles. Le revenu de son patrimoine et celui de son évêché servaient à secourir les pauvres et les malheureux; car pour lui personnellement, il dépensait très-peu. Ce qui n'empêcha point la calomnie de l'attaquer auprès de Charlemagne. Il y eut des gens qui le représentèrent à l'empereur comme un évêque qui ruinait son diocèse et qui n'avait aucun soin de ses églises. Charlemagne aimait à voir des églises magnifiquement ornées; il écouta les accusateurs



de Ludger, et lui ordonna de se rendre auprès de lui. L'évêque obéit, et le lendemain de son arrivée, un officier vint l'avertir que l'empereur l'attendait. Ludger, qui, en ce moment, récitait son bréviaire, répondit qu'il irait se présenter aussitôt qu'il aurait fini ; mais l'officier revint trois fois de suite. Les ennemis de l'évêque de Munster virent dans ce retard un manque de respect pour l'empereur, et en firent la remarque publiquement. Lorsque Ludger fut arrivé, Charlemagne, mécontent, lui demanda pour quel motif il le faisait attendre si longtemps : « Je sais ce que je dois à « Votre Majeté, répliqua Ludger, mais j'ai cru que vous ne trouveriez pas « mauvais que Dieu eût la préférence. Quand on est avec lui, il convient « d'oublier toutes les autres choses. D'ailleurs en agissant de la sorte, « je me suis conformé aux intentions de Votre Majesté, puisqu'après « m'avoir choisi pour évêque, elle m'a commandé de préférer le service « de Dieu à celui des hommes. » Cette réponse fit une telle impression sur Charlemagne, qu'il tint Ludger pour justifié des accusations formées contre lui.

L'amour que ce pieux évêque avait pour la prière le portait à la recommander instamment aux autres. Il avait le don de prophétie, car il prédit les ravages que les Normands devaient exercer dans l'empire français, et cela dans un temps où l'on ne semblait avoir rien à craindre de ces peuples. Il se proposait d'aller leur annoncer l'Évangile ; mais il ne put exécuter ce projet, attendu que Charlemagne jugeait sa présence nécessaire dans son diocèse. Quelque temps après, Ludger tomba malade. Le dimanche de la Passion de l'année 809, il prêcha de grand matin, dit la messe sur les neuf heures, et prêcha une seconde fois le soir, après quoi il prédit qu'il mourrait la nuit suivante, ce qui eut effectivement lieu. Un Anglais, nommé Joseph, qui suivit en France Alcuin, son maître, a fait en vers un bel éloge de saint Ludger. Cette pièce, composée de seize vers, a été publiée par Vossius et par le père Mabillon. Ces deux savants l'ont regardée comme une des meilleures pièces de poésie de l'époque de Charlemagne.

Réflexions.

Le dire de ceux qui prétendent ne pouvoir prier soit à cause de l'amertume de leurs soucis, soit en raison de la multiplicité de leurs affaires, est d'autant plus insoutenable que les aspirations de cœur sont faciles en marchant, en travaillant et en mangeant. Nous nous créons beaucoup d'illusions pour ne pas penser à Dieu. Les uns se rejettent sur les distractions causées par les visites et les plaisirs ; les autres sur les préoccupa-


Digitized by Google

tions amenées par le travail ou les affaires. Si cependant nous prenions seulement une petite partie du temps perdu chaque jour en inutilités pour nous tourner intérieurement vers Dieu, nous en retirerions de grands avantages, et nous n'aurions qu'à nous féliciter de cette détermination. La pensée de Dieu nous deviendrait familière, et la répugnance que nous ressentons à prier se dissiperait; nous finirions par nous y accoutumer autant par un sentiment de joie intime que par un sentiment de devoir.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE,

ERMITE.

27 MARS.

Jean, né en 305, appartenait à une famille de pauvres ouvriers qui lui firent apprendre le métier de charpentier. Il y renonça à l'âge de vingt-cinq ans pour se mettre sous la conduite d'un ancien anachorète. Le maître rencontra dans son disciple une humilité et une simplicité qui le frappèrent d'admiration. Il lui ordonna, pour l'exercer dans la pratique de l'obéissance, plusieurs choses qui paraîtraient ridicules aux yeux du monde, comme d'arroser deux fois le jour une branche d'arbre desséchée. Jean le fit une année entière avec une ponctualité sans exemple. Cassien attribue à son humilité et à son obéissance les grâces extraordinaires dont Dieu le favorisa dans la suite. Jean demeura avec le bon vieillard tant que celui-ci vécut, c'est-à-dire à peu près douze ans; il passa ensuite quatre années dans différents monastères des environs. A l'âge de quarante ans, il se retira tout seul sur le haut d'un rocher près de Lycopolis, ville au nord de la Thébaïde en Égypte. Il mura la porte de sa cellule, et n'y laissa qu'une petite fenêtre par laquelle on lui passait des vivres, et par laquelle il parlait à ceux qui le visitaient. Il conversait avec Dieu seul pendant cinq jours de la semaine. On ne le voyait que le samedi et le dimanche, encore il n'accordait cet avantage qu'aux hommes. Il ne mangeait qu'une fois par jour après le coucher du soleil, mais jamais de pain ni de choses cuites : sa vie se prolongea de la sorte jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses disciples bâtirent auprès de sa cellule une espèce d'hôtellerie où ils recevaient les étrangers. Saint Jean possédait le don de prophétie dans un degré éminent, et découvrait à ceux qui le visitaient leurs péchés les plus cachés, ainsi que leurs pensées

Digitized by Google

les plus secrètes. Son nom devint bientôt célèbre dans l'Orient. L'empereur Théodose le consulta sur le résultat de la guerre qu'il allait faire au tyran Maxime. Jean lui répondit qu'il serait vainqueur sans presque répandre de sang. Théodose était inférieur en forces à Maxime, devenu d'ailleurs redoutable par ses succès; car il avait massacré Gratien en 383, et détrôné Valentinien en 387. Théodose l'attaqua dans la Pannonie, le battit deux fois et le poursuivit jusque dans Aquilée, où il tomba au pouvoir des soldats, qui lui coupèrent la tête. Théodose revint triomphant à Constantinople, persuadé qu'il était redevable de la victoire aux prières du saint. En 392, Eugène s'étant déclaré empereur en Occident, Théodose envoya consulter Jean pour savoir s'il marcherait contre l'usurpateur, ou s'il l'attendrait en Orient. Le solitaire répondit que l'empereur l'emporterait, mais non sans perdre beaucoup de monde; il ajouta qu'il mourrait en Italie, et qu'un de ses enfants régnerait en Occident. Cette prédiction fut encore vérifiée à la lettre. Dans la première bataille, Théodose se retira avec une perte de dix mille hommes. Le lendemain, 6 septembre 394, il remporta une victoire complète par une protection visible du ciel, comme le poëte Claudien, païen de religion, le reconnaît lui-même. Il mourut le 17 janvier de l'année suivante. Son fils Arcadius régna en Orient, et Honorius, son autre fils, en Occident.

Plusieurs solitaires, tous étrangers dans le désert de Nitrie, dont les principaux étaient Évagre, Albin, Ammonius et Pallade, désiraient voir le serviteur de Dieu. Le dernier, depuis évêque d'Héliopolis, et qui a écrit la vie de saint Jean, partit pour la Thébaïde au commencement de juillet de l'année 394. Arrivé à la demeure de Jean, il trouva la porte du vestibule, bâti devant la cellule, fermée, et il apprit en même temps qu'elle ne serait ouverte que le samedi suivant. Il attendit donc ce jour dans l'endroit où logeaient les étrangers. Enfin il entra le samedi à huit heures. Le saint était à la fenêtre par laquelle il parlait à ceux qui venaient lui demander ses conseils. Après avoir salué Pallade, il s'informa du sujet qui l'amenait, et lui demanda s'il ne venait pas du monastère d'Évagre. Sur ces entrefaites arrive Alypius, gouverneur de la province, qui avait l'air d'une personne fort pressée. Jean quitta Pallade pour s'entretenir avec le gouverneur. La conversation dura longtemps. Pallade, ennuyé, murmurait contre le vénérable vieillard comme s'il eût fait acception des personnes. Il était même sur le point de se retirer, lorsque Jean lui fit dire par Théodore, son interprète, de ne point s'impatienter, que le gouverneur allait partir, et qu'ils auraient ensuite le temps de converser ensemble. Pallade, surpris de voir lire ainsi dans son âme, attendit pa-


Digitized by Google

tiemment. Après le départ d'Alypius, le saint l'appela, et lui dit : « Pourquoi vous êtes-vous fâché contre moi, et pourquoi m'avez-vous accusé intérieurement de choses dont je ne suis point coupable? Je peux vous parler en tout temps, et quand je ne le pourrais, il y a des pères et des frères qui sont capables de vous enseigner les voies du salut. Il n'en est pas de même de ce gouverneur; engagé dans le tumulte des affaires temporelles, il profite du court intervalle qu'elles lui laissent pour respirer, et vient chercher ici quelques avis salutaires. Était-il juste de vous accorder la préférence? » Il lui dit ensuite tout ce qui se passait dans son cœur, sans oublier la tentation qu'il avait de quitter sa solitude; il entra même dans le détail des raisons apparentes que le démon lui suggérait pour justifier une pareille démarche. « Il vous a représenté, continua-t-il, le regret que votre absence cause à votre père, et vous a flatté de l'espérance d'engager votre frère et votre sœur à embrasser la vie solitaire. Méprisez les artifices de l'ennemi de votre salut. Votre frère et votre sœur ont renoncé au monde; pour votre père, il vivra encore sept ans. » Il lui prédit ensuite qu'il serait évêque, mais qu'il aurait beaucoup de peines et de persécutions à essuyer. C'est effectivement ce que Pallade éprouva.

Saint Pétrone, avec six autres moines, visita le bienheureux ermite, qui les reçut avec joie. Il leur fit un discours dans lequel, après les avoir entretenus de sa misère et de la bassesse de son néant, il leur enseigna les moyens de détruire la vanité et l'orgueil, et d'acquérir les différentes vertus. Il leur cita l'exemple de plusieurs solitaires qui, pour s'être laissés corrompre par une vanité secrète, étaient tombés dans des fautes graves. Un de ces solitaires, ayant écouté les illusions de l'esprit d'orgueil, pécha contre la vertu de pureté; il s'abandonna ensuite au désespoir, et commit toutes sortes de crimes. Lorsque Pétrone et ceux de sa compagnie furent sur le point de partir, le saint leur donna sa bénédiction en leur disant : « Allez en paix, mes enfants, et sachez que la nouvelle de la victoire remportée sur le tyran Eugène par le religieux prince Théodose est arrivée aujourd'hui à Alexandrie; mais cet excellent empereur finira bientôt sa vie par une mort naturelle. » Le saint mourut peu de temps après, comme il l'avait annoncé. Il ne voulut voir personne les trois derniers jours de sa vie; s'étant mis à genoux pour prier, il rendit tranquillement l'esprit à la fin de l'année 394, ou au commencement de l'année suivante.

Réflexions.

Celui qui vit dans la retraite, n'a d'autre soin, concentré en lui-même,


Digitized by Google

que de remonter au principe de ses imperfections, pour s'en corriger; que de réprimer les saillies de ses sens par la mortification; que de purifier les affections de son cœur, que de bannir de son esprit toutes les pensées vaines et frivoles, afin d'unir l'âme à Dieu de la manière la plus parfaite.

SAINT RUPERT,

ÉVÊQUE DE WORMS, PUIS DE SALTZBOURG.

D'une famille princière, Rupert s'exerça dès sa jeunesse à la pratique du jeûne, des veilles et de plusieurs autres sortes de mortifications; il se montrait aussi un modèle de chasteté, de tempérance et de charité envers les pauvres. Son nom devint si célèbre, qu'on venait le consulter de toutes parts. Il éclaircissait les doutes qu'on lui proposait, consolait les affligés, et guérissait les maladies des corps et des âmes. Un mérite si distingué le fit élever au siége épiscopal de Worms; mais les habitants de ce diocèse, idolâtres en partie, l'accablèrent d'outrages, et le chassèrent de la manière la plus indigne. Théodon, duc de Bavière, invita Rupert à venir dans ses États. Le saint arriva en 691 à Ratisbonne, où le duc l'accueillit avec distinction. Ayant trouvé partout des cœurs dociles, il ralluma le flambeau de la foi, éteint par les superstitions et par les hérésies depuis la mort de saint Séverin, qui avait prêché la foi dans ce pays deux cents ans auparavant. Rupert convertit Ragintrude, sœur de Théodon, et cette conversion fut suivie de celle du duc et de presque toute la Bavière. Dans son zèle, il porta encore la lumière de l'Évangile chez les nations voisines. Il continua ses prédications à Lorch sur le Danube, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village situé sur la route de Ratisbonne à Vienne. Il établit son siége épiscopal à Cuvave, ville à moitié ruinée; mais on la rebâtit, et elle prit alors le nom de Saltzbourg. Le duc Théodon y fit de nombreux embellissements ainsi que de riches donations pour fonder des églises et des monastères. Théodebert, héritier de la piété de son père, augmenta considérablement les revenus de l'église de Saltzbourg. Rupert se rendit en France afin de se procurer des missionnaires capables de le seconder dans ses travaux apostoliques; il en emmena douze, avec sainte Erentrude, sa nièce. Cette dernière avait fait à Dieu le sacrifice de sa virginité. Son oncle lui confia le gouvernement du monastère de Nunberg, dont il était fondateur. Il mourut quelques années après, le jour de Pâques, le

Digitized by Google

27 mars, comme il venait de dire la messe et de prêcher. Il est nommé en ce jour dans les martyrologes. La ville de Saltzbourg possède une église placée sous son invocation. Sous Charlemagne, l'évêque de Saltzbourg fut déclaré archevêque et métropolitain de la Bavière et de l'Autriche. L'archevêque de Saltzbourg était, dans l'ancienne constitution politique de l'Allemagne, un des premiers princes ecclésiastiques de l'Empire. Les chanoines de la cathédrale, qui faisaient preuve de noblesse, jouissaient du droit de son élection. Canisius a publié la vie de saint Rupert, et Mabillon y a joint d'excellentes notes.

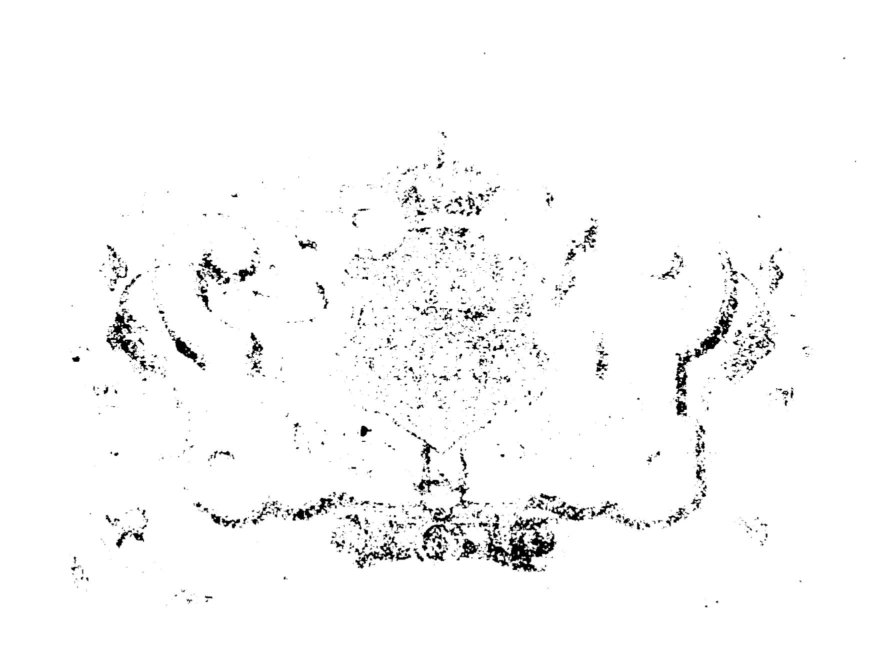


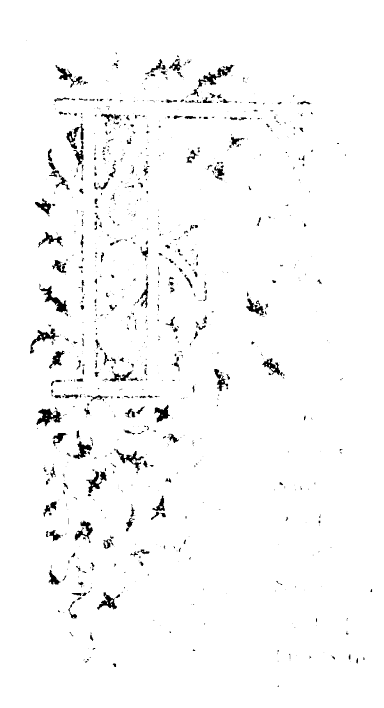
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google





Digitized by Google



ROI DE BOURGOGNE.

28 MARS.



ils de Clotaire Ier, et petit-fils de Clovis Ier et de sainte Clotilde, Gontran naquit dans l'année 525. En 561, il devint roi d'Orléans et de Bourgogne. L'usage de partager le royaume entre les enfants du roi qui mourait avait prévalu sous les princes de la première race. Le royaume de Bourgogne, à cette époque, comprenait les provinces contenues dans la circonscription des départements du Loiret, de l'Yonne, de la Nièvre en partie, de la Côte-d'Or, de la Haute-Saône, de Saône-et-Loire, de l'Ain, du Jura, du Doubs, du Rhône, de la Loire, de la Drôme, de Vaucluse, et une partie de la Suisse et de la Savoie. Gontran, qui était véritablement religieux, expia par les larmes d'une sincère pénitence les fautes que la barbarie de son temps lui fit commettre. Ses deux frères, Charibert, roi de Paris,

Digitized by Google

et Sigebert, roi d'Austrasie, lui déclarèrent la guerre. Il eut aussi à se défendre contre les Lombards, qui attaquèrent ses possessions. Mommol, commandant ses troupes, brave et habile général, l'emporta partout. Charibert et Sigebert moururent jeunes en laissant des enfants mineurs. Gontran prit ouvertement sous sa protection ses neveux, dont la vie courait les plus grands dangers. Toute son ambition se bornait à rendre ses peuples heureux; aussi son règne fut-il accompagné d'une prospérité constante dans la paix et dans la guerre. Ce vertueux prince témoigna toujours du respect pour les évêques, qu'il regardait comme ses pères, qu'il honorait et consultait comme ses maîtres. Il fonda avec une magnificence toute royale plusieurs églises et plusieurs monastères. Dans un temps de peste et de famine, il déploya une immense charité pour les malheureux. Non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour que les malades ne manquassent de rien, il tâchait par ses prières et ses jeûnes de fléchir la colère céleste. Son amour pour la justice le portait à punir le crime avec sévérité, surtout dans ses officiers. Il rédigea de sages règlements pour réprimer la licence effrénée des gens de guerre, alors un véritable fléau pour les populations. Il se montrait fort indulgent pour les insultes et les outrages dont il était personnellement l'objet; il les pardonnait afin d'obtenir de Dieu indulgence et miséricorde.

La reine Frédégonde, son ennemie, suborna deux assassins pour le tuer; mais, surpris, ils ne purent exécuter leur coupable projet. Gontran se contenta d'en arrêter un; il épargna l'autre, parce qu'il s'était réfugié dans une église. Ce prince mourut le 28 mars 593, dans la soixante-huitième année de son âge, et la trente-deuxième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Marcel, qu'il avait fondée à Châlons-sur-Saône. Son nom se trouve dans le martyrologe romain. Grégoire de Tours rapporte qu'il a été témoin oculaire de plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint roi. Les protestants profanèrent ses reliques au seizième siècle; on n'a conservé que son crâne, qui est renfermé dans une châsse d'argent. Grégoire de Tours, Frédégaire et Baillet parlent de saint Gontran.

Réflexions.

Afin de se soustraire à l'accomplissement des devoirs de la religion, on sait toujours trouver des prétextes plus ou moins plausibles. Les hommes mûrs apportent pour excuse l'embarras des affaires, les jeunes gens les plaisirs de leur âge, et les vieillards leurs infirmités, de manière que

Digitized by Google

chaque chrétien, par des motifs divers, s'efforce d'échapper à l'obligation des devoirs religieux. Que si l'on parcourt maintenant les différentes classes de la société, et que l'on interroge chacun dans sa profession, il résultera de cet interrogatoire que personne ne peut encore s'acquitter des pratiques de la religion à cause des occupations de son état. Par exemple, le haut fonctionnaire public se dit absorbé par les exigences de sa charge, le banquier par ses opérations financières, le négociant par ses comptes et sa correspondance, l'industriel par la surveillance de ses ateliers, le magistrat par l'examen des procès et causes judiciaires, le notaire par les affaires de ses clients, et l'ouvrier par l'emploi de toutes ses journées. Mais est-ce qu'il n'y a pas eu, dans les siècles passés, des femmes, des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards? Ils s'acquittaient cependant des devoirs que la religion impose. Comment faisaient-ils alors? Est-ce que c'est à dater seulement de notre époque que les hommes sont occupés? Est-ce que nos pères n'ont pas eu des fonctionnaires d'un ordre élevé, des financiers, des négociants, des magistrats, des notaires, et des ouvriers qui étaient tout aussi occupés que le peuvent être ceux de notre temps? Et cependant ils trouvaient le loisir de remplir scrupuleusement leurs devoirs religieux. Comment faisaient-ils alors? Est-ce que le christianisme serait changé? Est-ce qu'il exigerait de nos jours des choses impossibles? Non. Les devoirs qu'il impose aujourd'hui sont les mêmes que ceux qu'il imposait autrefois. Pourquoi donc ce que nos ancêtres ont fait, ne le ferions-nous pas également?

SAINT EUSTASE,

ABBÉ DE LUXEUIL, EN FRANCHE-COMTÉ.

29 MARS.

Eustase appartenait à une famille noble du royaume de Bourgogne. Miet, son oncle, évêque de Langres, l'éleva avec soin dans la piété et dans la connaissance de l'Écriture sainte et des lettres. Le diocèse de Langres avait alors une immense étendue, il renfermait une partie de la Champagne et une forte partie du royaume de Bourgogne. Lors de l'invasion des Gaules par les Franks, les familles distinguées par leur fortune ou leur position sociale se montraient dévouées au catholicisme; toutes fournissaient à l'Eglise des sujets aussi remarquables par leur mérite et


Digitized by Google

leur instruction que par leur vertu. De là ce grand nombre d'hommes aussi capables que bons chrétiens que l'Eglise compte à cette époque dans les Gaules. Cet état de choses cessa peu à peu après la conquête. Les enfants des familles nobles parmi les Franks entrèrent dans l'état ecclésiastique ; mais, n'y apportant ni l'instruction, ni la vertu sévère, ni le dévouement aux populations des prêtres et des évêques gaulois, ils firent peu de bien et occasionnèrent beaucoup de mal.

Eustase, convaincu de la fragilité et de la vanité des choses humaines, ne se sentait point de goût pour le monde ; il se retira dans le monastère de Luxeuil, gouverné par saint Colomban. Ce saint, d'origine irlandaise, venu en France avec douze de ses compatriotes, avait fondé au pied des Vosges un monastère qui prit un accroissement considérable par la réputation de capacité et de vertu du fondateur. Il se forma autour de l'abbaye un village qui est aujourd'hui la ville de Luxeuil. Elle n'a rien conservé du monastère. Dans cette pieuse retraite, Eustase se livra à l'esprit de prière, d'humilité, de renoncement et de mortification. Choisi en 611 pour succéder à saint Colomban, il se vit à la tête de six cents moines qui le regardaient tous comme leur père. Son zèle ne se renferma pas dans l'enceinte de son monastère : il alla prêcher l'Évangile aux habitants de la Bavière et de la Franche-Comté, où les barbares avaient répandu les uns l'idolâtrie, les autres les erreurs de Photin et de Bonose. Photin, évêque de Sirmium en 342, niait la divinité de Jésus-Christ. Bonose, évêque de Sardiques, renouvela cette erreur vers la fin du quatrième siècle. Les évêques de Macédoine, réunis en concile sous la présidence du métropolitain, l'archevêque de Thessalonique, condamnèrent cette impiété et retranchèrent son aûteur de la communion de l'Église. Mais cette hérésie n'en avait pas moins trouvé des partisans dans les provinces orientales de l'Europe, et c'est ainsi que les barbares l'avaient apportée dans les provinces occidentales.

Le mérite et la sainteté d'Eustase étaient si généralement reconnus que beaucoup d'évêques ne se conduisaient que par ses avis. Sa mort arriva en 625. Il est nommé dans le martyrologe d'Adon et dans le martyrologe romain. Les Bollandistes et Mabillon rapportent sa vie, écrite par le moine Jonas de Bobio, auteur contemporain.

Réflexions.

Les travaux apostoliques des missionnaires des sixième, septième, huitième et neuvième siècles sont vraiment admirables. Quelle abnégation d'eux-mêmes, quel dévouement et quel courage il leur fallait dans l'exé-

Digitized by Google

cution de ces pénibles travaux ! Pour les bien comprendre, il est nécessaire de se reporter à ces époques et d'examiner l'état moral et intellectuel des nouveaux maîtres de l'Europe, c'est-à-dire des barbares qui ne connaissaient que la force brutale, n'obéissaient qu'à des passions farouches et sensuelles, et étaient dominés d'ailleurs par une idolâtrie grossière ou un arianisme ignorant et opiniâtre. Reconnaissons aussi que si Dieu n'avait pas béni ces travaux, ils n'auraient pas eu des résultats aussi heureux.

SAINT JEAN CLIMAQUE,

ABBÉ.

30 MARS.

Le surnom de *Climaque* fut donné à saint Jean à cause de son livre intitulé *Climax* ou *Echelle*. Quelques auteurs croient qu'il naquit en Palestine dans l'année 525. Il fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'on le désigna, dès sa jeunesse, par le surnom de *Scolastique*. Cette appellation, du reste, n'avait rien que de fort honorable à cette époque; elle ne s'appliquait qu'à ceux qui possédaient de nombreuses connaissances littéraires et scientifiques. A l'âge de seize ans, il prit un parti décisif en se retirant sur le mont Sinaï, où plusieurs solitaires menaient une vie évangélique depuis que les disciples de saint Antoine et de saint Hilarion avaient peuplé les déserts. Il ne voulut point demeurer dans le grand monastère bâti sur le sommet de la montagne ; mais il alla vivre dans un ermitage écarté, sous la conduite d'un vénérable vieillard nommé Martyrius. Il se condamna à un silence rigoureux, afin de se garantir d'un défaut ordinaire aux gens instruits et savants, c'est-à-dire de cette démangeaison de parler de tout qui provient d'une vanité secrète. Humble d'esprit et de cœur, il renonçait à ses lumières, sans contredire ni disputer. Il s'assurait par l'obéissance le mérite de ses actions, et il porta si loin la pratique de cette vertu, qu'il semblait ne point avoir de volonté propre. Par cette soumission à son directeur, il apprenait à éviter les écueils contre lesquels il eût infailliblement échoué s'il avait voulu se servir de pilote à lui-même. Il employa quatre ans à s'éprouver et à s'instruire avant de prononcer des vœux. Il pensait, et il l'a fortement inculqué dans ses ouvrages, qu'un pareil engagement exige un âge mûr et des épreuves sérieuses. Quand il vit arriver le jour de sa profession, il s'y

Digitized by Google

prépara par le jeûne et la prière, afin d'appeler sur lui les grâces et les bénédictions de Dieu. Après la mort de Martyrius, arrivée en 560, le saint résolut d'embrasser la vie des anachorètes; il se fixa donc dans l'ermitage de Thole, situé dans la plaine qui est au bas du mont Sinaï. Une distance de huit kilomètres le séparait de l'église que l'empereur Justinien avait dédiée à la sainte Vierge, sur le mont Sinaï, pour l'usage des moines. Jean s'y rendait les samedis et les dimanches, afin d'assister à l'office et de communier avec les moines et les anachorètes du désert. Il évitait avec soin toute singularité, la regardant comme une suite de la vaine gloire; aussi mangeait-il indifféremment de tout ce qui n'était pas interdit aux moines d'Égypte, se renfermant seulement dans les bornes d'une exacte sobriété. Il faisait de la prière sa plus douce et sa principale occupation; toujours animé d'une ferveur extraordinaire, il ne perdait point de vue la présence de Dieu. Ses pensées, ses paroles et ses actions se rapportaient toutes à l'accomplissement de la volonté du Seigneur. C'est ainsi qu'il réduisait en pratique ce qu'il a depuis si fort recommandé à tous les chrétiens. Il acquit par l'exercice habituel de la contemplation une parfaite pureté de cœur, et une très-grande facilité de voir Dieu en tout. Il consacrait une partie de son temps à la lecture des livres sacrés et des ouvrages des saints Pères, ce qui le rendit lui-même un des plus savants docteurs de l'Église.

Quoique Jean vécût dans son ermitage en vrai solitaire, il ne s'y croyait point encore assez isolé des hommes. Il se fit une grotte dans un rocher du voisinage, pour y méditer au moins de temps en temps. Il aurait désiré vivre toujours seul, et entièrement inconnu aux yeux du monde; mais l'éclat de sa sainteté perça malgré lui. Bien des gens venaient le consulter comme un maître dépositaire de la science du salut, et il ne put refuser à un solitaire nommé Moyse de le prendre sous sa conduite. Le pieux anachorète avait un talent particulier pour guérir les maladies de l'âme. Un moine que de fâcheuses et violentes tentations avaient presque jeté dans le désespoir en fit une heureuse épreuve; il alla trouver le saint, auquel il découvrit encore plus par ses larmes que par ses paroles toute la violence des combats qu'il avait à soutenir. Mon fils, lui dit Jean, ayons recours à Dieu par la prière. Aussitôt ils se prosternèrent tous deux à terre pour implorer le secours du ciel, et depuis ce moment-là le moine retrouva sa tranquillité d'esprit. Plusieurs autres personnes s'adressèrent aussi à Jean Climaque dans leurs besoins spirituels, et ils ne le firent jamais inutilement. Le saint était âgé de soixante-quinze ans, et il y en avait près de soixante qu'il vivait dans la solitude, lorsque dans l'an-


Digitized by Google

née 600, il fut élu abbé du mont Sinaï, et supérieur général de tous les moines et de tous les anachorètes du pays. Peu de temps après son élection, il survint une grande sécheresse qui occasionna la famine. Les habitants de la Palestine et de l'Arabie s'adressèrent à lui, comme à un autre Élie, pour implorer le secours de son intercession auprès de Dieu. Jean, touché du malheur de ces malheureuses populations, se mit en prières, et leur obtint du ciel une pluie abondante qui rendit la fertilité à leurs terres. Saint Grégoire le Grand, alors assis sur la chaire de saint Pierre, lui écrivit à peu près à cette époque. Il se recommandait à ses prières, lui envoyait de l'argent et des objets à l'usage de l'hôpital fondé pour les pèlerins, à quelque distance du mont Sinaï.

Le bienheureux Jean, abbé de Raithe, monastère situé auprès de la mer Rouge, pria saint Jean Climaque de composer un recueil de règles dont l'observation pût conduire les âmes ferventes à la perfection chrétienne. Le saint fit ce qu'on lui demandait, sans toutefois se flatter d'avoir réussi. « J'ai fait, disait-il, ce qui a dépendu de moi, dans la crainte de « secouer le joug de l'obéissance, que je regarde comme la mère de toutes « les vertus. Je n'ose croire que j'aie produit quelque chose d'utile. Sem- « blable à un peintre novice, j'ai seulement tracé une ébauche grossière. » Telle a été l'origine de l'excellent livre intitulé : *Climax* ou *Echelle*, parce que l'âme y est conduite de degrés en degrés jusqu'à la plus sublime perfection. Nous avons plusieurs commentaires grecs sur l'*Échelle* de saint Jean Climaque. Ce livre est écrit en forme d'aphorismes ou de sentences, qui offrent un grand sens en peu de mots. Le style en est simple sans bassesse, concis sans obscurité. Le principal mérite de l'ouvrage consiste dans la noblesse et l'élévation des sentiments, ainsi que dans l'onction qui y règne constamment. L'auteur ne se borne pas au détail des préceptes, il les rend sensibles par des exemples. Nous allons en citer deux. Il y avait en Égypte un monastère de 330 moines, que Jean Climaque avait visité. Un habitant d'Alexandrie, du nom d'Isidore, vint se présenter à la porte pour y être reçu. « Mon père, dit-il à l'abbé, je suis dans « vos mains ce que le fer est dans celles du forgeron. — Je vous ordonne, « répondit l'abbé, de vous tenir à la porte et de vous jeter aux pieds de « tous ceux que vous verrez, en leur disant : ayez la charité de prier pour « moi parce que mon âme est attaquée d'une lèpre dangereuse. » Sept ans se passèrent de la sorte. Saint Jean Climaque ayant vu Isidore, le questionna sur les sentiments qu'il avait éprouvés pendant une si longue épreuve. « La première année, lui dit-il, je me suis regardé comme un « esclave condamné pour ses péchés, et j'ai soutenu de rudes combats ; la

« seconde j'ai été tranquille et plein de confiance en la bonté de Dieu. » Il ajouta que dans la troisième année il avait souffert les humiliations avec joie. Un autre solitaire, qui avait singulièrement négligé ses devoirs, tomba gravement malade, il perdit connaissance, et l'on crut pendant une heure qu'il était mort; mais étant revenu à lui, il mura la porte de sa cellule, et y vécut douze ans en reclus. Il pleurait sans cesse, et ne s'occupait que de la méditation de la mort. Lorsqu'il fut près d'expirer, on entra pour lui administrer des secours; mais on ne put tirer de lui que ces paroles: « Celui qui a continuellement la mort devant les yeux ne pèchera jamais. »

Indépendamment de l'*Échelle sainte*, nous avons encore une lettre de saint Jean Climaque au bienheureux abbé de Raithe, dans laquelle l'auteur examine les devoirs d'un véritable pasteur, dont les principaux sont d'être chaste de corps et d'esprit, de travailler sans relâche à la sanctification des âmes, de corriger ceux qui s'écartent du droit chemin, et de les exhorter à remplir fidèlement les obligations de leur état, de compâtir à la faiblesse humaine, en s'accommodant aux divers caractères, afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ. « De toutes les « offrandes qu'on peut faire à Dieu, dit le saint, la plus agréable à ses « yeux, est sans contredit celles des âmes sanctifiées par la pénitence et « la charité. »

Il y avait quatre ans que saint Jean Climaque gouvernait les moines du mont Sinaï. Quelque temps avant sa mort, il se démit de ses fonctions, qu'il n'avait acceptées qu'en tremblant et qu'il regardait comme un fardeau redoutable. Il mourut dans son ermitage de Thole, le 30 mars 605, à l'âge de quatre-vingts ans. Daniel, moine de Raithe, a écrit la vie de saint Jean Climaque. Arnaud d'Andilly a traduit l'*Échelle sainte*, et cette traduction est précédée d'une vie de saint Jean, composée par Le Maître.

Réflexions.

Nous devons tâcher de nous unir à Dieu par la prière, de manière à ne jamais être séparés de lui. Que les autres recherchent les richesses et la gloire; pour nous, ne désirons qu'une seule chose, d'être inséparablement unis à Dieu, et de mettre en lui seul l'espérance de notre bonheur et de notre repos.


Digitized by Google

SAINT RIEUL,

APOTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DE SENLIS.

Cette partie de la Gaule, comprise aujourd'hui dans la circonscription du département de l'Oise et spécialement dans l'arrondissement de Senlis, était couverte de forêts. Aussi les Romains en avaient-ils appelé les habitants *Silvanectes*. Regulus ou Rieul vint annoncer l'Évangile aux Silvanectes vers le temps où saint Denis prêchait la foi dans les Gaules. Dieu bénit les travaux du zélé prédicateur par la conversion d'un grand nombre de païens. L'auteur de sa vie dit qu'il parcourait avec une même ardeur les villes, les campagnes, les bourgs et les chaumières, instruisant les habitants et leur administrant le baptême. Il eut donc la plus grande part à la conversion au christianisme des habitants de Senlis et de son territoire. Il fut le premier évêque de cette ville, et l'on croit qu'il mourut en paix au milieu de son troupeau; car les actes de ce saint ont été brûlés ou détruits par les Normands, et, d'un autre côté, il n'est guère possible d'adopter entièrement ce que disent de lui les légendaires. Le roi Robert fit bâtir à Senlis une église en l'honneur du saint évêque. Sa mémoire a toujours été en vénération dans l'ancienne province de Valois, où il y a beaucoup de chapelles qui lui sont dédiées. Le siége épiscopal de Senlis a été supprimé avec beaucoup d'autres par le concordat de 1801, et réuni à l'évêché de Beauvais L'ancienne cathédrale de Senlis est un monument précieux d'architecture gothique, et son clocher est remarquable par son élévation.

L'église d'Arles honore le même jour un autre saint Rieul, qui a été évêque de cette ville. Il est probable qu'il fut aussi envoyé de Rome dans les Gaules. On n'a, du reste, aucun détail de ses actions. Quelques antiquaires ont cru que saint Rieul d'Arles était le même que saint Rieul de Senlis. Dans ce cas, il faudrait supposer que saint Rieul aurait quitté l'église d'Arles pour venir prêcher la foi dans le nord de la Gaule. Or, l'histoire ne fournit à ce sujet aucun document. Quoi qu'il en soit, on ne peut révoquer en doute l'existence de saint Rieul d'Arles; elle est attestée par divers monuments, tels que les anciens diptyques de l'église d'Arles, publiés par Mabillon, un sacramentaire du milieu du onzième siècle, des bréviaires manuscrits des treizième et quatorzième siècles, le bréviaire de 1501, le missel de 1530, un autre bréviaire de 1549, le propre des saints de 1612 et de 1656. Enfin un catalogue historique manuscrit des évêques et archevêques d'Arles, dressé en 1457 par le cardinal de


Digitized by Google

Foix, porte le nom de saint Rieul. Mais les renseignements sur sa vie manquent, et le saint évêque n'est connu que par le culte qu'on lui rend ; car les Bollandistes et Mabillon ont démontré qu'on ne pouvait ajouter une foi entière aux récits des légendaires relatifs aux deux saints Rieul.

SAINT BENJAMIN,

DIACRE ET MARTYR.

31 MARS.

Sapor II, roi de Perse, avait continué jusqu'à sa mort la persécution contre les chrétiens ; mais Isdegerde, son successeur, les laissa tranquilles. L'Eglise jouissait d'une paix profonde, lorsqu'en 420, le zèle indiscret et téméraire de l'évêque Abdas vint troubler cette sécurité. Il s'imagina qu'il ferait une action sainte s'il réduisait en cendres *le Pyrée* ou temple du feu, la principale divinité des Perses. Le roi l'envoya chercher, et lui dit que s'il ne rebâtissait pas le temple, toutes les églises des chrétiens seraient démolies. Abdas refusa. Il avait eu tort sans aucun doute, mais la faute une fois commise, il ne pouvait consentir à la réparation que l'on exigeait de lui, attendu qu'il n'y a pas de différence entre adorer le feu ou lui bâtir un temple. Le roi, irrité, fit abattre les églises des chrétiens, condamna l'évêque à mort, et excita une persécution générale qui dura trente ans. Ce prince étant mort en 421, Vararane, son fils et son successeur, imprima à la persécution un caractère de cruauté particulière ; Théodoret, auteur contemporain, en rapporte des détails épouvantables. On arrachait aux uns la peau du visage depuis le front jusqu'au menton ; on couvrait les autres de roseaux brisés que les bourreaux serraient fortement avec des cordes, et qu'ils retiraient ensuite avec violence. Le diacre Benjamin fut un des plus illustres de ces martyrs. Battu cruellement, il resta un an en prison. Un ambassadeur romain étant venu en Perse à cette époque, demanda et obtint son élargissement. Le roi le lui accorda, mais à la condition que Benjamin ne prêcherait plus la religion chrétienne aux sujets du prince. Benjamin ne voulut point de cette condition ; il déclara qu'il ne retiendrait pas la vérité captive, et qu'il ne s'attirerait point la condamnation de ce lâche serviteur dont parle l'Évangile qui avait enfoui son talent. Il continua donc de répandre de de toutes parts la lumière de la foi.

Digitized by Google

Le roi en ayant été informé, le fit arrêter et entreprit de l'effrayer par des menaces; mais Benjamin demeura inébranlable, et déconcerta le prince par une question dont l'application était sensible. « Quelle idée, « dit-il, auriez-vous d'un vos sujets qui, renonçant à la fidélité qu'il vous « doit, se rangerait du côté de vos ennemis? » Le roi, transporté de fureur, ordonna qu'on lui enfonçât des pointes de roseaux sous les ongles des pieds et des mains et dans d'autres parties du corps; supplice que l'on répéta plusieurs fois avec une cruauté inouïe. Ce prince le condamna ensuite à être empalé. Sa mort eut lieu dans l'année 424. Le martyrologe romain le nomme en ce jour. Théodoret raconte le martyr du saint diacre dans son histoire, livre V, chapitre XXXVI.

Réflexions.

En lisant le récit des triomphes des martyrs, nous devons nous approprier les généreux motifs qui les soutenaient dans leurs combats. Par une telle conduite, les temps d'épreuve deviendront pour nous une source féconde de mérites. Mais qu'est-ce que Dieu demande de nous dans les épreuves? Que nous les recevions, sinon avec joie, du moins avec résignation et avec patience. Imitons les saints pour participer à leur gloire, et n'oublions pas qu'il est impossible de se sauver, si l'on n'aime Dieu de tout son cœur, et si l'on n'est dans une disposition continuelle de porter les autres à l'aimer encore plus par ses exemples que par ses discours.

FIN DU PREMIER VOLUME.


Digitized by Google

Digitized by Google




TABLE ALPHABÉTIQUE DES SAINTS

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

A.

Digitized by Google

B.

C.

Digitized by Google

D.

E.

Digitized by Google



F.

G.

H.



Digitized by Google

Digitized by Google

M.

Digitized by Google

N.

O.

P.

Digitized by Google

Q.

R.

S.

Digitized by Google